

**Trame de sang
(Rivages Thriller)
(French Edition)**

Bayer, William

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TRAME DE SANG
**WILLIAM
BAYER**

RIVAGES / THRILLER

Présentation

Joel Barley, en dernière année dans un internat d'excellence dédié aux formations artistiques, noue avec Liv Anders, une danseuse et tisserande énigmatique qui bientôt le fascine, une amitié profonde et ambivalente. « Ce qui ne peut être dit sera dansé. Ce qui ne peut être dansé sera tissé. Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair » : l'étrange mantra de Liv intrigue Joel, de même quand elle affirme « dissimuler sa douleur dans ses tissages ». Lorsque Liv est retrouvée pendue, il apparaît qu'elle avait bien dissimulé quelque chose dans l'une de ses compositions, et Joel, aidé de ses deux amis Justin et Kate, se jure de découvrir quoi.

Quelque part entre *Le Cercle des poètes disparus* et une version policière de *L'Attrape-cœur*, *Trame de sang* métamorphose un roman d'initiation sur les tourments du passage à l'âge adulte en une fascinante énigme sur la création artistique, son sens et son dévoiement.

William Bayer est l'un des meilleurs auteurs américains de suspense psychologique, et l'un des plus originaux. Lauréat de l'Edgar pour *Pèlerin*, il a reçu deux fois le Prix Mystère de la critique (en 1986 et 2004).

« William Bayer entremêle les genres pour tisser *Trame de sang*, tapisserie inventive faite de policier, de roman initiatique et de révélations sur l'art. Un virage audacieux de la part de l'un de nos auteurs réalistes les plus littéraires. » James Grady

WILLIAM BAYER

Trame de sang

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Bondi

RIVAGES/THRILLER

Collection dirigée par François Guérif

RIVAGES

Titre original : *Hiding in the Weave*

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES
106, boulevard Saint-Germain
75006 Paris
Payot-rivages.fr

Couverture : © Stephen Mulcahey/Arcangel Images

© 2014, William Bayer
© 2015, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-3312-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

PREMIÈRE PARTIE

J'étais à la recherche de Kate. C'était la fin de l'après-midi et des nuages d'étourneaux évoluaient au-dessus du campus. Ils donnaient l'impression de venir de nulle part, de se regrouper en gigantesques nuées pour voler telles d'immenses vagues houleuses roulant dans le ciel violacé.

Je voulais les observer avec elle, ces amples nuages dessinés au fusain, ces centaines de milliers d'oiseaux minuscules qui tournoyaient en inscrivant de magnifiques pleins et déliés, des spirales, des tourbillons dans le crépuscule. Je voulais partager ce spectacle fabuleux, me tenir près d'elle tandis que nous dirigerions nos regards vers les cieux.

Nous en parlerions : N'était-ce pas de l'art ? Peut-être, et peut-être pas. Qu'était l'art, en réalité ? Des créatures qui n'étaient pas humaines pouvaient-elles créer des œuvres d'art ? Nous les scruterions et en parlerions, parlerions de ce que tout cela signifiait pendant que les vagues d'oiseaux décriraient là-haut leurs spirales. C'est le genre de conversation que nous partageons souvent.

D'autres élèves se tenaient sur le quadrilatère principal, les yeux levés. Tout en cherchant Kate, je les entendais parler des oiseaux. Quelqu'un disait : « Ils repartent nidifier. » Une fille expliquait : « Ils volent comme ça pour égarer les rapaces. » « Regardez, on croirait qu'ils ne font qu'un. » « Encore une vague qui arrive ! »

Les nuages d'oiseaux étaient parfois gris jusqu'à ce que soudain, virant à la verticale, ils deviennent noirs comme de la fumée. Je voulais tellement partager ce spectacle avec Kate. Elle adorerait le voir.

*

Le temps que je la trouve, la nuit était tombée et les oiseaux

avaient disparu. Elle se tenait avec sa camarade de chambre, Soo-Jin, au sein d'un groupe d'une quarantaine d'élèves regroupés devant Breckenridge Hall, le bâtiment de l'administration que nous surnommons le Brek. Le conseil de discipline siégeait à l'intérieur. On voyait les lumières au premier étage, dans le bureau du responsable de la scolarité. Trois élèves qui encourageaient l'expulsion attendaient sur les marches avec leurs amis. Je n'étais pas certain de ce qu'ils avaient fait. Comme ils ne figuraient pas au nombre de mes amis à moi, je ne savais pas grand-chose d'eux à l'exception de ce que les autres disaient, qu'ils jouaient dans l'équipe de ballon rond de l'école et n'étaient pas très sympathiques.

Tori Tobin, la chef de la promo de dernière année, se tenait auprès d'eux avec son emblématique foulard Hermès gris et rouge. Au début de l'automne, elle avait convoqué la classe entière pour faire passer un unique message. Nous étions en dernière année, nous avait-elle rappelé, et elle voulait nous voir tous obtenir notre diplôme. « Tous, avait-elle répété. Je veux que nous finissions l'année scolaire sans qu'il y ait un seul conseil de discipline majeur. Nous pouvons y arriver ! Nous le pouvons ! » Tout le monde avait applaudi. Et, six semaines plus tard, elle se tenait près de trois camarades qui allaient être renvoyés et paraissait anéantie.

Soo-Jin m'a aperçu et a donné un petit coup de coude à Kate qui a levé les yeux.

« Bonjour !

– Tu as vu les étourneaux ?

– Fantastique ! a répondu Soo-Jin.

– On espérait que tu les avais vus aussi », a ajouté Kate.

Soo-Jin s'est éloignée : « Je ne supporte pas d'attendre le résultat des délibérations. » À Kate : « À tout à l'heure dans la chambre. »

Après son départ, j'ai demandé : « Si elle ne supporte pas, pourquoi elle est venue ?

– Par amitié.

– Et toi, pourquoi tu es là ? »

Elle a haussé les épaules. « C'est un drame humain. La vie de ces élèves va basculer.

– Alors pourquoi tu ne notes pas ce qu'ils disent ?

– Tu me prends vraiment pour une ordure, Joel !

– Je ne voulais pas... »

Elle m'a appliqué une petite tape sur le bras. « Je sais. Ces gars-là sont peut-être des brutes, mais tu comprends, ce sont des élèves comme nous. Et les voilà qui attendent avec leurs valises prêtes.

– Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

– Il paraît qu'ils ont bu et, après, ils ont fait subir des brimades à une fille de deuxième année.

– C'est pour s'être enivrés ou pour l'avoir harcelée, qu'ils passent en conseil de discipline ?

– Sûrement les deux. Elle est tombée et elle s'est fait mal. Et maintenant, c'est leur tour. Ce n'est pas génial, comme système ?

– Tori, ça n'a pas l'air d'aller fort.

– Tout à l'heure elle pleurait.

– Sur leur sort ? C'est important, pour elle ?

– Oh, que oui ! Pour elle, c'est personnel. Elle est notre chef. Du moins, c'est comme ça qu'elle voit les choses.

– C'est trop con.

– Ils arrivent ! » a lancé une voix. Tout à coup, l'atmosphère a changé. L'attente était presque terminée. Les accusés allaient connaître leur destin.

Nous avons tourné nos regards vers la porte. Dawes, le responsable de la scolarité, est sorti du Brek, visage grave, bouche pincée, suivi d'autres membres du conseil de discipline : deux de ses adjoints, quatre enseignants, et les deux élèves de dernière année qui n'ont pas le droit de vote.

« Regarde Dawes : ils sont foutus », m'a murmuré Kate.

Une fille, à côté de nous, a eu un sifflement de mépris. J'ai demandé à Kate si c'était la victime.

« Elles font chambre commune. Il paraît que les parents de l'autre l'ont retirée de l'école.

– Et son amie se complaît dans sa vengeance.

– C'est comme ça que ça fonctionne. Nous vivons dans un petit repaire de cruauté, Joel. Et nous sommes bien placés pour le savoir ! »

*

Bienvenue à Delamere. Vous connaissez notre pensionnat. Lorsqu'il est mentionné dans la presse, le mot « élite » lui est toujours accolé. Une des toutes meilleures écoles de la Nouvelle-Angleterre, renommée pour la formation rigoureuse qu'elle dispense et pour ses programmes

ambitieux dans les domaines artistiques et les arts du spectacle. De nombreux écrivains, artistes, acteurs, danseurs et musiciens y ont étudié. Située dans le sud du New Hampshire, traversée par une rivière paisible, l'école dispose d'un campus traditionnel agrémenté d'importantes sculptures et de plusieurs œuvres phares de l'architecture moderne. À tous égards, c'est un établissement beau et serein. Sauf, bien évidemment, lorsque ce n'est pas le cas.

Kate West et le garçon avec qui je fais chambre commune, Justin Deare, sont mes deux meilleurs amis sur le campus. Il convient d'ajouter que Kate et moi sommes « bons amis point barre », même si plein d'autres élèves pensent le contraire. À plusieurs reprises je lui ai proposé de remédier à cette situation. Mais elle s'y oppose.

Voici l'exemple d'un de nos dialogues sur ce sujet sensible :

Moi : « Puisque tout le monde ici pense que nous avons des relations sexuelles, il ne t'est jamais venu à l'esprit que nous devrions peut-être en avoir ?

– Oh, s'il te plaît ! Tu ne vas pas remettre ça.

– Pourquoi pas ?

– Yerk !

– Yerk ! Ça fait plaisir à entendre !

– Tu n'es capable de penser qu'à ça, baiser avec moi ?

– Et toi, tu n'y penses pas ?

– Tu es grave ! » Elle approche sa bouche de mon oreille.
« Évidemment qu'il m'arrive d'y penser, murmure-t-elle. Et alors ?

– Youpi ! »

Nous rions. Des élèves nous observent. Ils se demandent ce que nous chuchotons, quels petits mots doux nous nous susurrions. Ils ne savent pas quoi penser de nous. Ils nous prennent pour des amoureux.

« C'est marrant !

– Ouais, confirme-t-elle, à hurler de rire ! Sérieusement, je ne crois pas que baiser nous apporterait davantage. Nous serions juste un couple comme les autres, et voilà. “Joel & Kate”... ou va savoir quoi. C'est plus amusant de se voir juste comme ça. »

*

Le mépris qu'elle affiche pour le prévisible est une des singularités que je préfère, chez elle. Une autre, le fait qu'elle soit brillante. Je me suis attaché à elle dès mon premier jour dans l'école. Nous arrivions

tous les deux à Delamere, en deuxième année. Lorsque nous avons pris place autour de la table du séminaire, dans la salle d'anglais de Ms Keating, j'ai parcouru mes camarades du regard, j'ai remarqué Kate et je l'ai rapidement évaluée. Elle avait des cheveux roux en bataille, était musclée, et ses vêtements donnaient l'impression de sortir d'un dépôt-vente. *Un peu farfelue*, ai-je pensé. Mais au bout de vingt minutes dans ce premier cours de littérature anglaise 201, elle avait éveillé mon attention. L'intelligence brillait dans ses yeux et elle posait ses questions avec une assurance déconcertante.

Qui c'est, cette fille ? me suis-je demandé.

Je n'ai pas tenté de l'impressionner ce premier jour, pas plus que le lendemain ni pendant les deux mois qui ont suivi. J'ai plutôt décidé de l'étudier et de cerner ses points faibles. Car, forcément, elle devait en avoir. Personne ne pouvait afficher une telle assurance, le premier jour en tout cas. Son aplomb devait cacher quelque chose. Il devait y avoir en elle un foyer d'insécurité. *Observe-la et fais-toi une idée*, me suis-je dit. *Et après, passe à l'offensive*.

J'ai eu des quantités de choses auxquelles penser pendant les premiers mois : trouver mes repères dans cette nouvelle école, parvenir à des compromis avec le garçon qu'on m'imposait pour partager ma chambre et que je n'appréciais pas plus que ça, et m'assurer que je ne prenais pas de retard dans les cours. Vous pouvez penser ce que vous voulez des internats prestigieux, mais socialement et intellectuellement, c'est dur. Plus que tout, je voulais m'affirmer et exceller.

Le jour est finalement arrivé où je l'ai défiée en classe. Aujourd'hui nous en rions, mais sur le coup, ça a fait des étincelles.

Le sujet était *Au cœur des ténèbres*, de Conrad. Kate exposait avec énergie sa théorie sur ce roman, soutenant que le voyage de Marlowe vers la source du fleuve était un voyage intérieur dans le noir chaos de l'inconscient collectif. Ms Keating (la femme à la queue-de-cheval, aux jeans moulants et aux birkenstocks qui claquaient sur le sol) écoutait attentivement, tout comme moi, mais le reste de la classe affichait le proverbial regard vide de Delamere. Kate a alors utilisé une citation que j'avais rencontrée mot pour mot dans un essai critique, la veille au soir.

Je la tiens ! ai-je songé.

J'ai levé la main. Ms Keating a hoché la tête.

« Bon, c'est intéressant, ce que tu dis, Kate. Je lisais le livre du professeur Brooke sur Conrad, hier soir, et il utilise exactement les mêmes mots que toi. Je ne dis pas ça pour suggérer que tu n'as pas abouti à sa théorie toute seule. Je dis seulement...

– *Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?* »

Il y avait dans sa voix une colère authentique, suffisante pour réveiller la classe. Détectant une odeur de bagarre, les autres se sont mis à nous observer avec le plaisir qu'ils avaient éprouvé, au collège, en assistant à un pugilat dans la cour de récréation. Au fil des semaines, Kate les avait agacés. Elle était beaucoup trop intelligente et beaucoup trop sûre d'elle. Maintenant, de l'autre côté de la table, le garçon un peu demeuré qui ne prononçait jamais un mot la défiait. Peut-être auraient-ils le plaisir de la voir perdre de sa superbe.

« Que ta théorie date un peu.

– *Pardon ?* »

Je me suis tourné à nouveau vers Ms Keating. « Je peux ?

– Je vous en prie, Joel. »

J'ai entrepris de démontrer méthodiquement sa démonstration, citant et résumant les principales tendances de la pensée critique consacrée à *Au cœur des ténèbres*, avant de démontrer comment sa théorie (et celle de Brooks) s'effondrait quand on se référait à certains passages spécifiques du roman que je me suis proposé de lire à haute voix.

Quelques sourires satisfaits sont apparus autour de la table. Kate n'en a tenu aucun compte. Elle a eu une crispation des lèvres et a combattu mes arguments. J'étais très attentif à maintenir le contact oculaire avec elle et à toujours lui parler d'un ton respectueux. Nous n'en avons pas terminé lorsque la cloche a sonné.

« Bravo à tous les deux ! nous a complimentés Ms Keating pendant que les autres se ruaient vers la sortie. Bel échange d'idées ! Hé, les autres ! C'est à cela qu'ils doivent servir, ces séminaires. Je veux assister à davantage de discussions comme celle-ci. » Sa voix s'est perdue, engloutie dans le tumulte.

Je marchais vers la Delamere, la rivière qui divise le campus en deux, en direction du pont de l'Est et de l'allée qui mène à la bibliothèque Robbins, assez content de moi, je dois dire, quand j'ai entendu un bruit de pas précipités qui se rapprochait dans mon dos. Je me suis retourné. C'était Kate qui me pourchassait, cheveux écarlates

flamboyant au soleil. Je me suis arrêté sur le pont en attendant qu'elle me rattrape.

« Bordel, ça sortait d'où, ça ? m'a-t-elle apostrophé en tentant de reprendre sa respiration.

– Quoi ?

– Cette petite fouine de Joel qui vient me provoquer ! Je veux dire, si tu es si diaboliquement intelligent, cultivé, versé dans les œuvres littéraires de second plan, tu te cachais où depuis le début du trimestre ? C'est quoi, ton problème, Joel ? Tu es timide ? Tu as peur de parler en classe ? »

« *Petite fouine* » : on peut dire que je n'ai pas apprécié ! Je lui ai souri : « Tu es folle de rage, hein ?

– À quoi tu t'attendais en m'accusant de...

– Absolument pas !

– Quoi ?

– Je ne t'ai pas accusée. Tu es la plus intelligente de la classe. La rebelle qui ne s'en laisse pas conter. Tout le monde le sait. Tout ce que j'ai fait...

– *C'est m'accuser !*

– Hé, tu ne supportes vraiment pas que quelqu'un empiète sur tes plates-bandes, hein ? J'aurais pensé qu'un jour ou l'autre, tu commencerais à te lasser de t'entendre parler. Ça devrait te stimuler que quelqu'un te tienne enfin tête. » Je me suis tu avant de reprendre. « En tout cas, désolé si je t'ai fâchée. Ça n'avait rien de personnel. Mais tu sais, moi aussi, j'étudie. Moi aussi, j'ai le droit de prendre la parole en classe. »

Elle m'a fusillé du regard puis son visage s'est fendu d'un sourire. Nous nous sommes tous les deux mis à rire.

« Accompagne-moi à la cafétéria, m'a-t-elle proposé. On boira un café et on parlera. Il y a plusieurs choses que je voudrais savoir... par exemple, qui est ce "Joel Barlev", ce garçon maigrichon et silencieux qui sort tout à coup de sa boîte au milieu d'un des cours incroyablement rasoirs de Ms Keating. Et que, semble-t-il, j'ai gravement sous-estimé durant toutes ces semaines en pensant qu'il n'était qu'un demeuré barbant de plus. »

Tiens, me suis-je dit, c'est déjà mieux qu'une petite fouine... mais à peine.

C'est ce jour-là, il y a eu deux ans cet automne, que notre amitié

est née. Nous avons échangé les informations habituelles, ville d'où nous venions, parents, fratrie. J'ai appris qu'elle habitait à Brooklyn, que son père était juge, que sa mère travaillait dans l'édition et qu'elle avait une sœur aînée déjà à l'université. Je lui ai dit que mes parents étaient divorcés, que mon père, producteur à la télévision, vivait avec sa nouvelle famille à L.A., que mon frère cadet et moi habitions chez notre mère, dans une banlieue de Washington, et qu'elle travaillait comme économiste à la Banque Mondiale.

Maintenant, nous nous voyons une fois par jour au minimum pour échanger des ragots sur l'école, nous interroger sur de Grands Thèmes, aborder nos complexes et nos blocages. Nous discutons sexe, masturbation, et nous nous lamentons d'être toujours puceau et vierge. Nous parlons des universités auxquelles nous envisageons de postuler en premier choix (Kate aime Princeton, je suis attiré par Oberlin et Middlebury), des gens, à l'école, que nous ne pouvons pas supporter, de ceux, en dehors de l'école, que nous admirons. Nous parlons de films et de musique, des joies et des peines de notre enfance. Et puisque Kate est une athlète accomplie dans trois disciplines (hockey sur gazon, hockey sur glace féminin et aviron féminin), nous parlons même de sport à l'occasion, ce qui est assez drôle parce que je déteste les sports d'équipe et que mes tentatives pour pratiquer le cross-country, le squash et le tennis sont assez pathétiques.

Mais la plupart du temps nous parlons écriture, théâtre et art : les romans que nous aimons, les pièces qui nous émeuvent, les auteurs maudits et, bien sûr, nos projets personnels : les éblouissantes pièces en un acte de Kate, mes nouvelles moins convaincantes, et ma dernière découverte, la création de céramiques minimalistes.

*

Il fait nuit dehors en cette soirée glaciale d'octobre. Le complexe des arts Evans est presque désert. Kate et ses trois actrices sont dans une salle de répétition attenante au théâtre Johnson Blackbox. Ici, au premier étage, deux amoureux travaillent à des portraits devant deux chevalets qui se font face. Une fille aux longs cheveux blonds, à l'air éthéré, s'active sur un métier à tisser dans l'atelier des fibres. Et moi, seul dans le studio de céramique, perché au-dessus du tour, je surveille la rotation d'un ballon de glaise marron foncé.

Je déteste les poteries rondes de facture irréprochable. Dès que j'en tourne une, je ressens le désir de la violenter, de l'entailler, d'en faire un objet qui porte ma marque. Mais ma professeur de céramique, Ms Chen, m'affirme que je ne suis pas encore prêt. « Il faut d'abord maîtriser le tournage, Joel, me dit-elle. Après, vous pourrez vous lâcher et faire ce que vous voudrez. Fabriquez-moi cent pots parfaits, cent coupes parfaites et dix superbes théières, et vous serez libre de mener votre projet de fin d'études à votre guise. »

Personnellement, je pense que je devrais y être autorisé dès maintenant. Mais puisque je ne peux me passer de son accord, j'ai commencé à venir travailler ici une heure presque chaque soir après le dîner. J'ai hâte de voir le jour, probablement juste avant les vacances de Noël, où je pourrai les compter devant elle : deux cent dix pièces, toutes d'une perfection absolue et, bien évidemment, totalement dénuées d'âme. En attendant (mais cela, je n'ai pas l'intention de le confier à Ms Chen), j'aime en fait beaucoup tourner ces pièces. Cela me procure un sentiment de puissance.

J'appuie sur la pédale, règle la vitesse de rotation, plonge mes doigts dans l'eau chaude, positionne mes mains au-dessus de la boule d'argile qui tourne, me concentre et établis le contact. La chair sur la glaise : j'adore cette sensation. Elle me rappelle mon enfance à Chevy Chase, quand je jouais avec mon frère Jake après la pluie, que nous fabriquions des pâtes de boue derrière la maison.

Je centre rapidement, réduis la vitesse, plonge mes pouces à l'intérieur, marque un temps d'arrêt, ouvre le ballon et presse.

Dix minutes plus tard, j'ai produit ma quatrième coupe de la soirée à la symétrie irréprochable. Et aussi dénuée d'âme soit-elle, je l'admire. Vingt centimètres de haut, une forme superbe. Je me dis que beaucoup d'élèves en céramique voudraient bien savoir façonner une aussi belle poterie.

Je décide de marquer une pause, me lave les mains puis me promène à travers le premier étage pour jeter un coup d'œil au travail de mes condisciples. Beaucoup sont doués, dans notre école. Une fille dessine de magnifiques paysages à la plume et à l'encre, des dessins complexes représentant herbes et arbres. Sur les murs de l'atelier de photographie, j'admire une série réalisée par une camarade de dernière année, Janet Decosta, qui prend des clichés flous et déstabilisants d'entailles qu'elle a pratiquées sur son propre corps.

Même si les enseignants du département des arts saluent son « courage », j'entends dire que les gens du service de recrutement sont effarés que ses photos soient affichées. Dans le style : « Est-ce cela que nous voulons montrer aux futurs élèves et à leurs parents quand ils viennent aux journées portes ouvertes ? »

Le couple qui dessine s'en tire très bien : ils sont dans la même classe, Heidi Stalkfleet, qui applique des touches de fusain sur un auto-portrait névrotique (bouche tordue, yeux hagards et asymétriques), pendant que son petit ami, Tim Cobb, est penché sur un portrait cubiste d'elle qui la fait paraître adulte et sereine.

Heidi me remarque et me lance un « Salut, Joel ! » enjoué avant de retourner à son dessin. L'hiver dernier, j'ai posé pour elle. Le portrait qu'elle a fait de moi m'a secoué. À en croire Kate, Heidi a saisi « l'égo fragile derrière l'autodérision badine, la souffrance derrière les yeux qui pétillent ». Au début, j'ai détesté ce dessin, mais je me rends compte maintenant qu'il m'a énormément appris et je suis redevable à Heidi de sa perspicacité.

Le bruit qui court est quelque peu douteux, mais on raconte qu'à l'âge de sept ans, son frère cadet et elle auraient assisté, impuissants, au spectacle de leur mère frappant leur père violent pendant son sommeil jusqu'à ce que mort s'ensuive. Sa mère aurait été emprisonnée, Heidi et son frère seraient allés vivre chez leurs grands-parents, et maintenant elle est à Delamere. La plupart des pensionnats n'accepteraient pas une élève comme elle, considéreraient qu'elle est trop perturbée. Et la plupart des parents hésiteraient à l'idée qu'une enfant aussi traumatisée puisse être désignée pour partager la chambre de leur fille. Mais ici, sa réussite est éclatante : excellente élève et meilleure camarade, joueuse de volley-ball dans l'équipe de l'école, artiste talentueuse spécialisée dans les portraits au fusain dénotant une analyse psychologique extrêmement fine. Néanmoins, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur les sombres turbulences qui s'agitent sous la surface.

L'imprimerie est vide et imprégnée de l'odeur des produits chimiques. Je jette un regard dans l'atelier des fibres. La majorité des projets textiles concernent des vêtements, mais la blonde éthérée travaille sur un métier à tisser vertical. Je la regarde s'activer. Elle a des écouteurs dans les oreilles, un I-pod attaché par une lanière autour de son bras nu et mince, et elle est tellement concentrée qu'elle ne

semble pas détecter ma présence.

Son tissage, composé de vagues irrégulières d'un blanc cassé mouchetées de différentes nuances de gris et de noir, pourrait représenter une vision abstraite de l'eau. Je suis impressionné. Même si seul le tiers en est terminé, je trouve le résultat austère et magnifique.

Je la regarde lancer sa navette et murmure deux vers que j'admire depuis longtemps :

« Quelle toile embrouillée nous tissons

Quand de duper nous efforçons² ! »

Elle se tourne vers moi, le regard mauvais.

« Désolé, dis-je. Je ne voulais pas te déranger.

– Vraiment ? se rebiffe-t-elle en retirant les écouteurs.

– Hein ?

– Moi, je crois que si. » Elle est absolument furieuse. Elle se place de façon à cacher sa tapisserie. Redoute-t-elle que j'y voie quelque chose, quelque chose de personnel qu'elle veut dissimuler ?

« Je t'ai vu, sur le campus. Toi et ta petite amie sportive. Vous étudiez les gens, vous ricanez et vous sortez des vacheries derrière leur dos. »

Je fais non de la tête. « C'est mon amie, pas ma petite amie. Je n'ai rien fait de mal. Il n'y avait aucune mauvaise intention de ma part. Je suis vraiment désolé.

– Alors pourquoi tu ne retournes pas à ton petit tour stupide pour fabriquer en série tes bidules ennuyeux et me fichier la paix pour que je puisse travailler ? »

Elle regarde son métier à tisser, mais ses mains restent crispées le long de son corps, elle me signale qu'elle ne reprendra pas sa tâche tant que je serai là.

« *Fabriquer en série mes bidules ennuyeux*... Il faudra vraiment que je m'en souviene, de ça. C'est quoi, ton problème, merde ? »

J'ai envie d'ajouter « connasse », mais je ne parviens pas à le lui dire, même si je ne m'adresserais qu'à un dos tourné agressivement vers moi.

« Liv.

– Quoi ?

– Je m'appelle Liv. »

Qu'est-ce que j'en ai à foutre ! « Oh, ravi de l'apprendre. Tu sais

quoi, Liv, je ne te dérangerai plus. Tu me fiches trop la trouille. “Tendue comme un ressort”, comme on dit. » Je me tais un court instant. « À un de ces quatre ! »

Elle remet les écouteurs et reprend son tissage tandis que je regagne le studio de poterie et mon « petit tour stupide ».

*

Dès que j’arrive dans ma chambre, je rédige un mail à Kate pour relater cette affreuse rencontre. Je me complais surtout à lui raconter que Liv (« Arrive-t-il si souvent de rencontrer quelqu’un dont les cheveux collent parfaitement au prénom ? ») s’est référée à elle en disant « ma petite amie sportive ». J’envoie le message avant de me plonger dans un devoir du genre « ça passe ou ça casse » pour mon séminaire sur Hemingway : « La blessure d’EH : la clé de ses écrits. »

Justin arrive une heure plus tard, titubant de fatigue. Il est originaire de New York, étudie les lettres classiques et est également l’éditeur du journal de l’école, *La Lanterne*, ce qui signifie qu’il souffre d’un déficit de sommeil encore plus prononcé que n’importe lequel d’entre nous. Il ira à Yale au titre d’un double héritage : son père, banquier d’investissement, et son grand-père, financier, y ont étudié et ont intégré la société secrète de la Tête de Mort et des Tibias entrecroisés. Autant de choses qui le rendraient totalement insupportable s’il n’était si irrésistiblement sympathique. Il ôte ses vêtements, noue une serviette éponge autour de sa taille et s’éloigne dans le couloir pour aller prendre sa douche. Quand il revient, je lui soumets un récit outrancier de ma petite aventure dans le bâtiment des arts, affirmant que Liv m’a traité d’« enfoiré » (ce qui n’est pas le cas) et que j’ai répliqué en la traitant de « connasse » (ce que je n’ai pas fait).

« Elle s’appelle Liv Anders, m’apprend-il. Elle était avec moi en histoire de l’Antiquité, l’an dernier. Elle a rendu un superbe essai sur le thème du tissage dans les mythes grecs : Pénélope, Arachné, Athéna et les trois Parques. Tellement brillant que M. Henricks lui a demandé de le lire à voix haute en classe. Elle tisse, elle fait aussi de la danse classique, ou elle en faisait avant d’arrêter cet automne. Elle est un peu nerveuse de tempérament, mais je suis surpris qu’elle ait été désagréable avec toi.

– Il faut croire que mon physique décharné l’a inspirée. »

Justin rit. Il mesure un mètre quatre-vingt-cinq, a les cheveux blonds bouclés, des traits qui évoquent un personnage sur un vase grec, et comme si ce n'était pas assez, il fait partie de l'équipe de lacrosse³. Comme je viens de le souligner, totalement injuste.

« J'ai toujours pensé qu'il se passait plus de choses, dans sa tête, qu'elle ne voulait qu'on le sache.

– J'ai bien aimé sa tapisserie. J'aurais dû fermer mon clapet.

– Tu aurais dû lui dire que tu aimais bien sa tapisserie.

– Je l'aurais fait si elle n'avait pas eu cette attitude hostile à la con.

– Mais tu as senti...

– Quoi ?

– Une "duperie" ?

– Pas du tout. » Je secoue la tête. « J'ignore pourquoi ces vers m'ont échappé. Ce qui est sûr, c'est que je ne tiens pas à avoir une ennemie de plus. Mais bon, ce qu'elle a dit sur Kate et moi... d'accord, nous observons les autres, nous parlons d'eux, parfois nous sommes peut-être un peu durs dans nos jugements. Mais je ne crois pas que nous soyons méchants. »

Justin sourit. « Oh, non, pas du tout... vous êtes parmi les plus gentils du campus. » Il s'arrête, reprend : « La plupart du temps. »

Notre chambre de Baker Hall est plus grande que la majorité, comme il convient à des élèves de dernière année aussi exceptionnels que nous. Le décor spartiate habituel : deux lits, deux commodes, deux fauteuils de lecture. Nous y sommes allés doucement sur la déco, excluant les posters, les fanions et autres cochonneries dont la majorité des pensionnaires ornent ces lieux. La grand-mère de Justin nous a laissés piocher à notre guise dans le grenier de sa maison de South Hampton. Nous en avons extrait un tapis persan usagé, violet et vert, un baromètre nautique baroque qui ne marche pas, et un immense miroir à moitié terni dans un cadre doré. Nous avons accroché cette merveille de telle sorte qu'il soit incliné vers le sol, ce qui est bien plus intéressant, prétendons-nous en présence des garçons des classes inférieures qui viennent nous voir, pour renvoyer l'image de nos débauches dionysiaques, rêvées de longue date mais à ce jour jamais réalisées, avec des copines de classe. Le fait que les susdites orgies n'aient vraisemblablement pas lieu en raison des préceptes de bienséance stricts imposés entre élèves de sexes opposés sur le campus, et de la célèbre règle de l'école, « porte ouverte, lumières

allumées, trois pieds par terre », n'est pas pertinent. Notre miroir incliné, avec sa surface argentée, éraflée et marbrée, est un écran sur lequel nous projetons les rêveries charnelles de notre imagination débordante.

*

Une heure du matin : Justin et moi sommes arrachés au sommeil par un vacarme dans l'appartement voisin, occupé par des gens de l'école. Les Morrissey qui remettent ça ! Comme nous sommes mitoyens, leurs ébats du milieu de la nuit nous sont par trop familiers. Au début, nous les avons trouvés excitants, puis comiques. Mais aujourd'hui, comme nous sommes des élèves de dernière année typiquement privés de sommeil, ils nous agacent considérablement. Jack et Tess Morrissey, un des trois couples de surveillants de Baker, se livrent à des joutes sexuelles régulières. Heureusement pour nous, l'épaisseur des murs rend indistincts la plupart des mots qu'ils prononcent, mais l'intensité des assauts nous parvient quand même, accompagnée cette nuit par les interminables cognements du lit et même par des coups frappés contre le mur mitoyen.

Je demande à Justin : « Qu'est-ce qu'ils fabriquent, cette fois ? Question purement rhétorique, évidemment.

– Baise extrême, me répond-il. Il est évident qu'ils veulent qu'on les entende. »

Il en est arrivé à la conclusion que leurs épisodes de pancrace sont pour la galerie, destinés à nous faire crever d'envie et à prouver leurs capacités physiques, car tous deux sont entraîneurs à plein temps, réputés pour leurs méthodes originales. Delamere n'est pas une école qui brille par ses exploits sportifs, mais les deux qui s'activent à côté aiment se donner à fond.

Jack Morrissey entraîne l'équipe de hockey sur gazon et de basket chez les filles, celle de lacrosse chez les garçons. Tess, les équipes féminines de ballon rond, de natation et d'athlétisme. Grâce à Kate, je sais pas mal de choses sur Jack qui, quand il dirige son équipe de hockey, essaye de conférer à son entraînement une dimension féministe sans concessions. Parmi ses exhortations : « Allez, poulette, rentre-lui dedans, pique-lui la balle ! » « Qu'est-ce qu'il y a, bichette, t'as tes règles ? » Et celle que Kate préfère : « Bravo Kate, t'es une putain d'attaquante, ma fille ! »

Tour à tour tendre et très exigeant, il aime parler de lui à la troisième personne, par exemple : « Avec Jack, ce que tu vois, c'est ce que t'auras. » Il cite Bob Dylan et Dylan Thomas, invoque Nietzsche et *L'Art de la guerre* de Sun Tzu, donne invariablement pour instructions à ses joueuses de n'avoir aucune pitié pour leurs adversaires. Le hockey sur gazon, professe-t-il, ce n'est peut-être qu'un jeu, mais c'est aussi un paradigme de la culture compétitive acharnée qui prévaut en Amérique. Mais ce vernis intellectuel s'efface devant les éruptions d'entraîneur à l'ancienne mode quand il s'agite sur le bord de la touche et se met à encourager ses joueuses : « Plus d'agressivité ! Cogne-les ! Démolis-les ! Marche-leur dessus ! » Dans le vestiaire avant un match, et à la mi-temps sur le terrain, il expose sa philosophie du jeu sous la forme d'un dialogue socratique tronqué pour sportifs :

« On joue à fond. Qu'est-ce qu'on déteste le plus, les filles ?

– On déteste perdre, *coach* !

– Alors on va faire quoi, maintenant ?

– On va gagner, *coach* !

– C'est ça, le pouvoir du zen ! Maintenant allez-y, et bougez vos jolis petits culs ! »

Au bout de vingt minutes de sexe bruyant façon Morrissey, le calme revient dans la chambre voisine.

« Joyeux orgasmes ! » lance Justin. « Dieu merci, ils ont terminé. Il faut vraiment que j'arrive à dormir un peu. »

*

Deux soirs plus tard, penché à mon tour de potier, les écouteurs aux oreilles, l'Ipod réglé sur ma liste de soft rock, je sens quelqu'un derrière moi. Je presse le bord supérieur de ma pièce, en lisse l'extérieur avec l'estèque, presse à nouveau, m'écarte et me retourne.

C'est Liv Anders, penchée au-dessus de moi, qui observe ma pièce d'un œil critique. « Dites-moi donc, qui est le potier, qui le pot ? » récite-t-elle.

Oh, nous y voilà ! « C'est de qui ?

– Omar Khayyâm. Les *Rubâ'iyât*.

– Il semble que tu te sois donné beaucoup de mal.

– Facile, de consulter les dictionnaires de citations.

– Donc tu me declares que tu n'as pas l'intention de te donner le mal de chercher quelque chose d'intelligent à me dire après notre

échange de l'autre soir ?

– Tu veux parler de notre petite complication ? Oui, quelque chose comme ça.

– “Complication” : joli. Eh bien, c’est moi le potier, et ceci (je touche ma pièce mouillée) est le pot.

– C’est ce que je vois.

– Mais ce que tu ne vois pas, c’est ce que j’ai l’intention d’en faire.

– Hein ? Me le jeter à la figure ? »

Je prends mon ébauchoir, l’enfonce dans la paroi du pot et, d’un geste brusque, lui imprime un mouvement vers le haut dans la glaise tendre, y laissant une entaille de huit centimètres.

« Hum. C’est bien, dit-elle.

– *C’est vrai ?*

– C’est intéressant. Gestuel.

– Gestuel, c’est mon truc. »

Elle hoche la tête et me regarde dans les yeux. « Je ne t’ai jamais traité d’enfoiré, Joel. » *Justin lui a répété ! Merde !* « Mais bon, il paraît que ma tapisserie te plaît.

– C’est vrai. Et je te l’aurais dit si tu m’avais laissé l’ombre d’une chance.

– Oui, désolée de t’avoir aboyé dessus. Au moins, tu avais raison sur un point. Je suis tendue comme un ressort, en ce moment.

– Je suis désolé d’avoir sorti cette stupide citation de Scott. Elle m’est passée par la tête et comme tu écoutais de la musique, j’ai cru que tu ne pouvais pas l’entendre, et après...

– Scott ? Sir Walter Scott ? » J’acquiesce. « Je croyais que c’était de Shakespeare.

– C’est ce que pensent la plupart des gens. Qu’est-ce que tu écoutais ?

– La même chose que d’habitude. Les suites de Rameau. Ça m’apaise. Ça me permet de rester concentrée pendant que je tisse. » Elle me regarde. « Tes poteries ne sont pas ennuyeuses, Joel. Pas du tout. Je t’ai juste dit ça par méchanceté.

– Non, tu avais raison. Elles le sont. Mais il faut que j’en fabrique dans les deux cents, semblables à celle-là, avant que Ms Chen m’autorise à suivre mon idée. Elle n’est pas commode. Elle passe quand tu travailles et, au moment où tu t’y attends le moins, elle te fend ta pièce en deux par le milieu. » Pour lui montrer comment elle

procède, je le fais avec la poterie que je viens de transpercer. « Elle veut une épaisseur constante et surveille la façon dont les côtés rejoignent la base. Elle veut que nous atteignions à une maîtrise totale. Et ça ne m'intéresse pas.

– Moi, j'ai bien aimé quand tu as enfoncé le bâton tout à l'heure. Ça m'apprend beaucoup de choses sur toi.

– Qu'est-ce que ça t'apprend ?

– Que tu veux montrer au monde la douleur qui est en toi. »

Rien que ça ! « Eh bien, merci pour la psychanalyse. Et toi ? »

Elle continue d'étudier mon récipient éventré. « Nous sommes très différents, Joel, finit-elle par répondre. Toi, tu veux montrer ta douleur au monde. Moi, je veux enterrer la mienne dans mon tissage. »

Sur ces mots, elle se détourne et sort de l'atelier de céramique.

*

Je me sens mieux, maintenant, vis-à-vis d'elle. Elle a pris soin de rattraper les choses. Mais je suis furieux que Justin lui ait répété mes paroles. De lui avoir dit, à lui, qu'elle m'avait traité d'enfoiré me donne le sentiment d'en être un. Je suis reconnaissant à Liv de ne pas s'être moquée de moi à cause de ça, de m'avoir simplement fait savoir qu'elle était au courant de ce mensonge et d'en être restée là.

Je sépare du tour la poterie fendue, jette la glaise dans le bac commun, tourne deux nouvelles pièces, nettoie et descends au Johnson Black Box pour relater les derniers événements à Kate.

La répétition est presque finie. Au moment où j'entre, la pièce atteint son intensité maximale. Une des actrices pleure, la deuxième rit, et la troisième enguirlande les deux autres. Drame familial. Deux sœurs jumelles et leur mère. Elles sont immergées dans leur rôle. Kate paraît satisfaite.

« O.K., les filles, magnifique répétition. La prochaine, jeudi soir. » Elle leur donne l'accolade et leur dit de partir.

Je lui parle de ma récente rencontre avec Liv.

« Montons à l'étage. Il faut que je la voie pour me faire une idée. »

Je fais non de la tête. « Pas maintenant. Peut-être demain, ou jeudi si elle est là. Mais pas tout de suite. Nous venons de faire la paix. »

Je lui avoue aussi qu'elle ne m'a jamais traité d'enfoiré et que je ne l'ai jamais traitée de conasse.

« Je l'avais deviné. Ça ne te ressemblait pas. » Elle me scrute, consulte sa montre. « Nous avons un peu de temps avant le couvre-feu. On marche ? Il y a un truc dont je voudrais qu'on parle. »

Nous traversons le quadrilatère principal désert. Les bâtiments administratifs sont plongés dans l'obscurité, mais il y a de la lumière dans le Brek, y compris dans le bureau de la directrice. C'est là que la redoutable Ms Jane Kinsolving travaille vraisemblablement jusque tard dans la nuit à lever des fonds et téléphoner aux membres extérieurs du conseil d'administration.

Nous continuons, arrivons à une série de bâtiments réservés aux garçons, fenêtres éclairées, élèves de première ou deuxième année qui étudient ou traînent dans leur chambre avec des copains.

« J'ai une idée pour une nouvelle pièce en un acte. Mais il faut que je fasse des recherches. Il faut que j'assiste à une réunion de l'Alliance Gays-Hétéros. Ce serait sympa que tu viennes avec moi.

– En tant que quoi ? Accompagnateur honorifique ? »

Elle hausse les épaules.

« Pourquoi tu as besoin de moi ? Pour qu'ils ne s'imaginent pas que tu es homo ?

– Je m'en fiche, de ça.

– Pourquoi, alors ?

– Peut-être simplement parce que j'apprécie ta compagnie. »

Je respire profondément. « D'abord, ça n'est plus l'Alliance Gays-Hétéros. C'est la LGBT. En réalité, c'est la LGBT/I&A, qui signifie lesbiennes, Gays, Bis et Trans/Intersexes et Alliés.

– Ça n'en reste pas moins une alliance. Ils souhaitent que les hétéros participent. Ils adorent les hétéros. C'est ce qu'ils entendent par "alliés". »

Je la dévisage. Elle me cache quelque chose.

« Qu'est-ce que tu manigances ? » Elle ne répond pas. « Est-ce que tu envisagerais de, tu sais, réorienter tes préférences ? »

Elle rit. « Grands dieux, non ! Il s'agit d'un projet de pièce en un acte. Je veux qu'on partage cette expérience afin qu'on puisse en discuter. Ton avis m'intéresse.

– Hum. Je crois que tu me caches quelque chose. »

Elle m'adresse un sourire. « Et tu en es tout émoustillé ?

– Bien sûr. Mais qu'est-ce que j'ai à y gagner ?

– Oh, mais c'est qu'on marchande, à présent ! D'accord. »

Elle désigne Childs Hall, un des bâtiments réservés aux garçons les plus âgés. « Imagine-les, là-dedans. Tous ces ados avec leurs hormones en ébullition, leurs érections, leurs rêveries érotiques. Ils essayent d'étudier, mais ce qu'ils veulent vraiment, c'est se branler. Je veux dire, c'est tellement sordide, Joel. Sordide et prévisible, parce que cette école pourrait aussi bien être n'importe laquelle du pays, si nous n'étions pas aussi intelligents que nous sommes censés l'être et si ça ne coûtait pas les yeux de la tête de nous envoyer ici.

– Ils viennent de terminer une nouvelle vidéo pour promouvoir Delamere. Justin a vu le pré-montage.

– J'imagine très bien. Des élèves hyper beaux, filles et garçons à l'air aimable et innocent, souriants et pleins d'enthousiasme, une représentativité ethnique absolument parfaite pour ne rien gâcher, attentifs en classe, débordant d'énergie sur le terrain de sport, jouant au frisbee devant la bibliothèque Robbins, pratiquant le violoncelle et répétant des danses modernes à Evans, tous sous la houlette de professeurs chaleureux, lénifiants, témoignant soutien, amour et préoccupation pour cette jeunesse dorée. Et la façon dont les élèves de l'école se consacrent à de bonnes œuvres, à suivre le travail scolaire des mômes de la ville, à venir en aide aux personnes âgées et à accomplir d'autres travaux d'intérêt général chiantes auxquels nous sommes contraints pour montrer que nous sommes vraiment des jeunes gens bien, gentils et attentionnés. Nos projets artistiques à dimension sociale. Combien nous sommes écologiques, combien nous chérissons notre chère mère la Terre à tel point que certains d'entre nous travaillent même côte à côte avec les jardiniers afin que notre campus continue d'être beau et immaculé.

– Quel merveilleux établissement, à t'entendre. »

Elle rit. « Mais bien sûr, ce qu'ils ne montrent pas, ce qu'ils ne pourront jamais montrer, c'est la réalité : la triche, les brimades, les mensonges, les trahisons, le favoritisme et l'impitoyable course aux bonnes notes, aux inscriptions universitaires, aux places dans les équipes sportives, aux postes de représentants d'élèves, aux partenaires romantiques hyper séduisants. Je sens la pression de manière permanente, en classe, sur le terrain, au réfectoire, et surtout dans nos bâtiments-dortoir. Ils nous imposent toutes ces règles, certaines intelligentes, d'autres stupides, mais les seules qui prévalent ici sont celles de *Sa Majesté des mouches*⁴. Ce sont celles qui gèrent nos

vies.

– Eh bien dis donc, tu es cynique, ce soir !

– Arrête ! La brochure de l'école, c'est un joli ramassis de conneries. Nous sommes tellement privilégiés. Tu ne le détestes pas, ce mot ? Tout le monde n'arrête pas de nous le répéter. "Nous sommes tous tellement privilégiés, ici." Et je me demande : qu'est-ce que ça signifie ? Que nous sommes internes dans une école prestigieuse ? Que beaucoup d'entre nous ont des parents riches ? Que nous avons eu la chance de naître intelligents, talentueux, beaux et sensibles aux gens comme aux choses ? Que nous sommes curieux de nature, séduisants et heureux ? Je ne supporte vraiment plus de l'entendre. Ils prétendent qu'on forme une communauté altruiste alors que la vérité est celle du chacun pour soi. Sept cents ados qui ont envie de baiser, enfermés dans une serre. Je me demande ce qu'ils diraient sur cette école, dans un film honnête, ce qu'ils montreraient s'ils en avaient le cran. » Elle se tourne vers moi. « Qu'est-ce que tu en penses, toi, Joel, de la grande expérience Delamere ? Douche froide ou bain chaud ?

– Entre les deux, je dirais. »

Kate fait entendre un reniflement au moment où nous franchissons le pont de l'Est pour gagner la partie nord du campus où se trouvent nos chambres.

« Moi, je dirais que c'est comme de se tenir sous le pommeau d'une douche pendant que quelqu'un ouvre et ferme les robinets d'eau froide et d'eau chaude à sa guise. Autrement dit, on ne sait jamais si on va être ébouillanté ou si on va crever de froid.

– Eh bien dis donc, tu parles d'une diatribe ! Tu as terminé ?

– Je suppose. » Elle rit. « La vérité, c'est que malgré tous ses défauts, en réalité, je l'adore, notre école. Et elle me manquera l'année prochaine, elle me manquera cruellement. Ça sera génial d'être à la fac, de bénéficier des libertés qu'on n'a pas ici. Mais elle me manquera, même si c'est le régime de la douche écossaise.

– Superbe digression. Mais revenons-en à ce dont on parlait.

– Ouais, revenons-y. J'espère que tu m'accompagneras à la LGBT. Personne n'ira s'imaginer que tu es gay. Tout le monde pense qu'on est en couple. D'ailleurs je doute que cela te poserait problème, s'ils se l'imaginaient.

– Ils vont peut-être croire qu'on cherche une orgie.

– Ça serait trop bien !

– Pourquoi tu n’y vas pas avec Soo-Jin ? Elle aime faire des choses par pure amitié.

– Soo-Jin va venir aussi. » Elle respire profondément. « En fait, c’est une des raisons pour lesquelles je veux y aller. J’ai l’impression qu’elle commence à faire une fixation sur moi. Je l’adore, mais parfois elle a une façon de me regarder... Je lui ai dit qu’il fallait qu’elle résolve la question de ses inclinations. Elle m’a donné son accord pour aller à la LGBT à condition que j’y aille avec elle, voilà pourquoi je voudrais que tu viennes aussi.

– Soutien moral ?

– Ouais. Promets-moi au moins que tu vas y réfléchir. »

Je lui jette un coup d’œil. « Maintenant que tu me l’as expliqué, bien sûr que je viendrai. C’est toujours sympa de sortir avec toi. »

Elle affiche un sourire, m’entoure de ses bras et m’embrasse sur la joue. « Je savais que tu ne me laisserais pas tomber. » Elle regarde alentour. « Et nous voilà à Reynolds. Chez moi, quel bonheur. » Elle vérifie sur sa montre. « Tu as environ quatre minutes pour retourner à Baker.

– Il va falloir que je coure. »

Elle glisse sa carte d’élève dans la fente de la porte. « Allez... cours ! Cours vite ! »

J’entends son rire qui porte d’un bout à l’autre du quadrilatère tandis que je file à toutes jambes vers mon bâtiment.

*

Le soir, Justin me demande si je serais prêt à enquêter pour un article de *La Lanterne* dont je suis un contributeur occasionnel. Il me soumet plusieurs rumeurs actuelles sur lesquelles il croit utile de se renseigner.

« Des parties de poker aux mises élevées, tard le soir à Prentice. Il semble que de grosses sommes changent de main, et deux élèves auraient perdu un bon paquet. Ce qui génère de fortes animosités. Des menaces, des accusations de tricherie.

– L’interdiction de parier de l’argent est une règle à tolérance zéro. Il y aurait un conseil de discipline majeur si quelqu’un parlait, alors comment tu pourrais publier un article là-dessus ?

– De source non confirmée. Il suffit d’en parler comme d’une “activité dénoncée par la rumeur”. Nous ferions paraître sans

signature.

– Les parties de poker ne m'intéressent pas trop. Quoi d'autre ?

– Les Delamour. Le sexe après le couvre-feu. Des élèves qui font le mur, la nuit, pour se livrer à la débauche au Sanctuaire.

– J'entends parler des D depuis mon arrivée à l'école. Je m'étais dit qu'il ne s'agissait que d'une légende locale.

– Je crois qu'elles existent vraiment : un club de filles de dernière année qui s'auto-perpétue. De temps à autre, elles jettent leur dévolu sur un garçon qu'elles trouvent mignon, elles l'invitent afin de profiter de lui à leur convenance.

– J'aime ta manière élégante de présenter les choses. Bon, comment on fait acte de candidature ?

– Ha ! » Il produit une feuille de papier. « J'ai reçu ça ce soir. Un message anonyme glissé sous la porte. Qui prétend qu'il y a un *fight club* de filles.

– C'est des conneries !

– Peut-être, peut-être pas.

– Même s'il y a un club de combat de filles, tu ne peux rien publier dessus, c'est trop explosif.

– Tous ces sujets le sont. C'est exactement pour ça qu'il faut en parler. Je pense que les responsables de la scolarité savent qu'il se passe beaucoup de choses peu ragoûtantes, mais ils ne font rien parce que la réputation de l'école en souffrirait. Ça ne s'arrêterait pas au renvoi d'élèves. Des têtes haut placées pourraient tomber. Celles d'enseignants, de responsables de la scolarité, peut-être même la directrice. Les membres extérieurs du conseil d'administration seraient obligés d'agir.

– Par conséquent, même si tu arrives à établir qu'un de ces trucs existe réellement, tu ne peux pas publier l'information.

– Non, mais on peut la laisser filtrer. La transmettre à un reporter de l'extérieur, devenir sa source anonyme. On se charge du travail de recherche clandestin. Il vérifie ce qu'on a et, si ça tient la route, il le publie dans le journal local. Nous, on ne sait rien. On n'est que les élèves qui éditent l'hebdomadaire de Delamere. Mais une fois la nouvelle connue, on la récupère au sein de l'école et on ajoute des détails que le reporter de l'extérieur ignore.

– Parce que tu ne les lui as pas transmis ?

– Exactement ! Delamere jouit d'une grande réputation. La presse

adore quand un scandale éclabousse un pensionnat pré-universitaire privé. Alors à qui ils vont s'adresser, pour obtenir des déclarations ? Aux jeunes qui dirigent le journal de l'école.

– Justin, tu ne veux pas que je rédige un article d'investigation, en fait. Tu veux que j'enquête. » Il acquiesce. « Le club de baston, ça me plaît assez. Je vais me renseigner auprès de Kate. À compter de ce soir, elle me devra un service. Comme elle est copine avec toutes les filles qui font du sport, elle pourra se renseigner.

– Ça me paraît prometteur.

– Et je te remercie d'avoir répété à Liv ce que je t'avais dit qu'elle m'avait dit. Je me suis fait l'effet d'un crétin fini.

– Ça t'apprendra à me débiter des conneries. Mais je suis content que vous ayez pu résoudre votre différend. Ce serait super que vous deveniez amis, vous les artistes. »

*

Mon professeur préféré est M. Bishop, et mon cours préféré le séminaire qu'il consacre chaque année à Hemingway au trimestre d'automne. (Je vais aussi m'inscrire à son séminaire du printemps sur Faulkner et je regrette seulement qu'il n'enseigne pas Scott Fitzgerald pendant l'hiver pour compléter le panorama de l'héroïque triumvirat de la littérature américaine du ^{xx}e siècle.) Nous ne sommes que huit à étudier Hemingway cette année, six garçons et deux filles. La liste de lectures est géniale et les débats en salle de classe parfois féroces.

Ce matin ne fait pas exception. Quand nous arrivons, nous trouvons la citation suivante sur le tableau :

EH à Scott Fitzgerald : « Oublie ta tragédie personnelle. Nous sommes tous salopés dès le début, et toi, particulièrement, il faut que tu souffres comme un chien pour pouvoir écrire. Mais quand cette satanée douleur reviendra, sers-t'en... sans tricher. Reste-lui fidèle. »

Protestations véhémentes ! Les deux filles clament leur révolte haut et fort.

Courtney Mosgrave : « Salopés ! Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? »

Zoe Fogg : « Que toutes les mères sont des salopes ? Que tous les

hommes sont “salopés” ? Que les femmes sont des garces ? »

Et moi : « Hé, vous avez signé pour Hemingway. Vous vous attendiez à quoi ? C'est un macho. On le savait avant de venir. C'est aussi un grand écrivain. Alors ne faisons pas semblant d'être surpris par certaines de ses positions vachardes. »

Courtney refuse de lâcher prise. Elle annonce qu'elle ne supporte plus les « conneries misogynes » d'EH.

« Il faut les mettre sur un autre plan que son œuvre », déclare quelqu'un.

À ces mots, M. B. entre dans la discussion, mesuré comme toujours, compréhensif envers la position défendue par les filles tout en s'empressant de souligner, à sa manière discrète, que de nombreuses héroïnes de l'auteur sont présentées de manière positive et possèdent de multiples facettes : la romantique Catherine Barkley, la complexe Lady Brett.

« Et la très délurée Lady Brett ? objecte Zoe. La trop idéalisée Catherine Barkley ? La championne du monde, tous siècles confondus, de la méga-garçerie, Margot Macomber ? Pour ne pas mentionner le fait qu'elles se ressemblent toutes physiquement : le côté garçonne, les cheveux courts, souvent habillées en hommes. »

Cinquante minutes de bonheur. Nous, les garçons, écoutons surtout pendant que les filles expriment librement leur colère. Et toujours M. B. nous empêche de déraper, nous amène à la fin du cours à une analyse pondérée.

*

Voilà ce que je sais de Harry Bishop : diplômé de Dartmouth, master de littérature américaine, carrière d'enseignant complète à Delamere. Il a une petite cinquantaine d'années et campe une silhouette très particulière avec ses traits gravés au burin, sa barbe grise taillée court, sa stature massive, ses vestes de safari avec ceinture et son vieux chapeau kaki style chasseur blanc.

Il n'a, bien sûr, échappé à personne qu'il offre une ressemblance frappante avec Hemingway, dans l'allure, les vêtements et les attitudes. Il se murmure même qu'il a boxé à l'université. Il est divorcé, a des enfants adultes et, ayant depuis longtemps passé les dix années de résidence requises sur le campus, il vit seul dans une petite maison à bardeaux blancs qui appartient à l'école, à cinq minutes à

pied d'ici. J'y suis allé à deux reprises pour des discussions dans son salon. Ni têtes d'animaux sur les murs, ni tapis en peau de zèbre sur le sol, mais je ne serais pas surpris qu'il ait deux fusils de chasse à double canon, un superbe ensemble de matériel de pêche à la mouche, et un roman presque terminé planqué quelque part dans la maison.

Certains élèves le trouvent vieux jeu et d'autres le considèrent comme un imposteur. « La personnification de Hemingway, c'est pousser un peu loin », ai-je entendu dire à plusieurs reprises, y compris par des élèves de notre séminaire. Je ne crois pas qu'ils comprennent. Pour moi, M. B. est un ironiste. À un niveau, il s'identifie de très près à EH, mais il est bien trop fin pour s'imaginer qu'il puisse le personnifier sans risquer d'engendrer le mépris. Je pense qu'il se réjouit de penser que les gens y voient une lubie pathétique. Quoi de plus pathétique en effet qu'un professeur d'anglais d'internat entre deux âges qui arpente le campus en se prenant pour un chasseur célèbre doublé d'un géant de la littérature ? Peu importe. Dans la salle de classe, c'est un géant, le meilleur enseignant que j'aie eu à Delamere.

*

« Je n'ai jamais entendu parler d'un club de combat féminin, me répond Kate. Mais je suis pratiquement sûre qu'il y a un club d'anorexiques à Knickerbocker Ouest. Trois des filles les plus maigres que j'aie jamais vues habitent au même étage. Épaisses comme des allumettes. Des épouvantails ! »

Nous sommes assis dans la cafétéria, le snack de l'école, à boire un café latte. Comme nous avons tous les deux un trou dans notre emploi du temps, c'est notre rituel, en milieu de matinée. Nous profitons de cette heure pour bavarder.

« Tu te renseigneras ? »

– Bien sûr. Mais s'il y a un club de combat, je vais me sentir insultée de ne pas y avoir été invitée.

– Comme si tu irais !

– J'y vais peut-être déjà.

– Tu viens de dire...

– Tu n'as pas vu le film ? Quelle est la première règle du Fight Club ? » Je secoue la tête. « Tu es tellement à côté de la plaque, Joel ! C'est une réplique qui est devenue célèbre : “La première règle du

Fight Club consiste à ne pas parler du Fight Club.”

– Et donc, s’il y a un club de baston, personne ne va en parler ?

– Exact !

– Et tu pourrais parfaitement en être membre ?

– Encore exact ! »

Nous éclatons de rire. Nous n’arrêtons qu’au moment où une élève, assise à la table voisine, se penche vers nous pour nous demander ce qu’il y a de si drôle.

Kate se penche à son tour. « Il s’imagine qu’il y a un club de baston féminin dans l’école », répond-elle en me désignant.

*

Ce soir, je suis de retour au studio de céramique d’Evans et je travaille sur mes pièces obligatoires. J’en ai tourné deux et suis sur le point de commencer la troisième quand Liv Anders entre d’un pas tranquille, prélève une motte de glaise dans le bac commun, l’emporte vers la table à malaxer, la manipule puis prend place au tour voisin du mien, y plaque sa glaise et m’annonce qu’elle va tourner une poterie.

« Tu l’as déjà fait ?

– Quand j’étais en cinquième. Je n’ai jamais réussi à m’en tirer correctement. » Puis, enjouée : « Mais ça ne peut pas être si difficile que ça. Je t’ai observé. Ça paraît facile.

– Parce que je sais ce que je fais.

– Eh bien moi pas. Tu vas pouvoir rigoler en me regardant foirer mon coup. »

Elle enclenche le tour, appuie sur la pédale, mouille ses mains et essaye de centrer sa glaise.

Quelle farce ! La novice absolue. Bientôt, elle propulse des fragments d’argile marron dans les airs.

Je la conseille : « Tu n’es pas bien assise. Rapproche ton tabouret. Positionne-toi au-dessus du tour. Maintiens la glaise fermement en appuyant. Autrement, tu ne parviendras jamais à la centrer. »

Elle s’applique courageusement, mais le ballon d’argile continue de tourner de manière irrégulière. Elle ajoute tellement d’eau que la glaise est détrempée et s’insinue entre ses doigts. D’autres fragments s’envolent. Plusieurs m’éclaboussent.

Elle s’interrompt. « Désolée, Joel. J’ai l’air d’une idiote finie. Je n’ai pas la moindre idée de ce que je fais. Ça se voit, hein ? »

Elle tente de gratter une projection d'argile sur mon épaule.
« Laisse-moi nettoyer ton T-shirt, s'il te plaît.

– Tu veux que je l'enlève pour te le donner tout de suite ? »

Elle hausse les sourcils. « Je suppose que certaines ne demanderaient pas mieux.

– Mais pas toi ? »

Elle a un sourire un peu contraint. « Je n'ai pas dit ça. Je suis vraiment désolée. Donne-le-moi demain et je le mettrai avec ma lessive. »

Il est clair que nous flirtons. L'idée qu'elle le lave avec ses affaires est assurément excitante.

« Ce n'est pas la peine. Mais si tu me laisses faire, je vais te montrer comment centrer l'argile.

– C'est vrai ? Ça serait drôlement sympa. »

Je porte mon tabouret de l'autre côté de son tour, m'assieds face à elle et mets mes mains en équilibre au-dessus des siennes.

« Je peux ? dis-je dans l'attente de son autorisation.

– Bien sûr.

– Tu connais le code obligé. Je dois te demander avant.

– Je déteste ce rite stupide. “Je peux te toucher le coude ?” “Je peux te tenir par la main ?” “Je peux enfourner ma langue qui en crève d'envie dans ta bouche qui ne demande que ça ?” “Je peux te caresser... quelque part ?”

– Mais bon, il faut bien que nous ayons des règles pour nous encadrer, comme on dit. Enfin quoi, soyons reconnaissants d'avoir la règle des trois pieds par terre. Rien d'autre ne nous préserve de la débauche totale, d'arracher mutuellement nos vêtements pour nous rouler sur le sol dans des paroxysmes de jouissance.

– Il est certain, renchérit-elle, que seule cette règle d'une grande délicatesse nous retient de nous vautrer dans la débauche. »

Stimulé par cet échange licencieux, c'est au moment précis où, avec sa permission, je pose très précautionneusement mes mains sur les siennes, plus petites et délicates, et l'aide à tenir sa glaise avec fermeté, que j'éprouve un certain (quel terme pour exprimer ça ?)... tressaillement, frémissement, frisson.

Je lui dis de lancer le tour... mais pas si vite. Je dois maintenir fermement sa main gauche puis guider la droite de sorte que nous poussions ensemble la glaise vers la gauche.

« Tu sens comme elle tourne régulièrement ? » Elle hoche la tête. « Maintenant, tu relâches doucement. Doucement. C'est ça ! Ralentis la vitesse de rotation. La voilà centrée de manière fonctionnelle. Affinons juste un peu. *Voilà* ! Tu vois, ce n'est pas difficile une fois qu'on a attrapé le truc. Maintenant, reposons nos mains dessus pour voir comment elle tourne. Parfait... mais pas si vite. Ça va, tu sens ? Maintenant abaissons les mains le long des flancs de la pièce, jusqu'à la girelle. Quand je centre la glaise, j'ai toujours le sentiment que c'est moi que je recentre. Tu le sens ? C'est bien, tu y es, Liv. Excellent ! »

Tout en rompant très doucement le contact, en retirant délicatement mes mains des siennes, je me demande si elle a ressenti quelque chose, elle aussi, si ce bref attouchement lui a fait de l'effet comme il m'en a fait à moi. Ou si elle l'a juste pris pour ce que c'était, une brève leçon de méthode pour parvenir à centrer une poterie, donnée par un camarade d'arts plastiques.

Elle lève la tête et nos yeux se rencontrent. Tandis qu'elle me regarde, je prends conscience de la beauté des siens, des yeux d'émeraude avec des paillettes couleur noisette.

« Merci, me dit-elle doucement. C'était agréable, Joel. Généreux de ta part, et je t'en remercie beaucoup. » Elle sourit. « Et je vais vraiment laver ton T-shirt, même si tu ne veux pas.

– En réalité, j'y tiens absolument.

– Il sera fait selon ton désir. » Elle continue de me scruter comme si elle cherchait à m'évaluer. Je lui rends son regard, puis souris. Elle sourit à son tour. « Il faut que j'avance encore un peu dans ma tapisserie. Après, j'avais prévu d'aller au Sanctuaire pour la Révélation. Tu m'accompagneras ?

– Bien sûr, ce serait super. »

*

La Révélation du mardi soir est un des rites particuliers à Delamere. Tous ceux que cela intéresse, y compris les élèves de première et de deuxième année qui sont normalement obligés de regagner leur chambre à 20 heures, peuvent rester plus tard dehors, le mardi soir, pour écouter un ou une de leurs aînés s'exprimer au Sanctuaire sur un sujet de son choix.

D'ordinaire, ces exposés appelés « révélation » sont délivrés sur un ton calme, sans emphase, dénué de honte, et ils sont consacrés à un

épisode très personnel ayant généré une modification décisive dans la vie de l'orateur : une épiphanie, une illumination, un changement moral ou spirituel. Certains sont présentés sous une forme poétique, d'autres sont plus proches d'exposés de faits révolus. Pendant ma première année à l'école, j'ai même entendu quelqu'un chanter le sien *a cappella*. Les sujets les plus fréquents sont l'amitié, le décès d'un parent ou les leçons tirées d'une lutte : obstacles vaincus, maladies physiques ou mentales, expériences sportives, fin d'une dépendance, et aussi, en raison de la forte orientation artistique de l'école, la découverte de la signification de telle ou telle œuvre d'art.

J'y avais longtemps assisté, puis j'avais abandonné. Trop souvent, à mon avis, la Révélation était l'occasion de préparer un essai mémorable afin d'intégrer l'université de son choix. En revanche, je reconnais que c'est le seul lieu où un/une élève de Delamere peut parler des blessures ou guérisons de son âme sans craindre le mépris ou la moquerie. Mais je me demande pourquoi autant de mes condisciples qui ont souffert de traumatismes graves se sentent obligés d'en parler. Non pas simplement en privé, disons, à un ou une camarade de chambre ou ami(e) proche, mais à quiconque vient assister à sa Révélation. Alors que pendant leur exposé (et ils le savent pertinemment), et pendant que des membres du personnel de l'école à l'âme sensible ainsi que leurs conjoints les écoutent peut-être les yeux remplis de larmes, sur les bancs du fond, dans l'obscurité, dans l'ombre et le silence du Sanctuaire où les Révélations sont à peine audibles, des couples en manque se pelotent allègrement.

Il existe un slogan, à Delamere, que j'ai appris la toute première semaine : « Si vous voulez vous bécoter, allez derrière la Lipshitz⁶. Si vous voulez vous peloter, allez aux Révélations. »

Tandis que je nettoie mon espace de travail à l'atelier, que je rince mon tour puis mes outils et mes mains, et que je tamponne avec de l'eau les taches de glaise sur mon T-shirt, je m'interroge : Que signifie exactement l'invitation de Liv ?

Selon les rites de drague de Delamere, lorsqu'un garçon ou une fille demande à un garçon ou une fille de le/la rejoindre aux Révélations, cela peut être pris pour une invitation à flirter, peut-être légèrement, et peut-être pas si légèrement que ça, sur un des bancs du fond. Et donc je me demande : Liv m'a-t-elle invité pour ça, ou juste pour que je m'asseye à côté d'elle et que nous prêtions l'oreille aux

graves méditations de celui ou celle qui parlera ?

Tel est le mystère auquel je suis confronté. Je prends la résolution de procéder prudemment et avec infiniment de sensibilité tandis que je tente de le résoudre.

*

Ayant tout nettoyé, prêt à toute éventualité, je pars en quête de Liv dans l'atelier des fibres. Là, je m'émerveille de sa grâce pour recouvrir son métier à tisser et de la délicatesse qu'elle met à repousser ses cheveux sur le côté, un geste si naturel et néanmoins si éloquent que j'en suis pétrifié sur place. Comme si aucun de ses mouvements ne pouvait être surpassé. Je vois la perfection non seulement dans son maintien et dans ses gestes, mais aussi dans le vert émeraude intense de ses yeux et la superbe structure de son visage : pommettes hautes, menton au modelé parfait. Liv Anders, je m'en aperçois soudain (et ne parviens pas à comprendre pourquoi je ne l'ai pas vu avant) est une jeune femme d'une grande beauté, mince, svelte, gracieuse, infiniment attirante à tous égards, que j'aurais pu écarter comme étant intouchable si, quelques minutes auparavant à peine, elle ne m'avait justement autorisé à la toucher, avait même accueilli le contact de mes mains avec une chaleur que je n'avais pas anticipée.

Je suis si impressionné, si flatté qu'elle me remarque, et à plus forte raison qu'elle me propose de l'accompagner aux Révélations, que je suis ravi à la perspective que d'autres nous observent ensemble, moi, le demeuré, le rebelle des salles de classe, et elle, la radieuse princesse. Je conçois alors, non sans en éprouver du mépris à mon propre égard, combien mon prestige en sera accru en même temps que mon amour-propre renforcé.

Nous nous arrêtons sur la passerelle qui relie les deux moitiés du bâtiment Evans. Liv indique le vitrail abstrait, haut comme trois étages, qui domine l'atrium, don d'une ancienne élève fortunée.

Nous restons un moment à le contempler, tout en teintes dures, fragments de verre bleu triangulaires traversés de torsades de rubans blancs, une représentation abstraite de la glace qui se rompt. La seule autre couleur est une étroite traînée rouge esquissée qui serpente du haut jusqu'en bas de manière irrégulière.

« J'adore ce vitrail, me dit-elle. Je ne me lasse jamais de le

contempler.

– L'artiste... c'est une Américano-Islandaise, non ? »

Elle hoche la tête. « Katrín Karlsdóttir. Je pense que c'est sûrement son chef-d'œuvre. Ça vient peut-être de mon héritage nordique, mais je peux le regarder autant de fois que je veux, je sens le froid, la mer du Nord, les morceaux de glace qui flottent, les glaciers qui se brisent et s'abîment dans l'écume. Et les icebergs, silencieux, dangereux, qui attendent, tapis dans la mer d'un bleu tirant sur le noir. Et il y a cette ligne rouge, la façon dont elle cingle et fend la glace. Ça semble tellement palpable, non ? Quand je le regarde, j'ai le sentiment que toutes les souffrances du monde sont condensées dans ce vitrail, que la douleur et le malheur se sont déversés dans cette étroite strie rouge distordue. »

Elle secoue la tête comme si elle n'en croyait pas ses yeux. « On le contempera à nouveau après, d'accord ? Bien sûr, le meilleur endroit pour le voir c'est ici, au lever du soleil. J'ai lu que l'artiste et l'architecte ont collaboré pour en déterminer l'emplacement. Il y a des matins où je sors très tôt pour aller courir, et je m'arrête ici en rentrant à ma chambre. J'ouvre avec ma carte-clé et je viens sur la passerelle pour attendre que les premiers rayons l'atteignent, l'illuminent, lui donnent vie. »

Elle se tourne vers moi. « Tu trouves ça bête ? D'être autant sous son emprise, je veux dire ?

– Pas du tout. C'est une œuvre très puissante, et tu y réagis puissamment. Tu as essayé de transcrire sur le papier ce qu'elle représente pour toi ?

– Oui, j'ai essayé, pour ma candidature à l'université, mais je n'ai pas réussi à trouver les mots. C'est tellement viscéral. Et ma réaction est tellement personnelle. Je vois plein d'élèves passer devant sans lui accorder un coup d'œil. Je n'arrive pas à comprendre comment ils peuvent. C'est une œuvre d'une telle beauté pour le centre artistique d'une école. Chaque fois que je viens la contempler, je me sens inspirée. »

Elle me saisit le bras. « Je suis contente qu'elle te plaise aussi. » Elle se tait, reprend : « Je suis contente qu'on soit devenus amis.

– On avait démarré sur le mauvais pied. Entièrement par ma faute.

– Tu as vu quelque chose dans ma tapisserie et tu as eu le courage de me le dire. J'aurais dû t'en être reconnaissante.

– Bon, on a surmonté tout ça.

– Un nouveau départ, alors. » Elle m'agrippe à nouveau par le bras puis me lâche et consulte sa montre. « On devrait aller au Sanctuaire avant qu'ils commencent. »

Tandis que nous franchissons la passerelle et descendons les marches, je suis ému qu'elle m'ait dévoilé ses pensées aussi ouvertement, qu'elle ait exposé ses sentiments sur le vitrail de Karlsdottír sans les ternir par de l'ironie. Les épanchements émotionnels sont rares à Delamere. Ici, à l'exception des Révélations, règnent l'ironie et le cynisme. Même Kate et moi, qui nous connaissons si bien, exprimons rarement notre vulnérabilité sans masque. Je suis ravi, également, de marcher à côté de Liv, si immergé dans l'instant que je cesse de me soucier de l'endroit où nous allons prendre place au Sanctuaire, et de ce qui pourrait se passer entre nous si elle me guide vers un des derniers rangs. Mon seul sentiment : l'immense plaisir que j'ai à être là avec elle, et l'immense désir que cette promenade partagée ne prenne jamais fin.

Nous nous arrêtons sur l'allée au bout de cent mètres. La lune est aux trois quarts pleine. Nous nous retournons vers Evans pour un dernier regard au vitrail de Karlsdottír. Les notes d'un élève qui travaille son violoncelle nous parviennent, portées par l'air nocturne imprégné des fragrances de l'automne. Vu d'ici, le vitrail paraît plus petit, et sa luminosité, en raison de l'éclairage artificiel de l'atrium, est un peu pâle. Je pense cependant que Liv a raison, que même de l'extérieur, il a une force incroyable. De le voir à travers ses yeux à elle me permet de prendre conscience qu'il a acquis de l'ampleur aux miens. Je lui suis reconnaissant de m'avoir révélé la splendeur de cette œuvre qui compte tellement pour elle.

*

Delamere, avec ses groupes de bâtiments-dortoir et ses constructions administratives rouge brique couvertes de lierre, ressemble à la plupart des écoles ou universités de la Nouvelle-Angleterre, si on omet trois sculptures modernistes importantes installées en extérieur, de Jacques Lipshitz, Henry Moore et David Smith, et trois structures modernes d'une grande distinction qui font de notre campus un cadre inégalé.

Il y a la brutalité du béton brut et nu de la bibliothèque Robbins,

avec sa façade rébarbative, ses salles de lecture recluses, ses rayonnages exposés et son dédale de lieux d'étude monastiques ; l'énorme complexe des arts Evans, qui s'étale et se dresse sur plusieurs niveaux avec ses studios style Frank Lloyd Wright éclairés par des fenêtres dans le toit, ses espaces de répétitions et ses salles de théâtre ; et le Sanctuaire, le plus petit des trois mais, à mon goût, le plus beau, grand, étroit, austère, un hommage évident aux très belles chapelles françaises de Le Corbusier.

La partie arrondie la plus imposante de cet édifice se dresse en un cône tronqué diagonalement en son sommet où se niche un œil-de-bœuf. Dans les murs épais s'insèrent ici et là de petites ouvertures en verre coloré diapré qui, en journée, confèrent une chaude lumière à la salle principale. Le très haut plafond bombé est dépourvu de toute décoration. Il n'y a ni pupitre, ni orgue, ni autre mobilier d'église. Dans la mesure où Delamere s'enorgueillit de n'être sectaire à aucun égard, nul service religieux officiel n'y est célébré. Mais, comme son nom l'indique clairement, le Sanctuaire est un espace spirituel dédié à la méditation et au repos de l'âme, un refuge face aux soucis inhérents au campus et au monde qui l'environne.

Quand nous entrons, Liv et moi, quelques instants à peine avant la Révélation, quatre-vingts personnes environ sont déjà là, dont plusieurs couples discrètement réfugiés sur les bancs du fond. Liv me précède vers le milieu du troisième rang, choisit un endroit exposé à la vue de tous qui anéantit pour nous la possibilité du moindre ébat. En dépit de mes espérances antérieures, je suis soulagé. Il vaut beaucoup mieux, me dis-je, m'asseoir à ses côtés pour l'instant et laisser monter la tension : une tension que, avec un peu d'optimisme, elle me donnera l'occasion d'apaiser plus tard lorsque je la raccompagnerai à son bâtiment.

Je suis surpris de découvrir l'identité de l'oratrice du soir, Sara Harvey, pour qui à une époque j'ai ressenti une attirance inexprimée et non partagée. Sara est très connue sur le campus pour ses apparitions en couverture de *Elle Girl* et de *Seventeen*. Je suis également surpris ce soir par son apparence dénuée d'afféterie : pas de maquillage, les cheveux réunis en queue-de-cheval sur l'arrière du crâne à l'aide d'un humble élastique, T-shirt de Delamere décoloré, pantalon de survêtement gris effrangé. Je jette un regard à Liv. Elles ont toutes les deux les cheveux blonds et raides, mais si le visage de

Sara est hardi et amical, celui de Liv est empreint de mystère et de gravité circonspecte.

Le Sanctuaire possède une excellente acoustique, mais la voix de Sara est si faible que je suis obligé de me pencher pour entendre tous les mots qu'elle prononce. Dès le début, elle me surprend. En fait, on entend les gens présents dans la salle retenir collectivement leur souffle quand elle annonce qu'elle a décidé de cesser ses activités de mannequin professionnel.

« Je fais ce métier depuis l'âge de douze ans, nous explique-t-elle, et je viens enfin de m'avouer que je l'exècre. Les gens s'imaginent que c'est un univers prestigieux. Tu prends l'avion pour aller dans des lieux magnifiques : le Wyoming, Venise, une île des Caraïbes. Tu descends dans un hôtel de grand luxe. Des coiffeurs, des maquilleuses s'occupent de toi, des photographes de mode célèbres te font poser et te rendent fascinante. Ils t'encouragent de leurs : "Ouais, ma belle, ne bouge plus. J'adore ! Encore, ma chérie. Visage vers la gauche, maintenant. C'est ça, poupée ! Laisse tes cheveux couler naturellement et rejette la tête en arrière... ouais, ouais, suu-blii-meuh !" »

Tandis qu'elle fait traîner ce mot en longueur, les rires déferlent dans la salle.

« Quelques mois plus tard, le magazine arrive sur les présentoirs et ton visage s'étale partout. Sauf que ce n'est pas toi. On t'a fait des brushings, on a gommé tes défauts, modifié ton apparence et incliné l'image pour la rendre frappante. C'est juste quelqu'un qui te ressemble, une silhouette idéalisée que tu reconnais à peine.

« Ce que mes amis ne comprennent pas, c'est combien ce travail est exténuant. Il y a la corvée qui consiste à attendre que la lumière soit exactement telle que le photographe la souhaite. La douleur que tu ressens à rester debout pendant des heures en talons hauts. Le fait d'entendre parler de toi, alors que tu te tiens là, comme si tu étais cette chose, cet objet, pendant que des gens rien moins que sympathiques te touchent, te poussent et te disposent comme ils veulent. Quand je décris ces aspects, mes amis ont tôt fait de me rappeler les tonnes d'argent que je gagne. Ils en reviennent toujours à ça, à l'obscénité qu'il y a à être payée autant. Réfléchissez un peu à ce mot, "obscène". Les gens l'utilisent tout le temps. Peut-être ont-ils raison, et pas seulement à cause de l'argent. Vous comprenez, c'est toute cette industrie, l'idée même qu'elle véhicule, qui sont obscènes.

« Personne ne se rend compte à quel point les gens qui travaillent dans l'édition liée à la mode peuvent être désagréables, ni à quel point tu peux te sentir vide, à poser pour eux. Nul ne connaît les commentaires acerbes décochés par tes concurrentes, la méchanceté des agents, la cruauté des photographes. Parce que ce n'est pas toujours : "Magnifique, ma toute belle ! Recommence, ma poupée." Mais bien aussi fréquemment : "T'es nulle ! Qu'est-ce que t'as, minette ? T'as fait la fête, hier soir ? T'as une sale gueule. Hé, tu vas pas te mettre à chialer ! Ce n'est pas pour photographier tes larmes qu'on t'a payé l'avion. Colle un putain de sourire sur ta putain de belle bouille et bosse un peu, bordel."

« Ils font toujours en sorte que tu entendes ce qu'ils disent sur toi derrière ton dos, par exemple : "Quelle sale petite connasse prétentieuse, aujourd'hui !" Ou : "Une vraie petite pute de merde, ce matin." Ils te donnent l'impression d'être un morceau de viande, ce qui correspond plus ou moins à ce que tu représentes à leurs yeux. Et tu sais que si tu ne fais pas ce qu'ils veulent, si tu ne te plies pas à leurs désirs, si tu n'obéis pas, ils iront raconter aux autres que tu te prends pour une salope de prima donna prétentieuse, et ils s'arrangeront auprès de ton agence pour qu'elle se fasse de toi une image tellement mauvaise qu'elle envisagera de te laisser tomber. Voilà le genre de métier que c'est. »

Liv se penche vers moi, me murmure à l'oreille : « "Si tu ne te plies pas à leurs désirs" : elle veut parler du sexe ?

– On dirait », je murmure à mon tour.

L'assistance commence à se sentir mal à l'aise. C'est tangible dans la salle. Des pieds raclent le sol. Des bancs grincent quand les spectateurs bougent et changent de position. Mais j'aime bien ce que dit Sara. Pour moi, c'est à ça que les Révélations devraient servir : un(e) élève qui dit la vérité aux autres.

Il est évident que Liv pense comme moi. À nouveau, elle murmure : « Elle est d'une telle franchise. Je ne m'imaginais pas qu'elle avait ça en elle. »

Sara poursuit en décrivant une séance de photos vraiment épouvantable, à Hawaii l'été précédent, avec un Britannique particulièrement sadique qui avait été jusqu'à lui dire qu'il avait bien mérité une fellation pour le rude travail qu'il avait dû déployer afin qu'elle ait l'air jolie sur la pellicule. Quand elle avait refusé, il l'avait

injurée à voix haute sur le plateau, se permettant sur son compte des commentaires d'un souverain mépris adressés aux stylistes et aux techniciens. Elle avait fondu en larmes et avait couru appeler son agent, lequel lui avait ordonné : « Retournes-y tout de suite et finis ce que tu as à faire. » Ne pas le faire, avait-il ajouté, serait non-professionnel. Elle avait donc ravalé ses larmes et était retournée sur le plateau pour y être accueillie par cette remarque désobligeante : « Alors, poupée, il est fini, ce gros caprice ? »

À son retour chez elle, elle s'était sentie sale et superficielle. Elle avait déclaré à sa mère, qui elle aussi avait été un mannequin de renom et avait poussé sa fille à entrer dans le métier, qu'elle voulait arrêter. « Ça n'a pas d'importance que ça ne te plaise pas, lui avait-elle répondu. Nous sommes tous obligés de faire des choses qui ne nous plaisent pas. C'est un travail, et tu vas continuer à le faire car c'est ton métier de mannequin qui finance tes études. »

Il s'était ensuivi une violente dispute familiale, sa mère la traitant d'enfant gâtée et d'ingrate, lui rappelant que la beauté ne dure pas et qu'elle avait intérêt à en tirer le maximum pendant que c'était possible. Lui rappelant également que c'était elle, sa mère, qui l'avait dotée des gènes qui la rendaient belle. « Et maintenant, avait-elle hurlé, voilà comment tu me remercies ! »

Sara a un petit mouvement de tête comme si elle voulait chasser ce souvenir.

« "C'est ma vie, M'man", je lui ai répondu, "et j'arrête." La meilleure décision que j'aie jamais prise. Désormais, je vais contracter des prêts pour poursuivre mes études et assurer des petits boulots l'été comme tout le monde pour payer les frais universitaires. Ç'a été une rude épreuve, j'ai beaucoup appris, je n'ai aucun regret. Mais quand j'ai décidé d'abandonner, pour la première fois depuis des années je me suis sentie en phase avec moi-même. »

Elle s'interrompt un court instant. « Ç'a été très difficile pour moi de vous raconter tout ça ce soir, difficile et douloureux. Je suis heureuse d'être dans une école où je peux m'exprimer librement de la sorte. Je veux tous vous remercier d'être venus m'entendre, mes amis et ceux et celles d'entre vous qui ne me connaissent pas. Merci à tous de m'avoir écoutée ce soir, d'avoir écouté ma Révélation. »

« Eh bien ! Ce n'était pas rien ! », dit Liv pendant que nous nous approchons du pont de l'Ouest et des bâtiments des filles, de l'autre côté.

L'air de la nuit est imprégné de suaves senteurs automnales. Je sens l'odeur des feuilles tombées qui commencent à pourrir sur la terre. Au loin, on entend des élèves rire en rentrant à leur chambre. Plus de gammes de violoncelle en provenance de la salle de musique d'Evans. L'école s'apprête à se retirer pour la nuit.

« Je m'identifie à Sara, reprend Liv. Le printemps dernier, j'ai vécu quelque chose de comparable, même si ce n'était pas aussi dur et de loin. »

Elle me raconte qu'elle avait dix années de cours de danse classique derrière elle, depuis l'âge de sept ans. Le printemps précédent, elle avait décidé d'abandonner, non parce qu'elle en était arrivée à détester ça comme Sara en était venue à détester son métier de mannequin, mais simplement parce qu'elle ne s'accomplissait plus dans la danse classique.

« Justin m'a dit que tu avais arrêté.

– Oui, et ma mère n'était pas contente du tout. Mais, heureusement, elle ne m'a pas hurlé dessus, elle ne m'a pas traitée d'ingrate ni rien de comparable. Elle en avait fait elle aussi, et elle a toujours considéré que la discipline qu'exige la danse classique, et qui est parfois très rude, lui avait été bénéfique en lui permettant de se recentrer. Quand je lui ai dit que je voulais me réorienter vers les performances artistiques, elle a été assez atterrée. Mais elle a accepté en espérant, je suppose, que je finirais par reconnaître que je m'étais égarée et que je reviendrais à la danse classique.

– Les performances artistiques ? Tu veux dire, comme Marina Abramović ?

– Oui, un peu. Cet été, j'ai suivi un atelier de six semaines. J'ai adoré, adoré la façon dont cette discipline associe le mouvement, la voix et l'expression personnelle. J'ai beaucoup à apprendre. La danse classique est tellement rigoureuse, tu sais, strictement définie. Tout est ordonné et tu dois exécuter les pas de cette façon-là et pas autrement. La performance, c'est plus direct. Tu n'es pas là-haut, sur une scène, à exécuter un spectacle classique. Tu es au ras du sol avec les spectateurs, sale, souillée, totalement exposée. Tu peux être bruyante, odieuse même. Forer profondément dans leur psyché. C'est un peu

comme la danse, mais à un autre niveau. »

Elle a un petit rire. « Et ça ne t'aide assurément pas à te recentrer. Ce serait plutôt le contraire. C'est le tissage, aujourd'hui, qui me permet de me recentrer. Mais j'adore la liberté que procure la performance. Tu conçois ton propre spectacle, deviens ton propre chorégraphe. Tu n'es pas redevable à un metteur en scène omniscient ou à une maîtresse de ballet dans le style vieille sorcière acariâtre.

– Quand t'es-tu mise au tissage ? »

Elle sourit. « J'en ai toujours fait. C'est ma grand-mère suédoise qui m'a appris. Les tapisseries que je tisse maintenant, je ne les fais pas pour obtenir des bonnes notes. Je les fais pour moi. J'adore créer un objet d'art, j'adore travailler au métier à tisser. C'est si calme, si lent et silencieux.

– Secret, aussi. »

Elle me lance un regard. « Tu l'as senti ?

– Tu me l'as pratiquement dit. Et tu me le rappelles avec la manière que tu as d'essayer de recouvrir ta tapisserie quand j'entre dans l'atelier. Comme s'il y avait quelque chose de caché dedans. Je me souviens de ce que tu m'as dit : “Toi, tu veux montrer ta douleur au monde. Moi, je veux enterrer la mienne dans mon tissage.” Tu parlais avec un tel sérieux quand tu me l'as dit. J'ai su tout de suite que tu le pensais vraiment. »

Elle se tait. Nous continuons de marcher. Nous marquons une halte sur le pont de l'Ouest. Nous nous approchons du parapet en pierre, contemplons la rivière Delamere qui coule, languide, en contrebas.

L'eau ne fait pas de bruit, ce soir, elle est presque silencieuse à l'exclusion du déversoir en amont. Il n'y a personne alentour. Je scrute son visage, m'émerveille à nouveau de la beauté classique de ses pommettes. J'ai envie de l'embrasser, mais je me contiens, j'ai peur de passer à l'action, peur qu'elle ne soit pas encore prête à l'accepter. Si seulement elle se tournait vers moi, me regardait d'une certaine façon, je pense que je trouverais le courage. Mais elle n'en fait rien. Elle se contente de scruter l'eau.

« Ta tapisserie évoque l'image de l'eau. Je sais qu'elle est abstraite, mais c'est ce que j'y vois, moi.

– Ça pourrait être de l'eau, reconnaît-elle. Ou quelque chose qui bouge, qui coule. L'année dernière, quand je me suis inscrite en histoire de l'Antiquité, il y a eu cette très belle expression grecque que

nous avons apprise, trois mots seulement, mais toute une philosophie si on y réfléchit bien.

– C’était quoi ?

– *Ta panta rhei*. C’est Héraclite qui a écrit ça. Un des présocratiques, si morose et mélancolique qu’on l’a surnommé “le philosophe qui pleure”. Littéralement, cela signifie “tout coule”. J’adore parce que ça peut signifier tant de choses. Rien n’est jamais pareil. La vie suit son cours. Tout est dans un état de flux continu. Aucune femme ni aucun homme ne marche deux fois dans la même rivière car la rivière change constamment et il en va de même pour la femme ou pour l’homme. »

Elle me montre l’eau. « Écoute-la couler, Joel. On l’entend à peine ce soir, mais tu perçois son mouvement si tu écoutes assez attentivement. Quel beau bruit, solitaire et silencieux. Propre et naturel. C’est le ruissellement de l’eau, tu comprends. Pour moi, c’est une manière de considérer les choses. Trois mots seulement que l’on peut appliquer à presque n’importe quoi. À ma vie. » Elle se tourne vers moi, sourit. « Peut-être aussi à la tienne. »

Elle me saisit le bras. « Il faut se dépêcher. Nous allons être en retard. J’habite à Morse. Et toi ?

– À Baker.

– Pas trop loin. Mais tu n’es pas obligé de m’accompagner jusqu’au bout.

– J’en ai envie.

– D’accord, mais on se dépêche. On ne veut pas arriver après le couvre-feu. »

Nous traversons le pont de l’Ouest et je lui prends la main. Elle me laisse faire et je me dis : *Je pourrais l’aimer. C’est une fille que je pourrais aimer. Est-ce cela que l’on ressent... quand on tombe amoureux ?*

Mais elle lâche ma main, se saisit à nouveau de mon bras, rit et me fait hâter le pas vers Morse, une des maisons du XIX^e siècle couvertes de bardeaux qui a été convertie en mini-dortoirs.

Dès que nous arrivons, je réunis tout mon courage et tente de l’embrasser. Elle s’écarte légèrement pour échapper à ma bouche, puis tourne la tête et me dépose un baiser léger sur la joue. Et juste au cas où le message ne serait pas clair, elle répète les mots qu’elle a prononcés tout à l’heure en descendant l’escalier à Evans :

« Je suis contente que nous soyons devenus amis. »

Elle prend mon visage entre ses mains, me regarde droit dans les yeux. « Je t'apprécie, Joel. Beaucoup. Tu es attentionné, talentueux et terriblement intelligent. Mais il faut que tu saches que j'aime quelqu'un. Ce n'est pas un amour heureux, plus du tout maintenant. Je t'en prie, essaye de comprendre et d'être mon ami. »

Même dans la pénombre qui règne devant Morse, je crois apercevoir des larmes se former dans ses yeux d'un vert profond.

« Bien sûr, lui dis-je en faisant appel à des trésors de galanterie que j'ignorais posséder. Peut-être un jour pourrons-nous être davantage l'un pour l'autre. »

Elle porte la main à la tache de glaise sur mon T-shirt et sourit. « Je vais vraiment te le laver. Tu me le passeras demain, d'accord ? »

Une idée surgit dans ma tête, un geste que je peux faire, une manière d'exprimer qui je suis en allant au-delà de simples mots. J'agis avant d'avoir bien réfléchi.

« Tiens », lui dis-je. Je fais passer le vêtement au-dessus de ma tête, je le lui tends et reste là, vulnérable et à moitié nu devant elle.

Elle me détaille du regard. « Eh ! » s'écrie-t-elle. Son index appuie légèrement sur mon torse nu, ses doigts courent brièvement sur ma peau. J'ai une conscience aiguë de ce contact, de l'image pathétique que je dois lui renvoyer, de mon corps peu impressionnant, de ma frêle ossature soulignée par la lune. Puis je commence à frissonner.

« Rentre vite à Baker avant d'attraper froid », m'ordonne-t-elle.

Je hoche la tête et pars en courant.

*

Quelques minutes plus tard, j'arrive à Baker en sueur et le souffle court, je glisse ma carte dans la fente et j'entre. Il est 9 h 59. J'ai réussi à arriver avec une minute d'avance.

En grim pant les marches, je rencontre plusieurs élèves des classes inférieures. Ils m'observent bizarrement. C'est à ce moment-là que je comprends : ce n'est pas ma poitrine nue qu'ils remarquent, mais les traces de larmes sur mes joues.

À la porte de la chambre, je prends le temps de les essuyer. Quand j'entre, Justin, qui travaille à son ordinateur, lève les yeux.

« Qu'est-ce que tu as fait de ton T-shirt ? » Je hausse les épaules. « Tu as tout du gars qui a vécu une drôle de soirée, commente-t-il.

– Ouais, c'est vrai. »

Il m'étudie. « Mauvaise ?

– Partagée.

– Euh, dans “partagée”, il peut y avoir du bon.

– Merci de me dire ça. C'est tellement rassurant.

– Je t'en prie, mon ami », dit-il avant de retourner à son écran.

*

Au réfectoire de Prescott, Kate, Justin et moi sommes assis à une table de six. Il y a Lois Rosen, l'éditrice associée très impliquée dans *La Lanterne* et petite amie de Justin, Peter Milhouse, pianiste classique aux cheveux en bataille, et le président du conseil des étudiants, « golden-boy » à tous égards, Trent Dexter. Le sujet du jour : Qui est la fille la plus méchante de l'école ?

Kate et Lois désignent une table non loin de nous, celle où se retrouvent généralement les filles branchées et influentes de dernière année.

« C'est l'une d'elles, aucun doute là-dessus », tranche Lois.

J'insiste : « Mais laquelle ? Elles m'ont toutes l'air méchantes et hautaines. Tellement satisfaites d'elles-mêmes, tellement sûres de la crainte et de l'envie qu'elles inspirent.

– Aurais-tu cette impression à cause de la crainte et de l'envie qu'elles t'inspirent à toi ? me demande Peter.

– Tu veux rire !

– Et si c'était parce qu'elles refusent de prendre ton existence en compte ? intervient Lois.

– Est-ce qu'elles te font ça, à toi ?

– Bien sûr que non !

– Comme je ne cesse de le répéter à Joel, intervient Kate, nous pourrions tout à fait être dans n'importe quelle école secondaire du pays.

– Si nous n'étions pas aussi intelligents que nous sommes présumés l'être, et si son coût n'était pas exorbitant », j'ajoute en reprenant ses propres termes.

Justin, qui étudiait la table des initiées branchées, s'exprime alors : « Ma nominée est Penny Sturdevant. Elles sont toutes exécrables, mais je pense que c'est elle la plus méchante.

– L'épouvantable Penny... ouais, ça se pourrait bien, confirme Lois. Explique-nous ton choix ?

– Elle séduit les garçons et leur brise le cœur pour le plaisir. Après, elle les balance comme s'il s'agissait d'appareils photo jetables.

– Serait-ce une expérience que tu as vécue personnellement, Justin ? » lui demande Kate.

Il hausse les épaules. « Nous sommes sortis ensemble pendant deux semaines, en première année, avant que toi et Joel n'arriviez.

– En apportant votre rigueur intellectuelle à Delamere, ajoute Lois.

– Eh bien, c'est triste, reprend Kate. Je suis désolée qu'elle t'ait jeté. Mais j'en connais une qui est pire. Pam Danzig.

– Ouais, s'exclame Trent ! Je suis d'accord ! »

Nous nous penchons tous, désireux d'écouter ce que Kate a à raconter.

« Pour commencer, je suis certaine que c'est une Delamour. En fait, je crois que quatre des filles qui se trouvent à cette table en sont. Mais l'histoire qu'on raconte sur Pam, et je la tiens de deux de mes équipières d'aviron, c'est qu'elle détestait tellement Wendy Woo...

– La violoniste de jazz ? »

Kate hoche la tête. « Pam détestait tellement Wendy, va savoir pour quel incident mineur comme l'emprunt d'un pull-over qu'elle n'a jamais rendu, un truc totalement infantile dans ce genre, qu'elle est allée trouver le petit copain de Wendy, David Zheng, en lui proposant une séance avec les D à condition qu'il enregistre une vidéo de lui et de Wendy quand ils font l'amour afin de pouvoir humilier Wendy en la diffusant sur Internet.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– David a été écoeuré, bien sûr ! Et il a refusé.

– J'aurais fait pareil, affirme Justin.

– Moi aussi », se hâte de renchérir Trent. « Mais s'il avait déjà décidé de rompre avec elle et, bon, si l'occasion de participer à une séance de baise avec les abominables D...

– Quoi ? Tu le ferais pour ça ? » Nous nous retournons tous contre lui.

« Jamais ! Pas du tout ! Je dis seulement qu'il y a des élèves, ici, qui seraient sacrément tentés. Je veux dire, ces salopes de D...

– Mais on ne parle pas de tentation, lui rappelle Kate. On parle de méchanceté. On parle d'une proposition d'une cruauté incroyable. Ne serait-ce que d'y penser. Tout ça pour jouir d'une vengeance à la con à cause d'un bête pull emprunté. Rien que pour avoir imaginé un plan

comme celui-là, je nomme Pam Danzig pour le titre de “La plus Méchante de Delamere Academy”. »

Nous acquiesçons à l’unisson afin de marquer notre dédain pour un être humain aussi méprisable.

*

Au moment de sortir du réfectoire, je repère Liv assise avec deux de ses camarades de Morse. Je laisse Justin et Kate pour aller lui dire bonjour.

« Salut ! Comment ça va ? »

Elle lève les yeux, me sourit. « Salut, Joel. » Elle me présente. « Tu seras à Evans, ce soir ? me demande-t-elle.

– J’aimerais bien. J’adorerais travailler à l’atelier, mais il faut que je rattrape mon retard de lecture. » Je ne mentionne pas que je vais à la réunion de la LGBT car cela soulèverait des questions que je ne suis pas encore prêt à aborder avec elle.

« Bon, on s’y voit demain, alors », me dit-elle.

*

Je sors de Prescott et suis surpris de trouver Kate et Justin qui m’attendent sur le banc en ciment devant la porte du bâtiment.

« Je pensais que vous seriez partis au gymnase.

– On a décidé de t’attendre, me répond Kate, vu que tu as eu la gentillesse de nous planter comme ça, sans même un “excusez-moi”, un “à tout à l’heure”... ni rien.

– Zut alors, je suis désolé. Je n’avais pas l’intention d’être grossier.

– On comprend. Quand Joli Cœur a vu Sublime Déesse Incarnée, la beauté aux tresses d’or et aux yeux verts de jade, il a perdu toutes ses bonnes manières et son savoir-vivre.

– “Joli Cœur” ! Arrête tes conneries !

– Ce n’était pas sympa de nous laisser tomber comme ça, ajoute Justin. On est tes amis. On mérite mieux.

– Je n’arrive pas à croire que vous soyez vexés.

– Et pourtant si, reprend Kate. Je veux dire, c’est une jolie fille et tout... avec des yeux verts étincelants et de très belles pommettes. Même si, en vérité, je préférerais qu’elle soit un tout petit peu moins parfaite.

– Évidemment qu’elle ne l’est pas.

– J'aimerais voir des imperfections. Je pense que j'accepterais mieux sa présence si c'était le cas.

– Tu veux dire, le style “beauté impure” ? demande Justin.

– Ouais, quelque chose comme ça. Ou peut-être, tu sais, avec un soupçon de transpiration ou une trace de terre. Comme ça m'arrive tout le temps sur le terrain de hockey. Ou qu'il y ait juste un infime détail qui ne va pas, tu sais. Ça me suffirait.

– Je vois ce que tu veux dire. Une égratignure ou un bouton par exemple. Ou la marque d'une bretelle de soutien-gorge sur la peau nue. »

L'idée amuse beaucoup Kate : « Voilà qui s'appelle parler ! La marque d'une bretelle de soutien-gorge sur son épaule serait magnifique. Ou l'empreinte de sa culotte à l'endroit où l'élastique mord dans les chairs de la hanche.

– Vous êtes idiots ! Tous les deux. Cette conversation est absolument ridicule ! »

Kate hausse les épaules. Elle et Justin m'ignorent à dessein, ils s'échangent ces remarques comme si je n'étais pas là. En m'éloignant, j'entends Kate qui continue : « Peut-être ne serait-ce qu'une marque de griffure rouge. Une piqûre d'abeille. Ou d'insecte...

– Voire la cicatrice d'un vaccin...

– N'importe quoi... à condition d'atténuer l'absolue perfection divine, bien que divine, elle le soit incontestablement... »

Je reviens vers eux. Tous les deux me grimacent des sourires. « Maintenant je le sais, qui sont les élèves les plus méchants de l'école. Vous deux ! »

Et sur ces mots, je m'éloigne à grandes enjambées.

*

Kate et moi nous sommes organisés pour nous retrouver dans l'entrée de Larkin, le foyer des élèves. Elle est là à m'attendre en compagnie de Soo-Jin. Elle m'annonce qu'elle veut me montrer quelque chose avant d'aller assister à la réunion de la LGBT.

« Quoi ? » je lui demande d'un ton sec, encore agacé par le mauvais moment qu'ils m'ont fait passer après le déjeuner.

« Tu verras. » Kate demande à Soo-Jin de nous attendre à l'étage puis elle me conduit au sous-sol.

« Je suis surpris que Soo-Jin ait accepté de venir, dis-je. Je croyais

qu'elle n'aimait pas parler de sexe. »

Kate hausse les épaules. « Eh bien, on dirait que si. »

Elle me précède dans un étroit couloir. Je m'aperçois que je ne suis jamais venu ici. Elle s'arrête devant une porte. J'entends des coups sourds et des cris étouffés à l'intérieur. « C'est quoi ? Ça sent comme dans un gymnase.

– La salle d'entraînement des arts martiaux. Vas-y, jette un coup d'œil. »

J'ouvre la porte et reçois de plein fouet l'odeur aigre-douce de la sueur féminine dans l'effort. À l'intérieur, elles sont six, deux élèves de première année et quatre de dernière année, qui s'affrontent sous le regard de Trish Lee, l'adjointe au responsable de la scolarité.

« Muay thaï, m'informe Kate. La boxe thaïlandaise, introduite cette année. Ms Lee est leur entraîneur. C'est le club de baston dont Justin a entendu parler.

– Il n'y a donc pas de véritable *fight club* ?

– C'est un club de sport de combat. À quoi tu t'attendais ? À voir une bande de filles aller se dénuder jusqu'à la ceinture dans les bois avant de se coller des roustes ? »

Pendant que nous remontons, elle me présente ses excuses pour la façon dont Justin et elle se sont comportés à midi.

« Je n'ai pas apprécié que tu me traites de "Joli Cœur". Je me suis senti rabaissé.

– Ouais, on y est allés un peu fort. Mais on n'était vraiment pas contents. Je suppose qu'on a voulu te rendre la monnaie de ta pièce.

– Vous avez seulement réussi à vous comporter comme des idiots.

– Peut-être. On en reparlera après la réunion. Bon, en ce qui concerne les D...

– Eh bien ?

– Je sais où obtenir la vérité. J'ai une source. Totalement fiable. Une fille qui a été diplômée de l'école il y a sept ans, et elle en faisait partie. Elle nous racontera tout.

– Comment tu la connais ?

– C'était la coloc de ma sœur, à Williams. Elle trouve que c'est une organisation ridicule et est disposée à en parler. »

Nous échangeons un *high-five*. « C'est vraiment génial ! Et merci aussi d'avoir déniché la vérité sur la rumeur du club de combat. »

Elle opine. « En ce qui concerne Soo-Jin, elle se sent

psychologiquement fragile. J'ai pratiquement dû la traîner de force. Elle est ce qu'on appelle bi-curieuse. Alors s'il te plaît, sois gentil et compréhensif avec elle. »

Je promets : « Tu peux compter sur moi. »

*

Dans l'ensemble, la réunion de la LGBT se déroule comme on pouvait s'y attendre. Une trentaine d'élèves se retrouvent dans une salle d'activités avec les conseillers qui les encadrent, des enseignants notoirement homosexuels, M. French (histoire) et Ms Nicodemo (bibliothèque). La réunion est menée par les co-responsables de la LGBT, Sean Burke et Salome Connors, tous deux élèves de dernière année. Il y a plusieurs élèves que je reconnais, d'autres pas.

Sean ouvre la séance en rappelant à tous que la LGBT est une organisation amicale qui se veut discrète, et que le fait d'assister à la réunion ne saurait être interprété comme une prise de position sur ses orientations ni sur autre chose.

« Nous accueillons tout le monde, répète-t-il, les hétéros y compris, et quiconque se pose des questions sur son identité sexuelle. Par ailleurs, veuillez garder en mémoire que notre but n'est pas de fournir un cadre favorisant les contacts amoureux. Mais si jamais vous avez cette chance, cela nous convient parfaitement ! » Gloussements et ricanements. « Notre but est triple : fournir un lieu d'accueil protégé aux élèves LGBT, transmettre renseignements et informations concernant les sujets liés à la LGBT, et défendre les droits de toutes les minorités sur le campus. »

Salome prend le relais pour annoncer qu'un couple de lesbiennes célèbres, Rachel Kaplan, professeur distinguée de littérature à l'université Hathaway, et sa compagne de longue date, Moriko Hayashi, professeur distinguée de théâtre dramatique à Hathaway et récipiendaire du prix de la créativité décerné par la fondation MacArthur, seront présentes à Delamere sous l'égide de l'école, de vendredi à dimanche, pour participer à une série de discussions ouvertes et de présentations dans leurs domaines respectifs. Les deux invitées ont accepté de participer à un symposium exceptionnel sur la LGBT qui se tiendra dimanche après-midi à l'auditorium Steiner du bâtiment des arts.

« Comme vous le savez, Hathaway est l'une des plus prestigieuses

universités féminines de notre pays, et Ms Kaplan et Moriko (elle n'utilise jamais son nom de famille), figurent au nombre des membres les plus réputés de la faculté. Non contentes de s'être construit des carrières académiques de tout premier plan, elles tiennent également un rôle de pionnières, tant individuellement qu'en couple, pour un grand nombre de membres des communautés LGBT. Elles auront beaucoup à partager avec nous. Je vous encourage à parler de cette importante manifestation à vos amis. »

Il y a plusieurs autres annonces, dont une à propos d'une prochaine soirée dansante LGBT, une brève discussion au sujet d'un incident au cours duquel des élèves gays ont été agressés à Dillon Academy, autre pensionnat privé du Connecticut, le tout suivi d'une pause pour se désaltérer avec des boissons sans alcool et manger des petits gâteaux.

Pendant que Kate se mêle à un petit groupe qui entoure les enseignants conseillers, je remarque que Soo-Jin est seule près de la table du buffet. Je me dis qu'elle a besoin de soutien, m'approche et lui demande si elle a trouvé la réunion intéressante.

« Pas trop, me répond-elle en baissant les yeux. Je ne vois pas pourquoi nous devrions afficher qui nous sommes dans tous les domaines : religieux, politique, sexuel. »

Je ne me suis jamais senti proche de Soo-Jin, une élève exceptionnellement brillante, experte en biologie, et l'unique fille de l'équipe de maths qui représente l'école. Ce qui n'a rien de surprenant, je suppose, puisque son père est professeur de maths au MIT. Alors plutôt que de poursuivre sur les orientations personnelles, je détourne la conversation vers le sujet plus inoffensif des études supérieures.

« À quelle université tu as envoyé ta candidature ?

– Princeton. » *Pas bon signe*, me dis-je, car c'est également le premier choix de Kate. « Et Stanford. »

Je ne cache pas mon incrédulité : « C'est sur Stanford que tu comptes te rabattre en cas de refus ?

– Je ne cherche pas une fac sur laquelle je pourrai me rabattre, me répond-elle avec une pointe d'arrogance. Je veux être pédiatre, alors je recherche un programme préparatoire solide aux études de médecine. Celui de Stanford est excellent. De même que celui de NYU⁷. » Elle lève les yeux vers moi. « Et toi ? »

Je lui dis que je me concentre sur plusieurs établissements moins prestigieux : Oberlin, Middlebury, Wesleyan et Pomona.

« Uniquement des bonnes facs, abonde-t-elle. Et excellentes dans les matières artistiques. »

C'est une fille fuyante, avec qui il est difficile de discuter. Je n'ai jamais réussi à comprendre ce qui les a réunies, Kate et elle. Mais il y a tant de choses, concernant Kate, que je n'ai jamais comprises, par exemple comment quelqu'un qui possède une aussi grande indépendance d'esprit peut prendre plaisir à ramer dans l'équipe féminine d'aviron. J'aurais trouvé logique qu'elle déteste manier la pelle dans une parfaite harmonie pendant qu'un barreur (ou plutôt une barreuse) fort(e) en gueule hurle : « Tchop un ! Tchop deux ! Tchop trois ! » Kate prétend que c'est la discipline qu'elle aime, au même titre que l'effort et la camaraderie. Et chaque fois que je lui pose une question sur ses relations avec Soo-Jin, elle me répond que quand on se situe à l'opposé sur presque tout (intérêts, personnalité, amis, type physique), cela donne une configuration favorable à la cohabitation. Mais maintenant qu'elle soupçonne Soo-Jin de faire une fixation sur elle, peut-être la configuration n'est-elle plus aussi favorable.

« Allons les rejoindre », je lui suggère en désignant un groupe, de l'autre côté du buffet, où la plupart des présents font cercle autour de Sean Burke et Salome Connors.

Je la prends par le bras et l'entraîne vers eux. Cela m'amuse de découvrir qu'ils parlent des anomalies inhérentes à la règle des trois pieds par terre quand on l'applique aux élèves LGBT.

Sean pécore : « Bon, la politique de l'école stipule que l'intimité sexuelle entre élèves n'est pas admise sur le campus. D'où la règle des trois pieds par terre quand un représentant ou une représentante du sexe opposé vient vous rendre visite dans votre chambre. Selon la règle, la porte de la pièce doit rester ouverte, les lumières allumées, et trois des quatre jambes qui appartiennent à vous et/ou à votre visiteur (ou visiteuse) doivent à tout moment rester en contact avec le sol. Les contorsions que cela implique tout en satisfaisant à ses... oserai-je dire "besoins" ?... sont depuis des décennies explorées dans leurs moindres particularités par les élèves de Delamere. » De grands rires ponctuent ces paroles.

« Résultat : aucune intimité physique entre élèves dans les

chambres. Mais qu'en est-il des élèves lesbiennes et gays ? Si l'un de nous rend visite à une lesbienne ou un gay dans sa chambre, la même règle s'applique-t-elle ? On peut supposer que oui. Mais si les élèves en question n'ont pas révélé leurs tendances ? Dans ce cas, et selon Dawes (Salome et moi nous en sommes entretenus avec lui cette semaine), les élèves en question sont néanmoins engagés, par leur déclaration sur l'honneur, à respecter la règle. Mais il nous faut alors nous demander si ce respect dû à la règle est dans les faits un signal (porte laissée ouverte, etc.) que les élèves en question sont des lesbiennes ou des gays, et constitue donc une violation de leur secret intime, pour ne pas parler de leur droit de défendre une sexualité indécise et indéfinie.

« La réponse de Dawes : “Je n'ai aucun doute que les élèves de notre école ont une conscience très nette de leurs inclinations quant à l'intimité physique et sont, en conséquence, tenus de se plier aux règles de notre établissement, qu'ils soient hétéros, homos, bi ou ce que vous voudrez.”

« Mais, en définitive, la présomption qui prévaut est que quand un garçon va chez une fille ou qu'une fille va chez un garçon, ils sont naturellement l'objet de désirs hormonaux et doivent donc prendre les précautions nécessaires pour démontrer qu'aucune intimité n'a eu, n'a, ni n'aura lieu. Dans le même temps, deux garçons ou deux filles n'ont qu'à se conduire à l'identique s'ils souhaitent afficher publiquement leur position relative à la sexualité. Et donc, selon notre manière de voir les choses, ici à Delamere où, comme dans le vaste monde, l'hétérosexualité constitue l'orientation par défaut, les élèves gays et les élèves qui s'interrogent encore, alors qu'ils n'en sont nullement responsables, se retrouvent dans une situation inconfortable. »

Sean a assurément démontré ce qu'il voulait, mais il est difficile d'imaginer un moyen pour contourner cette difficulté. À moins, bien évidemment, que toutes les portes ne restent obligatoirement ouvertes chaque fois qu'un(e) élève de quelque sexe qu'il ou elle soit va rendre visite dans sa chambre à un(e) autre élève de quelque sexe qu'il ou elle soit. Mais comme cela est manifestement ridicule, je ne vois pas de solution viable.

Remarquant que Soo-Jin se passionne pour la discussion, je traverse la salle pour me rapprocher de Kate. Elle est en grande conversation avec Ms Nicodemo, une femme rondelette aux yeux bleu

clair pétillants et aux cheveux gris argent réunis en un petit chignon serré. L'approche enjouée qu'elle réserve aux sciences de la recherche documentaire font de Robbins, si sinistre vue de l'extérieur, une agréable retraite contre les rigueurs de l'école.

« Nous parlons des grandes célébrités qui nous arrivent la semaine prochaine, me dit-elle en me voyant arriver.

– M. Bishop espère attirer le professeur Kaplan à notre séminaire sur Hemingway. »

Cette réponse lui fait secouer la tête. « J'ignore si Harry Bishop parviendra à convaincre Rachel de parler de Hemingway. C'est une spécialiste de Sylvia Plath. Ses livres les plus réputés sont *Beauté et cruauté dans l'art et la littérature*, et, bien sûr : *Plath : une étude sur la fureur poétique*. Cependant, mon préféré reste *Les Tourments saphiques de Renée Vivien, Liane de Pougy et Natalie Barney*, trois lesbiennes qui écrivaient et vivaient à Paris au début du ^{xx}e siècle... au cas où leurs noms vous seraient inconnus. » Elle se tait, reprend : « J'étais assistante bibliothécaire à Hathaway quand Rachel est venue y enseigner. Nous avons tous été impressionnés par son autorité et son engagement. Je me souviens d'avoir pensé que cette jeune femme atteindrait rapidement les sommets. »

Un ton quelque peu en retrait de l'admiration, dans la manière dont elle prononce ces mots, me laisse à penser que le professeur Kaplan et elle sont peut-être brouillées. Je m'apprête à la questionner sur des rumeurs prétendant que le professeur Kaplan aurait été impliquée dans un scandale quand elle enseignait à Smith, mais Kate me devance. Je l'écoute en me demandant s'il y a là une autre raison qui ait pu lui donner une telle envie de venir assister à la réunion LGBT de ce soir.

« Oh, de simples rumeurs, affirme Ms Nicodemo. Il en circule constamment sur les enseignants homos. Une étudiante reçoit une note éliminatoire et, par dépit, elle tient des propos accusateurs.

– Et il y a eu des accusations ?

– Si l'on en croit la rumeur.

– Est-il exact que le professeur Kaplan a été priée de libérer son poste à Smith ? demande Kate. Vous savez, a-t-elle été... fichue à la porte ?

– Je crois qu'elle est partie de son plein gré. Elle a rencontré Moriko, qui venait de commencer à enseigner à Hathaway, et elle a

suivi l'amour de sa vie... comme nous nous plaçons à dire.

– Mais ces deux universités sont seulement distantes de vingt-cinq kilomètres. Elles auraient assurément pu vivre ensemble même si le professeur Kaplan avait continué à enseigner à Smith. »

Ms Nicodemo acquiesce. « Je pense que Rachel se sentait plus à son aise à Hathaway. » Elle étudie Kate : « Mais dites-moi, je vous prie : pourquoi accorder autant d'intérêt à cette histoire ancienne ?

– Je travaille à une nouvelle pièce en un acte. Le thème en est une histoire de harcèlement entre élève et professeur du même sexe.

– Un sujet propre à enflammer les esprits.

– Il faut croire que je suis une incendiaire. » Kate écarte les bras. « La plupart des auteurs de théâtre sont des provocateurs.

– Eh bien, si vous voulez mon avis... sans aucune intention de ma part de m'immiscer dans votre processus créateur.

– Je vous en prie.

– Si vous voulez traiter ce genre de thème, ne basez pas votre pièce sur une histoire qui est arrivée à des gens réels. Partez plutôt de rien, créez des personnages nouveaux, des situations nouvelles, et à l'arrivée votre texte sera bien plus fort. Je pense que l'un des problèmes de maintes pièces de théâtre, aujourd'hui, vient de ce que les dramaturges essaient d'inventer l'équivalent théâtral du *roman à clé*. Ils s'imaginent que s'ils parviennent à créer une ambiance de scandale, leur travail aura davantage de résonance. À mon avis, cela ne marche que rarement. Les textes les plus forts existent par eux-mêmes. » Ms Nicodemo consulte sa montre. « Il faut que j'y aille. Ça a été très agréable de vous voir tous. Et merci d'être venus ce soir. Il est triste de constater qu'il faut encore un certain courage pour assister à une réunion de la LGBT à Delamere. »

Kate, Soo-Jin et moi repartons vers Reynolds.

« Tu en as retiré quelque chose ? demande Kate à Soo-Jin.

– Juste que je n'y retournerai pas.

– Si désagréable que ça ?

– Davantage gênant que désagréable. »

Kate me jette un coup d'œil. Et sur ces mots, nous recommençons à parler universités.

À la porte de Reynolds, Soo-Jin dit qu'elle a du travail et se hâte de rentrer.

« O.K., dis-je à Kate aussitôt que nous sommes seuls. Est-ce que ton

petit dialogue avec Nicodemo faisait partie de tes raisons pour venir à cette soirée ?

– En partie. Soo-Jin était la raison principale. Et je voulais aussi savoir si ton amie la vierge des glaces allait venir.

– Liv ? Pourquoi serait-elle venue ?

– Parce que Faye Knox, avec qui elle fait chambre commune, raconte à qui veut l'entendre qu'elle est amoureuse d'une femme. Comme il n'y a pas beaucoup d'enseignantes lesbiennes à l'école, j'ai pensé que nous pourrions nous en assurer.

– “Nous” ? En quoi cela te concerne-t-il, Kate ?

– Parce que tu fais une fixation sur elle, Joel. Ne dis pas le contraire ! Il paraît que vous êtes allés aux Révélations ensemble. Que tu la regardais comme un veau éperdu d'amour. On t'a aussi vu partir en courant de Morse, torse nu, avec des larmes qui ruisselaient sur tes joues.

– Merde ! On ne peut rien faire ici, bordel, sans que tout le monde le voie et en parle.

– Alors ?

– Alors, eh bien oui, elle me plaît beaucoup. Mais elle aime quelqu'un d'autre. Elle me l'a dit. Peut-être quelqu'un parmi les enseignants, peut-être pas. Si elle fait une fixation sur une femme, il pourrait s'agir de notre illustre directrice, pour ce que j'en sais. Le problème, c'est qu'elle m'a dit qu'il s'agit d'un amour malheureux. Ce qui signifie peut-être qu'il n'est pas partagé.

– Et tu es vraiment fou d'elle ?

– C'est une fille fascinante.

– Pas très bien dans sa tête non plus, à ce qu'on m'a dit.

– Elle m'a l'air suffisamment saine d'esprit, à moi.

– Elle est instable et solitaire. Elle n'a pas d'amis.

– Je me considère comme son ami.

– Elle en a, de la chance !

– C'est quoi, ton problème, bon Dieu, Kate ?

– Je suis inquiète pour toi, Joel. Je ne veux pas que tu souffres. Cette fille n'annonce rien de bon. De plus, vous avez l'air ridicules, ensemble.

– Je savais que tu pensais ça.

– Je ne suis pas la seule.

– Pourquoi ? Parce qu'elle fait un centimètre et demi de plus que

moi ? Parce qu'elle est belle et que j'ai un physique de... quoi ? D'avorton ?

– Tu n'es pas un avorton. C'est juste que vous n'allez pas ensemble. Vous n'êtes pas bien appariés. Qu'est-ce que je peux te dire de plus ?

– Alors comme ça nous formons un couple étrange. Les gens nous voient ensemble et ils y regardent à deux fois pour s'assurer qu'ils ont bien vu. Genre, qu'est-ce que cet homoncule fait avec le cygne ? C'est ça ?

– Je t'ai blessé.

– Un peu, oui !

– Je te demande pardon.

– Ça va, Kate. Ça ne me déplaît pas que tu sois... un tant soit peu jalouse.

– *Absolument pas !* »

J'émetts un petit bruit moqueur. « “La dame fait trop de protestations, ce me semble.”⁹ »

– Ridicule !

– Ce n'est pas grave. Il n'y a aucun mal à être un peu jaloux. Je suis flatté. Peut-être, maintenant, m'apprécieras-tu un peu plus. Peut-être vois-tu qu'il y a plus, en moi, que ma modeste apparence physique.

– Comme si je ne le savais pas !

– Mais bon, elle ne s'intéresse pas à moi de cette façon-là. Elle me l'a bien dit. Elle voit en moi un ami proche.

– Hé ! C'est moi, ton amie proche ! Si tu as besoin d'un objet sexuel... va pour elle ! Elle peut tenir ce rôle ! Mais ton amie proche, c'est moi, Joel.

– Oui, c'est toi. La sœur que je n'ai jamais eue.

– Et toi, tu es le frère que je n'ai jamais eu.

– Très bien. C'est réglé. Mais il faut que je te demande... Tu as déjà échangé un seul mot avec Liv Anders ?

– J'en ai assez entendu sur son compte pour ne pas en avoir envie.

– Qu'est-ce que tu n'apprécies pas, chez elle ? Vraiment ?

– Son visage. On dirait un masque. Elle est distante, réservée. On ne peut pas savoir ce qu'elle pense.

– Tu dis juste ça parce que tu ne la connais pas.

– Elle est trop instable pour toi.

– Tu veux dire trop sublime.

– Je veux dire trop à la limite. C’est comme si elle dissimulait quelque chose... qui elle est réellement. Je crains qu’elle finisse par te rendre fou.

– Hé, fou, je le suis déjà ! Ça ne se voit pas ? »

Elle sourit puis retrouve son sérieux. « Depuis que tu l’as rencontrée, tu n’es capable de parler que d’elle. » Elle se tait un court instant. « Justin est inquiet pour toi, lui aussi. Il pense que tu tombes amoureux d’elle beaucoup trop vite.

– Vous parlez de moi en mon absence ?

– Nous t’aimons, Joel.

– Moi aussi, je vous aime. Vous êtes les deux meilleurs amis que j’ai dans l’école. » Je secoue la tête, m’éloigne, exécute un cercle complet et me retourne pour la regarder droit dans les yeux.

« Je suis puceau et j’ai dix-sept ans, putain de merde ! Tous les autres garçons de l’école ont droit à des pipes ou ils baisent, et moi, je n’arrive même pas à obtenir un stupide baiser.

– Tu mérites plus qu’un baiser, Joel. Tu mérites des pipes et des tonnes de baise. Hé ! Moi aussi, je suis vierge et j’ai dix-sept ans, ne l’oublie pas.

– Alors est-ce que je n’ai pas le droit de chercher un peu d’amour dans cette foutue école ? »

Elle me prend dans ses bras. « Bien sûr que si ! On en a tous les deux le droit ! Ce que j’ai entendu dire sur Liv n’est peut-être pas vrai. En tout cas, c’était une raison de plus pour que tu viennes avec moi ce soir. Parce que j’ai pensé que si tu la voyais à la LGBT, tu te ferais une idée d’elle un peu différente. Je ne sais pas si ce que Faye Knox dit est vrai. Peut-être qu’elle fait une fixation sur elle comme Soo-Jin semble en faire une sur moi.

– Soo-Jin le reconnaît ?

– Non. Bien sûr que non. Elle ne s’épanche pas sur ce genre de sujet. C’est juste une impression que j’ai. La façon dont je la surprends à me mater quand je me déshabille, la façon dont elle me suit partout, tout le temps. Depuis peu, elle n’arrête pas de dire qu’elle veut devenir barreuse, et elle a brusquement décidé que son premier choix de candidature serait dans la même université que moi.

– Elle m’en a parlé. J’ignorais que Princeton était réputée pour sa préparation en médecine.

– Elle ne l’est pas. Mais Soo-Jin veut qu’on continue à faire

chambre commune. Elle est drôle et intelligente, mais deux années ensemble, ça suffit. Il est temps de passer à autre chose. Et maintenant que nous sommes en dernière année, c'est un peu niais, de faire une fixation comme ça.

– Ben voyons, dis que je suis niais.

– Je veux seulement que tu sois heureux, Joel. Quand j'entends raconter que tu cours la nuit en pleurant, sans rien sur le dos, complètement égaré à cause d'une fille dont la majorité des gens disent qu'elle est gravement perturbée... je ne sais pas, ça ne me paraît pas normal. Je ne veux pas que mon ami souffre. »

Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre et nous nous serrons très fort. Je me rends compte qu'elle commence à pleurer, ce qui me fait sangloter aussi.

« On devrait peut-être faire l'amour, me murmure-t-elle. Régler ce foutu problème de virginité ensemble une bonne fois pour toutes. »

Je me recule, la dévisage. « *Berk !* Ce serait comme de commettre un *inceste !* »

Elle rit. « Tu devrais voir la tête que tu fais ! Oh, ça pourrait arriver. Peut-être. » Elle a un petit sourire timide. « On verra bien. »

Elle me serre à nouveau dans ses bras. « Je sais que tu n'en as rien à fiche, du hockey sur gazon. Mais il se trouve que demain on joue contre Andover, alors si tu peux trouver l'énergie suffisante pour nous encourager, venir jusqu'au terrain et nous regarder jouer un peu...

– Je viendrai.

– Merci ! » murmure-t-elle avant de s'écarter. Elle entre à Reynolds sans jeter un regard derrière elle.

*

En retournant à Baker face au vent, je me demande si elle m'a raconté n'importe quoi. Si c'est pour des raisons d'attraction physique ou par jalousie qu'elle a mentionné l'éventualité de baiser avec moi. Est-ce pour me mettre les nerfs à vif ? Mon amour pour Liv l'inquiète-t-il tant, car il risque d'être autodestructeur, qu'elle accepte de revenir sur sa position défendue de longue date : baiser signifierait la fin de notre amitié ?

Je me demande aussi : Suis-je réellement amoureux de Liv, ou seulement égaré, comme le prétend Kate ? Et si ce n'est qu'une fixation, qu'est-ce qu'une fixation ? Que signifie ce mot ? Est-ce que je

me raconte des histoires en croyant aimer cette fille uniquement parce que je me sens seul et que je suis en manque ?

*

Dans notre chambre, je parle à Justin du groupe de mui thaï.

« Voilà qui règle le problème du club de combat féminin. Mais je peux t'obtenir l'histoire complète des D. »

Son visage se fend d'un large sourire quand je lui parle de l'informatrice de Kate. Je vois son excitation et, ce qui est rare chez lui, une touche de malveillance.

« Justin, je crois que tu te délectes du malheur des autres.

– Peut-être, avoue-t-il. C'est la discussion de midi sur les filles méchantes qui déteint sur moi.

– Tu en veux toujours à Penny Sturdevant ? »

Il hoche la tête. « Mais j'ai été encore plus consterné par l'histoire que Kate a racontée sur Pam, Wendy Woo et David Zheng. Si Penny et Pam sont membres des D, rien ne me plairait davantage que de contraindre leur stupide petit sex club à fermer. »

*

Plus tard, nos lumières une fois éteintes, je reste allongé dans mon lit et je réfléchis à ce que Kate m'a dit. Baker est un des vieux bâtiments réservés aux garçons de dernière année : quand le vent souffle comme ce soir, les vitres tremblent dans leur cadre. Je jette un regard en direction de Justin, vois qu'il ne dort pas encore : il est sur son iPad.

« Kate dit qu'elle s'inquiète pour moi. Elle dit que toi aussi. » Aucune réaction. « Alors, tu es inquiet ?

– Pas de commentaire.

– Allez !

– Bon, un peu... reconnaît-il.

– À cause de Liv ? »

Il pose l'appareil. « Je l'ai toujours trouvée intelligente, talentueuse et gentille. Pour ne pas dire extrêmement attirante. Mais aussi distante et jamais disponible, comme si elle portait une armure émotionnelle et qu'elle envoyait ce genre de signal : "Je suis une fille secrète. Ne vous approchez pas trop."

– À moi, elle me parle sans retenue.

– Dans ce cas, il est clair que tu as établi un vrai contact avec elle.

– Kate dit qu'elle n'a pas d'amis.

– Je suis sûr qu'elle en a. On ne peut pas survivre ici, sans amis. Mais elle ne fait partie d'aucune clique, tout du moins, aucune qu'on puisse identifier. Chaque fois que je la vois sur le campus, elle marche seule. Elle n'est pas sportive. Elle est plutôt du genre artiste, mais on ne la voit pas traîner avec les artistes au réfectoire. L'année dernière, elle était avec les danseurs classiques, mais maintenant qu'elle a quitté la troupe, elle ne les fréquente plus autant. On la voit parfois à midi avec le groupe francophone. Je l'ai entendue parler français. Elle est bilingue. Une fois elle a embrassé cet élève haïtien sur le crâne, celui qui est dans une chambre, à Childs. Très enjouée.

– Et ?

– Si tu me demandes si elle est dérangée... bien sûr que non ! Mais un peu malade dans sa tête ? Oui. » Il rit. « Bon, qui ne l'est pas, ici ?

– Est-ce que ça t'inquiète que je puisse m'attacher à elle ?

– Je m'inquiète toujours pour toi, Joel.

– C'est très gentil de ta part ! Mais vraiment ?

– Kate redoute que tu te ridiculises. En ce qui me concerne, j'aimerais que tu te trouves une copine. Je ne suis simplement pas certain que Liv soit la bonne.

– Apparemment, elle ne le pense pas non plus, mais moi, je l'apprécie quand même beaucoup.

– Tu veux mon opinion ?

– Bien sûr.

– Vas-y prudemment. Assure-toi qu'elle est réellement faite pour toi. Et si tu décides qu'elle l'est, fais-lui la cour. Fonce !

– Excellent conseil. Merci, Justin.

– Maintenant, je vais rêver des Delamour... de leur dernier tour de piste. »

*

Le hockey sur gazon ne présentant guère d'intérêt que pour les filles qui y jouent, il n'attire pas beaucoup de spectateurs. C'est pourquoi quand je m'approche du terrain pour assister au match Delamere/Andover, j'ai droit aux sourires de bienvenue de l'entraîneur Morrissey, des joueuses et du groupe restreint des supporters.

Je repère tout de suite Kate. Difficile de ne pas voir sa masse de cheveux roux quand elle court sur le terrain. Elle est l'une des joueuses les plus tenaces, et je suis ravi de la voir marquer un but puis être fêtée par le banc de Delamere et ceux d'entre nous qui sont regroupés derrière :

« Ça va être leur fête
Qui est la meilleure athlète ?
Kate ! Kate ! Kate !
Rah ! »

Sympa ! Ça me rend fier d'être son ami. À la mi-temps, je vais lui parler. Elle a le front en sueur, les joues roses, le maillot trempé. Rayonnante de santé.

« Quand je te regarde courir comme ça je regrette de ne pas être un grand sportif. »

Mes paroles l'amuse. « Tu pourrais. Il faut seulement que tu trouves le sport qui te convient.

– C'est ça, le problème. Je déteste tous les sports qu'on pratique ici.

– Et si tu te mettais à la lutte, le trimestre prochain ?

– Un sport de brutes !

– Pourquoi un sport de brutes ? Tu as l'esprit combatif. Il ne te reste qu'à développer une approche physique.

– Trop de contact et de transpiration. Et je n'ai pas les muscles qu'il faut. En plus, je trouve ça homoérotique.

– Je te fais marcher, mon grand.

– Et moi, j'en rajoute une couche.

– Alors pourquoi tu regrettes de ne pas être un grand sportif ?

– Ça procure l'occasion d'être héroïque. Et il n'y a pas besoin de penser. Juste d'agir. J'ai remarqué que tu étais hyper concentrée. Tu donnais l'impression de savoir exactement où la balle irait, et où tu devais te placer pour l'intercepter. »

Elle confirme de la tête. « Quand je suis dans le mouvement, j'ai le sentiment d'avoir une bonne lecture du jeu : où se trouvent les autres joueuses, dans quelle direction elles courent, mes coéquipières comme les filles d'Andover. Et même si on bouge toutes dans des directions différentes, il me semble que j'arrive quand même à sentir le jeu.

– C’est ce qui me fait envie. Ce doit être fantastique de sentir ça.

– C’est pour cette raison que j’aime le sport. » Elle pointe l’extrémité de son index sur mon épaule et appuie. « Il ne t’a fallu que deux ans pour comprendre. »

Je lui annonce que je ne peux pas rester pour la deuxième mi-temps, que j’ai des devoirs à rendre. Elle acquiesce, me remercie d’être venu. « Ça nous fait vraiment plaisir quand il y a des garçons qui viennent nous voir. Même si ce sont des demeurés. »

Je suis à six mètres d’elle quand elle me crie : « La lutte... réfléchis bien, Joel ! »

Je me retourne pour lui adresser un doigt d’honneur et je me heurte aux moqueries paillardes de ses coéquipières.

« Oooh, ce serait amusant de le voir culbuter sur le tapis dans un maillot de lutteur ! lance une des filles.

– Je parie qu’il doit être drôlement mignon en combinaison de lutte !

– Tout à fait d’accord ! » confirme leur entraîneur.

Elles rient, mais ça m’est égal. Je considère leurs moqueries comme des marques d’affection.

*

Dès que je suis hors de vue du terrain de hockey, je marche en direction du pont de l’Est avant de bifurquer vers Evans. J’espère y trouver Liv. Si elle n’y est pas, je tournerai quelques poteries supplémentaires pour Ms Chen.

Liv est là, elle travaille à son métier à tisser. Maintenant que sa tapisserie est aux trois quarts achevée, je l’appréhende mieux : des vagues qui s’entrecroisent, certaines larges, d’autres étroites. L’effet obtenu est celui de l’eau qui bouge. J’ai toujours pressenti qu’il y avait un élément aquatique dans ce travail, mais maintenant, à cause de ce qu’elle m’a dit sur Héraclite, je perçois une signification plus profonde.

En m’entendant pénétrer dans l’atelier des fibres, elle se tourne, m’adresse un grand sourire et pointe le doigt sur mon T-shirt, soigneusement plié sur un tabouret à côté d’elle.

« Merde alors, tu l’as repassé ! Il ne l’a jamais été de toute son existence.

– Eh bien, il était grand temps ! »

Je le prends, le serre sur mon cœur, approche le tabouret et

m'assieds à côté d'elle.

Je désigne sa tapisserie : « *Ta panta rhei*, c'est ça ?

– Tu apprends vite !

– Quand tu parles, je t'écoute.

– Merci ! C'est tellement rare, ici. »

Elle se remet au travail. J'adore la voir lancer la navette, tirer vers le bas sur les nouveaux fils de trame et actionner les pédales du métier à tisser.

« Ma chaîne, c'est du coton, me dit-elle. Je prends du papier japonais *washi* fabriqué à la main que je découpe en bandes avant de les mouiller et de les rouler comme fils de trame. Les gens pensent que trame et chaîne doivent être dans le même matériau, mais on obtient une texture plus intéressante quand ce n'est pas le cas.

– Je peux toucher ?

– Bien sûr ! »

Je fais courir mon index sur une section tissée, juste en dessous de celle où elle travaille.

« C'est agréable au toucher. Tendue et résistant.

– J'aime quand c'est comme ça.

– Moi aussi, j'aime bien. »

Quand elle reprend sa tâche, je mentionne comme si de rien n'était que j'ai accompagné Kate et sa camarade de chambre à la réunion de la LGBT.

« C'était bien ? me demande-t-elle sans témoigner d'intérêt particulier.

– Plus ou moins. Il a été question des lesbiennes célèbres qui viennent ce week-end. »

Elle fait oui de la tête. « Je me suis inscrite à l'atelier de Moriko.

– Ce n'est pas elle qui est restée assise nue dans un musée à l'intérieur d'une sorte de cocon ?

– J'y ai assisté, à cette performance. C'était au Centre Pompidou, à Paris. Et ce n'était pas un cocon. Ça avait la forme d'un œuf composé de vieilles cordes effilochées, le genre dont on se sert pour amarrer les bateaux. Et elle n'était pas simplement assise à l'intérieur. Elle était recroquevillée dans la position du fœtus. Il y avait un petit trou dans

le réseau des cordes, juste assez grand pour que les gens puissent regarder à l'intérieur. Elle arrivait tous les matins avant l'ouverture du musée, se déshabillait entièrement, pénétrait par une trappe et se mettait en position. Après, la trappe était hermétiquement refermée et elle restait dedans jusqu'à ce que le musée ferme pour la nuit. Ni nourriture, ni eau, ni pause toilettes. Elle l'a fait chaque jour pendant trente jours. Il paraît que trois cent mille personnes sont venues la voir.

– Qu'est-ce qu'elle voulait transmettre ?

– Des tas de choses. Mais je pense qu'il s'agissait surtout de force de caractère, de démontrer aux spectateurs ce que cela exige, de faire quelque chose d'extrêmement difficile comme ça, d'accomplir et d'étonner.

– Et toi, c'est ce que tu recherches ?

– Oui, à ma manière. J'ai mes propres idées. Je ne copierais jamais une autre artiste. Mais je pense que la force de caractère jouera toujours un rôle. Une artiste qui s'exprime dans des performances réalise ce dont les autres sont incapables, elle s'appuie sur le savoir-faire et sur la discipline pour transformer ses actes en œuvres d'art. Je pense qu'une grande performance artistique devrait associer des actes de sacrifice physique et émotionnel incluant la résistance à la douleur. L'artiste émeut les spectateurs par ses actes, même si, en définitive, elle agit pour elle-même, bien sûr.

– Ça paraît difficile. Masochiste, même. »

Elle acquiesce. « Ça peut l'être. Je pense qu'à son summum, cela requiert un immense courage. Elle se donne entièrement à son art. La majorité des gens qui viennent la voir n'ont aucune notion de ce qu'elle fait ni de pourquoi elle le fait. Mais ils en ressentent la force. J'ai vu plusieurs performances de Moriko en dehors de celle de Paris. À mes yeux, c'est une des artistes les plus importantes en activité aujourd'hui.

– Tu dois être impatiente d'étudier avec elle, alors ?

– Oh, oui... même si ce n'est qu'un week-end !

– Sa compagne va venir à mon séminaire sur Hemingway. Il paraît que c'est une emmerdeuse finie. »

Liv plisse le nez d'un air dégoûté. « Si elle vous sort des conneries, j'espère que vous les lui renverrez à la figure. On m'a dit que ton amie Kate et toi, vous êtes experts en la matière.

– Ouais, on est des vrais rebelles, en classe. On ne laisse pas raconter n'importe quoi sans nous insurger. »

Elle affiche un sourire puis baisse la tête. « Je crois que mon problème, à moi, c'est que la plupart du temps, je ne dis rien.

– Écoute, Liv... » Elle se tourne pour me regarder. Ses yeux sont magnifiques, mais je comprends en quoi certains peuvent les trouver un peu égarés. « L'autre soir. Je sais que je n'avais aucunement le droit d'essayer de t'embrasser. J'aurais dû te demander la permission.

– Ne sois pas bête ! C'était un geste romantique. Et après, tu m'as confié ton T-shirt. J'ai trouvé ça incroyablement gentil. Tu as ressenti quelque chose et tu as agi en fonction. Et moi aussi, j'ai ressenti quelque chose.

– Mais quelque chose de différent ?

– J'ai adoré marcher avec toi, adoré me tenir avec toi sur le pont. Tu es un très agréable compagnon, Joel. Et si j'étais libérée de cette... je ne sais pas, obsession...

– Tu m'aurais laissé t'embrasser ? »

Elle me regarde, ses yeux verts se plissent d'amusement. « Oh, tu es vraiment bête. » Elle se penche et me dépose un baiser sur la joue.

*

En revenant à l'atelier de céramique, je me sens moins rejeté. Notre échange confirme mon sentiment : elle n'est pas seulement belle, elle est aussi très gentille. Si, comme l'affirme Kate, certains élèves disent du mal d'elle, je pense que c'est par jalousie, à cause de sa beauté, de sa maturité, de ce caractère réservé dont Justin a parlé et qui la met à part, donne l'impression qu'elle vient d'un autre monde.

*

Une heure plus tard, elle pénètre dans le studio de céramique.

« Hé, si on faisait une pause pour aller à la cafèt' ? »

En chemin, elle se tourne vers moi. « J'ai une question à te poser.

– Vas-y !

– À ton avis, c'est vrai que la créativité dans l'art vient d'une souffrance personnelle ? Qu'une expérience douloureuse peut faire de toi un plus grand artiste ?

– Tu veux dire, une sorte de blessure ?

– Ouais, quelque chose comme ça. »

Une sacrée question, et j'ai une sacrée réponse à lui donner. Sans le savoir, elle vient de m'offrir une occasion de me mettre en valeur et de l'impressionner.

« Nous parlons beaucoup de ça dans le séminaire de M. B. sur Hemingway. J'ai même écrit un essai là-dessus. M. B. dit que nombre de critiques soulignent la blessure physique que Hemingway a subie quand il conduisait une ambulance en Italie pendant la Première Guerre mondiale. La célèbre blessure à l'aine qui ne cesse de revenir dans ses récits. Ils affirment que c'est ce qui a inspiré les œuvres du début de sa carrière.

– Comme le personnage de *Le soleil se lève aussi* ?

– Jake Barnes, exactement. Mais après, M. B. cite une lettre que Hemingway a envoyée à Scott Fitzgerald. Les phrases sont tellement fortes que je les ai retenues. Hemingway a écrit : “Oublie ta tragédie personnelle. Nous sommes tous salopés dès le début et toi, particulièrement, il faut que tu souffres comme un chien pour pouvoir écrire. Mais quand cette satanée douleur reviendra, sers-t'en... sans tricher.” M. B. pense que c'est la seule blessure qui ait motivé son art.

– “Salopés” ? Tu veux parler d'une blessure qui lui venait de sa mère ?

– Oui, parce qu'elle lui faisait porter des robes de fille quand il était petit. Elle voulait une fille. Et M. B. est persuadé que toute cette attitude macho de Hemingway qui rebute tant de gens... tout cela découle de cette blessure, de cette humiliation.

– Blessé dans sa fierté. Ça se tient. »

Je hoche la tête. « Et il y a autre chose que Hemingway a dit, dans le même registre. “La vie nous brise tous, et par la suite, certains deviennent plus forts là où ils ont été brisés.”

– J'aime beaucoup !

– Moi aussi. Mais ta question attise ma curiosité. Qu'est-ce qui la motive aujourd'hui ?

– Oh, sourit-elle, c'est juste une chose que quelqu'un m'a dite un jour. Je n'arrête pas de me demander si c'est vrai.

– Je crois que ça peut l'être. Dans certains cas, certaines situations. Pas toi ?

– Je pense que cela dépend de l'artiste et de la nature de son art.

– Et de la profondeur de la blessure. »

Elle acquiesce. « Oui, je pense que c'est bien l'élément crucial. La blessure. Sa profondeur. Oui... »

*

À la cafèt', nous commandons des espressos et nous asseyons. Il n'y a personne alentour, personne pour nous observer et penser que nous sommes ridicules ensemble. La plupart des élèves sont sortis pratiquer leur sport ou travailler en bibliothèque car nous sommes mercredi après-midi.

Au fil de la conversation, j'en apprends davantage sur elle. Sa famille habite à Burlington, dans le Vermont, son père enseigne le violoncelle à l'université, et elle a suivi les cours chez elle jusqu'à la sixième, instruite par sa mère qui parle français. Elle n'aimait pas l'école secondaire où elle allait et, en seconde, elle a décidé d'envoyer sa candidature à Delamere en raison des fabuleux programmes que propose l'école dans les matières artistiques, et aussi parce que ce n'était pas trop loin de chez elle.

« Ta mère est née en France ? »

Elle secoue la tête. « Elle est canadienne, de Montréal. »

Liv m'apprend que sa grand-mère suédoise vit aussi chez eux à Burlington, ainsi que son frère aîné qu'elle me dépeint comme un autiste bourré de talent.

« C'est un pianiste brillant, m'assure-t-elle, mais il n'est pas capable de faire grand-chose d'autre. Ce que l'on appelle un "idiot savant". Sauf qu'il n'a rien d'un idiot. Il m'arrive de penser que c'est lui, le plus intelligent de la famille, et, à sa façon, celui qui possède la plus grande sensibilité. »

Elle me fixe du regard : « Il t'arrive de penser que tu es plus mûr que la plupart des élèves de l'école ? »

Je ris. « Tout le temps ! Et toi ? »

Elle sourit. « Je me le demande. Un jour, quelqu'un m'a dit que j'avais "une âme âgée dans un corps jeune".

– J'ai déjà entendu cette expression, je me suis toujours demandé ce qu'elle signifiait. Que l'on est plus mûr que son âge, je suppose ?

– Ou que la personne a vécu de nombreuses vies antérieures, comme si son âme avait traversé des siècles, style vampire ! » Elle pouffe de rire.

« Moi, je prendrais ça pour un compliment.

– Ou un dénigrement, peut-être. »

Je me demande quelle raison elle aurait pu avoir de le prendre ainsi, mais j'ai peur de fouiller trop profond. Peut-être est-ce une référence à l'histoire d'amour qu'elle a mentionnée, celle qui ne se passe pas bien. Mais je n'ai pas le courage d'aborder le sujet de crainte qu'elle se taise, la dernière chose que je souhaite. Une fois de plus, je suis frappé par la beauté de ses yeux. Quand je les regarde, je deviens la proie d'un amour douloureux, mais je n'ose pas le lui déclarer.

Tout à coup, je lui demande : « Tu es déjà descendue dans les tunnels ? Là où les élèves jouent à D&D¹⁰ ? »

Elle fait non de la tête. « Je croyais qu'il s'agissait d'un mythe local.

– Ce n'en est pas un. Les tunnels existent vraiment. Pour les tuyaux de vapeur, les raccordements d'eau, de gaz et d'électricité. Dans presque tous, on est obligé de ramper, mais les plus grands sont assez hauts pour qu'on puisse marcher. Avant la construction de Prescott, il y avait un réfectoire dans chacun des grands bâtiments-dortoir. Chaque groupe de bâtiments en avait un. La nourriture était préparée dans une vaste cuisine centrale, véhiculée jusqu'à sa destination par chariots en empruntant les tunnels, puis montée dans les offices des bâtiments à l'aide de passe-plats. Quand Prescott a été construit, on a condamné ces souterrains, mais ils existent toujours. Il y a différentes façons d'y entrer, des passages secrets connus des seuls initiés. »

Elle me scrute intensément : « Dont, bien entendu, tu fais partie.

– Oui.

– Alors..., sourit-elle, qu'est-ce qu'on attend ? »

*

Comme les tunnels sentent fort le moisi, nous décidons que même nos tenues d'atelier sont trop chic pour pareille expédition. Selon notre plan, elle doit retourner à sa chambre, se changer et me retrouver dans le foyer de Baker. Pendant ce temps, je monte dans la mienne, j'y prends deux lampes torches et des stylos indélébiles avant d'enfiler mon jean et mon T-shirt les plus crasseux. Je la rejoins et la précède dans le sous-sol de Baker, à travers un dédale de pièces de rangement et de services pour parvenir enfin à une salle grillagée où le gardien entrepose meubles en surplus et malles appartenant aux élèves.

Cette salle est fermée en permanence par un cadenas, mais une partie du grillage a vraisemblablement été cisailée par des élèves de l'école il y a des décennies et précautionneusement remise à son emplacement. Ceux qui sont au courant savent comment la soulever, la faire glisser latéralement, s'insinuer par l'ouverture et la replacer à l'identique.

Une fois à l'intérieur, nous nous frayons un chemin à travers un amoncellement de lampes de bureau cassées, de commodes poussiéreuses et de fauteuils décrépits pour atteindre, dans le fond, une petite porte basse que l'on peut franchir en rampant. J'allume ma torche, ouvre et inspecte le passage.

Je prévient Liv : « Il va falloir se tortiller pour y entrer puis ramper pendant une petite dizaine de mètres.

– Il y a des rats ?

– J'espère que non. Je vais passer devant pour m'en assurer. »

Elle hoche la tête. J'entre, rampe sur le ventre et gagne le tunnel principal. Je me redresse alors, regarde autour de moi avant de l'appeler.

« La voie est libre ! »

Je lui fais signe de venir, utilise ma lumière pour lui éclairer le chemin, m'émerveille de constater qu'elle a de l'allure même quand elle progresse à quatre pattes. Tandis qu'elle se rapproche, je l'observe en me demandant ce qui m'a incité à la faire descendre ici. Pas le désir d'essayer de l'embrasser à nouveau... je ne suis pas bête à ce point ! Peut-être simplement pour être seul avec elle dans ce lieu inquiétant isolé du reste de l'école, et lui montrer quelque chose d'intéressant qu'elle n'a jamais vu. Rien d'aussi grandiose que de se tenir sur la passerelle d'Evans avec elle pendant qu'elle rend explicite le vitrail de Karlsdottír... mais peut-être plus intime.

Quand elle arrive et se relève, je lui montre les traces des chariots par terre et le puits du passe-plats par lequel la nourriture chaude montait à l'office. Puis, côte à côte, nous partons vers le sud dans le souterrain.

Il y règne une odeur froide et humide, mais il y fait également chaud, en raison des tuyaux par où transite la vapeur qui arrive aux radiateurs des bâtiments. Le sol est si sale que nous soulevons de la poussière en marchant. Nous sommes soulagés de ne pas sentir des crottes de rongeur sous nos pieds.

Tout en avançant, je fais courir la lumière de ma torche sur les parois pour lui montrer les couches successives de graffitis laissés par les élèves : inscriptions, dessins, peintures et bombages, dont certains remontent aux années 1960.

« Oh, s'émerveille-t-elle, c'est fantastique. La manière dont les strates se superposent, couche après couche. J'ai l'impression d'être une archéologue qui explore une culture ancienne. »

Heureux de la savoir aussi agréablement surprise, je pointe ma lumière sur un de mes graffitis préférés, tracé en rouge en grosses majuscules hardies : POURQUOI SUIS-JE LÀ ?

« J'y vois trois niveaux de lecture, lui dis-je. "Pourquoi suis-je venu me perdre dans ces satanés tunnels ?", "Pourquoi suis-je venu étudier dans cette école impitoyable ?" Et "Pourquoi suis-je en vie sur cette triste planète ?" »

– Profond, commente-t-elle.

– Les élèves de Delamere le sont depuis toujours. »

Elle s'esclaffe. « Mais il y a une couche d'inscriptions plus anciennes, dessous. Est-ce que tu arrives à les lire ? »

– Ah, le *pentimento* », dis-je pour lui montrer que je connais le terme. Je plisse les paupières, fixe l'endroit qu'elle me montre du doigt. « C'est sacrément effacé, mais je pense que ça dit : "Holden Caulfield est un geignard." »

– Eh bien, je suis totalement d'accord. Je n'ai jamais aimé ce livre. Les gens n'arrêtent pas de dire que c'est génial, mais j'en ai eu ma claque de son apitoiement sur lui-même et de la façon dont il traite constamment les autres d'imposteurs.

– Sacrilège !

– Tu n'es pas d'accord ?

– Non. *L'Attrape-cœurs* fonctionne toujours pour moi, même si je reconnais que ce vieux Holden a trop tendance à geindre par moments. Celui que je n'aime pas, c'est *Une paix séparée*.

– J'aurais pensé que tu l'aimerais.

– Parce que c'est puéril ?

– Qu'est-ce qui te déplaît ?

– La manière dont il essaye désespérément de paraître sensible. Je trouve aussi le roman très daté et je n'aime pas la façon dont le titre joue sur celui de Hemingway¹¹. »

Elle rit. « Tu ne trouves pas ça super, Joel, qu'on ait cette

conversation sur les mérites respectifs de romans classiques qui se passent dans des internats alors qu'on se trouve ici, dans ces tunnels oubliés de tous ?

– Si. C'est vraiment typique de Delamere, non ? »

Nous nous arrêtons devant d'autres échantillons de l'expression scolaire. Parmi les nombreuses déclarations d'amour et de concupiscence, nous trouvons :

IL EST TRÈS MIGNON. JE VEUX QUE CE SOIT LUI QUI ME PRENNE MA VIRGINITÉ. COMMENT DEMANDER PAREILLE CHOSE ? ET S'IL REFUSE ?

VOUS ALLEZ À UNE SOIRÉE DANSANTE ORGANISÉE DANS L'ÉCOLE, VOUS Baisez AVEC UN GARÇON ET LE LENDEMAIN IL VOUS IGNORE COMPLÈTEMENT.

JE FAIS UNE FIXATION SUR UNE FILLE QUI ROULE DES YEUX CHAQUE FOIS QU'ELLE ME VOIT. C'EST SA FAÇON DE ROULER DES YEUX QUI M'EXCITE. ELLE N'EN A AUCUNE IDÉE. MES AMIS ME TROUVENT RIDICULE.

AU SECOURS ! JE CROIS QUE MON CONSEILLER PÉDAGOGIQUE EN VEUT À MON CUL !

Nous trouvons aussi des expressions de dégoût (NANCY EST UNE FOUTUE SALOPE, ou JIM BASSET NE SAIT PAS EMBRASSER), de ressentiment (MS CLEGG EST UNE EMMERDEUSE !!), et une qui me laisse pantois (M. BISHOP EST ATTEINT GRAVE !).

Il y a des inscriptions dans des alphabets étrangers (hébreu, russe, coréen, chinois), de même que des notations musicales, des extraits de poésies variées, certaines classiques, d'autres ineptes écrites par des élèves.

Nous trouvons :

JE SAIS QUE JE VAIS MOURIR JEUNE ALORS POURQUOI NE PAS EN FINIR TOUT DE SUITE ?

TOUS MES AMIS PROCHES SE SONT MIS EN COUPLE EN

M'ABANDONNANT À MON TRISTE CÉLIBAT.

APRÈS DES MOIS D'ANGOISSE, J'AI COMPRIS QUE JE SUIS HÉTÉRO. QUEL ENNUI !

LA MOITIÉ DES FILLES DE L'ÉCOLE SOUFFRENT DE TROUBLES ALIMENTAIRES. UN QUART D'ENTRE ELLES SE SCARIFIENT. MAINTENANT MOI AUSSI. C'EST CONTAGIEUX !

« Tu as vu celle-là ? » me demande Liv. Elle lit une citation à haute voix dans un français magnifiquement accentué : « *“D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?¹²”* Si ce n'est pas de l'existentialisme ! »

Nous nous arrêtons devant une autre, en latin. Je la lis en prenant le ton le plus grave dont je suis capable.

Liv secoue la tête. « Qu'est-ce que ça signifie ?

– Mon latin est un peu rouillé, mais je vois le sens général. Quelque chose comme : “Si elle peut transpercer mon tendre cœur, pourquoi ne pourrais-je pas lui claquer la figure¹³ ?” » Je me tourne vers elle : « Il semblerait que quelqu'un de très érudit ait essuyé un refus. Je comprends parfaitement sa réaction. »

Elle me jette un coup d'œil rapide, hausse les épaules.

Pas si intelligente que ça, cette petite pique !

Cherchant à effacer ma pitoyable tentative pour intégrer dans notre dialogue le désir que j'éprouve pour elle, je tends l'index vers un dessin très vulgaire représentant un pénis en érection et une paire de couilles, sous lesquels sont inscrits, en caractères romains soigneusement calligraphiés, les mots *MANSUETA TENE*.

« Ça signifie : “Manier avec délicatesse”. On voit bien que le dessin et la légende sont l'œuvre de deux personnes différentes. Je parierais que c'est une fille, l'auteur du dessin. »

Elle glousse. « Ben voyons ! Comme si une fille se donnerait cette peine ! »

Ces échanges lourds de sous-entendus me rendent nerveux, peut-être parce que je sais qu'ils ne nous mèneront nulle part. Pour calmer un peu l'atmosphère, je lui dis que je vais demander à Justin de venir déchiffrer les inscriptions en grec. Elle trouve que c'est une bonne idée.

Poursuivant notre exploration, nous tombons sur ces trésors de sagesse scolaire :

JE SUIS UN ADO NON DÉSIÉ suivi de NOUS LE SOMMES TOUS ! SI SEULEMENT NOS PARENTS S'EN RENDAIENT COMPTE ! suivi à son tour par le plus triste de la série : J'AI FAIT LA CONNAISSANCE DE MA MÈRE BIOLOGIQUE. PENDANT LES DERNIÈRES VACANCES. J'AI CRU QUE NOUS BÂTISSIONS UNE SUPER RELATION. QUAND J'AI MENTIONNÉ INCIDEMMENT QUE JE SUIS GAY, ELLE EST PARTIE D'UN RIRE MÉPRISANT COMME SI ELLE ÉTAIT PLUTÔT CONTENTE DE M'AVOIR ABANDONNÉ. DEPUIS, JE NE VEUX PLUS LA VOIR.

Liv dirige sa torche vers le mur opposé. L'inscription :

SALUT SALOPES. CE SOIR, JE ME FAIS VIRER PAR LE CONSEIL DE DISCIPLINE.

« Celle-ci est vraiment poignante », me dit-elle en éclairant :

CETTE ÉCOLE VOUS BRISE. LA PRESSION EST ATROCE. JE DÉTESTE MON CAMARADE DE CHAMBRE ET L'ENTRAÎNEUR DE FOOT EST UN GUEULARD. JE SUIS UN MINABLE MAIS JE FAIS LE MAXIMUM POUR CACHER MA SOUFFRANCE. LA SEULE PERSONNE À QUI JE PEUX FAIRE CONFIANCE, C'EST MOI.

Suivie à son tour d'une série de dessins obscènes qui imitent des hiéroglyphes égyptiens : des séquences d'yeux, de cigognes et de gerbes de blé encadrant des personnages bâton qui se sodomisent.

« Je trouve que c'est bien, que les élèves descendent ici pour extérioriser ce qu'ils ressentent, me dit Liv.

– Ouais, mais il y a des trucs franchement déprimants.

– Déprimant, ce n'est pas grave, si le ressenti est réel. »

Et ce que je ressens pour toi, alors ? C'est réel ?

Quand l'humidité, le froid et la poussière commencent à nous peser, et que nous en avons assez de lire des graffitis, je me dis qu'il y a suffisamment longtemps que nous sommes là. Je m'apprête à lui annoncer qu'il est temps de sortir de cet enfer d'angoisses adolescentes quand elle se tourne vers moi.

« C'est comme si on explorait une caverne, tu ne trouves pas ? L'exploration souterraine, la spéléologie... je ne sais quel terme il faut employer. Parfois, j'essaye d'imaginer ce que ces gamins, en France, ont dû penser quand ils se sont retrouvés par hasard dans la grotte de Lascaux et qu'ils ont vu les gravures rupestres : des images de bisons, de chevaux, des hardes d'animaux sauvages. Des empreintes de mains aussi, des traces laissées par des peuples d'il y a trente mille ans. »

Ce qu'elle dit me plaît, comme la passion qu'elle y met.

Je réponds : « Je suis sûr qu'ils ont été abasourdis, mais je doute qu'ils en aient compris toutes les implications. »

Elle hoche la tête. « Il paraît que quand on a montré ces peintures rupestres à Picasso il a dit : "Nous n'avons rien inventé !" Comme si ces habitants du paléolithique avaient pratiqué l'art exactement comme lui : observé le monde avant de le dessiner comme ils le voyaient. » Elle se tourne vers moi. « C'est pour ça que tu m'as fait descendre ici, pour voir tout ça ?

– Je voulais sans doute que tu saches que les élèves de cette école ont toujours senti les mêmes choses que nous... plus ou moins. Quand nous lisons ce qu'ils ont écrit sur ces murs, nous le comprenons parfaitement. Nous pouvons saisir leurs pensées parce que les nôtres sont presque identiques. Ce qui tend juste à prouver que nous ne sommes peut-être pas aussi uniques que nous le croyons. Tout est inscrit ici, nos obsessions, nos inquiétudes... l'amour, le désir, le rejet, l'envie, la colère, associés au plaisir de jouer sur les mots et de faire des plaisanteries stupides. Beaucoup de ces inscriptions sont vulgaires, et plusieurs brillantes. Ouais, je pense que c'est ce que je voulais te montrer.

– Je crois que tu voulais aussi voir comment j'allais réagir, que c'était une sorte de test. » Elle me fixe du regard. « C'était ça, la raison, Joel ? Je sais que tu en avais une.

– Non, pas du tout une sorte de test. Je voulais juste partager ça avec toi, rien d'autre.

– Je suis heureuse que tu l'aies fait.

– Bon... avant de remonter, je me suis dit que nous pourrions ajouter quelque chose sur ces murs. Laisser une trace pour que les générations futures s'interrogent. Peut-être même pour les faire sourire. Chicche ?

– Chicche ! Tu as quelque chose pour écrire ? »

Un peu gêné, je hoche la tête en sortant de ma poche les stylos indélébiles noirs.

Elle rit. « J'aurais dû me douter que tu avais pensé à tout. » Elle en prend un. « O.K., allons-y.

– Il y a de la place, là. »

Elle secoue la tête. « Je pense que nous devrions garder ça secret : partir dans des directions opposées et écrire chacun dans notre coin, non ?

– Si tu veux... »

Je la suis des yeux pendant qu'elle s'éloigne dans le tunnel. Au bout d'une douzaine de mètres, elle se retourne.

« Tu ne regardes pas, hein ? »

Je promets et m'éloigne jusqu'à ce que je trouve un emplacement libre près du sol. Je m'agenouille et écris :

JE ME SENS PITOYABLE : JE SUIS AMOUREUX D'ELLE MAIS JE N'AI PAS LE COURAGE DE LE LUI DIRE. JE REGRETTE TANT QUE CE SOUTERRAIN N'AIT PAS ÉTÉ NOTRE « TUNNEL DE L'AMOUR¹⁴ » !

J'inscris mes initiales et la date avant de faire demi-tour pour la rejoindre.

*

Nous échangeons à peine une parole en revenant sur nos pas dans le tunnel principal, puis en regagnant le garde-meuble à plat ventre. Nous traversons l'amoncellement de malles, de pièces de mobilier cassées pour gagner le couloir du sous-sol, après quoi je replace soigneusement le panneau grillagé.

Dehors, à l'air libre de cet après-midi d'automne, nous respirons à pleins poumons.

« C'était très sympa, dit-elle en époussetant son jean. Un peu claustrophobique, mais ça valait amplement la peine. Merci encore de me l'avoir montré. » Elle me scrute ensuite du regard, comme elle l'a fait dans le tunnel quand elle m'a demandé pourquoi je l'y avais emmenée. « C'est un peu bizarre, qu'on ne se soit pas demandé ce qu'on a écrit.

– C'était ton idée de vouloir que ça reste secret.

– Je sais, mais tu n'es pas curieux, toi ?

– Bien sûr que si ! Mais je ne vais pas te le demander. » Je secoue la tête. « On pourrait mentir, tu sais. Ça aurait un côté intéressant : chacun de nous écrit quelque chose de personnel, puis ment à l'autre sur ce dont il s'agissait.

– Eh bien, moi, je ne vais pas te mentir, Joel. J'ai écrit un de mes vers préférés de William Blake : "Joie et peine en fin tissage mêlées".

– C'est très beau », lui dis-je, et je le pense vraiment, même si je me demande si c'est réellement ce qu'elle a écrit.

« Tu veux partager ton inscription ? Aucune obligation, bien sûr.

– Pas de problème. » Je m'évertue à trouver quelque chose qui va faire impression sur elle, et je réponds : « C'est une de mes citations préférées de Rilke, en fait : "Car le Beau n'est que le commencement du terrible, ce que tout juste nous pouvons supporter et nous l'admirons tant parce qu'il dédaigne de nous détruire¹⁵." »

Elle hoche la tête, comme impressionnée, mais à la façon dont elle lève les sourcils, je crois qu'elle sait que je lui ai menti.

« On fait des élèves sacrément littéraires, non ? remarque-t-elle d'un ton enjoué. J'aime beaucoup les citations, mais en fin de compte, ce ne sont que des béquilles.

– Il nous faut donc apprendre à trouver nos propres mots, pas vrai ? À inventer nos propres traces à laisser à la surface du globe.

– Oui, mais en attendant, les magnifiques citations de personnages célèbres feront l'affaire. Et peut-être que si on travaille très dur à notre art, toi à la glaise et moi à mes performances, les gens citeront un jour des choses que nous avons dites ou écrites. Et ce jour-là, nous serons immortels. »

*

Vendredi matin : les huit élèves que nous sommes sont réunis dans la classe de M. Bishop où nous attendons l'arrivée du professeur Rachel Kaplan, la femme au regard glacial et à la répartie dévastatrice.

Cinq minutes après l'heure, elle entre en se pavanant, accompagnée de M. B. Quel drôle de couple, elle avec son attitude de reine, lui de courtisan. J'emploierais bien l'image des braises qui couvent, mais cela ne suffirait pas à la dépeindre. Pas plus que ne le peut une description physique. Elle est solide, hommasse, presque trop musclée. Cheveux noirs coupés comme ceux d'un page avec une

frange qui lui descend aux sourcils. Sa manière de bouger est éloquente : *Je suis un rouleau compresseur, habituée à être encensée dans des universités prestigieuses. Je daigne aujourd'hui honorer de ma présence votre humble salle de classe d'internat.*

M. B. lui cède sa place en tête de table. Elle refuse du geste et, dans ce qui me frappe aussitôt comme un choix stratégique délibéré, s'installe directement en face de lui.

« Sur quoi travaillons-nous ? » demande-t-elle d'un ton autoritaire.

Courtney Mosgrove prend la parole. « *Au-delà du fleuve et sous les arbres.*

– Un texte faiblard et décadent, décrète Kaplan. Mais intéressant car il reflète le pitoyable déclin de son auteur. »

Et ainsi de suite. Presque tout ce qui sort de sa bouche est destiné à rabaisser. Elle nous dit à quel point elle méprise Hemingway, le considère comme un fossile de la littérature dont les livres n'ont guère à nous apprendre. « Mais si on accepte de passer outre à ses mascarades, ses inepties sur les courses de taureaux et la boxe, la chasse et la pêche, on trouve quand même, de loin en loin, quelques joyaux littéraires, du moins dans ses premiers écrits. »

Même si je ne l'aime pas, elle m'impressionne par son assurance. Voilà une enseignante qui sait exactement ce qu'elle pense. À l'inverse de M. B., qui encourage les prises de position divergentes, elle impose les siennes.

« Lisez Joyce, nous enjoint-elle. Apprenez l'allemand et lisez Thomas Mann. Apprenez le français et lisez Proust. Et lisez les Russes, toujours les Russes. Après, revenez à Hemingway et vous verrez la frilosité, la pusillanimité et la couardise. » Elle regarde M. B. droit dans les yeux. « Je sais que c'est un cours sur Hemingway, mais cela vous ennuerait-il que nous parlions d'autre chose ? »

Il a un haussement d'épaules docile. « Vous êtes l'invitée.

– Je désire vous parler de littérature en termes très généraux, de ce qu'elle représente dans ma vie, et de ce qu'elle peut représenter dans la vôtre si vous vous y vouez. Mes étudiantes de Hathaway m'adressent parfois ce reproche : “Vous êtes trop attachée à vos conceptions personnelles, Dr Kaplan. Vous ne semblez pas du tout vous intéresser aux nôtres.” Ce à quoi je rétorque : “Pour moi, la littérature représente une question de vie ou de mort, alors ne m'en tenez pas rigueur si je vous expose mes convictions. Cela ne me pose

pas de problème si ce que je vous dis ne vous convient pas. Il y a d'autres enseignants, dans cette université, qui professent des idées différentes. Mon rôle consiste à vous provoquer avec ce que je sais. Le vôtre à me comprendre." »

Je lève la main. M. B. me donne la parole.

« Je voudrais poser une question au professeur Kaplan. » Je me tourne vers elle. « Vous demandez à vos étudiants de se borner à vous écouter en restant muets ? »

Elle rit. « À m'écouter, oui ! À rester muets, jamais ! Je suis très exigeante en termes de travaux rendus. Les jeunes femmes qui suivent mes enseignements doivent rendre trois mémoires importants par trimestre. Les meilleurs sont ceux qui contestent mes positions. Je leur dis : "Comprenez ce que je vous dis et ensuite, attaquez-le. Attaquez-le bien et vous obtiendrez un A. Mais montrez-moi que vous n'avez pas compris et vous échouerez dans ma matière."

– C'est plutôt dur.

– Joel, je ne me trompe pas ? » Je hoche la tête. « Écoutez, Joel, le monde est dur et, comme je vous l'ai dit, la littérature représente pour moi une question de vie ou de mort. »

Je ne supporte pas sa manière prétentieuse de parler, ses tentatives pour nous intimider, la façon dont elle semble s'appropriier tout l'air qu'il y a dans la classe de M. B. Il affiche le visage d'un joueur de poker, mais je suis sûr que lui aussi est consterné. Venir ici, à Delamere, et s'exprimer de la sorte devant les élèves... pour qui elle se prend, bordel ?

Avant même que la cloche ait sonné, elle adresse un bref signe de tête à M. B., nous remercie de notre attention et s'en va de la même démarche arrogante qu'elle est venue. Quand elle n'est plus là, les huit élèves que nous sommes nous regardons tous en secouant la tête.

Je suis le premier à parler. « Elle le savait, qu'on étudiait Hemingway. En le rabaissant, elle nous rabaisse aussi.

– On peut voir les choses comme ça, dit M. B. Ou peut-être y a-t-il quelque chose que nous pouvons apprendre d'elle.

– *Quoi ?* » demandent aussitôt plusieurs d'entre nous.

« Je souhaite que vous y réfléchissiez. Pour la prochaine fois, vous m'écrirez trois cents mots sur ce que nous avons appris de la prestation du professeur Kaplan aujourd'hui, si tant est qu'elle nous ait appris quelque chose. »

Zoe Fogg prend la parole. « Je peux vous le dire tout de suite, ce qu'elle m'a appris. Je plains les filles qui vont à Hathaway et qui suivent les cours de ce monstre ! »

M. B. sourit. « Oui, un monstre... *mais peut-être un monstre sacré*¹⁶ », la reprend-il en désamorçant notre indignation par son sourire. « Maintenant, vous commencez peut-être à comprendre pourquoi j'ai choisi d'enseigner ici et non pas dans une université. »

*

Dès le vendredi après-midi, tout Delamere parle de Rachel Kaplan. Comme si la communauté de notre école ne pouvait parler de rien d'autre. Il semble qu'elle ait prodigué des encouragements, voire qu'elle ait été courtoise dans certaines des classes où elle s'est rendue, alors que dans d'autres, elle s'est comportée avec la prétention supérieure qu'elle a affichée chez M. B.

La co-responsable de la LGBT, Salome Connors, à qui échoit la tâche d'escorter Kaplan sur le campus, affirme qu'elle s'est référée à certains enseignants de Delamere en utilisant le qualificatif de « stupides ».

« “Je ne peux pas croire qu'ils enseignent encore Susan Sontag”, la cite Salome en imitant ses attitudes majestueuses. “Plus personne ne la lit. Elle et moi étions ennemies, mais maintenant qu'elle est morte, je lui pardonne ses nombreuses cruautés à mon égard. Toutefois, il y a une chose que je ne pardonne pas : elle n'a jamais fait son *coming out* de manière franche. Elle y est venue à la fin de sa vie, tel un misérable ver de terre. Même sans parler de sa couardise, je ne comprends pas comment on peut avoir envie de l'étudier.” »

Hemingway, Sontag... tout le monde, semble-t-il, est lâche, tout le monde mérite d'être taillé en pièces à l'exception, bien entendu, du professeur Rachel Kaplan, Tyran, Tueuse de Géants, Suprême Tailleuse en pièces.

*

Dimanche matin : Kate et moi sommes assis dans l'auditorium Steiner où nous attendons que commence la réunion de la LGBT parrainée et présentée par Kaplan et Moriko. Quand j'aperçois Liv qui entre dans la salle, je lui fais signe de nous rejoindre. Pendant qu'elle se dirige vers nous, j'exhorte Kate à bien se tenir.

« Peut-être même que tu vas l'apprécier », je lui murmure tandis que Liv s'installe à ma droite.

Je trouve étrange d'être assis entre elles, de procéder aux présentations, d'observer comme de part et d'autre elles font assaut de politesse.

« J'entends sans arrêt mentionner ton nom, lui dit Kate.

– Joel n'arrête pas de parler de toi, répond Liv.

– Surtout en bien, j'espère. »

Liv sourit. « Toujours en bien ! Évidemment !

– Tu sais, on le taquine quand il se met à parler de toi. Ce qui, je dois te l'avouer, arrive constamment. »

En partie parce que je me sens gêné, mais également pour les amuser, je fais semblant de me tasser sur mon siège.

« Après un premier contact difficile, on est devenus amis », affirme Liv qui se tourne vers moi : « Ce n'est pas vrai, Joel ?

– Si.

– Il ne cesse de me dire que tu es sa meilleure amie sur le campus. Alors c'est super de te rencontrer enfin. »

Je décide qu'il est temps de mettre un terme à ces âneries et je me tourne vers Kate : « Liv s'est inscrite aux deux journées d'atelier de Moriko. » Puis vers Liv : « Comment ça s'est passé ? »

Elle se mord la lèvre. « Mitigé. Il y a eu de grands moments. Comme quand elle nous a conduits dans les bois pour marcher au milieu des arbres et donner libre cours à nos émotions.

– Un exercice de relaxation ? » demande Kate.

Liv hoche la tête. « Pour nous relaxer, ça nous a relaxés. Mais après, elle n'y est pas allée de main morte. Elle a une sorte de mantra qu'elle appelle E.D.T. Endurance, Discipline, Transcendance. Elle n'a pas arrêté de nous parler de ça et de la douleur. Elle dit que l'artiste qui se livre à une performance est comme le taureau à la corrida, le boxeur sur le ring, le chrétien au Colisée face aux mâchoires du lion. Elle dit : "Nous prenons des risques et souffrons pour que nos spectateurs se consolent de la grisaille de leur existence. Nous endurons la douleur, devenons la douleur, nous nous l'infligeons. Après, nous la leur montrons, nous la leur montrons ! Nous parvenons à faire en sorte qu'ils la sentent aussi ! Nous le faisons afin que, quand nous en terminons, ils puissent se sentir en sécurité."

– Alors c'est ça, son art : le risque et la douleur ? demande Kate.

– Pour l'essentiel. Je pense qu'elle défend bien ce concept. Mais certains des élèves n'ont pas compris. Quatre sont partis. Ce n'était pas grave puisque ça lui a permis de se concentrer sur les trois qui sont restés. »

Je lui demande : « Est-ce que tu adhères à sa théorie de la souffrance ? »

Liv fait oui de la tête. « J'ai essayé de comprendre ce qu'elle voulait dire.

– Tu as réussi ? »

Elle a un vague mouvement de la main. « Plus ou moins.

– Eh ben ! Un sacré atelier, on dirait, dit Kate. Je trouve que tu as été courageuse de tenir jusqu'au bout. »

Je suis content de la manière dont la glace a l'air de fondre entre elles. J'ose même envisager qu'il y ait une chance qu'elles deviennent amies.

Liv poursuit : « Moriko est exigeante, parfois même cruelle. Elle veut qu'on lui donne tout ce qu'on a. Elle dit : "Oui, je sais bien que c'est douloureux, mais c'est comme cela qu'on devient artiste. Tu te saisis de ta douleur et tu la transformes."

– On croirait entendre Hemingway », leur dis-je.

Kate pouffe de rire. « On croirait entendre Morrissey, notre entraîneur.

– Chacun a préparé un projet. Elle n'a pas beaucoup apprécié le mien.

– J'en suis désolé.

– Ça ne t'a pas écoeurée ? demande Kate.

– Si, bien sûr. Parce que c'est une de mes héroïnes. J'ai un respect total pour son travail. Ç'aurait été agréable de recevoir des encouragements. » Liv se mord à nouveau la lèvre. « Il y a eu des moments, hier en particulier, où j'ai vraiment été dégoûtée.

– Sa compagne aussi en a dégoûté beaucoup. » Kate me décoche un coup de coude. « Raconte à Liv ce qui s'est passé dans ton séminaire.

– Ce n'était pas très joli. » Juste au moment où je m'apprête à raconter, je m'attire un « *chuuut* » de la part d'une fille qui se trouve dans la rangée devant moi.

« Je te raconterai plus tard. Les voilà. »

L'auditorium se fait silencieux quand les professeurs Kaplan et Moriko montent sur la scène accompagnées des co-responsables de la

LGBT, Sean Burke et Salome Connors. Tous les quatre s'installent à une table, les célèbres invitées au milieu, Sean et Salome à chaque extrémité. C'est le décor habituel de ce genre d'interventions : micros, verres, carafes d'eau.

C'est la première fois que je vois Moriko. J'ai vu des photos, mais elles ne rendaient pas bien le côté gamine abandonnée. Je suis frappé par sa peau d'une blancheur de porcelaine et son demi-sourire malicieux. Puis, au moment où, dans un geste très spectaculaire, elle déroule le foulard noir qui lui couvre la tête, un cri collectif étouffé accueille la révélation d'un crâne entièrement chauve.

Salome présente le débat :

« Merci à tous et à toutes d'être venus. Je pense que ce doit être la plus grosse affluence jamais réunie par une manifestation organisée sous l'égide de la LGBT. Nous remercions chaleureusement nos remarquables invitées d'être parmi nous aujourd'hui. Ce sera leur ultime apparition du week-end. Nous leur avons demandé de dire quelques mots sur les trois jours qu'elles ont passés avec nous, après quoi la salle pourra poser des questions. »

En les écoutant, je suis frappé par leurs différences : Rachel, musclée, cheveux noirs ; Moriko, fragile, crâne rasé. Mais même si Rachel a un côté camionneur, Moriko me frappe comme étant la plus forte des deux. Je suis également intrigué par le contraste prononcé entre sa petite voix chantante aux inflexions japonaises et la force intérieure qu'elle diffuse. Pendant qu'elle parle, je pense à la façon dont une soprano talentueuse, disons, peut envoûter son auditoire. Pour moi, c'est Moriko, frêlement féminine, l'élément le plus marquant du duo, tandis que Rachel, solidement masculine, paraît creuse et prétentieuse.

« C'est une très belle école que vous avez là, nous dit Moriko. Mais je me demande si elle n'est peut-être pas trop belle. Hathaway est belle aussi, Rachel et moi nous y sentons très bien. Pourtant, il y a des moments où les aspérités rugueuses de ma vie antérieure me manquent. Saviez-vous que j'ai été une jeune punk qui vivait dans la rue ? » Elle a un petit rire. « Oui, une ado punk paumée dans les rues d'Osaka. Une lesbienne méprisée. Dépendante à l'héroïne, aussi. Oui, oui ! C'est vrai ! Toutes les méchancetés, toutes les accusations malveillantes qu'on colporte sur moi... tout cela est vrai. Et je n'oublie jamais d'où je viens parce que c'est la source de mon art.

– Et la source de sa dureté », me murmure Liv.

Les questions de la salle ne sont pas très intéressantes et les réponses des deux invitées plutôt désinvoltes. Rachel, en particulier, s’amuse avec les spectateurs :

« Comment c’est, d’être des lesbiennes célèbres ? »

Rachel (scrutant la salle du regard) : « Vous parlez de nous ? Je n’étais pas au courant. » (rires)

« Avez-vous l’intention de vous marier ? »

Rachel : « Je crois que nous attendons toutes les deux que l’autre fasse sa demande. » (rires)

« Comment Hathaway a-t-elle obtenu sa réputation d’université qui accueille les étudiantes LGBT ? »

Rachel : « Les LGBT savent qu’elles n’ont rien à craindre à Hathaway. C’est un des aspects qui les y attirent. » (Un temps de silence.) « Bien sûr, il y a aussi un corps professoral brillant.

– Après trois jours passés ici, quelle impression garderez-vous de Delamere ? »

Rachel : « Magnifique campus. Élèves intelligents. Encadrement... sans commentaire. »

Moriko : « C’est le pensionnat de mes rêves.

– Qu’est-ce qui vous permet de rester ensemble ? »

Moriko : « Le fait de résister à la tentation d’être possessives. » (Souriant à Rachel :) « De comprendre qu’être amoureuses ne signifie pas avoir les fers aux pieds. »

Rachel (souriant à Moriko) : « De savoir que si nous prions toutes les deux dans de nombreuses églises, nous ne vénérons que dans une cathédrale. »

La réunion se clôt sur cette étrange déclaration. Pendant que Kate et moi continuons d’applaudir, et que les élèves convergent vers la scène pour demander au professeur Kaplan de leur dédicacer son livre sur Sylvia Plath, Liv grommelle : « Il faut que j’y aille. » Elle se glisse promptement vers l’extrémité du rang et se rue dehors par la porte de service.

*

Kate et moi marchons vers Prescott. Je lui demande ce qu’elle en a pensé.

« Des visiteuses ?

– Oh, allez ! Tu sais très bien de qui je veux parler. »

Elle sourit. « Bon. Elle est très attirante et a visiblement un tempérament artistique. Des yeux et des pommettes extraordinaires, comme tu le dis si bien. Elle a été très sympathique. Je comprends pourquoi tu l'apprécies. Mais je n'en démords pas, sur son côté instable. Je continue de penser que j'avais raison, là-dessus.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Tout ce couplet sur la douleur : le taureau à la corrida, le boxeur sur le ring. Des conneries éculées, tout droit sorties du théâtre de la cruauté. D'accord, elle citait Moriko, mais il est clair qu'elle adhère pleinement. Sans oublier la façon dont elle a réagi durant la séance des questions et réponses. Elle semblait hypnotisée. Peut-être a-t-elle des tendances lesbiennes. Il n'y a rien de mal à ça, bien sûr, mais si j'étais toi, je ne nourrirais pas d'illusions romantiques. D'autre part, je n'ai pas follement apprécié qu'elle parte brutalement sans prendre la peine de me dire au revoir. » Elle fait claquer ses doigts. « Disparue... comme dans un nuage de fumée.

– Ne sois pas aussi sévère. Elle a des tonnes de boulot.

– Et nous pas ? Quelles matières elle a prises, d'ailleurs ?

– Trois principales : littérature française du ^{xx}e siècle, poésie et formes poétiques contemporaines avec Akers, et chorégraphie avec Ms Mars. Plus histoire de l'Asie contemporaine, et biologie comme matière scientifique imposée.

– Des sports ?

– Elle suit des cours de danse classique.

– Pas de sport de compétition, alors.

– Nous ne pouvons pas tous être de grands sportifs.

– Membre de clubs ? »

Je hausse les épaules. « Elle consacre beaucoup de temps à faire du tissage. Elle a son propre métier dans l'atelier des textiles.

– Alors... serait-elle Pénélope tissant ton linceul ? » Elle lève un sourcil. « Ou Arachné ?

– Tu es méchante !

– *Pourquoi ?*

– Tu suggères qu'elle ressemble à une araignée ?

– J'ai dit qu'elle était sympathique, que je l'aimais bien.

– Non, Kate, tu n'as pas dit ça. Tu as dit que tu comprenais

pourquoi *moi*, je l'apprécie. »

Haussement d'épaules. « Oh, si c'est ce que tu as décidé de croire...

– “Si c'est ce que tu as décidé de croire” : ton refrain favori, hein, quand tu te sens coincée ? »

Elle se tourne vers moi, le ton de sa voix s'adoucit : « Je ne me sens pas coincée par toi, Joel. Nous n'essayons pas de nous coincer. Nous sommes amis. Alors s'il te plaît, crois-moi quand je te dis que je te souhaite bonne chance pour le genre de relation que tu parviendras à établir avec Liv. » Elle m'embrasse sur la joue. « Maintenant, c'est *moi* qui dois partir. J'ai des tonnes de travail en retard, y compris un papier à finir pour mon séminaire de dramaturgie. Bon appétit. À demain à la cafèt' à l'heure habituelle. » Et avant que j'aie eu le temps de répondre, elle part en courant.

*

Ms Chen m'appelle dans son bureau, une petite pièce qui donne sur l'atelier de poterie. Remplie de céramiques façonnées par les élèves, mais aussi par elle : belles, austères, hautes, coniques, des récipients de porcelaine élancés, en général enduits de son vernis personnel, ivoire, semi-brillant. Il y a un meuble de travail en désordre, une bibliothèque qui va du sol au plafond, pleine de livres de poterie, et un vieux canapé recouvert de velours côtelé bourgogne, élimé par des générations de fessiers d'élèves.

« Joel, vous avez appris à bien tourner vos pièces. Vous me l'avez prouvé. Honnêtement, je ne peux rien trouver à redire à votre travail. Alors, que désirez-vous faire, maintenant ? Si vous voulez bien me l'expliquer à nouveau. »

Pendant que je lui expose que je veux fabriquer des pièces abîmées ou tordues, elle me regarde en plissant les yeux comme si elle ne comprenait pas. Puis elle me surprend car elle a, semble-t-il, très bien compris.

« J'ignore si vous le savez, Joel, mais quand j'étais en dernière année à l'université, j'ai étudié avec Aaron Gratowsky. » Elle montre du doigt le diplôme, accroché sur le mur opposé, qui lui a été délivré par l'Université des Arts de Californie.

« Aaron était mon mentor. Il s'intéressait particulièrement à moi, voulait m'aider à me révéler artistiquement. Dieu sait pour quelle raison. Il m'aimait bien, il faut croire. Je me suis toujours considérée

comme une simple potière, et lui, évidemment, me voyait comme une grande sculpteuse de céramiques. Il ressassait à n'en plus finir son horreur du mot "poterie". Il disait que ce terme évoquait pour lui l'image de l'humble artisan penché sur son tour pour produire des récipients... et il détestait les récipients presque autant qu'il détestait l'humilité. Nous nous disputions. Je maintenais, et je maintiens toujours, que la poterie est de la sculpture, que les récipients sont des sculptures. Il me répondait que non, que quelle qu'en soit la qualité intrinsèque, ce ne sont que des produits fabriqués par des artisans. Il n'avait que mépris pour eux. Pas pour le travail de l'artisan, pour l'objet artisanal.

– Le vieux débat éculé de l'artisanat opposé à l'art.

– Vieux, oui, Joel, mais pas éculé. Les concepts en jeu sont importants, et le débat ne sera peut-être jamais clos.

– Désolé. Je ne voulais pas rabaisser...

– Aucune importance. Au début du trimestre, vous m'avez dit que vous vouliez façonner des pièces abîmées, des pièces tordues, des pièces éventrées. Et je vous ai répondu que je ne voulais pas que vous alliez dans cette direction tant que vous ne m'auriez pas prouvé que vous étiez capable de fabriquer des pièces irréprochables. C'est ce que vous avez fait, et vous avez démontré une très grande discipline d'artisan. Nous sommes à peine à la moitié du trimestre, mais pour cette seule raison, je suis d'ores et déjà prête à vous décerner un A. » Elle sourit. « Vous savez, dans les écoles d'art au niveau universitaire, tout le monde aspire aujourd'hui à devenir un grand artiste et à stupéfier la planète. Et tous ceux qui travaillent la céramique aspirent à devenir un Aaron Gratosky. Je ne vois pas beaucoup d'élèves de ce genre, dans notre école. Presque tous ceux qui s'inscrivent à mes cours veulent apprendre à fabriquer des récipients qui auront une utilité. Vous êtes plus ambitieux. Vous voulez utiliser l'argile dans un but artistique. Gratosky apprécierait cette ambition. Alors voici le marché que je vous propose : vous m'avez prouvé que vous êtes un artisan. Maintenant, prouvez-moi que vous êtes un artiste. Et je vous noterai en conséquence.

– Marché conclu !

– Très bien ! Mais n'oubliez pas une chose : l'art est difficile, exigeant, dangereux même, parfois. Aaron m'a mise au défi de devenir une artiste. Il m'a poussée fort dans ce sens. Sous son influence

tutélaire, j'ai donné mon maximum. À ses yeux, j'ai échoué... mais aux miens, non. J'ai découvert une chose : ce qu'il voulait que je devienne ne correspondait pas à celle que j'étais. Peut-être n'avais-je pas l'ambition nécessaire. Qui sait ? Mais je n'ai pas de regrets. J'aime ce que je fais et j'aime ce que je façonne. Plus que tout, j'adore enseigner. Pour moi, il n'existe pas de plus grande satisfaction que de guider et d'enrichir des élèves talentueux. C'est aussi enivrant que de produire des œuvres d'art. »

Je vois de la buée dans ses yeux.

« Aujourd'hui, votre tour est venu, Joel. Appliquez votre savoir-faire à ces poteries détruites, endommagées, éventrées que vous aspirez tant à fabriquer. Développez des idées fortes, exécutez-les avec force. Mais ne vous attendez pas à ce que tout tombe du ciel. Ambition et détermination ne suffiront pas. Présentez-moi des pièces uniques et vous garderez votre A. Vous me dites que vous voulez faire de l'art : montrez-m'en ! » Elle sourit. « Pour cela, vous avez ma bénédiction. »

Je suis interloqué. Moi, Joel Barlev, grande gueule, rebelle face aux professeurs, le garçon qui ne ferme jamais son clapet. Mes yeux rencontrent ceux de Ms Chen, je suis ému par ses paroles et je l'estime de s'être dévoilée avec autant de sincérité.

« Merci », lui dis-je.

Je me lève, je suis sur le seuil quand elle me rappelle.

« Une dernière chose. La nouvelle n'a pas encore été annoncée, mais je vais vous en donner la primeur. Aaron Gratowsky va nous rendre visite cet hiver. Je le lui ai demandé à maintes reprises et, cette année, il a fini par accepter. Il restera là pendant une semaine dans le cadre de notre programme Artistes en Résidence, il habitera au-dessus, dans le logement des A.E.R. Quand il sera là, c'est vous que je chargerai de l'accompagner et de l'aider. Vous devrez le guider partout, préparer sa glaise, nettoyer derrière lui, faire tout ce qu'il sera nécessaire de faire. C'est un homme remarquable. Vous apprendrez énormément à son contact, y compris ce que cela signifie de dédier sa vie à l'art. Il n'est pas non plus exclu que vous soyez traité avec quelque rudesse. C'est un homme difficile, qui n'est pas toujours gentil. Je le sais de par mon expérience personnelle. Mais je pense que pour vous, ces désagréments seront largement compensés. Ce sera pour vous une semaine inoubliable. Bon... qu'en dites-vous ?

– Être l'assistant d'Aaron Gratowsky pendant une semaine... ce serait comme un rêve.

– C'est bien ce que je me disais.

– Merci, Ms Chen. Merci de votre confiance. Je vous en suis très reconnaissant.

– Tout le plaisir est pour moi, Joel. Maintenant, retournez à l'atelier et montrez-moi ce que vous êtes capable de faire avec de l'argile. »

*

Kate et moi nous tenons au milieu de divers groupes assemblés devant le Brek. Nous participons à l'attente traditionnelle quand un conseil de discipline se réunit : l'élève sous la menace de la sanction, ses amis et ceux qui le soutiennent autour de lui pour connaître son sort ; un autre groupe qui comprend la victime, ses amis et ceux qui ont quelque chose à défendre dans cette affaire ; plus divers voyeurs tels que Kate et moi, répartis à la périphérie en grappes de deux ou trois.

La scène est identique à celle à laquelle nous avons assisté à l'occasion de ce que nous appelons tous les deux « le soir des étourneaux », mais il fait plus sombre et plus froid puisque l'automne est plus avancé, et la circonstance est plus lugubre en raison de la nature repoussante de la transgression présumée. Ce soir, au lieu de nuées d'étourneaux qui assombrissent le ciel, des corneilles, perchées sur les arbres environnants, emplissent l'air de leurs croassements funèbres.

Notre chef de classe, Tori Tobin, est en larmes. Son foulard Hermès omniprésent est mal noué, son rouge à lèvres posé de travers. Elle paraît vaincue, sachant d'avance qu'aucun doute ne subsiste quant au dénouement. Même si le garçon sur lequel va statuer le conseil est un élève de dernière année populaire, l'école applique la politique de tolérance zéro en cas de sévices. L'expulsion est inévitable.

Ce soir, l'« ange déchu » est Roger Daggett, demi offensif vedette de l'équipe de foot américain et brute notoire des bâtiments-dortoir, inventeur et utilisateur d'une technique de harcèlement révoltante qu'il appelle « la machine à écrire ». Assis à califourchon sur un élève plus faible que lui, il épelle une insulte (par exemple : TU ES UNE SALE MERDE PUANTE) en accompagnant chacune des lettres d'un

coup violent appliqué à l'aide d'un doigt raidi dans la poitrine ou le ventre de sa victime, comme s'il tapait les lettres sur un clavier. Après quoi, pour finir en beauté, il applique une légère claque méprisante sur la figure de sa victime pour symboliser le retour du chariot. La machine à écrire, prétend-il, n'a pas pour fonction d'infliger de la douleur, mais uniquement d'humilier la victime.

Cette semaine, un élève de première année du bâtiment de Daggett en a finalement eu assez. Il l'a courageusement dénoncé aux surveillants du bâtiment qui, à leur tour, ont convoqué un conseil de discipline avec pour résultat que le populaire joueur vedette va repartir chez lui.

Je demande à Kate : « Pourquoi on vient toujours assister à ça ? »

– Oh, tu sais bien... c'est à cause de la *Schadenfreude* », me répond-elle. Son haleine dessine un nuage dans l'air glacial.

« J'ai l'impression qu'il y en a beaucoup ces temps derniers.

– Ç'a toujours été le cas. C'est un des plaisirs qui distinguent l'être humain. Les dramaturges grecs en jouaient. *Hubris/atê/nemesis*, arrogance/folie/châtiment. Le désir de voir les rois renversés. Le désir de les voir agoniser en roulant dans la poussière.

– Et quelle piètre image de roi il donne », dis-je en désignant Daggett et ses acolytes, parmi lesquels sa petite amie, Holly Remarque, membre de la bande des filles branchées et probable Delamour.

« Ouais. Pitoyable.

– J'en ai assez. Pas toi ? » Elle hoche la tête. « Fichons le camp.

– D'accord. Et scellons un pacte : plus jamais on ne se mêlera à cette foule stupide. »

Nous cognons nos poings l'un contre l'autre et repartons vers nos bâtiments.

*

Liv paraît distante. Quand je passe la voir dans l'atelier des textiles pour lui raconter mon fabuleux entretien avec Ms Chen, elle sourit et opine à bon escient, mais j'ai le sentiment qu'elle est préoccupée. Je suis particulièrement déçu qu'elle ne voie pas une correspondance évidente entre son passage de la danse classique à la performance artistique et le mien de la poterie à la sculpture abstraite.

« C'est certain, nous progressons tous les deux, m'accorde-t-elle.

Mais le changement que tu as opéré a été accueilli favorablement. Le mien, non.

– Est-ce que cela rend le tien plus noble ?

– Bien sûr que non. Je soulignais juste la différence. »

J'en espérais davantage de sa part, la reconnaissance que nous en étions plus ou moins au même point. Mais je comprends pourquoi elle ne voit pas les choses ainsi, car elle a le sentiment d'être seule alors que je bénéficie d'un soutien institutionnel.

En m'en retournant au studio de céramique, je m'exhorte à ne pas me sentir blessé, à ne pas laisser les commentaires de Kate miner mes sentiments pour Liv. D'accord, Liv est « instable ». Mais je pense qu'il serait plus exact de dire « passionnée ». En plus de la splendeur de ses yeux et de la beauté de ses pommettes, je décrète que c'est cette attitude extrême, cette passion pour l'art et pour la vie qui la rend si attirante.

*

Une heure plus tard, assis devant une table à dessin, je travaille sur des croquis en me demandant si je ne ferais pas mieux de tracer une simple esquisse d'une pièce mutilée, ou d'en fabriquer une avant de la déformer de manière aléatoire, lorsque Liv entre, l'air contente d'elle.

« Joel, viens, je veux te montrer quelque chose. »

Je retourne sur ses talons dans le studio des textiles. La première chose que je remarque, c'est que son métier à tisser est nu. Puis je vois la tapisserie posée sur une des tables.

« Finie ! m'annonce-t-elle en pointant l'index dessus. Je viens de coudre la lisière. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle pose sa main sur mon épaule et s'appuie contre moi tandis que nos regards sont fixés sur la tapisserie. Son geste, spontané et affectueux, me fait un bien fou.

J'ai toujours considéré son travail comme une représentation abstraite d'une pièce d'eau qui ondule doucement. Maintenant qu'il est achevé, j'en distingue vraiment le courant.

« J'aime le mouvement, l'aspect liquide. La surface est superbe, très élégante. Mais je détecte aussi un élément de profondeur. Je la décrirais presque...

– Comment ?

– Je ne sais pas, comme... abyssale. »

Elle me serre contre elle. « Ce que tu me dis me fait très plaisir, Joel. Merci !

– J’espère que tu éprouves un sentiment de triomphe. Tu devrais.

– Oui, mais je dois t’avouer qu’il y a eu des moments, durant la période de tissage, où j’ai douté.

– Tu as réalisé ce que tu avais décidé de faire. Qu’est-ce qu’il peut y avoir de mieux que ça ?

– Pas grand-chose », acquiesce-t-elle en imprimant sur mon biceps un petit pincement très excitant.

*

« J’espère qu’elle ne te vampe pas, me dit Justin en secouant la tête. Elle doit savoir ce que ça signifie, de pincer le bras d’un garçon comme ça. »

Nous sommes assis à Mifune Thai, le seul restaurant asiatique de la ville, où nous tentons sans grand succès d’engloutir des nouilles insaisissables, de les extirper de nos bols avec les baguettes avant de les aspirer en nous efforçant toutefois de rester distingués. Ce dîner est un peu une célébration. Nous avons tous les deux posté aujourd’hui notre candidature à la campagne de recrutement anticipée, lui à Yale, moi à Oberlin, ainsi que nos engagements signés à intégrer ces universités si elles nous acceptent.

Je lui demande : « Ça signifie quoi, alors, quand on pince un garçon comme ça ? Tu sais, *exactement* ? »

Il a l’air de bien s’amuser. « Tu joues les naïfs, c’est ça ?

– N-non. Je voudrais vraiment que tu m’expliques. »

Il aspire bruyamment d’autres nouilles dont la moitié retombent dans son bol. « Cela signifie que le garçon va sûrement bander comme un taureau.

– Et alors ?

– Alors, la fille devrait être disposée à le soulager.

– C’est vrai ? C’est comme ça que ça fonctionne ?

– C’est comme ça que ça *devrait* fonctionner.

– “Disposée à le soulager”... J’admire ton choix de mots, Justin. Quel raffinement. Mais suppose que la fille ne soit pas *disposée* ? Cela fait-il nécessairement d’elle une vamp ? »

Il hausse les épaules. « Ce n’est pas exclu.

– Hum. Eh bien, il faut que tu saches qu’elle m’a fait cadeau de sa

tapissierie, elle l'a roulée et me l'a remise. Le pincement de biceps s'inscrivait dans le don. C'est comme ça que je l'ai compris. À propos, elle l'appelle *Ta panta rhei*.

– Héraclite. »

Je confirme. « Elle l'a signée, y a inscrit le titre et me l'a dédicacée au verso. Si ça ne te dérange pas, j'aimerais l'accrocher au mur en face de notre grand miroir. C'est elle qui me l'a suggéré. Comme ça, je pourrais la voir de mon bureau et de mon lit. »

Il me scrute du regard.

« J'ai dit quelque chose de bizarre ?

– Je ne savais pas qu'elle était venue dans notre chambre.

– Si. Porte ouverte, lumières allumées, trois pieds par terre. En tout bien tout honneur. Dis-moi, Justin, quel genre de vamp est-elle ? Le genre séductrice sans scrupule qui exploite les mâles ? Ou l'autre, le genre suceuse de sang ?

– Je ne...

– J'ai quelque chose à t'apprendre. Liv Anders n'est pas une vamp. C'est une fille très gentille comme tu me l'as toujours dit. C'est également une artiste de grand talent. Et je te le dis sans aucune honte, en dépit de ce que toi et Kate semblez croire, je suis probablement amoureux d'elle... dans le style chiot débordant d'affection, bien sûr.

– C'est vrai ?

– J'ai mal choisi mes mots ?

– J'ai cru discerner une trace d'ironie.

– Bon, alors je te le dis autrement. Je crois que je l'aime. »

Il hoche la tête. « Je perçois la différence. Et j'aime bien ta façon de le dire aussi.

– Merci. Maintenant, parlons un peu des D. Samedi, ce sera le week-end de Thanksgiving¹⁷, Kate et moi avons rendez-vous à New York avec son informatrice, l'ancienne élève de Delamere. Je monterai de Washington, nous nous retrouverons l'après-midi et, après, je reprendrai le train pour rentrer chez moi. Ou mieux encore, si je parviens à m'organiser, je passerai la nuit en ville.

– Tu seras le bienvenu chez nous.

– Tu es sûr que ça ne dérangera pas ta famille ?

– Ils t'adorent, Joel. Nous t'adorons tous. Tu devrais le savoir depuis le temps.

– Il faut croire que je manque toujours d'assurance.

– Ouais. » Il rit. « Est-ce que ça poserait un problème, si je me joignais à vous ? J'aimerais bien me faire une idée sur cette informatrice par moi-même.

– Je demanderai à Kate. Elle sera sûrement d'accord. »

Il acquiesce. « Ça pourrait faire un scoop fabuleux. J'ai entendu des choses, sur les D, avant même d'intégrer l'école. Tout le monde fait des plaisanteries sur elles, mais il y a peu de gens qui croient en leur existence. Un sex club de filles à Delamere : qui irait imaginer une chose pareille ? Je me dis qu'il faut l'enregistrer, cette ancienne élève. Je sais qu'elle ne veut pas que son nom soit mentionné, mais il nous faudra peut-être une preuve que nous n'avons pas tout inventé. »

*

Kate et moi sommes assis dans un angle à la cafèt'. Je vois bien qu'elle est nerveuse à la façon dont ses yeux se tournent de tous côtés. C'est la quatrième heure de la matinée et la cafétéria est presque pleine. Un quartet d'enseignants papotent à la table voisine.

« Est-ce qu'il veut l'enregistrer en vidéo ? me demande-t-elle. Tu sais, éclairée à contre-jour comme un lanceur d'alerte dans un bulletin d'informations à la télévision ?

– Je pense qu'un enregistrement audio suffira.

– Très bien ! Parce qu'à mon avis, une vidéo la ferait flipper. » Elle baisse la voix et chuchote. « Je veux qu'on réussisse, Joel. Mais je ne veux pas que ça débouche sur un conseil de discipline majeur. Ça pourrait vraiment pourrir nos chances, pour l'université.

– C'est pour ça qu'il nous faut des preuves. Personne ne pourra prétendre qu'on discrédite l'école si tout ce qu'on écrit est vrai.

– Tu crois que la vérité constitue vraiment une défense ? » Elle finit d'avaler son café.

« Je ne peux pas y arriver sans toi, Kate. C'est toi, mon contact. Tout ce que je te demande, c'est de nous présenter, et après tu pars si tu veux. Et même si tu restes, rien ne t'oblige à signer l'article. Justin et moi le ferons.

– Hé, je ne veux pas avoir d'ennuis, mais je ne veux pas que tu en aies non plus. » Elle secoue la tête. « Pourquoi tu t'emballes à ce point pour cette histoire, de toute façon ?

– C'est l'attrait du sang. Et, je l'avoue, une once de ressentiment

social. Si des filles de la haute qui sont à la pointe de la mode transgressent avec mépris les règlements de l'école, des règlements auxquels on est, nous, tenus de se plier, je pense que l'école tout entière doit en être informée.

– Tu éprouves du ressentiment envers elles ?

– Bien sûr. Et ça n'a rien à voir avec le fait que des élèves aient des relations sexuelles. Je suis absolument pour les relations sexuelles entre élèves. Je regrette juste de ne pas y avoir droit, moi ! »

Elle rit. « Comme si on n'en était pas tous au même point !

– Pour moi, c'est une question de privilèges. Et d'hypocrisie de l'administration. S'il y a un sex club féminin dans l'école, perpétué par des élèves riches, Ms Kinsolving et les responsables de la scolarité sont forcément au courant. Je pense que c'est un sujet qui mérite une enquête approfondie. Alors voyons ce que ton amie...

– Elle s'appelle Sue.

– ... voyons ce que Sue a à dire et nous partirons de ça. Demande-lui seulement si on peut l'enregistrer à l'aide d'un micro. Ce n'est pas bien terrible. Après, selon ce qu'elle nous dira, on écrira un article sur une clique qui existait autrefois, et on laissera planer le doute sur son existence actuelle. Pas d'accusations. Personne ne s'en prend plein la figure. Il ne s'agira que du passé de l'école.

– Si vous adoptez une approche historique, cela ne devrait pas poser de problème.

– *Mais...* si elle nous dit que les D sont toujours actives, c'est une autre histoire.

– J'admire ta combativité, Joel. Tu devrais vraiment te mettre à la lutte. »

Je lève le bras droit, contracte mon biceps. Elle le touche en passant la langue sur ses lèvres. Quand nous éclatons de rire, une des enseignantes, à la table voisine, nous jette un regard et sourit.

« Elle croit peut-être que nous baisons ensemble, me murmure Kate.

– Elle croit peut-être que tu es une D.

– Ouais, qu'est-ce que je voudrais ! » Elle secoue la tête. « À propos, il paraît que tu as changé la décoration, à Baker. Qu'il y a maintenant une tapisserie sur le mur.

– *Putain !*

– Tu n'allais pas me le dire ?

– Bien sûr que si. C'est une très belle œuvre. Même Justin est d'accord. Viens la voir. Je crois que tu seras impressionnée. »

Elle devient sérieuse. « Je vais te dire ce qui m'impressionne, Joel. Que tu éprouves d'authentiques sentiments pour cette fille, et que tu te moques de ce que moi, ou n'importe qui d'autre, on te dit à son sujet. Cela, je le respecte. Et c'est la vérité.

– Oh, merci, Kate. C'est très important pour moi, je t'assure. »

*

Ta panta rhei... tout coule. Je suis follement amoureux de la tisseuse, ébloui par son travail, abasourdi par le concept.

Justin me l'écrit en grec : *τα πάντα ρεῖ*. Une philosophie entière résumée en trois mots.

Allongé sur mon lit, j'étudie le reflet de la tapisserie dans notre immense miroir incliné. Elle renferme un secret, quelque chose qui y est encodé. Cela, Liv l'a suggéré. Mais quoi ? Où ? Peut-être les marques noires constituent-elles une sorte de code. Je n'en ai aucune idée et ça ne me tracasse pas. Je veux me délecter de ce mystère, le mystère de la vision de Liv.

*

Il y a trois jours que je ne l'ai pas vue. Elle n'est pas venue à Evans. Son métier à tisser portable, replié, est appuyé contre le mur du studio, comme délaissé. L'atelier semble désert sans sa présence. Et je me sens seul dans le studio de céramique où je me débats avec mon idée de pièces mutilées... qui ne me paraît plus aussi géniale qu'avant.

Je peux en tourner une, la laisser fléchir partiellement sur elle-même avant de la perforer avec un bâton. *Mais quel sens cela a-t-il ?*

Je commence à me dire que Ms Chen avait raison : faire de l'art est très difficile.

*

Je vais la voir. Elle m'écoute attentivement tandis que je lui expose ma frustration.

« Vous avez un style en tête, me dit-elle. Vous avez la technique pour l'exécuter. Ce qu'il vous manque, c'est une idée sous-jacente. Posez-vous la question : Quel est le message que je désire

transmettre ?

– Un message gestuel. Je fais des gestes dans l'argile.

– Bon... parlent-ils de vous ?

– Je suppose que oui.

– Dans quel but ?

– Est-ce important ?

– Oh, oui. Terriblement important. Sans une idée qui les justifie, les gestes sont dénués de sens.

– C'est peut-être ça, mon idée : des gestes vides, des gestes sans signification.

– Je pense que c'est une dérobadé, Joel. Je veux que vous concentriez l'esprit très fin qui est le vôtre sur ce que vous essayez de faire. Ça ne peut pas être uniquement physique, quelque chose que vous façonnez avec vos mains. Il faut aussi que votre cerveau participe. Le contact de la glaise est agréable. C'est une matière malléable. On peut la modeler pour lui donner la forme qu'on veut. Un vase, une coupe, un récipient : ce sont des idées, des concepts. Mais un geste ? Quel genre de geste ? Quel sens a ce geste ? Vous allez devoir vous mesurer à ces questions. »

Elle me sourit. « À propos, félicitations pour cette distinction honorifique anticipée. »

Je hausse les épaules. « Elle ne me touche pas vraiment.

– Vous avez tort. Être distingué *cum laude* dans une école telle que la nôtre est un insigne honneur.

– Peut-être, mais il ne s'agit que de notes.

– Vous pouvez dire ce que vous voulez, je suis fière de vous. J'étais présente à la cérémonie, je suis restée dans le fond de la salle.

– Je vous ai vue. Merci. » Je la dévisage. « Vous venez de me donner une idée. La devise des *cum laude* : *Aretê, Dikê, Timê...* Excellence, Justice, Honneur. Que pensez-vous de *Hubris, Atê, Nemesis* ?

– Deux groupes de mots grecs. Quel lien entre eux ?

– L'autre soir, mon amie Kate et moi, nous attendions la décision du conseil de discipline. Il ne s'agissait pas de nous. D'un autre élève. »

Ms Chen fronce les sourcils. « Je suis au courant.

– Kate a établi le rapport avec la formule utilisée dans les tragédies grecques : arrogance, folie, châtement. Alors je me dis : et si je

travaillais avec des gestes pour exprimer cette idée ? Trois pièces : une normale, une défigurée, une qui s'affaisse.

– Voilà assurément une idée. À vous de voir ce qu'elle donne. À la fin, vous vous apercevrez peut-être que c'est trop schématique. Mais même si ça ne fonctionne pas, c'est le genre de réflexion que vous devez mener. »

Je sors de son bureau, euphorique.

*

Vingt-trois heures. Je marque une pause dans mes devoirs pour envoyer un e-mail à Liv. Je lui dis que sa tapisserie est absolument superbe accrochée dans notre chambre, que tous ceux qui entrent l'admirent. Je lui dis aussi que cela me manque de ne pas la voir à Evans et je lui demande comment ça va.

Quelques minutes plus tard, elle me répond par texto :

« Trop 2 boulot. Espère te voir avant vacances. XOXO¹⁸. L »

Je me demande : *Est-ce qu'elle m'enverrait promener ?*

Je tourne mes regards vers *Ta panta rhei*, m'émerveille de sa beauté. Je songe qu'elle est presque aussi belle que ses yeux.

Je m'interroge : Serait-ce cela que ressent un chiot éperdu d'amour ? Que dois-je faire pour que naisse une histoire d'amour avec elle ? Mon sens de l'échec est-il le premier pas sur le chemin de la désillusion et du chagrin amoureux ?

Je me dis qu'il vaut mieux poursuivre ma lecture de *Le Vieil Homme et la Mer*, un livre dont je m'aperçois que je le pose souvent pour réfléchir aux passages que Hemingway consacre au courage et à la persévérance qui m'émeuvent car il n'y a pas la moindre trace d'ironie.

*

Dernier jour avant les vacances de Thanksgiving. Demain matin, nous nous disperserons en laissant l'école derrière nous telle une coquille vide.

M. B. nous engage à lire attentivement *Paris est une fête* car il souhaite une discussion animée à notre retour.

« Voici quelques sujets sur lesquels réfléchir. Le Paris de l'entre-deux-guerres présenté avec nostalgie comme un paradis perdu pour

artistes et écrivains. Qui est ou sont le ou les “poissons-pilotes”, et pourquoi une telle amertume à leur égard ? La profonde déception ressentie par Hemingway vis-à-vis de Gertrude Stein. Pouvons-nous prêter foi aux révélations de EH sur Scott Fitzgerald ? »

Il se lève. « Il y a grandement matière à réflexion dans ce petit livre », conclut-il en agitant son exemplaire sous nos yeux.

Il nous souhaite de bonnes vacances et nous laisse sortir avant l'heure.

*

L'après-midi, je prends une grande décision. Je décrète que je suis prêt à me couvrir de ridicule. Je vais m'inspirer du courage de Santiago, dans *Le Vieil Homme et la Mer*, et écrire une lettre à Liv, juste une page, au stylo à plume.

Je lui écris que je l'aime, que je sais qu'elle le comprend et que je sais qu'elle ne me considère pas comme un amoureux potentiel. Je lui dis que j'ai confiance en elle pour ne pas me tourner en dérision parce que j'ai osé lui faire cette déclaration, que notre amitié m'est chère et que j'espère avant tout qu'elle ne m'évite pas en ce moment et qu'elle ne se détourne pas irrévocablement en raison de mes sentiments qui, j'ajoute, doivent lui paraître totalement idiots dans la mesure où elle n'a jamais rien fait pour les encourager.

Puis, pour me rendre intéressant, je complète par un post-scriptum :

« Ces derniers temps, en littérature russe, nous avons lu des nouvelles de Tchekhov. Voici une citation de *En tombereau*, qui peut ou non s'appliquer à la situation présente : “La vie tout entière et les relations humaines sont devenues d'une complexité si incompréhensible que, si l'on y réfléchit, on en est terrifié et le cœur s'arrête de battre.” Oui, comme tu l'as dit, les citations peuvent faire office de béquilles... mais tu ne trouves pas que celle-là est belle ? »

Je cachète l'enveloppe, la porte d'un pas vif à la boîte aux lettres de l'école et, avant de perdre courage, la glisse dans la fente réservée au courrier interne à l'établissement.

*

Après le dîner, de retour dans ma chambre, je lui envoie un e-mail : « Je t'ai posté une lettre dans laquelle je te dis des choses que je

n'ai pas le courage de te déclarer en face. Pitoyable. J'espère que quand tu la liras, tu me pardonneras de me comporter comme un enfoiré. »

Quelques minutes plus tard, je reçois sa réponse. « Cher Joel, je l'ai lue et tu n'es assurément pas un enfoiré. J'aime beaucoup ta citation de Tchekhov. Elle est tellement vraie ! Peux-tu venir à Morse ce soir à 9 heures ? Dis-moi si ça te convient comme ça je te retrouverai sur l'arrière. XOXO, L. »

*

Je passe les deux heures suivantes à préparer mes affaires, à défaire et refaire ma valise, ce qui est d'un ridicule absolu car les vacances de Thanksgiving ne durent que cinq jours et j'ai des tonnes de vêtements à la maison. Après, pour continuer à tuer le temps, j'appelle ma mère, je lui dis de ne pas s'embêter à venir me chercher à l'aéroport, je prendrai le bus à Reagan National et je l'appellerai en arrivant à Alexandria... toutes choses qu'elle sait déjà puisque nous procédons toujours ainsi.

« Tu as l'air nerveux, me dit-elle. Quelque chose ne va pas ? »

Je mens : « Non, juste le stress habituel.

– Bon, tu pourras te détendre une fois arrivé. Ça va être super de t'avoir.

– Ouais. Écoute, samedi, il faut que j'aille à New York. J'ai quelque chose à y faire dans l'après-midi. Je passerai la nuit chez Justin, et nous repartirons à l'école ensemble dimanche.

– Alors tu ne vas être là que deux jours ?

– Deux jours et demi.

– Enfin, ton frère et moi sommes heureux du temps que tu peux trouver à nous consacrer.

– *M'man !*

– O.K. Pas de tentative de culpabilisation. À demain mon chéri. Fais bon voyage. »

*

Je suis épouvantablement nerveux quand, à 9 heures moins dix, je traverse le quadrilatère ouest des bâtiments de garçons pour me rendre à Morse. Il fait froid. Je suis emmitouflé dans une doudoune pour me protéger du vent mordant. Il y a peu d'élèves dehors. Je

frissonne en dépassant Prentice Hall, lève les yeux vers les fenêtres éclairées, vois des élèves qui s'activent dans leurs chambres, font leurs sacs, discutent, s'amuse. Une certaine légèreté enveloppe toute cette activité, compréhensible puisqu'il n'y a pas de cours demain.

En approchant de Morse, je me demande pourquoi elle m'a demandé de venir. Pour me dire que je suis trop exalté ? Pour me congédier ? La petite pique de Kate, « Vous avez l'air ridicules, ensemble », ne cesse de tourner dans ma tête. Un court instant, j'ose entretenir l'espoir que mes messages aient pu la toucher, même si, quand j'y réfléchis, cela ressemble fort à prendre mes désirs pour des réalités.

Je la vois quand je contourne Morse. Il y a le pied d'un lampadaire avec une faible ampoule sphérique jaune allumée en son sommet et, en dessous, un banc en bois. Liv y est assise, vêtue d'un superbe pull de ski nordique, bleu et blanc, les mains protégées par des mitaines. Au début, elle ne me voit pas, elle donne l'impression de fixer les arbres que le vent secoue violemment. Lorsque je suis tout près, elle pivote. Même à la faible lumière du lampadaire, j'entrevois son sourire.

« Ah, te voilà. Viens t'asseoir à côté de moi. »

Je prends place et elle me dit : « Tu as l'air frigorifié. » Elle retire ses mitaines, appuie ses paumes sur mes joues. « Tu es glacé. Il fait trop froid, ce soir. *Brrr !* Regarde comme les arbres bougent. Nous n'allons pas rester longtemps. Tu rentres chez toi, demain ?

– Je prends le car tôt, pour Logan, et après j'ai un petit vol à destination de D.C. Et toi ?

– Je reste.

– C'est vrai ?

– J'aime bien, ici, quand il n'y a presque personne. Prescott n'est pas fermé, nous sommes bien nourris. Ce sont surtout les élèves étrangers qui restent, ou ceux qui habitent trop loin et n'ont pas été invités chez des amis. Tout est calme. J'aime bien. Je travaille sur un projet d'envergure. Avec un peu de chance, pendant les cinq jours qui viennent, je vais réussir à le préparer entièrement. »

Elle me regarde, sourit.

« Ta lettre était très belle. Tu ne dois jamais éprouver de honte en avouant que tu aimes. Avant, j'étais comme toi, mais plus maintenant. Mon projet parle de ça en partie.

– Une performance ? » Elle confirme d'un hochement de tête. « Tu es très secrète sur ta vie personnelle. Je comprends. Mais je voulais quand même que tu saches ce que je ressens. »

Elle pose son bras sur mes épaules.

« “Je ne peux travailler sur le métier à tisser, je me languis d'amour.” C'est Sappho qui a écrit ça. J'ai aimé ces mots dès que je les ai lus. La langueur est très présente à mes pensées, en ce moment. » Elle se tait puis dit : « Tiens, ça, c'est moi qui l'ai écrit : “Ce qui ne peut être dit sera dansé. Ce qui ne peut être dansé sera tissé. Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair.” »

Elle récite ces phrases lentement, avec beaucoup de conviction, et même si elle baisse la voix presque dans un murmure, elle leur confère une grande violence. Je ne suis pas certain de leur signification, mais j'aime la façon dont elle les prononce. Je me dis que c'est une sorte de mantra. Quel que soit leur sens, avec son bras posé sur mes épaules, elles me touchent telle une musique.

« Je t'ai demandé de venir pour te dire au revoir avant les vacances. Et pour te parler d'un rêve que j'ai fait. Tu étais dedans. Tu veux que je te raconte ? »

Comment ne pas vouloir ? « S'il te plaît. »

Ses yeux se tournent à nouveau vers les arbres fouettés par le vent. « C'était un rêve tout simple. Mes rêves sont toujours simples. Juste quelques images sans bruit, et après elles disparaissent. Comme elles me viennent de l'intérieur, ce sont un peu des œuvres d'art, je pense. » Elle me regarde. « Tu vois ce que je veux dire ?

– Je crois... » Je voudrais lui répondre avec éloquence, tenir des propos extatiques et mystérieux. Mais je me sens impuissant à prononcer une seule parole et je demeure donc silencieux, éperdu et espérant néanmoins apprendre le rôle que j'ai joué dans son rêve muet.

Elle approche son visage du mien puis se tourne de telle sorte que sa bouche frôle mon oreille. Elle murmure tendrement :

« Nous sommes dans un espace dégagé, toi et moi, on dirait des limbes, sans murs. L'air est lumineux. Il y a des émanations, une sorte de lueur autour de nous qui sommes assis sur un banc. Pas comme celui-ci, c'est un banc dur, en pierre. Tu portes une chemise ample en soie blanche. Je sais qu'elle est en soie à cause de la luminosité qui en émane. Je porte une longue robe rouge tissée à la main, rehaussée

d'un filet d'or. Je me sens bien et apaisée à côté de toi. Nos têtes se rapprochent. J'ouvre la bouche comme pour parler. Tu t'approches davantage pour m'écouter. Puis je passe ma main sur ma bouche et, ce faisant, tout ce qui l'entoure devient écarlate... comme si je venais d'écraser une sorte de poudre ou de pâte rouge vif. C'est tout. L'image se dissout. Nous disparaissions dans l'éther lumineux.

– Qu'est-ce que tu essayais de me dire ? Quel sens donnes-tu à ton rêve ? »

Elle rit. « Je n'en ai aucune idée. Je ne comprends jamais mes rêves, je n'essaye même pas. Ils sont ce qu'ils sont. Mais je voulais partager celui-là avec toi. Je pense que si une autre personne, un ou une amie, apparaît dans un de tes rêves, tu lui dois de le partager. Est-ce que cela te paraît normal ?

– Oui. » J'observe un instant de silence. « Je voudrais te demander quelque chose, une question personnelle. Tu veux bien ?

– Je t'en prie. Toujours.

– Tu as cité Sappho. Est-ce que cela signifie que tu... ? »

Son sourire s'adoucit. « Que j'aime les femmes ?

– C'est une question indélicate. Mais je crois que j'ai besoin de savoir.

– C'est bien que tu me l'aies demandé. Et la réponse est qu'en ce moment, oui. C'est une chose que j'ai découverte sur moi. Cela ne m'a pas apporté autant de bonheur que je l'espérais, même si temporairement, oui, et il me reste à espérer que cela se reproduira. » Elle frissonne. « Je suis glacée. Glacée jusqu'aux os. Regarde les arbres. Tu sens la folie qui les habite, le vent fou qui les secoue, qui violente les branches ? Tu le sens ? C'est comme une sorte de démence originelle, tu ne trouves pas ? Il fait trop froid pour rester dehors. Disons-nous au revoir. Et souhaitons-nous plein de bonnes choses pendant ces vacances. »

Elle prend mon visage entre ses mains, approche le sien et plante un baiser sur mes lèvres. Un baiser léger, lent, persistant. Un baiser de surface, un baiser d'affection plus que de désir, mais un baiser qui m'électrise au-delà de toute description. Puis elle se lève, sourit, se détourne. Et elle semble s'éloigner en flottant, me laissant seul et frigorifié sur le banc, sous la faible lumière jaune du lampadaire.

Ce qui ne peut être dit sera dansé. Ce qui ne peut être dansé sera tissé. Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair.

Ses mots me hantent tandis que, perplexe et frissonnant, je repars vers Baker dans le vent et le froid glacial.

*

La maison n'a pas changé, identique à elle-même. Elle se trouve sur Hollin Hills, une zone urbaine située juste au sud d'Alexandria, en Virginie, et réputée pour sa concentration de maisons modernistes du milieu des années cinquante. Le soir de mon retour, je suis allongé dans mon vieux lit et j'étudie la carte du monde que M'man a fixée pour moi au plafond il y a des années. J'adorais la détailler en rêvant à des aventures en des contrées lointaines. Je prends tout à coup conscience que c'est à Delamere que je me sens maintenant chez moi. Ça ne fait qu'un jour, mais notre humble chambrée me manque, dominée par l'énorme miroir à demi terni de Justin, et *Ta panta rhei*, la fabuleuse tapisserie abyssale dans laquelle Liv a encodé les secrets de sa souffrance.

M'man fait tout son possible. Nous préparons ensemble de la moussaka qui a toujours été mon plat préféré. Jake, mon jeune frère de treize ans, n'est pas à l'aise en ma présence. Ce qui est familier me semble étranger. La maison me paraît plus petite que dans mon souvenir. Daphne, notre vieille chienne labrador, me renifle avant de se détourner comme si elle ne me reconnaissait plus.

Rester assis à table pour le repas de Thanksgiving est comparable à purger une peine de travaux forcés. M'man et tante Toby se disputent, d'abord sur la politique puis, au fur et à mesure que le repas traîne en longueur, de manière plus acerbe sur ce que cela signifie d'avoir un comportement de juifs qui ne suivent pas les préceptes de la religion.

« Ce n'est pas une question de religion, insiste M'man. C'est une question de culture.

– Vraiment ? De quelle culture, si je peux me permettre ? » Ma tante désigne les murs avec de grands gestes. « Montre-moi tes tableaux juifs. Fais-moi écouter ta musique juive. Je ne vois pas de ménorah, ici. Je n'entends pas de plaisanteries juives. »

M'man fronce les sourcils. Je retrouve Jake à la cuisine où il rince les assiettes avant de les disposer sans rien dire dans le lave-vaisselle. Puis nous nous échappons par la porte de la cuisine pour nous asseoir côte à côte sur les marches froides de derrière.

« Tante Toby est une chieuse, me dit-il.

– Pas faux.
– Je ne comprends pas pourquoi M'man persiste à vouloir l'inviter.
– Parce que c'est sa sœur.
– Je suis ton frère, mais si je me conduis comme un chieur, je ne m'attendrai pas à ce que tu continues à me voir.

– Ouais. Ça va, l'école ?

– M'emmerde.

– Tu as une copine ? »

Il hausse les épaules.

« Tu as envisagé l'internat ?

– C'est toi, l'intello de la famille, Joel. Moi, je suis l'idiot de la famille, tu te souviens ? »

Pour passer le temps avant le départ de tante Toby, nous décidons d'aller ratisser les feuilles. Pendant que nous faisons le tour de la maison, je remarque des traces de rouille sur certains encadrements de fenêtres, et des endroits où la peinture s'écaille. J'ai déjà vu des traces de dégradation similaires à l'intérieur, où certains des meubles modernistes préférés de M'man commencent à avoir l'air miteux. Quand j'en parle à Jake, il confirme que l'ensemble a besoin d'un sérieux rafraîchissement.

« M'man laisse les choses filer, on dirait, dit-il.

– Est-ce qu'elle voit toujours son type des contributions ?

– Non, ça a l'air terminé.

– Quelqu'un de nouveau, dans sa vie ? »

Il hausse les épaules. « Il y a bien un gars qui travaille à la Smithsonian¹⁹. Il est venu ici une ou deux fois, mais il y a un moment que je ne l'ai pas vu. »

*

Plus tard, P'pa nous appelle de Californie.

« Il fait très doux ici, 21° », nous annonce-t-il d'un ton enjoué. J'entends sa nouvelle famille qui fait du vacarme derrière lui. « Qu'est-ce qui se passe, P'pa ? On dirait que quelqu'un se prend plein d'eau dans la figure.

– Ils s'amuse. Tu sais comment c'est, les gamins. »

Il me pose des questions sur l'université. Je lui réponds que j'espère recevoir des nouvelles d'Oberlin à la mi-décembre.

« Tu es sûr que la candidature anticipée était le meilleur moyen de

s'y prendre ? me demande-t-il.

– Je suis très content de l'avoir fait. Je n'ai rien à perdre.

– Des plans, pour l'été ? Michele et moi espérons que tu viendras nous voir cette année. »

Il veut probablement dire que je pourrai garder sa maison de Beverly Hills pendant que lui, ma belle-mère et leurs gosses iront en vacances au lac Tahoe.

« Je peux probablement te trouver un stage, me dit-il.

– Ouais, dans une série humoristique ringarde. Merci, mais je crois que je vais passer mon tour. » Je le lui dis en imitant le ton qu'il prend quand, dans une réunion de présentation de projets, il rejette l'idée qu'un pauvre plouc de scénariste vient d'exposer d'un trait. Je me délecte de ma cruauté en répétant ses mots comme un perroquet et je m'en veux aussitôt.

« Compris, fiston. Tu es élève à Delamere. *Cum laude*. Tu étudies Hemingway. Alors il faut croire que tout ce qu'on peut faire ici, ou à peu près, ça doit te sembler assez ringard.

– O.K., P'pa. Faut que j'y aille.

– Ouais. On parlera à Noël, d'accord ? Bonne chance pour Oberlin. J'espère qu'ils te prendront, fiston. Je l'espère sincèrement. »

Et je sais que c'est vrai. Mais je sais aussi que, plus que tout, je détesterais qu'il me paie mes études. J'ai prévu de postuler à toutes les bourses et tous les prêts aux étudiants qui existent, et, si nécessaire, à prendre un petit boulot sur le campus. Je me dis que je suis même prêt à nettoyer les toilettes des bâtiments-dortoir avant de me demander si j'aurais vraiment assez de couilles pour ça. Ce serait stupide de me rendre les choses plus difficiles encore juste pour faire chier mon père alors que mes efforts pourraient être mieux employés à me concentrer sur l'écriture et la céramique. Mais cela fait resurgir la question qu'il me reste à résoudre : est-ce que je veux l'emmerder ou gagner son respect ? La réponse, je crois, est que j'aimerais réussir sur les deux plans, mais que je doute sérieusement d'y parvenir même sur un seul.

*

New York, journée froide, ciel bleu foncé, air clair comme du cristal. Je ressens de l'exaltation à marcher vers le bas de la 5^e Avenue en compagnie de mes deux meilleurs amis, Justin Deare d'un côté, Kate Welsh de l'autre. Nous cheminons d'un pas vif, allègre, à trois de

front, comme trois copains qui viennent de sortir de prison.

« C'est génial d'être à New York avec vous, leur dis-je. Peut-être qu'on devrait tous se porter candidats à NYU. On pourrait partager un appartement ici, à Greenwich Village. Ça ne serait pas super ?

– Pas question ! déclare Justin.

– Trop près de chez moi », renchérit Kate.

Nous bifurquons brutalement dans la 11^e Rue Ouest, nous arrêtons devant une élégante maison de ville en briques à mi-chemin de la rue suivante.

« La maison des parents de Sue Wells, nous informe Kate en appuyant sur la sonnette. Elle leur loue le dernier étage. »

En entendant le signal, nous pénétrons dans une petite entrée décorée de gravures de botanique aux cadres guindés. L'ascenseur qui nous emporte vers les hauteurs est si exigu que nous sommes serrés les uns contre les autres.

« Ooooh... très intime ! » plaisante Justin. Kate affiche un sourire flatté.

La femme qui nous reçoit ne correspond pas à l'idée que je me fais d'une ancienne Delamour, encore moins d'une diplômée fraîchement émoulue de l'université, à peine sept ans après avoir quitté le pensionnat. Ses longs cheveux blonds sont ramenés en arrière en un chignon sévère, et il y a dans son regard une lueur pragmatique. Elle me fait l'effet de quelqu'un de sérieux, qui porte des vêtements sérieux et réside dans un appartement sérieux : mobilier confortable, étagères de livres archi-pleines, tableaux non encadrés qui couvrent les murs.

Elle nous dirige vers un espace occupé par des sièges, ne soulève aucune objection quand Justin installe micro et magnétophone.

« Vous voulez donc que je vous parle des D ?

– Nous voulons les dénoncer publiquement, lui répond Justin.

– Je me souviens de *La Lanterne*. Le contenu en était plutôt insipide, à mon époque.

– Ce n'est plus le cas », déclare-t-il.

Elle se tourne vers Kate. « Heureuse, à Delamere ?

– Dans l'ensemble, oui. C'est grâce à toi si j'ai posé ma candidature. »

Sue nous sourit. « Je me rappelle Kate quand elle avait... quoi ?

– Douze ans.

– Tu avais passé la nuit dans notre chambre, à Williams.

– À mes yeux, tu étais une déesse.

– Oui, bon... » Sue sourit à nouveau, puis elle nous passe en revue l'un après l'autre. « Vous vous demandez probablement pourquoi je veux révéler ce que je sais sur les D. Réglons donc ce problème d'abord. Je pense que c'est choquant qu'il y ait un sex club secret dans une aussi bonne école que Delamere. Je trouve que ça la rabaisse et que ça tourne en dérision le processus éducatif. Oui, j'en ai été membre, membre fervente même. À l'époque, je pensais que faire partie de ce groupe me rendait rudement importante. Comme tout le monde à votre âge, j'éprouvais une curiosité insatiable pour le sexe et je voulais vivre autant d'expériences que je le pouvais sans courir de risques. Ça me paraissait une manière amusante de baiser : le faire avec les garçons les plus mignons de la classe. De plus, c'était excitant de transgresser les interdits. Maintenant, je regrette de l'avoir fait parce que ça n'avait rien à voir avec l'amour ni autre chose à part le sexe pour le sexe. Et je déteste penser qu'à Delamere, il y a encore des filles qui abordent les choses du sexe de cette façon. Voilà pour les raisons morales évidentes. »

Elle se tait un instant. « Mais j'ai aussi des raisons personnelles. J'étais l'une des quatre Delamour de notre classe. Nous étions des amies très proches à l'époque, "meilleures amies pour la vie". Faire toutes parties des D a encore renforcé les liens qui nous unissaient. Maintenant, quand je regarde les trois autres, ainsi que les quatre filles qui nous avaient choisies et les quatre que nous avons choisies pour perpétuer cette glorieuse tradition, je vois une bande de femmes bêtes. J'ai honte d'avoir été leur amie. Quand je les rencontre aujourd'hui par hasard, je frémis au souvenir de ce que nous avons fait. Elles organisent des réunions. Vous l'ignoriez probablement. L'autre jour, j'ai reçu un coup de fil de l'une d'elles. "Ça va être notre septième réunion, Sue. Viens, s'il te plaît. Certains de nos copains préférés seront là." Comme si je pouvais avoir la moindre envie de revoir ces garçons un jour ! »

Elle secoue la tête. « Il y a autre chose, et pour moi, c'est le point crucial. Il y a quatre anciennes élèves de l'école qui travaillent aujourd'hui à Delamere, trois enseignantes et une administrative. J'en soupçonne au moins une d'avoir été une D et de faire à présent son possible pour protéger le club. Je ne peux le prouver, mais je ne crois pas que le club fonctionnerait encore sans protection. Si c'est vrai, et il

ne s'agit que d'un soupçon, je trouve cela écoeurant. Alors quand Kate m'a appelée en me disant que vous vouliez dénoncer les D dans *La Lanterne*, je me suis dit : "Il est grand temps !" Voilà pourquoi j'en parle avec vous. »

Ça alors !

« Explicitons un peu les règles que nous allons respecter, dit Justin. Nous ne vous identifierons ni par le nom, ni par l'âge, ni par l'année où vous avez obtenu votre diplôme à Delamere. Mais si on nous accuse d'avoir tout inventé, il nous faudra peut-être faire entendre l'enregistrement pour prouver que c'est faux. Cela vous convient ? »

Sue acquiesce, puis elle nous demande si nous avons envie de boire quelque chose. Nous optons tous les trois pour du vin. Elle nous remplit nos verres, se verse un gin avec des glaçons, reprend place sur son canapé en cuir fendillé, et commence à parler.

Nous sommes en face d'elle et écoutons son monologue en échangeant de temps en temps des regards de stupéfaction mais aussi de triomphe car nous réalisons qu'elle nous donne ce qui est peut-être le plus énorme scoop en plus de cent ans d'existence de *La Lanterne*.

*

Il fait nuit quand nous partons et si froid dans la rue que nous nous collons les uns contre les autres. Le vent glacial est comme une dague qui me lacère les joues. Nous nous hâtons vers une pizzeria que Kate connaît à University Place, conférant rapidement pendant que nous avançons face au vent mordant.

Justin est aux anges. « Pour quand est-ce que tu peux rédiger ça ? me demande-t-il.

– Je vais m'y mettre ce soir. Ça devrait être fini demain. Mais comment on va s'y prendre pour authentifier le contenu ?

– J'ajouterai une note de l'éditeur. Je dirai qu'en dépit d'efforts réitérés, on n'a pas pu obtenir la confirmation des faits, mais en nous basant sur l'impression que nous ont laissée notre informatrice et son attitude, on est certains que tout cela est vrai.

– Et pour les soupçons de Sue ? interroge Kate. Concernant la protection dont les D pourraient bénéficier ? »

Je leur dis que nous ne pouvons pas aborder cet aspect, que c'est trop explosif. Justin répond qu'à son avis, il y a un moyen de contourner la difficulté.

Kate secoue la tête. « Vous vous rendez compte qu'elles tiennent un registre, toutes les Delamour depuis 1983 ?

- Ce qui nous montre qu'elles sont très fières d'en avoir fait partie.
- Je ne crois pas que les D de cette année vont beaucoup apprécier.
- Qu'est-ce que tu veux qu'elles fassent ? Nous mettre en quarantaine ? »

Justin glousse. « Kinsolving va être furieuse.

- Il va falloir qu'elle fasse le ménage.
- Elle dira que nous avons déshonoré l'école.
- Ce sont les D qui la déshonorent, corrige Kate.
- Tu crois qu'elle verra les choses de cette façon ?
- Si ce n'est pas le cas, conclut Justin, elle ne mérite pas de conserver son poste.

- Dawes va piquer une crise. Il sera obligé de lancer une enquête en prévision d'un conseil de discipline.

- Parfait ! »

Kate prend un pas d'avance, s'arrête, se retourne. « Soyez prudents, les gars. Pas question d'exulter, ni de la ramener. Ça pourrait vous retomber dessus. » Elle se tourne vers moi. « Tu es sûr de vouloir rédiger cet article ?

- Absolument. »

Elle hoche la tête. « Vous pouvez compter sur moi si cela tourne mal et s'il vous faut un témoin. Sinon, j'observe depuis la touche.

- Normal, dit Justin. Tu as fait ta part. Maintenant, allons manger une pizza. »

*

Dimanche après-midi : notre bâtiment se remplit rapidement. Justin et moi avons pris un train qui partait tôt et, depuis 14 heures, nous travaillons aux révélations concernant les D. À 18 heures, j'envoie un mail à Liv. J'espère qu'elle a profité des vacances, lui dis-je, et que la préparation de sa performance s'est bien passée. Puis je me mets à écrire.

À 21 heures, j'en ai terminé :

LES DELAMOUR : OUI, ELLES EXISTENT RÉELLEMENT !

Un rapport d'enquête par
Joel Barlev & Justin Deare

Lorsque, nouveaux élèves, nous arrivons à Delamere, beaucoup d'entre nous entendent des chuchotements sur des aspects de notre vie pré-universitaire qui ne sont pas mentionnés dans la brochure de l'école : traditions illicites et activités proscrites pratiquées par des élèves, dont le personnel enseignant et administratif prétend qu'il ignore tout, ou dont il n'a aucune connaissance. Parmi les traditions et activités secrètes sur lesquelles courent le plus de rumeurs, figure peut-être l'existence d'un sex club constitué de filles et appelé « Les Delamour », plus connu sous l'abréviation des « D ».

Nous sourions quand nous entendons parler des D. Nous faisons des plaisanteries sur elles. Nous sommes nombreux à croire que ce club n'existe pas vraiment, mais cela nous amuse quand même de penser que si. Quant à ceux qui y croient, c'est un domaine qui leur permet de laisser libre cours à leur imagination, voire de rêver.

Durant les vacances de Thanksgiving, *La Lanterne* a eu l'occasion d'interviewer une ancienne élève de Delamere qui, non seulement nous a affirmé que ce groupe existe bien, mais était également prête à nous révéler beaucoup de ses secrets. Pour des raisons évidentes, cette ancienne élève souhaite conserver l'anonymat. En nous parlant, elle a brisé son serment de garder le silence. Pour reprendre ses propres termes : « Si mes sœurs D apprennent un jour que c'est moi qui les ai trahies, aucune ne voudra plus jamais me parler. » Mais en dépit de ce risque, elle était plus que disposée à nous révéler tout ce qu'elle sait sur le club, les motivations qu'elle invoque allant de la désapprobation morale au dégoût que le groupe soit encore actif aujourd'hui. Elle est persuadée que sa seule existence tourne en dérision la mission éducative de Delamere Academy. Voici un condensé de ce qu'elle avait à nous dire :

Les D est un club composé de quatre filles de dernière année qui se renouvellent en interne. Chaque printemps, peu avant l'obtention du diplôme, ses membres choisissent quatre filles de troisième année pour perpétuer la tradition. Ainsi en est-il allé, année après année, depuis le début des années 1980, date de la fondation du club. Cette pratique qui consiste à sélectionner les

nouveaux membres est identique à celle qu'emploient les sociétés secrètes dans d'autres établissements éducatifs. On pense à la Tête de Mort et les Tibias entrecroisés de Yale, et, pour les pensionnats, à la rumeur du club « sexe sur la table du séminaire » de la Harkness Society, à Phillips Exeter, et aux très controversées Oprichniki²⁰, à Miss Porters.

Il existe un registre, en possession de l'une des membres fondatrices des D, dans lequel est inscrit le nom de toutes les filles cooptées un jour. Les membres prêtent serment, en se serrant l'auriculaire, de garder le secret et de s'entraider. Des réunions sont organisées. Les anciennes élèves qui faisaient partie des D se considèrent comme appartenant à une élite et figurent parmi les donatrices les plus généreuses lors des campagnes de l'école pour solliciter des fonds.

La plupart des filles choisies pour devenir des D viennent des régions de Boston, de New York et de Philadelphie. La plupart (mais pas toutes) sont plutôt issues de familles aisées, occupant une position éminente dans la société, et beaucoup se connaissaient avant d'arriver à l'école, ayant été éduquées dans les mêmes écoles privées.

Le club a été fondé au plus sombre des années SIDA, alors que la promiscuité sexuelle était considérée comme très dangereuse. Le concept était de garantir aux membres une méthode dépourvue de risques pour entretenir des relations sexuelles avec des garçons de leur promotion. Un concept qui a entraîné le processus de la sélection.

Les garçons choisis pour avoir des rapports avec les D doivent recevoir l'approbation des quatre membres du club. Dans de nombreux cas, nous a déclaré notre informatrice, cela signifiait que l'élue était déjà le petit ami d'une des filles membres du club.

Les rencontres doivent demeurer anonymes, ce qui implique que le garçon choisi doit porter un bandeau sur les yeux. Très fréquemment, il est capable de deviner l'identité de sa partenaire, mais cela permet de préserver la légende que ça lui est impossible et, par conséquent, qu'il n'est pas en mesure « d'embrasser et de dénoncer ».

Les activités du club ont toujours lieu la nuit et exigent que les D et le garçon coopté ce soir-là quittent subrepticement leur

chambre après le couvre-feu. Ces activités se déroulent dans divers endroits du campus, y compris le Sanctuaire, le gymnase Delbert, le complexe des arts Evans, la salle de débats Boyce-Davis, voire les vieux tunnels souterrains condamnés qui servaient autrefois à acheminer la nourriture et qui relie différents bâtiments du campus. Des rumeurs ont aussi fait état d'activités du sex club post-journée de travail dans le bureau d'un des adjoints au responsable de la scolarité, et même dans celui de la directrice de l'école, ce que l'ancienne élève qui a été notre informatrice n'a pu nous confirmer.

Ces ébats incluent fellations, cunnilingus et relations sexuelles, et, dans la plupart des cas, les trois D qui ne participent pas entourent le couple pour le regarder et l'encourager. Notre informatrice nous a affirmé qu'en certaines occasions, à l'époque où elle était à Delamere, deux D « jouaient » en même temps avec le garçon coopté.

Les garçons choisis doivent prêter serment de ne rien dire, mais les D savent bien, comme l'a exprimé notre informatrice, que « les hommes sont par nature enclins à se vanter ». D'où les nombreuses rumeurs qui circulent sur le club et ses activités. Notre source affirme que les D se délectent de l'existence de ces rumeurs, persuadées qu'elles renforcent le mythe du club.

Le sentiment général chez les D, selon notre source, est que toute fille normale qui entend parler du club espère en devenir membre, et que tout garçon qui en a entendu parler espère être invité à participer à ses activités.

« Cet attrait préserve le caractère élitiste du club. Les D constituent un groupe composé de représentantes de l'élite dans une école appartenant à l'élite. Que pourrait-il y avoir de plus prestigieux aux yeux d'un adolescent ou d'une adolescente ? » nous interroge notre informatrice pour la forme.

Elle est également certaine que les D sont toujours actives dans l'école. Lorsque nous lui avons demandé comment un tel club pouvait continuer d'exister pendant tant d'années en dépit des règlements stricts qui interdisent toute intimité sexuelle entre élèves sur le campus, elle nous a suggéré que les D étaient peut-être « protégées » en raison de la générosité des anciennes élèves membres du groupe. Elle s'est hâtée d'ajouter que ce n'était que

pure spéculation de sa part, un bruit qu'elle a entendu mais n'est pas en mesure de confirmer.

Et lorsque nous lui avons demandé comment il se trouve que le club des D ait pu être fondé en étant placé sous la direction de filles, elle a répondu qu'à ses yeux, c'était tout à fait approprié puisque la décision d'avoir des relations sexuelles ou de s'y refuser échoit traditionnellement à la femme. Elle a alors ajouté, avec une lueur dans le regard : « Cela montre seulement que, comme le clame le slogan :

Delamere c'est l'école

Où les filles tiennent la boussole ! »

*

Justin lit mon papier. « Bravo ! dit-il. Je tiens à le publier juste avant les vacances de Noël.

– Pourquoi ? Pour en amortir l'impact ?

– Avant que quiconque en entende parler. Et avant que mon courage me lâche. »

Plus tard, nous sommes couchés, mais nous ne pouvons dormir ni l'un ni l'autre. J'allume ma lampe de chevet.

« Tu ne dors toujours pas ?

– Bien sûr que non !

– C'est Gilliam, le conseiller de *La Lanterne*, non ?

– Ouais, mais je ne vais pas lui soumettre l'article. Le journal est dirigé par les étudiants. Théoriquement, on devrait quémander son approbation pour tout ce qui pourrait prêter à controverse, mais en l'occurrence, je ne vais pas le faire. » Il ricane. « Tu connais le vieux dicton : “Publie et va au diable²¹ !” »

*

Nous nous levons tôt. Le lundi, nous avons tous les deux cours en première heure de la matinée. Il fait extrêmement froid pour une fin novembre mais le ciel est aussi bleu et l'air aussi clair que samedi dernier à New York. Nous enfilons des pulls à col roulé et nous rendons à Prescott pour avaler notre petit déjeuner. Je me pelotonne dans ma doudoune rouge et, fier de passer pour un demeuré, je m'affuble d'un protège- oreilles miteux que je trouve dans une de mes

poches.

Le réfectoire est presque plein quand nous arrivons. Justin se dirige vers la queue pour prendre de l'omelette pendant que je me saisis d'une banane, d'un pot de yaourt et d'une grande tasse de café. Puis je gagne notre table habituelle afin de la réserver, en pensant à Kate et à ceux de nos amis qui vont nous rejoindre.

Je cherche à repérer Liv et croise le regard de Zoe Fogg. Elle est assise à la table voisine avec ses copines internes. Elle me sourit puis agite son exemplaire de *Paris est une fête*. Je sors le mien de mon sac à dos et l'agite à mon tour. Après quoi nous levons tous les deux le pouce.

Justin, son plateau en équilibre instable, s'assied en face de moi et entreprend de dévorer son omelette. C'est alors que je remarque une légère agitation près de la porte, plusieurs filles qui parlent et semblent en plein désarroi.

Soudain, l'ambiance semble changer. Les conversations s'arrêtent. Certains se lèvent pour regarder ici et là. Une vague d'émotion palpable déferle sur l'immense salle.

Justin m'interroge du regard. « Qu'est-ce qui se passe ? »

Je hausse les épaules. « Un changement de marée... ou va savoir ?
– Ça ressemble davantage à un tsunami. »

Un cri monte d'une table proche de la porte. Une fille, à deux tables de la nôtre, se lève et crie : « Je n'y crois pas ! »

Une autre, à une table située de l'autre côté, se dresse brusquement en renversant sa chaise. Elle hurle : « Ce n'est pas possible ! C'est une blague de très mauvais goût ! »

Je ne connais pas son nom mais je sais qu'elle réside à Morse.

Il y a de l'agitation à la table accaparée par les filles du groupe des branchées. Un des garçons assis en leur compagnie a fabriqué un nœud de potence avec une écharpe. Il mime un pendu, les yeux exorbités, la bouche tordue dans un rictus. Penny Sturdevant le gifle. Le bruit se répercute bizarrement dans la salle qui, en une fraction de seconde, est devenue silencieuse.

Tumulte indescriptible. Maintenant des élèves pleurent, crient des imprécations. D'autres hurlent des questions. Beaucoup s'étreignent. Une fille projette violemment sur le sol un plateau couvert d'assiettes et de verres. Au moment où porcelaine et verre volent en mille morceaux, elle éclate en sanglots.

Il règne désormais une grande agitation dans le réfectoire, des élèves se lèvent, crient, hurlent. Des filles se précipitent dans les bras de leurs amies et se serrent en pleurant. Beaucoup s'écrient : « Non ! Non ! Non ! »

Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Justin et moi nous levons en même temps. Tous les élèves présents dans Prescott sont maintenant debout. Des images de Columbine²² défilent dans ma tête.

Justin me crie quelque chose, mais je l'entends à peine à cause du vacarme. Je parviens à saisir quelques mots. « Attaque ? » semble-t-il demander. « Prise d'otages ? »

Nous pensons la même chose. C'est forcément grave. Je me concentre, essaye de découvrir le sens de ce chaos. J'entends des mots qui volent dans la salle : « Fille... Evans... Ms Chen... suicide. »

Des sirènes dehors. Tout le monde se précipite vers les fenêtres.

Une voix hurle : « Ils vont vers Evans ! »

J'aperçois Kate, suivie de Soo-Jin. Elle court vers moi, remorquant sa camarade de chambre d'une main, utilisant l'autre pour se frayer un passage à travers la foule. Le visage de Soo-Jin est angoissé, celui de Kate fermé. Je m'étonne de la puissance qu'elle déploie pour naviguer en dépit des masses d'élèves qui lui barrent le chemin. Tout à coup, je perçois les émotions qu'elle tente de me cacher, et tout se déroule au ralenti. Je sens les battements de mon cœur. Mes chaussures me paraissent en béton tandis que je marche à sa rencontre, saisi d'effroi.

Elle est à mes côtés, les yeux noyés de larmes. Nous tendons les bras l'un vers l'autre. Elle m'agrippe, me serre très fort. J'éprouve le désir soudain d'être ailleurs, de vivre une autre vie à une autre époque. Je veux remonter le temps alors même que je continue d'ignorer pourquoi.

« Oh mon Dieu ! Mon Dieu ! » Indéfiniment, Kate répète ces mots. Mon pouls s'accélère et je me sens pris de vertige, à la limite de l'évanouissement. Je m'efforce de me ressaisir. Je sais que je suis confronté à une tragédie. Je sanglote aussi maintenant, comme la moitié de la salle.

Je m'écrie : « Dis-moi ! *Qu'est-ce qui s'est passé ? Quoi ?*

– Ms Chen... pendue à Evans, pendue dans l'atrium.

– *Qui ? Qui est pendue ? Ms Chen ?* » Je lui crie ces questions à l'oreille.

« Non ! Ms Chen l'a trouvée.

– *Qui ?* » Mais déjà, je sais qui elle a trouvé.

« Liv. Liv Anders. »

Tout à coup, j'entends le nom de Liv qui jaillit de la bouche de tous les élèves. Ils parlent d'elle, la décrivent à leurs amis. Je les entends l'appeler « la danseuse », « la fille aux yeux verts », « la jolie tisseuse ».

Je m'étrangle et commence à libérer un hurlement à mon tour, mais il jaillit silencieux, le son en reste coincé au fond de ma poitrine.

1. Ms : prononcée « miz », cette abréviation récente permet de ne plus marquer la différence entre femme célibataire (Miss) et mariée (Mrs). (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. *Marmion*, poème de Walter Scott (1771-1832), chant 6, strophe 17.

3. Dérivé d'un jeu que pratiquaient certains Indiens d'Amérique du Nord, ce sport s'apparente au hockey sur gazon et au *hurley* irlandais.

4. Roman de William Golding (1954).

5. En français dans le texte.

6. Jeu de mots sur « lips », les lèvres, et le nom de ce sculpteur.

7. New York University.

8. En français dans le texte.

9. Shakespeare, *Hamlet*, acte III, scène 2.

10. Donjons et dragons.

11. *A Separate Peace* (1959) de John Knowles, *A Farewell to Arms* (*L'Adieu aux armes*, 1929) de Hemingway. Holden Caulfield est le personnage principal de *L'Attrape-cœurs*, roman de J. D. Salinger (*The Catcher in the Rye*, 1951).

12. Titre d'un tableau de Gauguin peint en 1897.

13. Grafitti de Pompéi no 1824 : *Si potest illa mihi tenerum pertundere pectus quit non ego possim caput illae frangere fuste*.

14. Attraction foraine où des passagers, généralement deux, prennent place dans une barque qui pénètre dans un tunnel obscur. On en voit un exemple célèbre dans *L'Inconnu du Nord-Express* de Hitchcock.

15. *Les Élégies de Duino*, traduction de Lorand Gaspar.

16. En français dans le texte.

17. Fête commémorant la première moisson des colons, le quatrième jeudi de novembre, située en période de vacances scolaires.

18. Chaque X signifie je t'embrasse, chaque O je te serre dans mes bras.

19. Institution scientifique regroupant une vingtaine de musées et une dizaine de centres de recherche, surtout à Washington.

20. Dans ce pensionnat de filles réputé, recrutant dans la haute société, les élèves de première année étaient victimes de bizutages et de brimades de la part des anciennes qui prétendaient traquer les manquements aux règlements, et qui portent toujours fièrement le nom des membres de la police secrète d'Ivan le Terrible.

21. Réponse du duc de Wellington à John Joseph Stockade, éditeur anglais de réputation sulfureuse qui, à la veille de publier *Les Mémoires de Harriette Wilson* (1826), courtisane de son état, essayait de le faire chanter.

22. Tuerie dans une école du Colorado en 1999.

DEUXIÈME PARTIE

Les souvenirs que je garde d'elle me hantent.

Je suis de retour à Hollin Hills pour les vacances de Noël. Les quatre dernières semaines ont été dures. Tant d'événements, tant d'agitation, tant de déchirement. Aujourd'hui encore, près d'un mois après le Drame, j'en ressens encore profondément la douleur.

Oui, le Drame. C'est ainsi qu'on en parle à Delamere Academy, depuis la fin de ce lundi chaotique. Comme si, d'une certaine façon, il serait inopportun de dire ce dont il s'agit vraiment : le suicide d'une étudiante. Et pas seulement le suicide d'une étudiante de n'importe quel pensionnat de la Nouvelle-Angleterre où on en dénombre deux ou trois par an. Le suicide de Liv Anders a peut-être été le plus spectaculaire de l'histoire des pensionnats américains.

Cela vous paraît-il cynique de ma part ? Je n'ai aucune intention de l'être. Depuis ce lundi matin j'ai versé beaucoup de larmes. Par moments, je me suis aussi senti vide et abattu. Maintenant, je ne ressens plus que pitié et terreur.

*

Mais je saute les étapes. Ce premier lundi matin après Thanksgiving, Delamere est devenu un lieu que je n'aurais jamais pu imaginer.

Le temps, si froid, si lumineux, si cristallin ce matin-là est devenu gris et déprimant dès l'après-midi. Le ciel bas plombé par la tristesse. Ah, oui, « l'hypotypose¹ » ! Mais c'était réellement l'impression qu'il donnait.

Entre consternation et désespoir, les étudiants erraient sur le campus. J'avais le sentiment de cheminer au milieu de fantômes. Je me souviens que j'ai rencontré Heidi Stalkfleet ce premier matin en me rendant à la bibliothèque Robbins. Elle s'est jetée dans mes bras.

« Bon Dieu, Joel ! Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe, putain ? »

Après avoir partagé notre détresse, elle m'a dit qu'elle avait envisagé de demander à Liv de poser pour elle.

« Je voulais tellement la dessiner, saisir sa beauté si particulière. Et maintenant... » Elle a secoué la tête et s'est mise à pleurer.

Un groupe d'étudiants était rassemblé devant Robbins. Je les connaissais à peine, mais je me suis joint à eux. Les cloches de l'église du campus avaient sonné toute la matinée, les élèves se succédaient pour tirer sur les cordes. Trent Dexter est sorti de la bibliothèque, il m'a aperçu et est venu vers moi de son pas nonchalant.

« On m'a appris que toi et elle, vous étiez proches. Je ne sais pas quoi te dire. Je suis désolé.

– Nous n'étions que bons amis.

– Ouais. » Il m'a jeté un regard étrange avant de m'annoncer qu'il était convoqué à une réunion d'urgence chez Ms Kinsolving.

« Ils organisent une assemblée générale de l'école. Je suppose qu'elle souhaite la contribution du conseil des élèves, ne me demande pas de quoi il peut s'agir, bordel. » Et il est parti en courant.

*

Kate et moi avons croisé Courtney Mosgrave devant le Brek.

Courtney a marmonné quelque chose.

« Qu'est-ce qu'elle a dit ? m'a demandé Kate.

– Je ne suis pas sûr. Je crois que c'était : “L'ère de l'ironie est révolue.” »

Kate est devenue furieuse. « Ça veut dire quoi, putain ?

– Oh, Courtney n'est pas méchante. Elle essaye seulement de paraître profonde.

– Ouais, ben, elle n'a qu'à fermer sa gueule ! »

*

L'assemblée générale s'est tenue à 14 heures dans la grande salle de réunion de Delamere. L'information en a été diffusée par e-mails et textos. Présence obligatoire.

La directrice de l'école, Jane Kinsolving, la femme au sourire rusé et aux cheveux gris au carré, a prononcé un discours rempli d'émotion dans lequel elle nous a tous appelés à nous dépasser pour montrer au

monde entier de quelle trempe notre communauté est faite.

« Dans les moments de crise tels que celui que nous vivons, nous devons serrer les rangs, nous a-t-elle exhortés. Cela a toujours été notre tradition. » Puis, d'une voix tremblante : « Aujourd'hui, nous devons faire face à une épouvantable tragédie. Je veux que vous sachiez tous que nous franchirons l'épreuve et que, aussi rude soit-elle, nous en sortirons plus forts. Nous avons perdu une âme très belle, une jeune fille de grand talent au cœur bon, profondément aimée de tous ceux qui la connaissaient. Nous ne saurons peut-être jamais quelles forces ténébreuses se sont emparées de notre chère Liv, mais nous chérirons toujours les souvenirs que nous conservons de cette jeune fille enjouée dont le talent et les dons artistiques ont honoré notre campus. »

Pas mal, ai-je songé, *du pur Kinsolving*, même si la description qu'elle faisait d'une Liv enjouée me prouvait qu'elle ne la connaissait absolument pas.

Dès qu'elle en a eu terminé, Dawes, le responsable de la scolarité, est monté à la tribune. Il avait l'air encore plus gris et grave que de coutume, mais sa voix était aussi sonore qu'en toute autre circonstance quand il a procédé aux annonces suivantes :

« Les cours sont suspendus jusqu'à mercredi. Vous êtes néanmoins instamment invités à vous rendre aux heures habituelles dans vos salles de classe où vos enseignants seront disponibles pour s'entretenir avec vous de ce drame.

« Il n'y aura aucune manifestation sportive dans l'enceinte de l'école, pas plus qu'en déplacement, d'ici les prochaines vacances. Cependant, des entraînements informels peuvent se poursuivre si les étudiants inscrits le souhaitent.

« Tous les spectacles de musique, de danse et de théâtre prévus sont repoussés à une date ultérieure. Toutes les conférences et spectacles où devaient intervenir des invités venus de l'extérieur sont annulés.

« Les vacances de Noël débiteront le 10 décembre, une semaine plus tôt que prévu. Le bureau des voyages de l'école est à votre disposition pour vous aider si vous avez pris des réservations qu'il vous faudra changer. Le 11 décembre à midi, l'école sera fermée. Tous les élèves doivent partir pendant la durée des vacances et ne pourront pas revenir avant la ré-ouverture du campus le 5 janvier.

« Les examens finaux du trimestre sont annulés. Les notes seront basées sur celles obtenues à mi-trimestre, sur les devoirs rendus antérieurement et sur le travail effectué en classe. »

Il a marqué un temps d'arrêt pour reprendre son souffle. Même si j'étais assis à l'un des rangs du milieu, j'ai cru voir des larmes monter dans ses yeux d'ordinaire circonspects.

« Jeunes filles et jeunes gens, nous sommes en mode crise renforcé. Au moment où je vous parle, nous contactons vos parents et/ou vos tuteurs. Si nécessaire, mon équipe se relaiera jour et nuit au téléphone afin de nous assurer qu'ils sont pleinement informés de la situation et de la façon dont nous l'appréhendons. Si vos parents ou tuteurs ont le ferme sentiment que vous devez rentrer chez vous de manière prématurée, nous nous adapterons au cas par cas. Mais nous espérons sincèrement que vous resterez jusqu'à la fin du trimestre.

« Avant ce soir, une cellule de psychologues et de conseillers spécialisés dans les événements traumatisants arrivera de Boston sur notre campus, où nous l'avons mandée selon une procédure d'urgence afin de nous aider à dominer notre angoisse. Un groupe de prise en charge psychologique est déjà opérationnel vingt-quatre heures sur vingt-quatre au centre de santé Siegenthaler pour ceux et celles d'entre vous qui éprouveraient le besoin d'un soutien approprié. Enseignants, surveillants de bâtiments-dortoir et personnels administratifs seront disponibles à toute heure du jour et de la nuit en fonction des besoins. Je vous en prie, n'hésitez pas à nous solliciter. Nous sommes avec vous par la pensée et désirons par-dessus tout vous aider.

« Un dernier mot. Ici, à Delamere, nous formons comme une famille. Nous traversons des moments extrêmement pénibles. Cette tragédie nous a frappés de plein fouet. Nous avons le devoir de nous entraider. Comme notre directrice l'a exprimé avec tant d'éloquence : "Nous en sortirons plus forts." »

Après l'assemblée générale, alors que nous frissonnions, Justin et moi, sous le cruel ciel couleur ardoise, il m'a exposé son analyse.

« Kinsolving : une bouillie d'avoine bien légère, compte tenu de l'état dans lequel nous nous trouvons tous. Dawes : de fait, il a réussi à témoigner d'un peu de bienveillance vers la fin. J'ignorais que ce vieux bonhomme gris en était capable.

– Je suis persuadé que ni l'un ni l'autre ne la connaissait

personnellement.

– Tu as certainement raison. Mais ce n'est pas d'elle qu'ils se préoccupent. C'est pour la réputation de l'école qu'ils chient dans leur froc. Le mot d'ordre, maintenant, consiste à circonscrire l'étendue des dégâts et à faire bonne figure vis-à-vis de l'extérieur. »

*

J'ai passé les trois jours suivants à proximité de ma chambre, passé la majeure partie de ce temps à réfléchir et à noter tout ce dont je gardais le souvenir concernant Liv, à me remémorer toutes nos conversations. Il y avait eu quelque chose d'obsessionnel chez elle, quelque chose de ténébreux, quand nous étions restés assis dans le froid, juste avant les vacances, et qu'elle m'avait parlé de son rêve. Peut-être y avait-il eu d'autres indices, mais je ne parvenais à me souvenir de rien qui ait pu présenter un caractère prophétique. Je savais que pour parvenir vraiment à comprendre ce qui s'était passé, il fallait que j'en apprenne bien davantage. Je voulais parler à Ms Chen, l'entendre dire ce qu'elle avait vu exactement quand elle était entrée à Evans ce matin-là. Je savais également qu'il était beaucoup trop tôt pour aller la déranger. Deux élèves m'avaient dit qu'ils l'avaient vue à Siegenthaler, enveloppée dans une couverture, tremblant comme une feuille.

*

Kate et moi nous retrouvions à Prescott pour les repas. Nous ne parlions pas beaucoup, c'était juste pour être ensemble. Elle était déçue que la représentation de sa pièce en un acte ait dû être reportée, mais refusait de se plaindre et nourrissait la pensée optimiste qu'elle parviendrait à redonner assez de motivation à ses actrices pour une générale au mois de janvier.

Elle m'a annoncé que toutes les élèves de dernière année de Reynolds parlaient du suicide de Liv dans leur lettre de candidature à l'université.

« Genre, cette tragédie atroce m'a totalement anéantie, elle a changé ma vie, m'a incitée à reconsidérer mes priorités, bla-bla-bla.

– Estimons-nous heureux d'avoir opté pour la candidature prématurée, non ?

– Ouais. Mais *bon sang* ! »

Kate a ajouté qu'elle luttait contre le choc et l'incompréhension à sa façon, en participant scrupuleusement à tous les entraînements de l'équipe de hockey sur glace féminine afin d'être prête pour les rencontres de l'hiver.

« On se défonce en frappant dans le palet comme des dingues. C'est le meilleur moyen de s'en sortir, on dirait. »

*

À juste titre, Justin avait placé notre article sur les Delamour en attente, envisageant une publication dans le courant de l'hiver. Un lundi soir, je l'ai accompagné à une réunion au bureau de *La Lanterne*, et j'ai été impressionné par son autorité quand il s'est adressé aux élèves de l'école qui étaient ses reporters.

« Nous sommes confrontés à un sujet exceptionnel, leur a-t-il déclaré. Nous allons le couvrir comme le ferait un vrai journal : en y mettant le paquet, en occupant le terrain. Cela signifie que nous allons interviewer tous ceux qui, à l'école, connaissaient Liv, élèves comme professeurs. Vous trouverez vos missions individuelles sur le tableau. Quoi que vous découvriez, vous venez m'en parler. C'est important : ne partagez rien avec les médias extérieurs. C'est notre école, notre histoire, et nous la couvrirons à notre façon. »

Après la réunion, je lui ai dit que je ne voulais pas être interviewé. Il m'a rassuré.

« Je sais quels étaient tes sentiments pour elle et je respecte ta vie privée et ton chagrin. Aucun de mes jeunes ne viendra t'embêter. Nous avons plein d'autres gens avec qui parler. »

*

Justin ne plaisantait pas quand il avait fait référence aux médias extérieurs. Avant la fin de la journée du lundi, des journalistes s'étaient abattus sur Delamere, dont plusieurs envoyés spéciaux de titres nationaux. Pire, deux chaînes de télévision locales avaient installé des camions de transmission concurrents près des ponts Est et Ouest, puis tenté de soumettre les élèves à leurs questions au moment où ils traversaient.

Certains représentants de la presse faisaient preuve de compréhension, d'autres étaient brutaux et arrogants. J'ai eu une rencontre désagréable avec un gars du *Boston Globe*. Quelqu'un lui

avait raconté que Liv et moi sortions ensemble. Je lui ai répondu que ce n'était pas vrai et je lui ai tourné le dos.

Amy Marcus, une reporter de *Vanity Fair*, a appelé Justin de New York. Elle lui a expliqué qu'elle avait été élève à Delamere, qu'elle avait été éditrice de *La Lanterne* et souhaitait rédiger un article de fond sur l'état dans lequel se trouvait l'école. Justin a noté son numéro et lui a dit qu'il la rappellerait quand la situation se serait calmée. Il a mentionné que *La Lanterne* publierait un article à sensation pendant l'hiver et qu'il la préviendrait avant publication.

Le mardi matin, Ms Kinsolving a donné l'ordre au service de sécurité du campus de faire évacuer tous les gens de l'extérieur, médias inclus, du périmètre de l'école.

*

Chaque fois que Justin revenait dans notre chambre, il me rapportait des éléments d'information. Un fait bizarre : Faye Knox, qui faisait chambre commune avec Liv, avait déjà quitté l'école, retirée par ses parents avant le dîner du lundi.

*

Le mercredi matin, je me suis aventuré jusqu'au séminaire Hemingway de M. Bishop. Il nous a reçus tous les huit avec sa discrétion chaleureuse habituelle.

Il a lancé la discussion en nous fournissant diverses précisions sur le suicide de EH. Il nous a aussi rappelé que le père de l'écrivain, le Dr Clarence Hemingway, s'était lui aussi suicidé, et que quelques années plus tard, alors que EH était adulte, sa mère avait eu la cruauté de lui envoyer le revolver que son père avait utilisé.

« Je suis certain que Hemingway y a vu un message. Ce qui peut partiellement expliquer une expression, utilisée dans sa lettre à Fitzgerald, qui a offusqué deux d'entre vous.

– “Nous sommes tous salopés dès le début” ? » a demandé Zoe Fogg.

M. B. a confirmé de la tête. Le suicide de EH, nous a-t-il dit, pouvait être attribué à un état dépressif grave au même titre qu'à la peur de la vieillesse, à la perte de ses capacités, à l'impression de se dessécher, de ne plus être que l'enveloppe vide de ce qu'il avait été.

« Durant sa dernière année, il n'a cessé d'entrer à la clinique Mayo

et d'en ressortir. Il a subi quantité d'électrochocs qui ont effacé une grande partie de sa mémoire. Mais je suis convaincu qu'il n'y avait pas que ça. Il ne pouvait ignorer qu'en se tirant une balle, il provoquerait un drame retentissant, que le monde entier l'apprendrait aussitôt et en serait choqué. Au moment de sa mort, il était, ce qu'il savait pertinemment, l'écrivain le plus célèbre de la planète. Je crois aussi qu'il se voyait comme un parmi tant d'autres sur une longue liste d'artistes auto-destructeurs. Très vraisemblablement, il avait le sentiment que la vie n'avait plus grand-chose à lui offrir. Il avait remporté des prix prestigieux, atteint une renommée fantastique et laissé une marque indélébile dans la littérature américaine. Ce qui l'attendait ne pouvait que paraître dérisoire en comparaison. Aussi a-t-il décidé d'en finir avec sa propre vie. Ce faisant, il évitait l'ignominie du déclin annoncé de longue date. Je suis personnellement persuadé qu'il existe dans ses écrits des signes avant-coureurs du suicide, et ce, même si l'on remonte aux *Aventures de Nick Adams*.

« Mais, je vous en prie, ne vous méprenez pas. Je n'essaye pas d'établir un lien direct entre l'acte ultime de EH et la mort auto-infligée de votre très belle camarade. Je perçois, cependant, une correspondance ténue. Lorsque des jeunes se suicident, ce n'est généralement pas d'une manière aussi spectaculaire, ni dans un espace public. Ils se réfugient le plus souvent dans leur chambre, ferment la porte à clé, avalent des comprimés ou se tranchent les veines, puis ils s'allongent et s'endorment ou s'évanouissent. Liv a choisi de nous quitter autrement. Elle savait forcément qu'en se pendant à l'aube dans le magnifique atrium d'Evans, elle nous exposerait à un choc violent. Essayait-elle de nous défier ? De nous appeler à l'aide ? De révéler sa douleur aux yeux de tous ? Nous n'en saurons très vraisemblablement jamais rien. Mais beaucoup de sujets de réflexion surgissent chaque fois que quelqu'un attente à sa vie. Dans des cas comme ceux d'Ernest ou de Liv, quand le suicide est exceptionnellement spectaculaire, nous devons nous abstenir de le rejeter comme une manifestation de folie ou de lâcheté. Nous devons plutôt considérer ce type de suicide spectaculaire comme un grand cri adressé au monde, un cri de protestation contre la cruauté et la douleur de la réalité, ainsi que le fardeau souvent insupportable de la vie. »

Le temps qu'il en ait fini, plusieurs élèves sanglotaient autour de la

table du séminaire. Courtney Mosgrave semblait particulièrement bouleversée. Moi aussi, je réagissais très violemment à ce qu'il venait de dire. Il nous a laissé le temps de nous reprendre, puis, comme personne ne prenait la parole, nous a demandé sans hausser la voix si l'un ou l'une d'entre nous avait connu Liv.

J'ai regardé les autres. Personne n'a levé la main. J'ai fini par lever la mienne.

« Eh bien, Joel, m'a-t-il dit en me regardant dans les yeux, il semble que vous soyez le seul. Ce qui n'est peut-être pas surprenant puisque Liv n'est arrivée que l'année dernière à Delamere. Il faut du temps pour nouer des amitiés, ici. S'il vous plaît, Joel, si vous le souhaitez, parlez-nous un peu d'elle. »

Oh, Seigneur, par où commencer ?

« Je pense que c'était quelqu'un d'extraordinaire. Je l'aimais beaucoup. Nous nous étions rencontrés à Evans au début du trimestre. J'y allais tous les soirs après dîner pour tourner des pièces de poterie, et elle, pour travailler sur une magnifique tapisserie qu'elle appelait *Ta panta rhei*, paroles célèbres prononcées par un philosophe grec présocratique, que l'on peut traduire par "tout coule". Nous avons commencé à parler et sommes rapidement devenus amis. J'adorais la regarder travailler sur son métier à tisser, lancer la navette, appuyer sur les pédales. Elle avait des gestes incroyablement gracieux, ce qui n'avait rien de surprenant puisqu'elle faisait de la danse classique. C'était comme de regarder une très belle femme pincer les cordes d'une harpe. Pendant plusieurs semaines, je l'ai observée alors qu'elle achevait sa tapisserie. Quand elle l'a terminée, je l'ai admirée et elle m'en a généreusement fait cadeau. Elle est accrochée dans ma chambre, à Baker.

– Tu as l'air de l'avoir très bien connue, Joel, me dit Zoe Fogg en secouant la tête. Moi, je ne la connaissais que de vue : la très belle fille qui exécutait des pirouettes stupéfiantes dans les représentations du *Lac des cygnes*, le printemps dernier.

– Je croyais bien la connaître, ai-je repris. Maintenant, je n'en suis plus aussi sûr. » Je me suis tu un instant. « Je crois que j'étais plus ou moins... vous savez... plus ou moins amoureux d'elle. »

Tout à coup, chacun dans la salle est devenu attentif. J'étais aussi surpris qu'eux par ce que j'avais dit. Je n'avais pas eu l'intention de révéler quelque chose d'aussi personnel, mais ces mots étaient sortis

de ma bouche et ne pouvaient être repris.

J'ai cherché M. B. du regard afin qu'il me vienne en aide. Il a eu un hochement de tête imperceptible pour m'encourager à poursuivre.

« Je lui ai avoué mes sentiments. Elle l'a bien pris en me laissant comprendre que cela n'allait probablement pas marcher. Mais elle a souhaité que nous devenions des amis proches. Et je sais qu'elle le pensait, que ce n'était pas juste pour se débarrasser de moi. Je l'ai retrouvée le mardi soir qui a précédé les vacances. Nous sommes restés assis sur un banc, dans le froid, derrière Morse. Elle m'a parlé d'un rêve qu'elle avait fait, et m'a dit qu'elle allait demeurer sur le campus pendant les vacances pour rattraper le retard pris dans son travail et préparer une performance d'artiste à laquelle elle pensait énormément. Je n'ai rien remarqué. Je savais qu'elle voulait devenir une de ces artistes qui se livrent à des performances. Elle était très ambitieuse et j'ai seulement pensé... je ne sais pas. Maintenant je n'arrête pas de me demander si j'aurais pu, vous savez, prévoir...

– Oh non, tu ne *dois pas*, m'a dit Zoe.

– Comment tu aurais pu ? est intervenue Courtney. Je crois que tu devrais absolument voir le Dr Vidal.

– Je partage l'avis de Courtney », a dit M. B.

Je leur ai rappelé : « Il y a une queue de plus d'un kilomètre devant le bureau de la psy. »

M. B. m'a dit qu'il allait appeler le Dr Vidal. « Je connais très bien Jeannette. Je vais faire en sorte qu'elle vous reçoive. »

*

Le même soir, Justin est rentré tard. Il m'a annoncé que l'école maintenait *La Lanterne* dans l'ignorance.

« Il y a des choses dont ils ne nous parlent pas. Toutes ces rumeurs. Que Liv était nue. Qu'elle a laissé un dernier message. Que son ordinateur a disparu. Que ce n'était pas un suicide, mais un cas d'auto-strangulation érotique qui a mal tourné. D'autres encore.

– D'auto-strangulation érotique ? Je croyais que seuls des garçons faisaient ça.

– Il s'avère que des filles aussi, parfois. Nous avons fait une recherche sur Internet. Mais nous n'avons pas pu trouver un seul cas où, garçon ou fille, cela ait eu lieu dans un espace public.

– Par conséquent, ce n'est qu'une rumeur stupide.

- Comme presque tout ce qu'on entend. Nous nous sommes adressés au service de sécurité pour savoir à quelle heure sa carte d'accès a été utilisée pour entrer dans Evans. Ils refusent de nous le dire. Nous avons essayé d'interviewer l'équipe médicale qui est arrivée la première sur place. Ainsi que les flics de la ville. Personne n'a accepté de nous recevoir. Le gardien d'Evans, Jimmy je ne sais plus comment : ce serait lui qui aurait coupé la corde et déposé le corps de Liv sur le sol avant d'appeler l'ambulance. Il y a maintenant des rumeurs qui courent sur la façon dont le corps se présentait et la raison pour laquelle il a été déplacé avant l'arrivée des autorités. N'empêche que depuis, ce Jimmy est injoignable, il serait tellement choqué qu'il est parti en congé maladie. Nous avons aussi essayé de contacter Faye Knox. J'ai finalement réussi à parler à sa famille. Ils ont refusé de l'appeler pour qu'elle vienne au téléphone. Ils m'ont dit qu'elle était trop bouleversée, qu'elle ne savait rien, et qu'elle et Liv n'étaient pas des amies proches. Évidemment, ils se sont plaints auprès de Dawes car, deux heures plus tard, il m'a convoqué pour me dire : "C'est une affaire privée, Justin. Les souhaits de la famille Knox doivent être respectés." Une heure après environ, j'ai reçu un appel de Gilliam. Il exige de lire tout ce que nous écrivons sur le suicide avant publication. Il m'a prévenu que c'était "un sujet extrêmement sensible" et que *La Lanterne* devait "marcher sur des œufs, de crainte que la réputation de l'école ne soit souillée". Je veux dire, elle s'est pendue dans l'atrium d'Evans ! Le monde entier le sait. Il faut qu'on marche sur des œufs ! Qu'on ne nuise pas à Delamere ! Mais qui ils s'imaginent tromper, bordel ? Je ne sais pas quel est leur problème. Ils redoutent le dépôt d'une plainte, je dirais. Ou autre chose. De toute façon, je pense que leur attitude est d'une incroyable stupidité. S'il y a une vérité qu'on nous apprend dans les cours d'histoire, c'est que la rétention d'informations, ça ne fonctionne jamais, la vérité finit toujours par sortir. »

*

Le vendredi matin, il y a eu une cérémonie à sa mémoire. Avant même que Kate et moi n'entrions au Sanctuaire, nous avons entendu une musique sublime. On nous a tendu des programmes qui identifiaient ce morceau : l'allegro de la sonate Arpeggione D.821 de Schubert. Les musiciens figurant sur le programme, Nils et Peter

Anders, étaient le père violoncelliste et le frère pianiste de Liv.

Après nous être assis, nous les avons observés. Peter, son frère, rasé de près, portait une veste de cuir noire sur une chemise blanche au col ouvert. Il avait les mêmes pommettes hautes que Liv, les mêmes cheveux clairs, si longs qu'ils lui tombaient jusqu'aux épaules. Il oscillait d'avant en arrière comme en extase, paraissait emporté par la musique qui s'élevait du piano à queue tel un parfum grave et envoûtant. Nils, maigre et blond avec une barbiche, le front plissé, portait un costume foncé sur une chemise noire. Il se tenait raide comme un piquet à côté de son fils, mais était transporté à chaque coup d'archet, arrachant des notes graves et envoûtantes. Ils jouaient avec beaucoup de sentiment, comme s'ils tentaient de faire vibrer chaque nuance de la nostalgie tragique contenue dans cette partition. En les écoutant et en les regardant, j'ai compris qu'ils jouaient non pas pour nous mais pour Liv.

Quand ils sont arrivés à la fin de l'allegro, j'ai parcouru la salle du regard dans l'espoir d'apercevoir la mère de Liv. Mais je n'ai vu personne qui corresponde à sa description. Puis Ms Akers s'est levée, tournée, et adressée à l'assistance. Elle s'est présentée comme l'une des enseignantes de la disparue, nous a dit que Liv était une élève exceptionnelle de son cours de poésie contemporaine. Après s'être éclairci la voix, elle a lu deux de ses poèmes. Cela m'intéressait de les entendre car Liv ne m'avait jamais montré ce qu'elle écrivait. Ils étaient bons, mais n'avaient pas la même force, et de loin, que ses œuvres tissées.

Deux élèves du cours de danse classique, Mimie Schell et Tiffany Demerest, ont alors pris la parole. Elles ont évoqué la camaraderie partagée avec Liv, sa générosité quand elle faisait partie de la troupe des ballerines, sa propension à venir en aide à ses camarades moins douées qu'elle, et ce qu'elles ont qualifié de prouesses stupéfiantes *en pointes*².

Ms Mars, la maîtresse du corps de ballet, s'est exprimée en dernier. Elle a mentionné tout spécialement la performance remarquable de Liv dans le rôle d'Odile lors des représentations du *Lac des cygnes* par les élèves, au printemps dernier.

« Lorsque Liv a dansé la coda d'Odile, elle a exécuté les trente-deux *fouettés* traditionnels, un tour de force qui ravit toujours les spectateurs. J'en ai eu le souffle coupé. Ses partenaires de danse ont

qualifié son rendu de “génial”. Je ne pense pas avoir jamais vu un tel élan chez une élève. Alors cet automne, quand elle m’a annoncé qu’elle avait décidé d’abandonner la danse classique, je n’ai pu en croire mes oreilles. Je l’ai suppliée de surseoir à sa décision. Mais elle m’a dit qu’elle désirait se consacrer à autre chose. Je l’ai encouragée à continuer de venir aux cours, car je nourrissais le profond espoir qu’elle change d’avis. J’ai été heureuse qu’elle accepte de continuer. C’était un immense plaisir de l’avoir avec nous chaque jour. Je sais que toutes mes élèves, des jeunes filles comme Mimie et Tiffany, ont été ravies qu’elle reste. »

À la fin, Peter et Nils Anders sont revenus sur scène jouer l’adagio de la sonate D.821 comme ils avaient interprété l’allegro, emportés par l’émotion, envoûtés par la musique.

Quand la cérémonie est arrivée à son terme, les deux Anders ont pris position à la porte pour serrer les mains et remercier ceux qui étaient venus. Peter Anders a serré la mienne tel un automate, ce qui n’était pas surprenant puisque Liv me l’avait décrit comme un autiste bourré de talent. Mais M. Anders a été très chaleureux. Je lui ai demandé si Mme Anders était venue. Il m’a répondu que non, qu’elle avait le cœur trop brisé pour faire le voyage. Je l’ai remercié pour leur musique sublime, lui ai dit combien Liv me manquait, et j’ai demandé si je pourrais venir les voir un jour afin de parler d’elle avec eux.

« Oui, bien sûr, m’a-t-il répondu. Liv nous a dit combien elle vous appréciait. Je sais qu’Yvette aimerait aussi vous rencontrer. » Il m’a remis sa carte de visite. « Donnez-nous le temps de la pleurer, et après, passez-nous un coup de fil. »

Je suis parti du Sanctuaire en emportant l’image d’un homme extrêmement sérieux, magnifique musicien et père dévoué, qui préservait une grande dignité dans son immense chagrin.

*

Il m’a été difficile de convaincre Ms Chen de me parler de ce qu’elle avait vu. J’ai attendu le samedi, le premier jour de la réouverture d’Evans, puis je suis allé frapper à la porte de son bureau et je lui ai demandé si nous pouvions parler. Elle m’a bien accueilli. Mais quand j’ai abordé le sujet du suicide, elle m’a dit qu’elle n’avait pas le cœur à aborder ce sujet pour diverses raisons, au nombre desquelles sa crainte de revivre le choc, mais aussi l’interdiction de

s'exprimer qui lui était imposée ainsi qu'aux autres témoins.

« Il y a des aspects extrêmement traumatisants, et la direction ne veut pas que vous, les élèves, soyez encore plus bouleversés que vous ne l'êtes déjà. »

J'ai opposé mes arguments. « J'essaye de cesser d'y penser, mais chaque fois que j'aborde le sujet avec quelqu'un qui pourrait savoir quelque chose, je me heurte à une muraille de lieux communs. Vous avez dû nous voir parler, Liv et moi, dans l'atelier des fibres. Un soir, j'ai même essayé de lui enseigner à tourner une pièce. Nous ne sortions pas ensemble ni rien, mais je me sentais très proche d'elle. »

Je lui ai dit que j'avais vu Liv à Thanksgiving, le soir qui avait précédé mon départ, et que je n'avais pas décelé le moindre signe pouvant laisser supposer qu'elle était suicidaire.

« Il y a maintenant plein de rumeurs qui circulent, ai-je poursuivi. Qu'elle aurait été nue ou pas, qu'il y aurait eu des marques sur son visage ou pas, qu'elle aurait laissé un dernier message ou pas. Mon camarade de chambre est l'éditeur de *La Lanterne*, et même lui, il ne parvient pas à obtenir la vérité. Il est persuadé que l'école, les médecins, les flics... pratiquent tous la rétention d'informations.

– Ils craignent l'effet de contagion, Joel... qu'un autre élève l'imité. Nous en avons parlé en réunion d'enseignants. Les suicides d'adolescents se produisent souvent par vagues.

– Bien sûr, c'est logique. Personne ne souhaite que cela arrive. Et merci d'avoir utilisé le terme qui convient, celui de suicide. Je déteste la façon que tout le monde a de parler du Drame, comme si on n'était pas capables d'affronter le mot exact. Mais s'il vous plaît, si cela vous est possible, partagez avec moi ce que vous avez vu. Cela m'aiderait beaucoup, de voir les choses par votre regard. »

Elle me scrutait.

« D'accord, a-t-elle fini par concéder. Mais ce que je vais vous dire, c'est à vous seul que je le confie, Joel. Ni à *La Lanterne*, ni à qui que ce soit. »

Je lui ai affirmé que c'était entendu.

En écoutant son récit, il m'a d'abord été difficile de me représenter concrètement ce à quoi elle avait été confrontée en pénétrant dans Evans ce lundi matin-là vers 7 h 45. Elle était venue s'assurer que l'arrêt automatique des deux fours à céramique activés la veille au soir par ses soins pour cuire à 850° un double chargement de poteries

réalisées par des élèves avait bien fonctionné.

Ce qu'elle avait vu, m'a-t-elle raconté, était à la fois épouvantable et fascinant. Épouvantable surtout, puisqu'il était évident que Liv était morte et qu'il n'y avait plus rien à faire.

« À part crier, et c'est ce que j'ai fait après l'avoir touchée. Elle était encore chaude, ce qui m'a indiqué que son geste remontait à quelques minutes à peine. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là avant que notre cher vieux gardien, Jimmy Anducci, n'arrive. On me dit qu'il m'a trouvée par terre, secouée de sanglots. »

Elle ne se souvenait pas de grand-chose, après, si ce n'est qu'à un moment, avant l'arrivée des secours, elle avait brièvement vu la marque laissée par la corde sur le cou de Liv. Après l'avoir coupée, Jimmy avait recouvert le corps avec sa veste, mais l'empreinte de la corde était visible, une atroce meurtrissure. Ms Chen pensait qu'elle avait à nouveau perdu conscience, car plus tard dans la matinée elle s'était retrouvée allongée sur un lit de camp à Siegenthaler, enveloppée dans une couverture chauffante, fixant d'un regard de zombie une infirmière alarmée.

« Mais je me souviens très bien de la plus grande partie de ce que j'ai vu. Je ne l'oublierai jamais. Cette pauvre jeune fille pendue devant le vitrail de Karlsdottír rayonnant de lumière, embrasé par les rayons du soleil levant. On aurait presque pu croire que la lumière transperçait le verre et attirait mon attention sur les traînées rouges autour de sa bouche. Je me souviens que je me suis demandé : pourquoi ces balafres de couleur ? Elles ont évoqué, pour moi, des marques tribales. À cause du rouge présent sur ses mains, il était clair qu'elle les avait appliquées elle-même. Elle était pendue à une corde attachée à la rampe de la passerelle, ses pieds à moins de trente centimètres du sol. Un tabouret était renversé par terre à proximité. C'est alors que je me suis effondrée sous le choc. »

Deux jours plus tard, après avoir partiellement récupéré et être rentrée dans son appartement de Knickerbocker, elle s'était forcée à retourner à Evans qui était fermé et interdit d'accès depuis le suicide. Elle s'y était introduite en passant par l'entrée de service, était montée au premier et avait inspecté l'atelier des fibres où elle avait souvent vu Liv travailler sur son métier à tisser. C'était sur le chemin du retour, en traversant l'atelier de peinture pour regagner son bureau, qu'elle avait découvert l'origine de la poussière rouge présente sur le visage et

les mains de Liv. Sur l'une des tables, elle avait remarqué plusieurs fragments de craie pastel rouge près d'un mortier et d'un pilon. En inspectant la face interne du mortier, elle avait vu un résidu de cette craie broyée pour donner une fine poudre rouge.

« J'ai compris alors toute la préparation que ça lui avait demandé. Il paraît qu'elle n'a pas laissé de lettre. Je sais que je n'en ai pas vu. Il paraît que son ordinateur a disparu. Mais quand j'ai vu cette craie écrasée, il m'a tout de suite paru évident que ce n'était pas un simple suicide... non que l'on puisse jamais parler d'un suicide comme étant un acte banal. Ce que je veux dire, c'est que là, il s'agissait d'un acte très particulier. D'une sorte de transmission de message. Liv ne s'est pas seulement donné la mort. Elle a fait en sorte que son agonie soit vue et reconnue comme telle par tous. Le décor entier en témoigne. Se pendre devant ce vitrail éblouissant au moment où le soleil levant l'illumine, ici, dans l'atrium du complexe des arts où elle avait passé une si grande partie de son temps et qu'elle aimait visiblement. Le rouge, sur son visage, qui semblait répondre au rouge du vitrail, ce ruisseau rouge, étroit et triste, qui sinue à travers les éclats de verre blancs et bleus. Peut-être est-ce moi qui ajoute quelque chose qui ne s'y trouvait pas. Peut-être est-ce seulement une impression que j'ai ressentie. Mais il ne fait aucun doute dans mon esprit que cela allait plus loin qu'un acte d'auto-destruction, qu'il y avait un rapport avec la transmission d'un message et, j'ose le dire, avec l'art. »

Pendant que j'écoutais Ms Chen établir un lien entre le suicide et l'art, les paroles étranges énoncées par Liv ont surgi à nouveau dans ma tête :

Ce qui ne peut être dit sera dansé. Ce qui ne peut être dansé sera tissé. Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair.

« Elle voulait devenir une de ces artistes qui s'expriment par des performances, ai-je précisé.

– On me l'a dit. Et aussi qu'elle a suivi l'atelier de cette Moriko. » Il y avait quelque chose, dans le ton de sa voix, qui suggérait de la répugnance. Elle a ajouté : « Désolée, mais je n'ai pas pensé beaucoup de bien de son laïus sur l'artiste en tant que victime sacrificielle. Cela m'a donné l'impression d'être un fatras d'absurdités destinées à se donner de l'importance et à apitoyer les gens.

– Liv aimait tout cela. Ce qui peut expliquer... je ne sais pas. La veille au soir, elle m'avait dit qu'elle restait à l'école pendant les

vacances pour préparer une performance. D'après ce que vous disiez sur la transmission d'un message et l'art... c'est comme si son suicide était cette performance. »

Ms Chen a hoché la tête. « Je déteste considérer son geste ainsi, mais oui, je pense vraiment que c'était une sorte de performance artistique. Et je suis consternée d'en avoir été la première spectatrice. »

À ces mots, j'ai été parcouru d'un frisson. J'ai décidé de ne pas lui parler du rêve de Liv où elle étalait une poudre rouge en travers de sa bouche. Et je lui ai demandé si, à son avis, Liv avait prévu que quelqu'un d'autre la verrait en premier.

Elle a secoué la tête. « Elle ne pouvait absolument pas savoir qui allait entrer en premier. Evans n'ouvre pas avant 9 heures. Bien sûr, certains élèves, des habitués comme vous, possèdent des cartes qui ouvrent la porte de derrière. Celle de Liv était aussi programmée pour le permettre. Il paraît qu'elle aimait y pénétrer après être allée courir de bon matin afin de contempler les premiers rayons du soleil qui embrasaient le vitrail. Mais normalement, les seules personnes qui entrent ici tôt sont des enseignants comme moi qui viennent vérifier, disons, une cuisson dans le four à céramique, ou préparer une salle. Si elle s'attendait à ce que quelqu'un en particulier la découvre d'abord, ç'aurait vraisemblablement été Jimmy Anducci.

– Peut-être a-t-elle jugé qu'il n'était pas nécessaire de laisser une dernière lettre, que la performance était son message. »

Ms Chen a baissé la tête. Quand elle l'a relevée, elle m'a fixé droit dans les yeux.

« Vous êtes plus mûr que la plupart de nos élèves, Joel. Je suis persuadée que ces sentiments que vous éprouviez pour Liv, vous êtes capable de travailler dessus. Je parle maintenant de vous en tant qu'artiste. Vous pourriez envisager de créer une œuvre à sa mémoire qui rendrait aussi compte d'eux sous une forme plastique. Ce serait également une manière de transmettre ces sentiments extrêmement forts. J'aimerais que vous acceptiez d'y réfléchir pendant vos vacances. Si cela vous convient, vous pourrez commencer dès la rentrée. Un tel travail constituerait un projet d'étude d'une grande puissance. »

Je lui ai demandé si elle pensait que l'argile pouvait vraiment traduire des sentiments violents.

« Je le sais. Entre certaines mains, elle peut tout traduire. Si vous avez le moindre doute, étudiez attentivement ce que fait Aaron Gratowsky. »

Elle s'est approchée de la bibliothèque où elle a prélevé le catalogue de sa rétrospective au Whitney Museum.

« C'est un exemplaire dédié que je ne peux donc vous donner. Mais vous pouvez me l'emprunter aussi longtemps que vous voudrez. Étudiez-le. Vous constaterez qu'il y a beaucoup d'émotion dans l'œuvre d'Aaron. Je ne vois pas d'autre artiste qui parvienne à exprimer autant de sentiments avec l'argile. »

Elle m'a regardé et les larmes sont montées à ses yeux.

« Nous ne pouvons que spéculer sur ce que Liv avait en tête. Tout ce que je sais, c'est que quand j'ai découvert ce rouge pastel écrasé dans le mortier, tout m'est revenu en pleine figure. Et je n'ai réussi à penser que : *Quel terrible, terrible gâchis !* »

*

Ce qui ne peut être dit sera dansé...

Aussitôt après ma conversation avec Ms Chen, je suis passé par la salle des textiles en quête d'une trace de Liv. Je n'ai pas réussi à en trouver. Son métier à tisser n'était plus contre le mur où elle l'avait laissé, probablement remisé dans la réserve ou renvoyé chez ses parents à Burlington.

En secouant la tête, je suis descendu au département de musique, j'ai vu une salle de répétition vide, y suis entré, me suis enfermé, me suis roulé sur le sol dans la position du fœtus et j'ai pleuré.

Je ne sais pas combien de temps j'y suis resté. Je sais que mes larmes ont coulé incontrôlablement. Je me souviens aussi que je me suis senti mieux en repartant. J'ai pensé qu'il y avait peut-être du vrai dans ce que l'on raconte sur l'effet thérapeutique des pleurs.

Je crois que c'est l'image de Liv nue au bout de la corde qui a déclenché cette crise de larmes. Ça, et la large traînée de poussière rouge pastel sur sa bouche. Car bien sûr, c'était ainsi qu'elle s'était décrite dans son rêve au moment où elle s'approchait de moi, s'apprêtait à me murmurer quelque chose d'important à l'oreille, mais passait la main sur sa bouche en y étalant la craie rouge... et les mots qu'elle avait voulu me dire n'avaient jamais été prononcés.

Qu'essayait-elle de me faire comprendre ? Qu'elle avait l'intention de se

donner la mort ?

Quand j'ai repensé au souvenir que Ms Chen avait gardé de l'empreinte de la corde sur le cou de Liv, la seule chose qui m'est venue à l'esprit a été la phrase de Liv : *Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair.*

*

J'ai vu le Dr Vidal à deux reprises avant les vacances. Lors de notre seconde rencontre, deux jours à peine avant mon retour à la maison, elle m'a dit qu'elle espérait continuer à me voir en janvier à la reprise des cours.

Mes sentiments sont partagés sur ces séances. Le Dr Vidal est une Noire d'une quarantaine d'années d'ascendance haïtienne, au sourire chaleureux rempli d'empathie, présentée sur le site web de l'école comme une spécialiste de la psychologie adolescente. Elle m'a plu dès le début. Mais j'ai eu l'impression que, si elle tentait sincèrement de m'aider, elle essayait en même temps d'obtenir des informations. Peut-être s'imaginait-elle que j'étais, consciemment ou inconsciemment, le détenteur de quelque secret qui lui permettrait d'interpréter le sens du suicide de Liv. Ou, une pensée dont je reconnais la paranoïa, peut-être agissait-elle pour le compte de l'administration de l'école qui nous dissimulait la vérité. J'ai finalement conclu que je ne pouvais lui faire confiance.

J'ai mis un point d'honneur à ne rien révéler de ce que Justin me disait. Néanmoins, j'ai involontairement dévoilé une information que Ms Chen m'avait confiée : le corps de Liv était encore chaud quand elle l'avait touché ce matin-là à 7 h 45. Le Dr Vidal a tout de suite réagi.

« Quand Grace vous a-t-elle dit cela ? » m'a-t-elle demandé avec un peu trop d'empressement compte tenu du rythme lent de notre conversation. Je m'en suis aperçu et j'ai décidé de la repousser dans sa zone de confort en lui renvoyant des réponses typiquement adolescentes tout en détournant de leur but ses questions les plus inquisitrices.

J'ai haussé les épaules. « Nous discutons d'un projet que j'envisage de réaliser le trimestre prochain, une pièce en céramique à la mémoire de Liv.

– Je vois... », a-t-elle dit en prenant note de cette information. J'ai eu l'impression qu'elle cherchait à comprendre si ce que Ms Chen m'avait dit était important ou si c'était juste un élément qui était sorti lors d'un entretien entre une enseignante et un élève. « Est-ce que ce sera votre projet de dernière année, Joel ? »

– Peut-être. Soit ça, soit un truc écrit, par exemple une longue nouvelle ou une série de nouvelles courtes avec un lien entre elles.

– Vous avez beaucoup de talent. Vous êtes une sorte d'esprit encyclopédique, à ce qu'on m'a dit.

– Je ne crois pas. Je suis une quiche, en maths. Et en plus, je suis nul en sport. »

Elle a souri. « Mais moi je le crois. C'est ce que tout le monde dit de vous, ici. » Elle m'a regardé dans les yeux. « Est-ce que vous vous sentez mieux, maintenant, par rapport à ce qui s'est passé ? »

– Bien mieux, je pense. Enfin, je suis encore sérieusement sous le choc. Il m'arrive par moments de me sentir sans ressort, comme si je lâchais vraiment prise, comme si je pourrais me dissoudre... ou je ne sais quoi. »

Je lui ai parlé de ma débauche de larmes dans la salle de répétitions. Après, j'ai secoué la tête : « Je ne parviens toujours pas à croire que mon amie ait pu faire ça. »

– Vous éprouviez des sentiments très forts à son égard ? »

J'ai acquiescé. « Je crois que je les éprouverai toujours. Mais d'une manière différente. »

– Comment ça ?

– Pas avec le désir de l'embrasser, de flirter avec elle ni rien. C'est davantage quelque chose de spirituel.

– Vous-même n'entretenez pas d'idées de suicide ?

– Non, rien de tel. »

J'ai été surpris de constater combien sa question, énoncée sur un ton très naturel comme si elle était destinée à me faire tomber dans un piège, était transparente. Tous les élèves qui étaient passés un jour par Siegenthaler pour chercher conseil auprès de la psy vous prévenaient : quoi qu'on dise, on ne devait en aucun cas marmonner qu'on entretenait des idées de suicide. C'était, affirmaient-ils, la voie expresse menant à l'exclusion temporaire pendant une année entière. Si on abordait ce sujet, moins d'une heure plus tard on n'était plus sur le périmètre de l'école. Par conséquent, au moment même où

j'esquivais sa question, je me suis demandé si le Dr Vidal était réellement inquiète pour moi ou pour sa propre responsabilité, si jamais j'attendais à mes jours.

« Je crois que c'était comme, vous savez...

– Comme quoi ?

– Comme le syndrome du premier amour. Ce n'est pas le terme qu'on utilise ? »

Elle a confirmé de la tête : « Le premier amour est un sentiment extrêmement fort. Nous en voyons de fréquentes manifestations. » Elle m'a regardé dans les yeux. « Je trouve que vous maîtrisez très bien vos sentiments, Joel. Envoyez-moi des e-mails pendant les vacances, tenez-moi au courant de la façon dont vous vous sentez, vous voulez bien ? Et revenez faire le point avec moi en janvier. D'accord ?

– Ouais, pas de problème... »

Elle s'est levée pour m'indiquer que la séance était terminée. Nous avons échangé une poignée de main et elle m'a souhaité de « joyeuses fêtes ». En sortant de son bureau, je me suis fait le serment de ne jamais y revenir.

*

Le mardi qui a précédé les vacances, j'ai trouvé dans ma boîte postale une enveloppe épaisse qui portait l'adresse d'expéditeur de l'université Oberlin. La confirmation que ma candidature anticipée était acceptée. Justin et Kate ont reçu la leur le même jour. À l'automne, nous partirions dans des directions différentes : Justin à Yale dans le Connecticut, Kate à Princeton dans le New Jersey, moi dans l'Ohio. Cela avait quelque chose de triste, d'exaltant aussi.

Ce soir-là, nous avons séché le dîner à Prescott pour aller en ville célébrer l'événement autour d'un repas de fête à Mifune Thaï afin de nous auto-congratuler.

Tout en avalant des crevettes accompagnées de nouilles, nous nous sommes taquinés mutuellement et avons déliré sur la façon dont nous allions nous éclater l'automne prochain en logeant dans des bâtiments-dortoir mixtes, débarrassés de l'assiduité obligatoire en cours et des règles absurdes comme celles des trois pieds par terre. Par moments, nous avons ri aux éclats. Quand nous sommes sortis, je me sentais très bien. Et puis la culpabilité est arrivée car j'ai pris conscience que je riais pour la première fois depuis la mort de Liv.

La veille du dernier jour, les huit élèves qui suivaient le cours sur Hemingway sont entrés dans la classe de M. B. Il nous a entraînés dans une brève discussion sur EH en tant que styliste, après quoi il a baissé les stores, a allumé un projecteur de diapositives et nous a montré une série d'images qui retraçaient la vie de l'auteur.

Nous avons vu des portraits du jeune Ernest, redoutablement beau, déterminé, sûr de lui. Puis une série de clichés pris à Paris dans les années 1920 et 1930. Il y en avait qui représentaient des écrivains, des poètes, des peintres, dont certains célèbres et beaucoup aujourd'hui oubliés, se pressant autour de tables de cafés à Montparnasse. Nous parvenions parfois à repérer Ernest, généralement flou, lancé dans des conversations animées avec des amis. Il y avait quelque chose de très touchant dans ces moments figés arrachés à la vie de gens depuis longtemps décédés. Ce décor parisien, nous a exposé M. B., avait probablement marqué la période artistique la plus héroïque de tout le ^{XX}e siècle.

Grâce à ses commentaires, je ressentais l'énergie qui émanait de ces cafés. J'aurais voulu pouvoir y être ne serait-ce que pour connaître l'euphorie de ces écrivains et artistes, lancés en pleine discussion, qui se disputaient violemment parfois en tentant de comprendre le monde dans lequel ils vivaient. Il y avait là quelque chose de très pathétique, nous a rappelé M. B., car ce monde allait bientôt s'effondrer sur eux dans une guerre épouvantable et un holocauste dévastateur.

Il nous a montré des diapos de Gertrude Stein, du célèbre salon qu'elle tenait rue de Fleurus, et de Gerald et Sara Murphy à la Villa America sur la Riviera, le couple légendaire que EH a appelé le « poisson-pilote » dans *Paris est une fête*. Nous avons vu des photos d'EH, correspondant de guerre, alors qu'il couvrait la guerre d'Espagne dont la cruauté annonçait une cruauté plus grande encore. M. B. a évoqué la tentation du socialisme et du marxisme chez Ernest et ses amis. Il y avait aussi des images de la troisième femme d'EH, Martha Gelhorn, la seule des quatre à lui avoir sérieusement tenu tête et à ne lui avoir jamais pardonné sa conduite tyrannique.

Puis le folklore : des photographies du romancier de réputation mondiale posant en Afrique, à côté d'un énorme animal abattu à la chasse au gros gibier, ou, au large des îles de Floride, d'un énorme poisson attrapé à la pêche sportive. EH à une course de taureaux. EH

en compagnie de Marlene Dietrich, la fascinante actrice et chanteuse, environ à l'époque où il avait personnellement « libéré » le bar du Ritz à Paris. Enfin le déclin : des instantanés montrant un Hemingway plus âgé à Pampelune, engloutissant au goulot du vin contenu dans une flasque en peau de chèvre dépenaillée. Et plusieurs images d'un EH qui paraissait très vieux avec ses cheveux gris, et grimaçait face à l'objectif avec un soupçon de folie dans le regard, prises l'année qui avait précédé celle de son suicide à Ketchum, dans l'Idaho, avec un fusil.

« Il avait tout juste 61 ans, nous a rappelé M. B. Ce qui m'en laisse encore cinq », a-t-il marmonné avec un sourire comme pour renforcer l'impression laissée sur ceux qui trouvaient extrême son identification personnelle avec l'écrivain.

« Voilà, vous avez tout vu, a-t-il conclu en rallumant dans la salle et en relevant les stores. La vie d'un immense écrivain américain, peut-être le plus grand du siècle dernier. Ambition, engagement, prestige, déchéance physique. Je pense que la succession des images parle d'elle-même. »

Il a observé un court silence. « Je tiens à vous faire part du plaisir que cela a été, pour moi, d'être votre professeur. Nos discussions ont été extrêmement stimulantes et vos devoirs tous excellents. Courtney, vous avez supporté ce macho phallocrate de Hemingway avec une humeur égale. Zoe, votre devoir sur la fausseté du modèle qu'il a offert aux jeunes garçons américains trouvera une place spéciale dans mes archives. Joel, le vôtre sur les blessures de l'écrivain et le rôle qu'elles jouent au fil de ses textes a été un des meilleurs essais qui m'aient été rendus au cours de ce séminaire que j'anime maintenant depuis presque vingt ans. Chacun sans exception mérite un A, et c'est la note que je vais vous octroyer. Huit élèves, huit A, rien de moins, j'ai du mal à le croire ! J'espère vous avoir appris deux ou trois petites choses. Je peux vous assurer que vous m'avez appris beaucoup. J'espère aussi que vous serez plusieurs au moins à décider de suivre mon séminaire sur Faulkner au printemps. Ouais, Faulkner, un animal d'une tout autre espèce ! Il nous reste plusieurs minutes avant la cloche, mais je ne vois aucune raison de vous retenir juste pour l'entendre. Je vous souhaite de très bonnes vacances. Bon vent à tous. Dieu vous garde ! »

Et là-dessus, il est sorti de la salle à grandes enjambées, nous

laissant assis autour de la table à nous considérer en silence.

*

Depuis mon retour à la maison, je n'ai pas cessé de ruminer mes pensées. La première chose qui m'a frappé, quand j'ai franchi le seuil le premier soir, c'est la ménorah sur le manteau de la cheminée dans le séjour. Six bougies étaient allumées. Je me suis tourné vers Jake.

« Qu'est-ce que c'est, putain ? Un cadeau narquois de la part de notre chère tante Toby ? »

Jake a eu un haussement d'épaules. « En fait, c'est M'man qui l'a achetée.

– Bordel de merde ! »

Il a affiché un grand sourire. « Ouais, c'est ce que j'ai dit quand je l'ai vue. M'man m'a jeté un regard noir.

– Alors maintenant, on allume des chandelles, on célèbre Hanouka. Fais gaffe, frerot. Avant que tu aies eu le temps de t'en rendre compte, elle t'aura envoyé en Israël pour travailler tout l'été dans un kibboutz. Tu sais, pour que tu “deviennes un homme”.

– Pendant que toi, tu seras à Beverly Hills ! Pas question ! »

Cette ménorah a donné le ton des vacances de Noël. M'man, apparemment, ressentait soudain le besoin de renouer avec ses origines juives. Ses parents juifs sécularisés étaient arrivés aux États-Unis, ils venaient de la ville grecque de Salonique. Jamais depuis elle n'avait consacré une pensée au judaïsme. Mais au cours des deux semaines qui avaient succédé à la dispute avec sa sœur, à Thanksgiving, elle s'était inscrite à un cours sur la Kabbale et se demandait laquelle des synagogues locales serait en phase avec ses idées politiques progressistes.

« Il se trouve qu'il y a un grand temple réformé du courant *tikkun olam* à Washington D.C. J'aimerais bien que vous veniez avec moi vendredi pour voir ce que ça donne.

– C'est quoi, bon sang, ton *tikkun olam* ?

– Un très beau concept juif qui signifie “la réparation du monde”, nous a-t-elle expliqué.

– Moi, je voudrais juste que quelqu'un répare le pommeau de douche de ma salle de bains », a déclaré Jake.

J'ai dit à M'man que j'allais m'abstenir car je ne ressentais aucun intérêt pour quelque religion que ce soit, mais que je lui souhaitais

beaucoup de chance dans sa quête spirituelle.

*

Le matin de Noël, lors de son appel, P'pa m'a félicité pour Oberlin.

« L'Ohio est un super État, m'a-t-il dit. Central, plat, et les gens qui y habitent sont le sel de la terre. »

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire.

« Bon, qu'est-ce que vous faites aujourd'hui ? m'a-t-il demandé.

– Tu veux dire, pour célébrer la naissance de Jésus ? »

Il n'a pas relevé le sarcasme. « Je suppose que vous allez rendre visite à votre tante Toby.

– En fait non. Elle et M'man se sont disputées. Alors cette année, nous allons fêter ça tous les trois dans un restaurant chinois de Beacon Mall. »

J'ai souri en entendant le silence s'installer au bout du fil, et j'ai imaginé l'expression d'incompréhension sur sa figure.

*

Peut-être était-ce une erreur d'apporter *Ta panta rhei* à la maison. (J'y pense désormais en l'appelant seulement TPR.) Ç'a été une décision de dernière minute. Je m'apprêtais à quitter notre chambre à l'école, mes sacs étaient prêts, mes yeux sont tombés dessus et j'ai décidé de la rouler pour la faire tenir dans la valise. Dès mon arrivée, quand j'ai remarqué la présence de la mémorah et que j'en ai compris les implications, j'ai déroulé la tapisserie de Liv et l'ai accrochée sur le mur de ma chambre.

Une erreur, peut-être, car c'était évidemment une manière de rester accroché à Liv, accroché aux souvenirs doux-amers des brefs moments passés ensemble, à mon chagrin et au choc causé par son suicide. Mais grâce à TPR, mon ancienne chambre m'a paru moins étrangère. J'ai passé beaucoup de temps les yeux rivés dessus, exactement comme à Baker, en quête d'une clé pour la décrypter, découvrir les mystères de la douleur de Liv dont je continuais à penser qu'ils étaient encodés à la surface.

Toi, tu veux montrer ta douleur au monde. Moi, je veux enterrer la mienne dans mon tissage.

C'étaient ses mots, mais avait-elle réellement voulu dire ça ? En

termes de révélation de la douleur personnelle, mes pitoyables pots éventrés ne pouvaient se comparer à sa performance ultime. À la fin, elle avait montré sa douleur au monde avec une force inégalable.

*

Un soir, après Noël, M'man a décidé de cuisiner un plat grec style *kleftico*, la racine du mot *kleptomane*. C'est une façon de préparer à manger que pratiquaient les bandits des montagnes du Péloponnèse. Afin de ne pas signaler leur position à leurs poursuivants par la fumée et l'odeur de la viande grillée, ils scellaient leur nourriture dans une poterie en argile qu'ils faisaient ensuite cuire très lentement dans un trou rempli de braises. M'man a copié cette recette, adaptée pour une vraie cuisine, en faisant cuire la viande à l'intérieur d'une miche de pain évidée, et elle nous a servi un ragoût d'agneau délicieux et fondant comme du beurre.

« M'man, si cela t'intéresse d'explorer ton héritage culturel, pourquoi étudier la mystique juive ? Pourquoi ne pas te pencher sur l'histoire et la pensée grecques ? Parce qu'il faut reconnaître que cet agneau est excellent. – Je vais te dire une chose, Joel. Concentre-toi sur l'étude de l'humanisme laïque et moi, je m'occuperai de l'ésotérisme. Ça te va ?

– Ouais, d'accord.

– Je n'y comprends rien, moi, à ce que vous racontez tous les deux, a protesté Jake. Et M'man, s'il te plaît, ne m'envoie pas travailler dans un kibboutz cet été.

– Ne t'inquiète pas pour ça. C'est hors de question ! » lui a-t-elle promis.

*

Il ne me reste plus que quatre jours avant de retourner à Delamere et je me remets à penser à mon projet de fin d'année. J'aime bien l'idée qu'a eue Ms Chen d'avoir recours à l'argile pour créer un objet à la mémoire de Liv. J'ai consacré beaucoup de temps à étudier le travail d'Aaron Gratowsky et je pense qu'elle a raison, il contient des sentiments en quantité considérable, ce qui me rend encore plus enthousiaste à l'idée d'être son guide le mois prochain lorsqu'il viendra comme artiste résident. Je suis également impressionné par la dédicace assez intime qu'il a inscrite sur la page de titre du catalogue

qu'elle m'a prêté :

Pour Grace, qui m'est si chère... comme Baudelaire l'a exprimé de manière tellement sublime : « Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer d'un complice. »

Ton dévoué, A.

*

Je me lance dans les croquis préparatoires en travaillant d'abord sur des formes torturées. À un moment, je me tourne vers *La Femme qui pleure* de Picasso pour y trouver l'inspiration, espérant découvrir un moyen d'exprimer les mêmes affres en trois dimensions. Mais je n'ai aucun souvenir de Liv en proie à de tels tourments. Et même si c'était le cas, ce n'est pas cet aspect que je veux rendre.

J'établis une liste des caractéristiques qui, elles, me reviennent : éthérée, nordique, profonde, énigmatique, secrète, « âme âgée ». Les mots sont fidèles, mais ne m'inspirent pas.

Je décide de m'éclaircir les idées en rejetant les formes que je peux créer sur le tour. Je me concentre plutôt sur des formes façonnées à la main à partir d'extrusions et de plaques.

En me référant à nouveau au catalogue de Gratowsky, je remarque qu'il a tendance à privilégier des formes très simples. Ce n'est pas leur complexité, je le vois, mais les ajouts, entailles, ruissellements d'argile, qui leur confèrent de la puissance.

Je reviens à *La Femme qui pleure*. J'aime la façon dont le visage est ouvert en deux, mais je trouve la représentation beaucoup trop littérale. Cependant, je ne veux surtout pas obtenir quelque chose de joli ou de sentimental. Liv n'était pas comme ça. Elle était belle, mais pas outrageusement. Je veux fabriquer une pièce aussi puissante, abstraite et profonde que TPR.

*

Je conclus un marché avec Jake. Je l'accompagne au Musée national de l'Air et de l'Espace, je reste avec lui pendant qu'il s'émerveille devant les vieux aéronefs et les modules spatiaux, s'il accepte de m'accompagner au Hirshhorn qui se trouve juste à côté

pour que je regarde les sculptures contemporaines.

Ils ont de nombreuses œuvres sublimes au Hirshhorn, mais rien ne m'inspire davantage que les œuvres de Henry Moore, Jacques Lipshitz et David Smith devant lesquelles je passe chaque jour à Delamere.

*

Ce soir, je suis assis sur mon lit, jambes allongées, carnet de croquis sur les genoux. Daphne, notre vieille chienne labrador noire, est étendue sur le ventre au milieu de ma descente de lit.

Je fixe TPR, cligne des yeux, les ferme. C'est à ce moment-là que j'ai cette vision : une série de boîtes noires alignées, chacune légèrement différente, chacune représentant une facette de la personnalité de Liv.

J'ai trouvé !

Je commence mes croquis et je m'aperçois qu'en réalité les formes ne sont pas des boîtes dans la mesure où elles ne peuvent s'ouvrir sur un contenu. Ce sont plutôt des cubes d'un seul tenant, une série de cubes alignés sur une longue étagère blanche. Ils sont tous d'un noir mat, certains présentant des imperfections, d'autres des griffures, et différents effets de noir sur noir.

Mais la série est-elle infinie ? Devrai-je continuer de fabriquer des cubes jusqu'à l'épuisement ? Non, je décide qu'il doit y avoir une limite. Et quel nombre serait plus approprié que celui de son âge ?

Donc... un alignement de dix-sept cubes noirs, chacun différent de ses voisins, chacun représentant une facette de ce qu'elle était. Pourtant, en étudiant la série, le spectateur pourra légitimement conclure qu'elle ne délivre pas de message clair. La question étant : « Qui était-elle ? » La réponse doit être : « Impossible de le savoir. »

Maintenant que je tiens le concept, je me mets à travailler sur les détails. Je décide que les surfaces ne doivent pas seulement être mates, mais que certains des cubes doivent paraître abîmés. Je dessine des surfaces éraflées et des surfaces présentant des associations énigmatiques de symboles, de lettres et de chiffres. Je dessine des cubes endommagés, des cubes troués, des cubes dont les surfaces présentent des éruptions et des explosions.

En jetant un coup d'œil à mon réveil, je m'aperçois qu'il est plus d'1 heure du matin. Je suis encore complètement éveillé, euphorique, je ressens quelque chose que je n'avais jamais connu : la joie de

concevoir une œuvre d'art, de combiner et d'organiser des fragments de sentiments qui tourbillonnent dans ma tête depuis la mort de Liv.

*

Je suis de retour à Baker, j'attends l'arrivée de Justin. Je déballe rapidement mes affaires, raccroche TPR à sa place sur le mur et m'allonge sur mon lit.

Comme il s'agit de ma troisième année à Delamere, je sais que l'hiver sera gris et froid. Et qu'on peut avoir le sentiment d'être cloîtré, souffrir de claustrophobie. Tout me revient : le chuintement des radiateurs, l'odeur de la laine humide chaude, les quintes de toux dans la nuit, les renflements pendant les devoirs surveillés, le grincement des changements de vitesse et le patinage des roues prisonnières de la neige. Sans oublier les pelouses glacées que l'on aperçoit par les fenêtres des salles de cours, les allées fraîchement déblayées à la pelle qui s'entrecroisent sur les quadrilatères, les élèves emmitouflés dans des doudounes aux couleurs vives, des écharpes écossaises, la tête disparaissant dans des bonnets de laine moulants. Elles me reviennent toutes, les composantes du malaise qui accompagne le trimestre hivernal. Et, j'en prends bien conscience, ce n'est pas parce que l'on sait à l'avance ce qui vous attend que cela le rend plus facile à supporter.

*

L'arrivée de Justin me remonte le moral. Il débarque comme une tornade dans notre chambre avec sacs et valises de luxe assortis, et pendant qu'il range ses vêtements, il commence à m'exposer ses plans pour les mois à venir.

« Je pense à la première semaine de février, pour notre article sur les D. D'ici là, nous serons profondément plongés dans la déprime hivernale et l'école sera fin prête pour une bonne secousse. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Je hausse les épaules. « Après Liv, j'avais plutôt oublié les D.

– Ne t'en fais pas, on ne va pas baisser les bras, pour ce qui est arrivé à Liv. Maintenant qu'on a traité les faits comme le voulait Dawes, je considère qu'on est libres de voir ce qu'on peut découvrir d'autre, y compris ce qu'ils nous ont caché.

– Ms Chen m'a dit qu'ils craignaient une contagion de suicides.

– Un argument que j’ai entendu. Pour moi c’est de la foutaise, comme les conneries du genre “quand tout se révèle dur, les durs se révèlent³”. » Il approche son siège de bureau de mon lit, le tourne dans l’autre sens, s’assied en posant les bras sur le dossier. « Ça été dur pour tout le monde, mais ça l’a été encore plus pour toi. Je sais que ça l’est encore. Il est trop tôt pour que quiconque te dise qu’il faut tourner le dos au passé.

– C’est totalement hors de question. » Et je lui expose mon projet dédié à la mémoire de Liv.

« Ça me semble infiniment plus sain et plus productif que de se répandre dans le cabinet de la psy », me dit-il. Il croise mon regard. « Alors, maintenant que tu as eu le temps d’y réfléchir, qu’est-ce qui s’est passé, pour Liv, à ton avis ? Qu’est-ce qui s’est *vraiment* passé ?

– Je pense honnêtement qu’il s’agissait d’une performance d’artiste.

– D’accord. Dans ce cas, qui devait y assister ?

– Au début, je me suis dit que ça devait être nous tous, l’école entière. Mais ç’aurait été un geste d’hostilité et elle n’était pas quelqu’un d’hostile. Depuis peu, j’en suis venu à penser qu’elle s’adressait à quelqu’un de précis.

– Qui ?

– Peut-être l’âme sœur avec qui les choses ne se passaient pas bien.

– Mais encore ?

– Je n’en ai aucune idée, sinon que c’était une femme. Combien d’enseignantes lesbiennes y a-t-il dans l’école ?

– Peut-être six qui se sont publiquement déclarées. Nicodemo, Lee, la prof hommasse qui enseigne la chimie, Hawkins, deux ou trois autres. Probablement quelques-unes qui ne se sont pas encore dévoilées comme Ms Keating. Et tu sais ce qu’on dit sur le compte de Kinsolving, même si personne n’a eu l’occasion de s’en assurer. » Il me regarde. « Tu crois vraiment que c’était une enseignante ?

– Peut-être. Je me demande seulement si quelqu’un d’autre est entré à Evans ce matin-là avant Ms Chen, quelqu’un qui aurait assisté à sa performance. Ou... je sais que c’est fou, mais je continue à penser que ce n’était peut-être pas un suicide.

– Qu’est-ce que ça aurait pu être d’autre ?

– Peut-être un accident. Je sais : la corde autour du cou, l’équilibre précaire sur un tabouret... bien sûr, le décor va dans le sens du

suicide. Mais, tu sais, le sol de l'atrium est en granit, il arrive que ça soit glissant.

– Tu penses donc que le tabouret aurait pu glisser ?

– Il est clair qu'elle s'était mise dans une position périlleuse. Suppose qu'il se soit brusquement dérobé sous ses pieds et qu'elle se soit étranglée avant d'avoir pu se détacher ?

– Aucun moyen de le savoir.

– Le service de sécurité a vraiment refusé de vous dire quelles cartes ont été utilisées ce matin-là ?

– Ils n'ont rien voulu nous dire du tout.

– Et si l'âme sœur avait été avec elle ? Si tout cela avait été une performance artistique qui lui était dédiée ? Est-ce que ça ne pourrait pas nous aider à déterminer qui est entré et ressorti ce matin-là ?

– Bien sûr que si. Mais qu'est-ce qui t'incite à envisager cette hypothèse ? »

Je lui parle de notre dernière conversation, à Liv et à moi, sur le banc derrière Morse, puis je lui raconte le rêve de Liv.

« Justin, elle adorait le vitrail de Karlsdottír. C'était l'œuvre d'art qu'elle préférait, sur le campus. Elle aimait sortir tôt pour aller courir, et après elle s'introduisait à Evans, elle s'asseyait sur la passerelle en attendant le lever du soleil, le moment où les premiers rayons touchaient le verre et l'embrasaient. Est-ce que quelqu'un se suiciderait dans un endroit qu'il aime, devant une œuvre d'art qu'il adore ? Mais, tu vois, si elle préparait une performance artistique, ce devait être pour elle l'endroit rêvé. Et il y a la nudité. Moriko, cette adepte des performances artistiques qui est venue avec Rachel Kaplan : elle est célèbre pour des performances où elle apparaît nue. Liv en a vu une, à Paris, où elle était roulée sur elle-même dans une espèce de nid constitué de vieilles cordes. La nudité s'intègre donc à la performance. Et il y a aussi la poudre rouge autour de sa bouche. Ms Chen a trouvé le mortier et le pilon qu'elle a utilisés pour broyer des bâtonnets de pastel rouge. Si tu imagines que cette poudre rouge représente du maquillage, et qu'elle voulait exprimer quelque chose avec cette traînée rouge en travers de sa bouche, là encore, cela s'intègre à la performance. Suppose que le lieu, le vitrail illuminé par l'aube, le nœud de la corde, la nudité, le maquillage... en étaient des éléments ? Puis suppose que quelqu'un est entré, quelqu'un qu'elle avait invité, la femme qu'elle aimait, et que Liv ait fait sa performance

pour elle ?

– Excellentes questions. Et quelle serait la signification de pareille performance ?

– Je ne sais pas, mais voilà quelques suggestions. “Je t’aime à en mourir.” “Je mets ma vie en danger pour te prouver combien je t’aime.” Quelque chose d’approchant.

– D’accord. Il nous faut absolument l’information concernant la carte d’entrée. Je pense qu’il doit exister un moyen de l’obtenir. Il y a aussi Faye Knox. Elle a quitté l’école sacrément vite. Comme si elle savait peut-être quelque chose, mais ne voulait pas en parler.

– J’en suis sûr, qu’elle sait quelque chose. D’après Kate, Faye racontait que Liv était amoureuse d’une femme adulte.

– Je peux essayer de la contacter à nouveau. Ses parents se sont montrés très fermes, mais je peux essayer.

– S’il te plaît... parce que je ne suis pas convaincu par l’histoire que tout le monde colporte selon laquelle ce serait un regrettable et tragique suicide commis dans un internat par une adolescente névrotique instable. Cela ne correspond pas à la Liv que j’ai connue.

– Et il y a son ordinateur. Tous les élèves de Delamere en ont un. Ils envoient et reçoivent tous des e-mails. Alors comment ça se fait que celui de Liv ait disparu ? Son ancienne camarade de chambre pourrait nous renseigner là-dessus. »

*

Le premier jour de classe, je rends le catalogue à Ms Chen, prenant grand soin de ne pas mentionner la dédicace révélatrice de Gratowsky. Était-il amoureux d’elle et, si oui, l’a-t-elle repoussé ? L’inscription rend cette interprétation plausible. Je lui dis juste que j’admire infiniment son travail, puis je lui parle de mon idée.

« Cela me paraît bien, dit-elle après m’avoir écouté jusqu’au bout. Ce choix du “tout noir” pourrait être un peu morbide, mais je pense que vous avez raison, le noir s’impose. Pourquoi ne fabriquez-vous pas un cube ou deux pour voir ce que cela donne ? Mais essayez de ne pas vous enfermer dans cette idée. Parfois, quand on parvient à garder de la distance, une idée conduit à une autre. Mais une fois qu’on s’est engagé, le processus de la fabrication prend le dessus et le flot des idées tend à se tarir. »

Kate est moins encourageante. Quand nous nous retrouvons à la cafèt' et que je lui parle de mon projet, elle me regarde avec scepticisme.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne te plaît pas ?

– Je ne dis pas ça. Je ne suis pas habilitée à en juger.

– Alors où est le problème ? »

Elle se contente de hausser les épaules.

« Je sais ce que tu penses. Tu te dis que c'est une manière de m'accrocher à elle.

– Cela m'a effectivement traversé l'esprit.

– De toute façon, tu ne l'as jamais appréciée.

– Bon Dieu, Joel ! Pourquoi tu dis une chose pareille ? Cela n'a rien à voir avec le fait que je l'aie appréciée ou non. Je t'ai déjà dit, de façon tout à fait explicite, que je respectais les sentiments que tu nourrissais à son égard.

– C'est vrai.

– Cela n'a pas changé. Exactement comme je respecte le besoin que tu ressens de la pleurer. Mais elle n'est plus là. Le projet de fin d'année est très important. Quelque chose me dit que tu devrais concevoir une œuvre tournée vers l'avenir.

– Par opposition à une œuvre qui regarde vers le passé ?

– Eh bien...

– Mais, tu vois, cette série de cubes n'a rien à voir avec le passé. C'est l'expression d'un ressenti. Pour moi, plus je pourrai mettre de sentiment dans ce projet, plus il aura de force.

– Je comprends.

– Mais ça ne t'empêche pas de désapprouver.

– Joel, arrête ! Je n'ai pas besoin d'approuver. Ce qui me soucie, c'est uniquement toi et l'état d'esprit dans lequel tu te trouves.

– Ma santé mentale ? » Elle acquiesce. « Oh, n'aie crainte. Je suis fermement résolu à le faire.

– Parfait ! Fonce, alors. »

Nous sommes à deux doigts de nous affronter et je pense que nous le savons l'un comme l'autre car nous abandonnons ce sujet pour jaser sur l'école.

Elle me parle d'un échange qu'elle a surpris ce matin en se rendant au petit déjeuner : une fille noire de deuxième année qui sortait de

Knickerbocker Ouest a rembarré sa camarade de chambre style WASP⁴ : « Je ne suis pas là pour que tu prennes conscience de la diversité nationale, ma petite. Je suis là pour apprendre, exactement comme toi ! »

« Touchée ! Qu'est-ce qui a causé cette prise de bec, à ton avis ?

– Il y a des problèmes dans les deux ailes de Knickerbocker. Plusieurs filles du bâtiment sont de toute évidence anorexiques. Et il y a eu un incident à caractère raciste juste avant les vacances. La veille du départ, un message mal intentionné a été écrit au marqueur sur la porte d'une élève noire. Et ce n'est pas tout. Après l'épisode Liv, une épidémie d'urticaire s'est déclenchée à Morse. Toutes les filles se sont mises à se gratter. Les médecins ont déclaré que c'était psychogène. »

Tout à coup, je ressens une vague de colère. « J'aimerais bien que tu ne dises pas ça, Kate.

– Psychogène ? Ça signifie qu'il n'y a pas de cause organique, que c'est dans leur tête, à ces filles.

– Ce n'est pas de psychogène que je parle.

– De quoi, alors ?

– De "l'épisode" Liv. C'est comme de dire le Drame.

– Oh, *excuse-moi !* »

Nous nous regardons avec colère, aussi agacés l'un que l'autre. Kate finit par détourner les yeux.

« À plus tard », me dit-elle froidement. Elle se lève, enfille son sac à dos et sort de la cafèt' d'un pas décidé.

*

Cet après-midi, je lui envoie mes excuses par texto. « Désolé. Je n'aurais pas dû te crier dessus. Tu me pardonnes ? »

Une heure plus tard, je reçois sa réponse : « J'y réfléchirai. »

*

Mardi, j'assiste à la première séance du séminaire de M. Duguid, « Crime et châtimement dans la vie et la littérature moderne. » Six élèves de dernière année sont présents, dont Zoe Fogg, ma camarade du cours sur Hemingway.

Elle s'installe sur le siège voisin du mien. « C'est chouette d'être à nouveau assis à la même table de séminaire », me chuchote-t-elle.

Duguid, grand, maigre et moustachu, nous remet la liste des ouvrages à lire. Ça a l'air super : Dostoïevski, Gide, Camus, Sartre, Mailer, Poe, plusieurs romans contemporains, des textes de Baudelaire et de Nietzsche, trois adaptations cinématographiques de l'affaire Leopold/Loeb, des compte-rendus journalistiques de l'affaire Jon-Benet Ramsey qui s'est déroulée à Boulder, l'affaire Krystian Bala en Pologne et le meurtre de la Preppies à New York.

Duguid n'est pas aussi chaleureux que M. Bishop, mais j'aime assez sa mise en garde : il va nous traiter en adultes.

« Je vais enseigner dans ce séminaire comme je le ferais à l'université. Cela signifie beaucoup de lectures, beaucoup de débats, deux courts devoirs rédigés et un gros devoir final à me rendre en dernière semaine. Je vais être clair. Le corpus des lectures exigées n'a rien de léger. Nous allons nous pencher sur des œuvres littéraires sérieuses et des narrations/adaptations d'authentiques affaires criminelles dont beaucoup tournent de près ou de loin autour du concept moderne du *crime gratuit*⁶, le crime qui semble n'avoir aucun mobile. Des questions ? »

Je lève la main et je présente la liste de lecture. « Qu'est-ce que Dona Tartt vient faire à côté de Dostoïevski et de Camus ? »

Duguid pose sur moi un regard glacial. « Je crois savoir que vous êtes très cultivé, monsieur Barlev. Je ne prendrai donc pas ombrage de votre impertinence.

– Monsieur ! Il n'était pas dans mon intention...

– J'en suis persuadé. Pour l'instant, disons qu'elle s'y trouve parce que je l'y ai mise. Il me reste à espérer qu'au fil de notre progression, mes raisons vous apparaîtront clairement. Et bien sûr, il vous appartient de contester sa présence dans un de vos devoirs. Autre chose ? »

Zoe lève la main. « Devons-nous interpréter votre réponse à Joel comme signifiant que la similarité du thème importe davantage que la qualité littéraire ?

– Ma chère Ms Fogg, j'ai cru comprendre que vous et M. Barlev avez récemment terminé un séminaire dirigé par mon excellent ami Harry Bishop : un enseignant exceptionnellement compétent, assurément l'un de nos meilleurs éléments, mais dont l'approche est bien moins formaliste que la mienne. Essayez, je vous prie, de vous adapter à ma pédagogie plus rigoureuse et nous nous entendrons

parfaitement. Dans le cas contraire, vous êtes libres d'abandonner ce séminaire. Je crois savoir qu'il reste de la place dans plusieurs autres. Si tel est votre choix, veuillez venir me voir à la fin du cours. »

*

Zoe et moi nous dirigeons vers la bibliothèque Robbins.

« Je sais que Duguid est brillant, me dit-elle. Mais il est un peu dans le genre emmerdeur prétentieux, non ?

– Oh, ce n'est pas M. B., c'est sûr.

– J'adore M. B. Tu vas suivre son séminaire du printemps sur Faulkner ?

– Je ne le raterais pour rien au monde !

– Moi non plus. Duguid, tu lui as juste demandé ça pour le tester, hein ?

– Je suppose. Merci de m'avoir soutenu.

– C'était sympa. Ça m'a bien amusée quand il s'est un peu hérissé. »

Nous cheminons un moment en silence. Sur le pont de l'Est, elle se tourne vers moi :

« Ça m'a beaucoup touchée, avant les vacances, quand tu nous as parlé de tes sentiments pour Liv. Je t'ai trouvé très courageux, de t'exposer comme ça.

– Ce n'était pas si difficile. Je savais que j'étais entouré d'amis.

– N'empêche, ce que tu as dit était très beau. Je n'ai pas cessé d'y repenser. » Elle me jette un regard. « Comment ça va, maintenant ?

– Un peu mieux, il faut croire. Merci de me l'avoir demandé. »

Nous nous arrêtons devant la porte de Robbins. « Tu viens ? »

Je secoue la tête. « Je retourne dans ma chambre. C'est surtout là-bas que je travaille.

– J'ai un box individuel au niveau B. Comme je suis externe, ils m'octroient une petite grotte pour étudier.

– Tu viens tous les jours ?

– Ma famille habite à une trentaine de kilomètres au nord. Le côté positif, c'est que cela me permet d'avoir une voiture ici. Le côté négatif, c'est que je rate tous les bons moments que vous partagez dans les bâtiments le soir.

– Crois-moi, tu ne rates pas grand-chose. Les sanitaires collectifs sont pourris. »

Elle rit. « J'aimerais bien voir la tapisserie de Liv, un jour. Tu serais d'accord ?

– Bien sûr. Je partage ma chambre avec Justin Deare, à Baker. Préviens-nous seulement quand tu veux passer. Nous ferons le ménage pour que tu ne voies pas que nous sommes de vraies bêtes. »

Elle rit à nouveau. « À bientôt, Joel. »

Elle entre dans la bibliothèque et je prends le chemin de Baker. Je me dis qu'elle est vraiment chouette et me demande pourquoi je ne l'ai pas remarquée avant. Elle ne figure pas au nombre des filles exceptionnelles du campus, mais elle est jolie, intelligente, rapide à la détente en classe et, ce qui me change plutôt agréablement, elle mesure cinq centimètres de moins que moi. Elle a assurément montré que je l'intéresse, mais plutôt avec naturel et discrétion. Toutefois, je ne m'imaginais pas nouer une relation romantique avec quiconque dans l'immédiat. Même si Liv et moi ne formions pas un couple, les sentiments que je ressens pour elle demeurent forts et le chagrin difficilement supportable.

*

Dans ma boîte aux lettres, je trouve un message de la main du Dr Vidal :

Cher Joel, j'espère que les vacances ont été agréables. J'ai hâte de vous revoir pour que vous me racontiez comment ça va. Appelez vite le centre de santé afin que nous convenions d'un rendez-vous.

Dr V.

Je froisse le papier et le jette à la corbeille.

*

Ce soir-là, Justin rentre tard. Il arbore le genre de sourire signifiant qu'il a appris quelque chose et ne peut attendre de me le révéler.

Il me tend une feuille de papier. Le titre, PROFS LESBIENNES, est suivi d'une liste de noms.

« Où tu as eu ça ?

– Ce sont mes reporters qui l'ont établie. Deux groupes : AVÉRÉES

et POSSIBLES. Jette un coup d'œil à la sixième de la colonne AVÉRÉES.

– Dr Jeanette Vidal.

– Exactement.

– Elle veut me revoir.

– Prends-la au mot.

– Je ne lui fais pas confiance.

– Alors piège-la. Tu es adroit, pour ça.

– Je ne sais pas...

– C'est toi qui vois, Joel. Je me suis juste dit que ça pourrait être intéressant. Comme certains des autres noms. Tu remarqueras que Kinsolving apparaît dans la liste des POSSIBLES. Personne ne parvient à mettre le doigt sur le pourquoi, mais c'est une impression qu'on partage tous. »

Je lui parle de ma brouille avec Kate, lui dis qu'elle réfléchit pour savoir si elle va accepter mes excuses.

« Elle va revenir sur sa décision, m'assure-t-il. C'est une fille qui a du caractère. C'est d'ailleurs pour ça qu'on l'aime, pas vrai ? »

Je lui parle de Zoe, lui annonce qu'elle m'a demandé si elle pouvait venir voir notre chambre.

« Super ! Elle est très mignonne. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. N'oublie pas de m'avertir de sa venue, comme ça je m'arrangerai pour ne pas être là. Et n'oublie jamais... »

En riant, nous entonnons la règle à l'unisson : « *Porte ouverte ! Lumières allumées ! Trois pieds par terre !* »

*

Plus tard, le même soir, quand nous avons fini d'étudier, Justin me confie que sa relation avec Lois Rosen n'a rien de romantique mais reste « amicale avec compensations ».

« C'était bien un peu l'impression que ça me donnait. Vous ne vous comportez pas comme si vous étiez fous amoureux.

– On ne peut pas puisqu'elle est numéro deux à *La Lanterne*. Si on s'affiche partout, les autres diront que notre relation est “inappropriée eu égard aux fonctions exercées” ou un truc dans le genre. » Il marque un temps de silence. « Pour Zoe, c'est génial qu'elle soit externe. Il y aura des fois où ses parents ne seront pas là et vous aurez un endroit civilisé pour... tu sais.

– Tu vois trop loin pour moi. Il ne se passera rien là-bas. »

Il rit. « On verra.

– Toi et Lois, où est-ce que vous... tu sais ?

– À la rédaction de *La Lanterne*. On a de la chance. Des endroits corrects, il n'y en a pas des masses. L'hiver a quand même un bon côté : un tas de manteaux, ça fait un super matelas. Il suffit de les empiler dans un angle confortable et de laisser la nature s'exprimer. »

*

Cela fait trois jours que Kate m'a planté à la cafèt'. Elle n'a fait aucune apparition depuis. Il y a trois heures, je lui ai envoyé un texto : « Tu me manques vraiment ! »

Jusqu'à présent, pas de retour.

*

Je reçois un appel du Dr Vidal. Au ton de sa voix, je sais qu'elle est vexée.

« Je n'ai pas eu de réponse de votre part, Joel. Je pensais que nous nous étions mis d'accord pour que vous veniez me voir au retour des vacances.

– C'était votre idée, pas la mienne.

– Mais vous aviez accepté.

– J'ai hoché la tête.

– Vous ne voulez pas me parler de tout ça ?

– Pas la peine. Je vais bien.

– Est-ce que vous persistez dans le projet de fin d'études dont vous m'avez parlé ?

– Euh.

– Vous n'êtes pas très communicatif, Joel.

– Je ne vois pas en quoi cela pourrait me faire du bien, de parler plus, c'est tout.

– Je suis surprise de vous entendre dire cela. Je croyais que nous avions établi une bonne relation thérapeutique.

– Eh bien...

– On dirait que quelque chose vous ennuie, Joel. Vous ne croyez pas qu'il serait préférable de clarifier les choses ? »

Je commence à transpirer. Elle me pousse dans mes derniers retranchements.

« Bon, d'accord. Je vais venir, mais à la condition que ce sera la dernière fois.

– Très bien, si c'est ce que vous voulez. Mais s'il vous plaît, attendez que nous ayons parlé pour prendre votre décision. »

Nous fixons un rendez-vous pour vendredi en huit. En reposant le téléphone, je suis énervé. Je me dis : *J'ai assez de pression à supporter comme ça pour l'instant.*

*

Le séminaire de Duguid sur « Crime et châtiment » se passe mieux que je ne le pensais. Je m'habitue à son approche autorisée et j'apprécie les discussions. Il nous guide en nous bousculant, pose plein de questions, prend soin de résumer les débats pendant les cinq dernières minutes. Ses synthèses sont remarquables et son minutage parfait. Immanquablement, ses derniers mots coïncident avec la cloche.

*

Zoe et moi avons pris nos habitudes. Nous quittons la classe ensemble, je la raccompagne à Robbins, nous parlons un peu sur les marches, elle entre et je regagne Baker. Aujourd'hui, nous parlons plus longtemps qu'à l'accoutumée. Quand nous atteignons le perron, il y a un bref moment de timidité partagée. C'est alors que je prends la décision de l'inviter dans notre chambre.

« Hé, tu veux passer à Baker maintenant pour voir la tapisserie de Liv ? »

Elle prend exactement le temps qu'il faut pour réfléchir : pas trop long pour ne pas suggérer qu'elle éprouve de la réticence, pas trop court pour ne pas laisser penser qu'elle en a très envie.

« Hé, bien sûr », finit-elle par dire en souriant.

Je ne prends pas la peine d'envoyer un texto à Justin. Je sais qu'il est à son cours de grec avancé et qu'il y restera jusqu'au déjeuner.

Pendant que nous nous dirigeons vers mon bâtiment, elle me prend la main.

« Ça ne t'ennuie pas, dis ?

– Non. Mais on ne tient pas à donner des idées inconvenantes à quiconque, si ?

– “Inconvenantes”, répète-t-elle. J'adore ce mot.

– Il a une jolie connotation archaïque, tu ne trouves pas ? On se croirait dans une vieille série policière à la télé.

– Style : “Les enquêteurs redoutent une issue fatale”.

– Ou : “Nous allons lancer une alerte à toutes les unités”. »

Nous rions.

Je la sens se crispier un peu quand, à Baker, nous grimpons l’escalier. Il en va de même pour moi, mais je fais de mon mieux pour ne pas le montrer. Elle attend, un peu gênée, pendant que j’ouvre la porte.

« J’espère que l’état de notre chambre ne va pas te dégoûter, lui dis-je en l’invitant à y entrer d’un geste du bras.

– Hé, vous êtes ordonnés, tous les deux, commente-t-elle. Elle est bien mieux rangée que la mienne à la maison. » Elle en fait le tour du regard. « J’adore le grand miroir. » Ses yeux s’arrêtent sur TPR. « Ça doit être elle. » Elle s’en approche. « Magnifique. Et paisible. Je crois que je m’attendais à ce qu’elle soit plus, tu sais...

– Perturbée ?

– Ouais. Mais non. Pas du tout.

– C’est bien le problème. Je n’ai jamais senti Liv perturbée. Résolue et passionnée... oui. Mais pas le genre de fille à faire... ce qu’ils disent. »

Elle se tourne vers moi. « Tu ne crois pas qu’il s’agissait d’un suicide ?

– Je ne sais pas. Ça aurait pu être un accident. Il y a des éléments qui ne concordent pas.

– J’ai entendu dire qu’elle aurait pu pratiquer, tu sais... ce qu’on appelle “l’asphyxiophilie”. Mais qui irait faire ça à Evans ? Ça n’a aucun sens.

– Tu as raison. Aucun. »

Elle se tourne face à moi. Nos têtes sont très proches l’une de l’autre. Je plonge mes yeux dans les siens, j’y lis « oui ! ». Elle s’approche encore comme pour m’embrasser. Nos lèvres se touchent, un baiser léger, puis nos bouches s’écrasent l’une contre l’autre et je sens une vague de désir.

Nous nous embrassons à pleine bouche pendant une trentaine de secondes avant que je prenne conscience que je ne peux pas faire ça. Je m’écarte et murmure :

« Si on continue comme ça, on va avoir des ennuis.

– On est en dernière année. Qu'est-ce qu'ils vont nous faire, nous imposer des mesures contraignantes ? »

Tout en parlant, elle baisse le bras et sa main frôle mon entre-jambe.

« Oooh, mais c'est qu'on bande !

– Ça a tendance à se produire quand une fille me touche à cet endroit-là. »

Nous gloussons.

« On ferait mieux de sortir avant qu'il se passe quelque chose.

– Quelque chose d'“inconvenant”. »

Nouveaux gloussements.

« Tu me retrouves mardi soir aux Révélations ? » me propose-t-elle.

*

Je me mets au travail sur mon projet de cubes noirs. Comme je n'ai pas l'habitude de manier l'argile, j'avance lentement d'abord, m'appliquant pour que les arêtes se soudent bien. J'appréciais le tour parce que c'était rapide et fiable. Je m'aperçois qu'à la main, c'est un travail lent et méditatif, ce qui correspond parfaitement à la teneur de mon projet. Je me dis qu'une sculpture à la mémoire de quelqu'un doit être conçue dans la lenteur et avec méthode. La gravité extrême de l'intention doit se refléter dans la fabrication.

La construction du premier cube me prend six heures. Les parois ont douze millimètres d'épaisseur. Je laisse la pièce sécher pendant deux jours en la recouvrant légèrement, puis je m'attaque à la surface. Pour finir, je confère aux cinq faces visibles un aspect lunaire, des cratères de tailles variées parsemés de sillons, certains peu marqués, d'autres profonds. Ms Chen me dit que le résultat lui plaît et qu'elle le cuira à 850° quand il sera sec.

Elle me suggère aussi de ne pas être aussi compulsif avec le façonnage.

« Si la jointure s'écarte ou même se fend un peu, cela pourrait jouer en votre faveur, argumente-t-elle. Je sais que vous aimez les imperfections. Je suis curieuse de savoir ce que Aaron dira quand il arrivera le mois prochain. »

Elle me rappelle que Gratowsky est un enseignant très exigeant, mais que seule sa sévérité me permettra d'apprendre quelque chose de lui.

« S'il ne pense pas que vous êtes capable de le supporter, il relâchera la pression. Mais prouvez-lui que vous le pouvez et vous bénéficierez de son expertise. »

*

Kate continue de m'éviter. Elle n'est pas venue une seule fois à la cafèt' à notre heure habituelle et, aux repas, elle s'assied avec Soo-Jin et ses partenaires de sport. Quand nous nous croisons, elle m'adresse un petit geste désinvolte de la main et se détourne. Je choisis de tenter de résoudre le problème en agissant de manière inattendue.

Cet après-midi, je marche dans le froid vers l'extrémité sud-est de Delamere, une longue marche solitaire et glaciale sur les allées déneigées qui me fait longer divers bâtiments dédiés au sport : le gymnase Delbert (des filles en sueur qui tentent des paniers, des garçons en sueur qui s'empoignent dans la salle de lutte) ; la piscine Everett (les coups de sifflet des entraîneurs qui se réverbèrent sur les murs, les filles en maillots une pièce moullants qui s'exercent au plongeon, les garçons en slips de bain Speedo qui font des longueurs) ; la salle d'athlétisme Brooks (des hordes de coureurs à pied qui tournent en rond sur la piste surélevée pendant que sauteurs en longueur, en hauteur, à la perche et lanceurs de poids s'entraînent au-dessous et en contrebas) ; la salle de squash Bernini (des joueurs prétentieux frappant à toute volée dans des petites balles dures qui laissent de vilaines traces sur les murs). J'arrive enfin à la patinoire Danzig, don de la famille de ma camarade de classe Pam Danzig, membre probable des D et nommée par Kate West pour le titre de fille la plus méchante du campus.

Je m'arrête avant d'entrer pour réfléchir à la façon dont Kate va réagir quand elle me verra sur les gradins d'où je vais assister à son entraînement. Au moment où je pénètre dans la patinoire, je la repère qui glisse sans effort sur la glace, intercepte le palet et fonce vers la cage adverse. Je sens l'énergie derrière l'action et je me raidis quand elle et une autre joueuse entrecroisent leurs crosses et luttent pour la possession du palet.

Quelqu'un a dû lui dire que je regarde parce qu'elle s'interrompt, patine dans ma direction et s'immobilise sur la glace juste devant moi, impressionnante dans sa tenue très rembourrée. Elle m'adresse un sourire rayonnant. La transpiration ruisselle sur son visage tandis que,

de l'autre côté de la barrière, je frissonne dans ma parka.

« Ça alors, quelle surprise !

– Mon amie me manque.

– Tiens donc ?

– On pourrait observer un temps mort ? Mettre un terme à notre petite querelle ?

– Petite ? Moi, je l'ai trouvée plutôt grosse.

– Est-ce qu'on peut juste y mettre un terme, s'il te plaît ? Je suis venu te présenter mes excuses sincères et te répéter combien ça me manque de ne plus pouvoir profiter de ta brillante compagnie.

– C'est très gentil à toi de me dire ça, Joel, surtout avec une mine aussi déconfite.

– Est-ce qu'il faut que je me traîne à tes pieds ? C'est ça que tu exiges de moi ?

– Bien sûr que non, idiot ! Tu me manques aussi. Il me reste une heure d'entraînement et après j'ai une répétition. Retrouve-moi à 19 heures pour manger à Mifune Thai. »

*

Le dîner se passe bien. C'est comme si nous ne nous étions jamais disputés. Après lui avoir soutiré la promesse de ne répéter à personne ce que je m'apprête à lui dire, je lui confie que Justin et Lois Rosen baisent juste ensemble mais ne sont pas du tout amoureux l'un de l'autre.

« Oh, ça ! fait-elle comme si ça n'avait aucun intérêt. Tout le monde le sait depuis le trimestre dernier.

– Bon sang, moi, je n'en étais pas sûr et on partage la même chambre !

– Nous, les filles, nous avons un moyen de savoir ce genre de choses.

– Tu veux dire que vous êtes capables de discerner l'attitude épanouie de la fille qui est bien baisée mais pas amoureuse ?

– Absolument ! À propos, c'est pour quand, Zoe et toi ?

– *Tu es au courant ?*

– Hé, redescends un peu sur terre, Joel ! Tu ne peux pas t'asseoir dans les rangs du fond au Sanctuaire et t'imaginer que personne ne va le remarquer.

– On n'a rien fait du tout.

– Vous auriez dû.
– Comment ça ?
– Je pense que vous devriez vous lancer.
– Je ne suis pas prêt pour une relation amoureuse.
– Qui a parlé d'amour ? Il s'agit juste de sexe, Joel. Ça n'est pas si grave. Je crois que tu as besoin de bien t'envoyer en l'air... ne serait-ce que pour t'éclaircir les idées.
– C'est drôle, je ne me vois pas comme un garçon pour qui il n'y a que le sexe qui compte.

– Dans ce cas, tu es le seul à Delamere. »
Gêné par le tour qu'a pris notre conversation, je tente de la réorienter vers elle.

« Et toi ? Tu as quelque chose sur le feu ? »
Elle sourit. « J'ai une ou deux possibilités prometteuses.
– Des sportifs ?
– Bâtie comme je le suis, il n'y a que des sportifs qui peuvent s'intéresser à moi.
– Tu as une très jolie silhouette, Kate.
– Tu es gentil, Joel. Mais il faut regarder les choses en face, je suis une montagne de muscles faite femme.
– Alors, à qui tu penses ?
– Il y a eu un lutteur qui me faisait fantasmer. J'ai failli lui envoyer une lettre d'amour. Mais j'ai appris que toute l'équipe avait la teigne. Yerik ! De quoi te couper toute envie !

– Je n'aime pas les lutteurs. »
Elle a un petit ricanement. « Je comprends pourquoi.
– Les rameurs, ça va.
– Moi, j'aime beaucoup les rameurs », déclare-t-elle avant de passer une langue lascive sur sa lèvre inférieure.

Au moment de partir, nous nous bagarrons gentiment pour nous emparer de l'addition. Je finis par la lui arracher des mains et insiste pour payer les deux repas.

« C'est le moins que je puisse faire puisque c'est moi qui ai été désagréable.

– Merci beaucoup, Joel. »
Je la raccompagne à Reynolds. Nous nous serrons affectueusement devant la porte.

« Je suis tellement contente qu'on ait pu régler ça », me dit-elle en

frottant son nez contre le mien. Puis, embarrassée peut-être, elle écarte les bras, essuie sa carte et entre dans le bâtiment.

*

Le Dr Vidal m'accueille avec son sourire empathique caractéristique. Pour je ne sais quelle raison, cela me rend agressif. Nous nous faisons face, assis dans de confortables fauteuils tapissés assortis qui semblent trop grands pour son petit cabinet peu meublé.

En moi-même, je me dis : *Ne lui fais pas confiance. Arrange-toi pour qu'elle le comprenne.*

« Je suis contente que vous soyez venu, Joel. Je sais que ç'a été difficile pour vous.

– Pas si difficile que ça. Mais comme je vous l'ai dit au téléphone, je ne vois pas quel bien cela peut me faire.

– Cela aide toujours, de parler des choses.

– Mes amis et moi, on parle tout le temps de nos sentiments.

– J'en suis convaincue. Mais... »

Je l'interromps. « Il y a une chose que je dois savoir. Est-ce que j'ai raison de croire que tout ce qui sera dit ici est soumis au code de confidentialité entre praticien et patient ?

– Bien sûr. Je pensais que nous en avions parlé.

– Oui, mais je vous repose la question parce que j'ai lu ce qui est arrivé dans un autre internat : une fille est allée voir le psy de l'école, le courant n'est pas passé, des mots désagréables ont été échangés et, si on en croit l'élève, le médecin le lui a fait payer en déclarant faussement qu'elle présentait un risque de suicide. Avec pour résultat que l'élève a été renvoyée. Ses parents ont dépensé près de cent mille dollars en factures de médecins et de conseillers juridiques pour lui faire réintégrer l'école. Ils ont réussi, mais ni l'établissement, ni le responsable de cette situation n'ont pris la peine de présenter des excuses.

– Moi aussi, j'ai lu des choses sur cette affaire. Je suis obligée de me demander pourquoi vous m'en parlez.

– On m'a prévenu qu'il ne fallait jamais prononcer des mots comme “pensées suicidaires” ou même “dépression grave” dans votre cabinet parce que ça vous donne le droit de rompre le code de confidentialité et de répéter ce qui vous a été dit aux responsables de la scolarité. Pour moi, ça signifie qu'il n'y a pas de confidentialité. Ça

signifie aussi que vous disposez d'un pouvoir énorme qui risque d'affecter toute ma vie.

– Même si j'avais autant de pouvoir que vous semblez le croire, pensez-vous vraiment que j'en abuserais, ou que je nuirais à un élève par simple dépit ?

– Je ne sais pas.

– C'est pour cela que vous ne vouliez pas venir me voir ?

– C'est une des raisons. Je veux être clair là-dessus. J'ai été très atteint par ce qui est arrivé à Liv. J'imagine que des centaines d'élèves le sont encore. Mais non, je n'ai pas nourri d'idées ou d'intentions de suicide. Et pour vous dire la vérité, je ne suis même pas certain que Liv se soit suicidée. D'accord, elle s'est pendue, mais ç'aurait pu être accidentel. Elle préparait une performance d'artiste qui aurait pu tourner mal. Je crois que c'est possible.

– Je vous entends bien. Si c'était un accident, si elle ne s'est pas pendue volontairement, il en découle que ce n'était pas un acte irrationnel... ce qui le rend beaucoup plus facile à accepter.

– Je ne cherche pas un moyen de le rendre plus facile à accepter. Je cherche une explication. Dans tous mes échanges avec Liv, je n'ai jamais détecté le moindre signe de comportement suicidaire, auto-destructeur, voire d'instabilité particulière. Comme je le disais récemment à une amie, elle était passionnée, sombre parfois, mais elle n'était pas cinglée. Et elle m'a bien dit qu'elle allait rester à l'école pendant les vacances de Thanksgiving pour préparer une performance d'artiste.

– Vous ne m'en aviez pas parlé à ce jour. » Je confirme d'un hochement de tête. « Y a-t-il d'autres choses dont vous ne m'avez pas parlé ?

– Ce n'est pas exclu, dis-je en pensant au rêve de Liv.

– Acceptez-vous de m'en parler maintenant ?

– Je ne crois pas.

– Parce que vous n'avez pas confiance en moi ?

– Ouais, quelque chose comme ça. »

Elle me fixe longuement du regard. Intimidé, j'étudie la minable reproduction d'un Van Gogh accrochée au mur derrière son bureau.

« Joel, je me demande si vous n'essayez pas de me provoquer, aujourd'hui, en tentant de reproduire la situation hostile entre l'élève et son thérapeute, dans cet autre internat dont vous parliez.

– Pourquoi je ferais ça ?
– Peut-être pour voir ce que cela va donner.
– Vous m’avez assuré que vous ne feriez jamais rien par dépit,
Dr Vidal. Je vous crois sur parole.

– Oh, merci beaucoup. Je suppose que je devrais me sentir flattée. »

Je baisse les yeux : « Je me demande si les sarcasmes ont leur place dans une séance de ce genre ?

– Je vous présente mes excuses. Il n’était pas dans mon intention de paraître sarcastique. On m’a dit que vous n’aviez pas la langue dans votre poche et qu’en classe vous aviez la réplique facile. Un de nos élèves les plus brillants, affirment vos enseignants. Je vais donc essayer de ne pas prendre vos joutes verbales de manière trop personnelle. » Elle se tait un court instant. « Vous savez ce que certains de vos professeurs disent de vous, Joel ? »

Je hausse les épaules : « Au début du trimestre, il y en a un qui m’a traité d’impertinent. Je suppose que certains me considèrent parfois comme un sale gosse mal élevé. J’aurai dix-huit ans le mois prochain. Il paraît que cela va faire de moi un adulte. Est-ce qu’un adulte peut également être un sale gosse ? » Je hausse à nouveau les épaules. « Comme je vous l’ai dit, Dr Vidal, je ne crois pas que ce soit bon pour moi de venir ici. Cela fait presque une demi-heure que je suis là. Je crois que je vais m’en aller. »

Je me lève. Elle se lève aussi. Je me tourne vers la porte. Au passage, elle me saisit par le bras.

« Je préférerais vraiment que vous ne partiez pas, Joel. » La docilité du ton me fait penser à la voix que j’ai adoptée pour parler à Kate quand je suis allé la voir à la patinoire.

« Je ne pense pas que vous soyez autorisée à me toucher comme ça. »

Elle libère immédiatement mon bras.

« Restez, Joel, je vous en prie. Allons au moins jusqu’au bout de l’heure. S’il vous plaît. »

Je me rassieds. J’ai le sentiment d’être désormais celui qui a le pouvoir, et je pense qu’elle partage ce sentiment. Je rassemble mon courage à deux mains pour lui annoncer que je voudrais lui poser une question personnelle.

Elle hoche la tête.

« Êtes-vous lesbienne, Dr Vidal ? »

Elle me dévisage et je sens qu'elle essaye de garder son sang-froid. Je me rends également compte que je prends un plaisir certain à constater sa gêne, similaire à celui que j'éprouve quand je provoque celle de P'pa. J'en éprouve une légère culpabilité. Je n'aime pas penser que je peux être méchant, mais je n'ignore pas qu'il y a parfois de la méchanceté en moi, comme il y en a chez presque tous les gens que je connais.

« Qu'est-ce qui peut motiver pareille question, Joel ? Quel rapport mes inclinations personnelles peuvent-elles avoir avec ce qui nous occupe ? »

Sa voix trop calme trahit sa détresse. Il est évident que je l'ai offensée.

« J'ai mes raisons.

– Vous voulez m'en faire part ?

– Répondez d'abord à ma question.

– Oui, je suis lesbienne. Est-ce que cela vous pose un problème ?

– Bien sûr que non. Les orientations sexuelles n'ont jamais représenté une difficulté pour moi.

– Alors pourquoi me le demander ? »

Je me penche vers elle. « Parce que Liv Anders entretenait une relation amoureuse malheureuse avec une femme adulte. Je ne sais pas s'il s'agissait d'une enseignante de l'école, mais ce n'est pas exclu. On m'a fourni une liste des enseignantes et administratives qui sont lesbiennes. Votre nom y figure.

– Et vous pensez... ?

– Je m'interroge, Dr Vidal. Je m'interroge. »

Nous restons là à nous regarder en silence. L'expression de son visage, paniquée, m'apprend que j'ai anéanti ses défenses. Tout à coup, je sais que je suis face à face avec une personne réelle, aussi vulnérable et en mal d'affection que moi.

« Pourquoi ne pas m'en avoir parlé avant ?

– Certaines des choses que Liv m'a confiées l'ont été sous le sceau du secret. Je ne voulais pas trahir sa confiance.

– Il y a encore autre chose ? »

J'acquiesce.

« Je crois que vous devriez me dire ce que vous savez, Joel. Je crois que cela vous aiderait. Je crois aussi que ça m'aiderait et que ça

aiderait l'école à mieux comprendre ce qui lui est arrivé. »

Ces paroles me rendent furieux.

« L'école n'a pas arrêté de pratiquer la rétention d'informations. Vous en savez tous beaucoup plus que vous ne le dites. Et je devrais rompre des promesses de silence sans rien obtenir en échange qui puisse m'aider à supporter la perte que j'ai subie ? Tout cela est à sens unique. » Je me lève. « Je pars, maintenant. Merci de m'avoir consacré de votre temps. »

Elle continue de me fixer du regard, mais cette fois elle n'a pas un geste pour me retenir. Je souhaiterais presque qu'elle m'agrippe à nouveau par le bras mais elle n'en fait rien. Je m'arrête à la porte, prêt à partir. À ce point, je ne sais plus ce que je veux : la planter là ou rester et parler. Je crains, si je me rassieds, de reperdre le contrôle de la situation. Pourtant, une partie de mon être le souhaite, une partie que je ne comprends pas. Alors je reste immobile sans savoir quoi faire.

Puis, quand je me retourne et vois à nouveau sa détresse, cela survient comme la foudre et, dans l'instant, aussi irrésistiblement que le besoin de retirer mon T-shirt pour le tendre à Liv le soir où, après le Sanctuaire, je l'ai raccompagnée à son bâtiment, surgit la même impression d'urgence, le même sentiment que je dois agir sur-le-champ sans réfléchir aux conséquences.

Je regarde le Dr Vidal bien en face. « Vous la connaissiez, hein ? Vous l'aviez vue. Vous l'aviez vue ici, dans ce cabinet. Elle était venue chercher de l'aide auprès de vous, hein ? Et vous n'en avez pas été capable. »

Toute la partie supérieure de son corps est prise de tremblements. Ses mains sont agitées de gestes convulsifs tandis qu'elle tente de recouvrer la maîtrise d'elle-même. Ses yeux s'emplissent de larmes.

« Je vous prie de m'excuser une minute, dit-elle. Je reviens tout de suite. » Et sur ces mots, elle se précipite hors de la pièce.

Cette fois, je me sens vraiment coupable. Qui suis-je pour provoquer cette femme, pour la faire pleurer ? J'envisage de partir, mais je sais que je ne dois pas. J'ai le sentiment qu'elle se tient juste de l'autre côté de la porte, qu'elle s'efforce de se dominer. Je m'assieds en prenant la résolution d'être gentil avec elle quand elle reviendra.

Lorsqu'elle y parvient, elle paraît calme. Je m'étonne qu'elle ait été aussi prompte à se remettre.

« Oui, Liv est venue ici, me dit-elle en reprenant son siège. Oui, je l'ai vue, et oui j'ai été incapable de l'aider. Tout cela est vrai. »

Elle écarte les bras, paumes vers le haut, puis laisse retomber ses mains, un geste de désespoir.

C'est ma faute et je me sens horriblement mal de lui avoir infligé cette souffrance volontairement. Je sais que je suis allé trop loin et je me déteste d'être si combatif et méchant.

« Je suis vraiment désolé. Je n'aurais jamais dû venir.

– Je suis contente que vous l'ayez fait. Je vous avais dit qu'il serait bon de clarifier les choses. Alors laissez-moi le faire maintenant. »

Elle me raconte qu'au début de l'automne, autour de la date où Liv et moi nous sommes rencontrés, Liv est venue la consulter en raison de la tristesse qu'elle ressentait à la suite d'une relation amoureuse qui avait mal tourné. Le Dr Vidal m'affirme (et je la crois) que Liv n'a jamais prononcé le nom de l'être aimé, qu'elle n'a même pas spécifié son sexe. Ce qui l'avait poussée à venir était la profonde blessure dont elle souffrait et le réconfort qu'elle espérait trouver.

« Je n'ai assurément pas traité son problème à la légère, me dit le Dr Vidal, mais j'ai tenté de le remettre en perspective. Après tout, mon rôle est de comprendre les étudiants et de leur venir en aide. Je lui ai dit que beaucoup d'élèves de l'école ont des chagrins d'amour, que les ruptures sont toujours douloureuses, surtout lorsqu'on est celui qui est délaissé. Mais que la vie continue, que nous nous relevons, nous engageons dans une nouvelle relation, et que le genre de souffrance dont elle me parlait était une étape nécessaire sur le chemin de la maturité. Elle a semblé l'accepter. Elle m'a dit qu'elle explorait depuis un certain temps le rôle de la souffrance dans les performances d'artistes. Elle m'a dit que pour elle, la douleur était difficile à supporter, mais qu'elle voulait apprendre à l'endurer. Elle m'a remerciée pour mes conseils.

« Ça s'est arrêté là. Je l'ai informée que j'espérais la revoir. Puis, quand je n'ai plus eu de nouvelles, j'ai négligé de la rappeler. J'aurais dû le faire. Il est facile de mésestimer les souffrances émotionnelles des adolescents parce qu'ils les dissimulent souvent. Cela, je le savais. Comme vous me l'avez dit, j'ai été incapable de l'aider.

« Quand j'ai appris qu'elle s'était pendue, j'ai éprouvé une terrible culpabilité. Mais je n'ai pas eu le temps de chercher moi-même conseil auprès de quelqu'un. Des élèves étaient en souffrance, des centaines

d'élèves, comme vous l'avez dit. Du jour au lendemain, il m'a fallu organiser un programme complet pour pallier une situation de crise psychologique. Il n'y avait jamais eu à Delamere de situation comparable à celle à laquelle nous avons dû faire face les premiers jours.

« Maintenant, tout est plus calme. Les élèves ont trouvé les moyens de surmonter leur douleur, comme je suppose que vous l'avez fait. Nous ne sommes plus en situation de crise. Mais la culpabilité continue de peser sur moi. Je dois vivre en sachant que cette belle et talentueuse jeune fille est venue me voir, qu'elle était en souffrance, que je lui ai appliqué un ou deux sparadraps psychologiques et que je l'ai laissée repartir sans suivi médical approprié. La réalité, c'est que je suis responsable de la mort d'une élève. Le pire cauchemar du psychothérapeute. C'est une réalité avec laquelle je vais devoir vivre pendant le restant de mes jours.

« Je vous prie de m'excuser d'avoir craqué devant vous, Joel. J'espère ne pas avoir encouru votre mépris. Je vous prie de m'excuser également de vous avoir agrippé par le bras. Veuillez ne pas m'en tenir rigueur. »

De la même façon qu'elle vient de s'excuser devant moi avec une candeur presque embarrassante, je reconnais :

« Je suis venu vous voir sous l'emprise de la colère et de la méfiance. Je vous ai volontairement poussée à bout. Moi aussi, je suis désolé. »

Je lui dis que même si j'aimais Liv, si je ressentais un profond désir pour elle, je suis stupéfait de me sentir attiré par une autre fille moins de deux mois après sa mort.

« Je sais que cette fille-là, je ne l'aime pas. Il n'y a rien d'obsessionnel. Je ne ressens rien de semblable à l'immense désir romantique que j'éprouvais pour Liv. Mais elle me plaît beaucoup.

– C'est bien, Joel. Il est difficile de quitter sa famille pour arriver dans un pensionnat aussi dur, où l'esprit de compétition est aussi prononcé qu'à Delamere. Les gens parlent des traumatismes de l'école secondaire. Dans un pensionnat tel que Delamere, tous ces traumatismes et cette pression sont deux fois plus intenses. L'amitié et les relations amoureuses ont un grand rôle à jouer pour faciliter les choses. » Elle se tait, me demande : « Est-ce que je peux vous poser une question ?

– Allez-y.

– Comment avez-vous su que j'avais vu Liv ? Elle vous en a parlé ?

– Non, elle ne l'a jamais mentionné. Ça m'est venu brusquement.

Je ne comprends pas comment, mais je l'ai su.

– Vous êtes un jeune homme extrêmement intuitif. » Puis elle consulte sa montre : « Je veux que vous sachiez une chose : si vous éprouvez un jour l'envie de me parler, ma porte vous sera toujours ouverte. »

Je l'en remercie, mais quand je pars, je sais, et elle le sait aussi, j'en suis certain, que même si elle m'a touché avec son *mea culpa*, je ne reviendrai pas.

*

Kate et moi sommes assis à la cafèt' où nous observons notre habituelle pause du milieu de matinée. Tout continue à bien se passer entre nous, un immense soulagement. Je le lui dis et j'ajoute qu'en dépit de la tristesse ressentie, le fait d'avoir perdu son amitié, ne serait-ce qu'une semaine, m'a appris à la chérir d'autant plus. Elle me dit à peu près la même chose, ce qui nous conduit à nous émerveiller de notre récente capacité à nous dévoiler nos âmes, et à nous demander si l'affirmation de Courtney Mosgrave, « L'ère de l'ironie est révolue », que nous avions jugée alors épouvantablement prétentieuse, ne serait pas, en fait, très profonde.

Kate m'écoute avec ravissement pendant que je lui raconte ma séance chez le Dr Vidal.

« Tu as été plus fort qu'elle dans son propre domaine, dit-elle quand j'en termine. Plus psy que la psy.

– Oh, je ne vois pas les choses tout à fait comme ça.

– Comment tu as su que Liv était venue la voir ?

– Je ne l’ai pas su. Je l’ai senti. Ça m’est venu, je l’ai accusée et il s’est avéré que j’avais raison. »

Elle plonge son regard dans le mien. « C’est assez stupéfiant, me dit-elle. Un peu comme quand on a une bonne lecture du jeu... comme ça m’arrive parfois sur le terrain. » Elle sourit. « Peut-être que tu es une sorte de sportif de l’extra-lucide.

– Ce n’est pas franchement mon fantasme sportif héroïque. Mais je me contenterai de ce que j’ai. »

Elle me surprend alors en poursuivant sa campagne pour me convaincre de sortir avec Zoe.

« Pourquoi tu y es aussi favorable ?

– Elle a une grande expérience. Il paraît qu’elle est avide de sexe. Elle peut t’aider à perdre ton pucelage, et je voudrais que cela se produise avant ton anniversaire. Le 28 février, c’est bien ça ?

– Tu crois que j’ai besoin d’une thérapie sexuelle ?

– Ça ne te ferait pas de mal. Et d’après ce que j’ai entendu dire, Zoe peut te l’apporter.

– Tu veux dire que c’est une fille facile ?

– Pas du tout. Mais elle a bel et bien déclaré à deux de ses copines qu’elle te trouve mignon. Et, ce qui est un grand plus, elle dispose de ce box, à Robbins. Ça baise énormément, là-bas, surtout aux niveaux B et C.

– Les portes sont vitrées.

– Les élèves les condamnent avec du papier. Ms Nicodemo s’en fiche. En fait, il paraît que ça lui plaît, que le bâtiment impérial où est installée sa bibliothèque soit le lieu de coucheries favori des élèves.

– Zoe et moi, ça reste hautement hypothétique.

– Ne t’en fais pas. Elle va y venir. Elle a vraiment envie de toi. Depuis qu’elle est à l’école, tous les ans elle a eu un petit ami attiré. Toujours des garçons plus âgés, des élèves de dernière année.

Maintenant qu'elle est elle-même en dernière année, le moment est venu de se mettre avec un copain de promo. »

Après plusieurs minutes de badinage relatif aux délices respectifs des « copains de baise » et des « copines câlines », Kate redevient sérieuse. Sa pièce en un acte à trois personnages si longtemps repoussée sera la première de celles qui seront présentées dimanche après-midi au théâtre Johnson Blackbox.

« Je suis inquiète, je crains qu'on ait trop répété. C'est ma faute. J'ai été dure avec les filles. Le long délai qu'on nous a imposé ne nous a pas aidées. » Elle m'adresse un regard hésitant. « Il n'y a que cent dix places dans la salle. Ça nous ferait un bien fou au moral s'il n'y en avait pas une de vide. »

Je lui promets de venir et de rameuter des élèves de troisième année qui sont dans mon bâtiment.

« Joel, me dit-elle, tu es vraiment un sacré mec. »

*

Zoe fait désormais partie des membres réguliers de notre groupe du midi : moi, Kate et Soo-Jin, Justin et Lois Rosen, sa copine de baise qui est également numéro deux à *La Lanterne*, Peter Milhouse, le pianiste classique aux cheveux en bataille, sans oublier les visites occasionnelles de Trent « Golden Boy » Dexter, de Sean Burke, co-responsable de la LGBT, et du duo d'artistes amoureux inséparables, Heidi Stalkfleet et Tim Cobb, lesquels, même à Prescott, se permettent des méga gestes d'affection en public.

Inutile de préciser que nous méprisons tous sans exception les occupantes de la table proche appartenant au groupe des branchées (alias, les Salopes), présidé par le duo détestable qui fait chambre commune, Pam Danzig et Penny Sturdevant, et également composé de leurs acolytes, Holly Remarque, Taylor Gates et Jinks Wilson. Bien sûr, nous sommes méprisés par elles. Comme l'exprime très finement Lois Rosen : « Elles nous détestent parce que nous ne nous inclinons pas jusqu'à terre devant leurs fascinantes et impressionnantes personnalités. »

Lois, comme Zoe, ne fait pas partie des beautés sublimes de notre classe, mais elle a une jolie ligne, le nez pointu, des yeux intelligents et très vifs. Elle a aussi une manière espiègle de poser une question puis d'incliner la tête de façon encourageante dans l'attente de la

réponse, qui a pour effet de vous donner envie d'emporter son adhésion en produisant une réplique qui fait mouche. À l'exception de sa coupe débile dans le style bonnet de bain, je comprends ce que Justin lui trouve.

Quant à Zoe, plus j'en apprends sur elle, plus elle me paraît intéressante. Elle suit les cours d'allemand avancé, a passé les deux derniers étés à Berlin sous les auspices d'un programme gouvernemental allemand destiné aux élèves des écoles secondaires américaines, et a déjà lu *La Montagne magique* de Thomas Mann en version originale, chose qu'elle n'a pas daigné signaler quand Rachel Kaplan nous a mis au défi d'apprendre l'allemand pour y parvenir. Son œuvre préférée de Mann est une longue nouvelle, *Tonio Kröger*, qui renferme, m'a-t-elle confié, sa citation favorite qu'elle m'a dite en allemand avant de me la traduire :

« Il se tient là, expiant dans une grande confusion l'erreur qu'il a commise en croyant que l'on peut cueillir une petite feuille, une seule, du laurier de l'art, sans la payer de sa vie⁷. »

*

Il se trouve que les parents de Zoe partagent un cabinet médical et s'absentent donc de chez eux la plus grande partie de la journée. Zoe reste généralement à Delamere jusqu'à 18 heures avant de rentrer chez elle. Souvent, quand elle arrive, ses parents sont encore au travail. Autant de renseignements qui augurent bien de galipettes futures si nous parvenons un jour à consommer notre amitié pour l'heure presque exclusivement platonique.

*

Aujourd'hui, en sortant de Prescott après le repas de midi, Zoe me chuchote que je serais bien accueilli si j'avais envie dans l'après-midi de passer par son box à Robbins.

« Tu sais, pour voir comment vit l'autre moitié, m'explique-t-elle.

– Je viendrai. » Cette promesse faite, je cours rejoindre Kate qui part déjà à son entraînement de hockey à la patinoire Danzig.

« Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle. Tu as l'air paniqué. »

Je lui parle de l'invitation de Zoe.

« Super ! Il est temps que vous preniez votre pied, tous les deux.

– Elle a beaucoup plus d’expérience. Je crains de ne pas savoir m’y prendre.

– Dis-lui ça : tu veux que ce soit elle qui t’apprenne. Elle va adorer. Il n’y a rien de plus agréable, pour une fille sexuellement expérimentée, que d’initier un garçon qui a très envie de l’être.

– Est-ce que je dois emporter des préservatifs ?

– Absolument. Il y en a une pleine coupe à disposition dans le hall d’entrée, à Siegenthaler. Mais si tu crains d’avoir trop la trouille à la dernière minute, ça pourrait faire une excuse valable, de ne pas en avoir.

– Bon Dieu, Kate... pourquoi tu te sens obligée d’être aussi désagréable ? »

Elle pouffe de rire. « Oh, le pauvre petit chéri, il a si peur d’enfiler un pantalon de grand ! » Pour m’énervier, elle a pris un ton mère de famille caricatural, mais elle cesse de se moquer et redevient gentille. « Va la retrouver, Joel. Tu vas être super, je le sais. »

*

J’arrive à Robbins à 16 h 20, perds cinq minutes à errer au niveau B en cherchant son box. Quand je le trouve, elle est assise à une table encastrée et pianote sur le clavier de son ordinateur portable.

« Hé ! fait-elle avant d’englober l’espace minuscule d’un geste du bras, bienvenue dans mon environnement de travail. » Elle refait le même geste. Elle a scotché plein de choses sur les cloisons : photos, emplois du temps, post-it, reproductions de ses tableaux favoris, photographies qui représentent Mann, Rilke, Günter Grass, et une de Hemingway dans les années 1940, arrachée dans un magazine.

Elle me montre celles des petits copains qu’elle a eus pendant ses trois premières années à Delamere.

« Mon mur de la honte, dit-elle avec un petit rire.

– Je suis impressionné. Comment je vais faire pour être à la hauteur ?

– Oh, il va falloir s’en assurer », me répond-elle en prenant une règle sur son bureau.

Je ne rentrerai pas dans le détail de ce qui s’est passé ensuite. Je ne vois pas en quoi cela pourrait le moins du monde intéresser quiconque. Contentons-nous de dire que nous nous sommes livrés à

des préliminaires avancés, puis, au milieu de nombreux gloussements de rire, j'ai eu droit à ma première turlutte. Zoe m'a affirmé que nous n'avions pas besoin de couvrir la vitre avec du papier. Tout ce que nous avions à faire, c'était appuyer sur le bouton pour verrouiller la porte, étaler nos manteaux par terre et passer aux choses sérieuses.

*

« Tu es tout à fait à la hauteur », conclut-elle, ce qui me fait immensément plaisir. Dans mon exubérance, je me confie. Je reconnais que même si en imagination j'ai une vie sexuelle riche, je suis honteusement inexpérimenté.

« J'aime bien ça, chez les garçons.

– Kate m'avait dit que c'était probable.

– Très perspicace de sa part. » Elle affiche un sourire. « Tu veux que je t'avoue tout ? » Je fais oui de la tête. « J'ai craqué sur toi dès le premier jour où je t'ai vu au séminaire de M. B.

– Non !

– Si !

– Si ça ne t'ennuie pas, tu pourrais développer un peu ? »

Petit sourire. « J'ai eu trois petits amis depuis que je suis à l'école, un chaque année, tous des garçons très bien, tous à l'université maintenant. Un musicien, un sportif, et le troisième qui suit des études de politique. Ce n'est pas que je sois en manque de sexe permanent ni rien, mais en même temps que je recevais une excellente éducation secondaire, j'ai décidé d'en profiter pour emmagasiner des expériences intimes avec différents types de garçons.

– Et moi, c'est pour l'intellect, c'est ça ? » Je suis déçu d'apprendre que j'ai été sélectionné pour remplir une case.

« Un intellectuel, c'est le nec plus ultra, Joel ! Le plus grand organe sexuel qui existe, c'est le cerveau.

– Je croyais qu'on le disait en se référant à l'imagination sexuelle de la personne qui est attirée, par opposition avec les capacités mentales de celle qui attire. » Je secoue la tête. « Et moi qui m'imaginai que tu aimais mon corps.

– Mais je l'aime ! Je ne comprends pas pourquoi tu fais un tel complexe pour ça. En plus, tu as une manière bien à toi d'être drôle et tu es absolument adorable. Je sais que je peux apprendre beaucoup de choses avec toi. »

Cette fois, je ris. « Zoe, je suis sûr que moi, je peux en apprendre encore plus avec toi. »

*

Nous échangeons un baiser rapide, nous habillons et grimpons l'escalier. En regardant d'autres couples qui entrent et sortent de Robbins, des élèves qui ont des rendez-vous de travail, d'autres qui descendent aux niveaux inférieurs pour se livrer à des embrassades simples ou pimentées, pour ne pas parler de baise pure et dure, j'ai enfin l'impression d'avoir connu la totalité de l'expérience pré-estudiantine de Delamere dont, en raison de mon manque général de confiance en moi et de mon inadaptation à la vie sociale, j'avais jusque-là été privé.

Il fait noir quand nous émergeons à l'air libre. Il a neigé la nuit dernière, mais les allées sont maintenant complètement dégagées. Debout sur les marches, notre haleine se change en vapeur au contact de l'air nocturne glacial.

Zoe me dit qu'elle a le temps de se promener avant de rentrer chez elle. Nous traversons le pont de l'Est, empruntons Riverwalk, l'allée romantique réservée aux piétons qui épouse les méandres sinueux de la Delamere partiellement prise par les glaces, nous arrêtant de temps en temps sous un lampadaire pour nous embrasser.

Quand nous atteignons la limite de la ville, nous retraversons la rivière et repartons vers l'école.

En chemin, Zoe me montre une maison avec des bardeaux blancs. « Ce n'est pas là que M. B. habite ? »

Je lui réponds que si, que j'y suis allé deux ou trois fois.

« Je l'aime beaucoup, dit-elle. Je suis impatiente d'arriver au trimestre de printemps pour suivre son cours sur Faulkner. Ce sera la troisième fois qu'on sera assis l'un en face de l'autre dans un séminaire. J'espère que personne ne devinera qu'on entretient une relation. »

Ni l'un ni l'autre n'avait encore prononcé ce mot. Après tant de semaines de désespoir, cela me rend heureux de l'entendre... ce qui entraîne un certain sentiment de culpabilité. Je sais que je n'ai pas manqué de loyauté : Liv voulait que nous soyons amis, pas davantage. Le plus qu'elle m'ait accordé, c'était un baiser léger. Elle aurait voulu que je me trouve une véritable petite amie, j'en suis persuadé. Et bien

sûr, je lui rends un vibrant hommage avec mes cubes dédiés à sa mémoire. Néanmoins, il me semble qu'il est un peu tôt pour nouer une « relation ».

Zoe et moi nous arrêtons un moment devant la maison de M. B. Des glaçons pendent aux avant-toits. Par la fenêtre de façade, nous le distinguons de profil, assis à la table de sa salle à manger.

« On dirait qu'il travaille sur son ordinateur, me dit-elle.

– Ouais. Mais qu'est-ce qu'il a, sur le visage ?

– Bon sang ! On dirait un nez de clown. Tu sais, un de ces machins autocollants. »

M. B. avec un nez de clown chez lui la nuit ! L'idée est absurde, la réalité *a fortiori*.

« Qu'est-ce qu'il fabrique, à ton avis ? me demande Zoe.

– Peut-être qu'il est en liaison webcam avec ses petits-enfants... un truc comme ça.

– Oui. Mais ça craint, non ?

– Pour craindre, ça craint. Au moins, ça n'est pas un nez qui clignote.

– Après avoir vu ça, je ne pourrai plus jamais penser à lui de la même façon. »

De retour sur le campus, je la raccompagne au parking qu'utilisent les externes. Elle ouvre la portière d'une vieille Volvo verte.

Je remarque : « Une voiture qui ne consomme pas beaucoup.

– Elle était à mon grand-père, il me l'a laissée. »

Elle s'installe au volant, abaisse la vitre côté conducteur pour que je puisse me pencher et lui souhaiter bonne nuit avec un baiser lascif.

« Merci pour ce sublime après-midi, lui dis-je.

– C'était sympa, hein ?

– Tu crois qu'on pourra recommencer ?

– Oh, bien sûr. *Bientôt !* », répond-elle en pouffant. Puis elle exécute une marche arrière et accélère pour s'élancer dans la rue.

*

Aujourd'hui, pendant le déjeuner, Justin signale qu'il espère toujours pouvoir interroger Jimmy Anducci, le gardien du bâtiments des arts, pour *La Lanterne*.

« Il refuse de nous parler, précise Lois. Il marmonne que c'est trop douloureux pour lui d'en parler, ce genre d'argument.

– Je veux bien le croire, dit Kate. Il paraît qu’il a soulevé Liv, coupé la corde, et qu’après il l’a étendue précautionneusement sur le sol. »

Zoe se tourne vers Justin. « Peut-être que je peux vous aider. Les Anducci habitent près de chez nous. La femme de Jimmy, Angela, vient faire le ménage une fois par semaine. Je peux essayer de la convaincre de me dire ce que Jimmy a vu.

– Hé, ça serait génial, répond Justin.

– Il y a quelque chose de particulier que vous voulez savoir ?

– On veut tout savoir. Du début à la fin. Tout ce que tu pourras tirer d’elle. »

*

Dimanche après-midi. Tous les sièges du théâtre Johnson Black Box sont occupés pour la représentation longtemps repoussée de trois pièces en un acte écrites par des élèves. Les spectateurs sont majoritairement des filles, dont de nombreuses copines de Kate à Reynolds. Je ne peux pas franchement prétendre avoir beaucoup contribué à remplir la salle, mais je suis quand même parvenu à rameuter une demi-douzaine d’élèves de Baker, une tâche qui n’avait rien de facile car ils auraient préféré rester autour de la télé, dans le foyer, à assister au match de basket professionnel.

La pièce de Kate, *Discours exagérés dissimulant des affections médiocres*, passe en premier. Les lumières baissent progressivement dans la salle, celles de la scène s’allument, et aussitôt trois actrices, qui jouent une mère et ses deux filles adolescentes, des jumelles habillées à l’identique, entrent sur le plateau en venant de directions différentes. Les spectateurs, qui entourent la scène sur les quatre côtés, sont captivés tandis que les personnages se dévisagent, secouent la tête, se fixent à nouveau.

Les hurlements s’élèvent presque tout de suite. La mère reproche à sa fille numéro 1 d’être une traînée. N° 1 tient tête à sa mère, la traite de salope et reçoit une gifle en pleine figure. N° 1 encaisse la gifle sans broncher pendant que N° 2 fond en larmes. La méthode que suit la pièce apparaît bientôt clairement : l’émotion que l’on s’attend à voir exprimée par l’une des jumelles l’est toujours par l’autre, et vice versa. Quand une des jumelles devrait rire, c’est l’autre qui rit. Quand l’une devrait réagir avec violence, c’est l’autre qui réagit violemment. La

mère perd progressivement tous ses repères, commence à mélanger le prénom des filles. Les spectateurs, qui ont maintenant compris, s'esclaffent de ces réactions inappropriées. Mais quand il devient évident que les jumelles cherchent délibérément à rendre leur mère folle, les rires cèdent la place au silence. Finalement, le reproche que les jumelles ont à lui faire se trouve révélé, elles sont sœurs siamoises et ont été séparées chirurgicalement dans leur petite enfance. L'ultime et brutale accusation des jumelles est lancée à l'unisson contre leur mère : « Tu nous as fait séparer parce que tu ne voulais pas être la mère d'un monstre. Nous n'étions pas un monstre à ce moment-là, mais nous le sommes à présent. Nous sommes deux monstres et c'est toi qui nous as *créés* ! » Tandis que les lumières s'éteignent lentement, les jumelles sortent bras dessus bras dessous, joyeuses, en laissant leur mère anéantie qui se tord sur le sol.

Applaudissements. Les actrices saluent le public. Soo-Jin et moi crions : « L'auteure ! L'auteure ! » Notre cri est repris en chœur. Kate apparaît et rejoint les actrices. Nouveaux applaudissements. Puis les lumières déclinent et, après quelques secondes, la deuxième pièce débute.

Lorsque les trois ont été jouées, et que le public s'en est allé, il y a une petite fête, fromage et boissons non alcoolisées, organisée par le département d'art dramatique dans la grande salle de répétitions. Chacun(e) des trois auteur(e)s est entouré(e) de sa coterie de fans. Je m'entretiens brièvement avec un des enseignants qui est venu assister au spectacle : pour lui, la pièce de Kate était la plus originale des trois.

« Beau travail, me dit-il. Elle a du talent, mais il lui reste beaucoup de chemin à faire. » Un commentaire que je décide de ne pas répéter de crainte que Kate ne le juge trop décourageant.

Je me rapproche du cercle qui l'entoure.

« Je suis tellement soulagée qu'*Affections* ait enfin été représentée, déclare-t-elle à un élève de deuxième année reporter à *La Lanterne*. J'ai eu l'impression de passer une éternité à travailler dessus. »

Il lui demande ce qu'elle va écrire maintenant. Sa réponse me surprend.

« Mon projet de fin d'année. Je suis à la moitié du premier jet.

– De quoi s'agit-il ?

– Le décor en sera un bureau à New York. Je n'en dirai pas plus. *Affections* appartenait au théâtre de l'absurde. Ma nouvelle pièce sera

un drame à l'ancienne. »

*

Après la fête, je monte au studio de céramique au premier étage. Mes deux premiers cubes ont été cuits à petit feu et sont prêts pour le vernissage. J'en ai deux autres qui en sont à différentes étapes de l'élaboration. Avant de mettre les deux premiers au four, j'ai travaillé les surfaces, les ai recouvertes d'une sous-couche de vernis mate, et j'ai recommencé à les travailler un peu. La question à présent est de savoir si je dois les éclabousser de taches de vernis noir pour obtenir des endroits brillants, ou les soumettre tels qu'ils sont à une cuisson à grand feu. Je décide d'attendre deux jours et de demander conseil à Aaron Gratowsky. Il arrive demain pour le début de sa semaine d'artiste en résidence. Comme promis par Ms Chen, on m'a confié le rôle d'assistant accompagnateur.

En quittant Evans, je m'arrête sur la passerelle pour admirer le vitrail de Karlsdottír. Il y a encore un peu de lumière dans le ciel de l'après-midi, assez pour l'illuminer, en faire étinceler les blancs et les bleus. Ici, je me souviens, Liv m'a dit combien elle adorait ce vitrail. Au bout d'un moment, je descends au rez-de-chaussée et je sors dans l'air froid de la nuit.

En empruntant le pont de l'Ouest, je remarque que la lune est presque pleine. Je m'arrête au milieu, à l'endroit précis où Liv et moi avons fait halte la nuit où nous sommes allés aux Révélations. J'abaisse mon regard vers le reflet de la lune dans l'étroit cours d'eau sombre visible entre les rives glacées. J'aspire à pleurer pour elle à nouveau, ferme les yeux et me remémore les mots qu'elle a prononcés cette nuit-là sur la façon dont tout coule. J'attends que mes propres larmes viennent aussi mais, peut-être d'en avoir versé tant, même si mes yeux se brouillent, rien ne coule.

*

Ce soir, Justin m'annonce que Faye Knox est maintenant inscrite dans un externat privé proche de chez elle, en périphérie de Pittsburgh.

« Aucun problème pour s'y faire accepter. Elle avait de super bonnes notes, avait déjà posé sa candidature à l'université et avait une excellente raison de vouloir changer d'école. D'après ce que ses

parents m'ont dit, cela ne sert à rien d'essayer de l'appeler chez elle. Lois va tenter de la contacter à sa nouvelle école. Elles ont quelque chose en commun... elles ont suivi le cours d'histoire des États-Unis ensemble, l'an dernier. »

Il me précise qu'il a aussi demandé à Lois de travailler sur l'important sujet de la carte-clé.

« Il semble qu'un jeune gars du service informatique ait accès aux locaux de la sécurité et, comme il y a un moment qu'il fait de l'œil à Lois, elle va le chauffer un peu pour voir ce qu'elle peut obtenir de lui.

– Elle donne l'impression d'être ton arme secrète.

– Elle est géniale. On s'amuse bien. Et toi et Zoe ?

– On se retrouve dans son box, à Robbins.

– Tout le monde fait ça à Robbins.

– Désolé, Votre Majesté. On ne peut pas être tous éditeurs de *La Lanterne*.

– Enfin, ce n'est pas une question de lieu, hein ? C'est ce qu'on fait qui compte. »

Il m'apprend aussi que six conseils de discipline majeurs doivent avoir lieu cette semaine, dont quatre concernent des élèves de dernière année. Les accusations vont du plagiat et de la tricherie à la consommation d'alcool ou de drogue.

« Notre classe est décimée et notre chef adorée, Tori Tobin, s'enfonce dans le bourbier du désespoir. »

*

Au milieu de la nuit, je suis tiré du sommeil par des bruits sourds et des secousses. Les Morrissey remettent ça. Le mur qui sépare notre chambre de leur appartement vibre au rythme de leur accouplement. Pendant ce temps, le vent hivernal glacial secoue notre fenêtre dans son cadre.

Le clair de lune s'insinue par le pourtour du store qui bat. Un rayon frappe TPR sur le mur, en souligne la moitié inférieure. Je la fixe du regard et, pour la centième fois, je m'efforce d'en percevoir le mystère.

Pourquoi m'obsède-t-elle toujours autant ? Qu'est-ce que les étranges et superbes marques et traits noirs de Liv encodent ? Y a-t-il réellement un secret caché dans sa tapisserie, quelque chose de dissimulé, comme dans un holographe ? Ou me suis-je simplement

emparé de paroles qu'elle a prononcées, sans y accorder d'importance, pour m'en servir et échafauder un mystère qui n'existe pas ?

*

Au déjeuner, Zoe annonce à Justin qu'elle s'est entretenue avec Angela Anducci.

« Elle m'a expliqué pourquoi Jimmy ne veut pas vous parler. On lui a enjoint de ne rien dire sur ce qui s'est passé ce matin-là. Il semble que la famille Anders ait porté plainte contre l'école, et le conseil d'administration a dit à Jimmy qu'il serait un témoin clé.

– Bon, je suppose que la piste s'arrête là », conclut Justin.

*

Aaron Gratowsky débarque à Delamere tel un gigantesque grizzly piétinant un terrain de camping : il foule aux pieds, écrase avec ses grandes pattes, perturbe tout. Comme je suis son accompagnateur attiré, je me retrouve au cœur du tumulte.

Je connaissais son apparence physique d'après les photos du catalogue consacré à sa rétrospective, mais aucun cliché ne peut rendre son charisme. Son épaisse chevelure blanche est vaguement peignée en arrière sur le sommet et les côtés du crâne. Sa barbe blanche est coupée court, sans prétention de style. Ses yeux bruns brûlent au milieu des plis creusés dans sa peau rougeaude. Il s'exprime d'ordinaire dans un murmure grave qui résonne, mais en quelques secondes sa voix peut enfler jusqu'au rugissement. Il est vêtu de noir, a des gestes furtifs et, bien que nulle menace manifeste n'émane de lui, je perçois un potentiel de rage. Bref, il fait peur.

Dès l'instant où les présentations sont faites, il me surnomme le « Jeune Pétrisseur ». Ms Chen essaye de me convaincre que c'est une marque d'affection, mais je constate qu'il prend plaisir à me voir grimacer chaque fois qu'il le dit.

Après l'avoir aidé à emménager dans le logement réservé aux artistes en résidence, un appartement avec terrasse situé au dernier étage d'Evans, je le laisse en compagnie de Ms Chen pour qu'ils retrouvent leurs marques.

Une demi-heure plus tard, il descend au studio de céramique.

« Ohé ! Jeune Pétrisseur ! rugit-il. Où diable se trouve mon Jeune Pétrisseur ? »

Oui, *son* Jeune Pétrisseur, car, semble-t-il, cela va constituer l'essentiel de mes attributions. Je suis là pour pétrir sa glaise. Pétrir, préparer l'argile en la malaxant sur une surface en plâtre, une des tâches les moins agréables que l'on puisse rencontrer en poterie. C'est ennuyeux, nécessite du muscle, et le muscle ne figure pas au nombre de mes attributs principaux. Par ailleurs, pétrir l'argile pour Gratosky exige de l'endurance car il utilise d'énormes quantités de matière première. Le premier matin, j'éprouve des difficultés à répondre à ses besoins. Quand je prends du retard, il raille ma paresse.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Jeune Pétrisseur ? Le vieux bonhomme est trop exigeant pour toi ? »

Avec un ricanement, il vient me retrouver à la table de pétrissage. Un moment, nous nous activons côte à côte en silence. Quand il daigne enfin me parler, sa voix est apaisée.

« Ouais, c'est casse-pied. De se débarrasser de toutes ces fichues bulles d'air. Mais travailler l'argile peut aussi être un plaisir. On peut y plonger les mains, apprendre à la connaître, sentir sa composition. Il faut y penser comme à de la chair, masculine ou féminine, selon le sexe qui t'apporte la félicité. Manipule-la, caresse-la, soumets-la à tes désirs. Plus important que tout, tu dois te l'approprier. Souviens-toi. Pendant tout le temps que tu passes à travailler l'argile, tu en accrois la plasticité et en alignes les particules. »

Il n'y a rien de délicat dans sa manière de manipuler la glaise. Il ne la traite pas avec tendresse. Il préfère la projeter avec force sur la planche de bois épaisse dont il se sert comme surface de travail. Il la lance, la claque, la fesse, puis abat le tranchant de sa main comme un *sensei* faisant la démonstration d'un coup de karaté.

« Si j'ai une seule chose à t'apprendre, me dit-il, c'est ça : *N'aie Pas Peur De L'Argile*. L'argile est ta servante. Tu es son maître. Il n'y a aucun problème à vouloir l'honorer, à la considérer comme sacrée puisqu'on l'extrait de la terre. Mais sers-t'en, malaxe-la, écrase-la, frappe-la. Ce qu'il y a de drôle, avec l'argile, c'est qu'elle *aime* qu'on la maltraite. »

Sur ces mots, il soulève dix bons kilos de glaise au-dessus de sa tête, les y maintient tel Atlas soutenant le ciel, avant de les abattre brutalement sur le sol en granit de l'atelier.

« Et peu importe si elle ramasse un peu de poussière, des vieux poils de chien ou autres particules de crasse. »

Il s'empare d'une pelle, récupère ses dix kilos puis, d'un air menaçant, les projette avec violence sur sa planche de travail.

« Ouais, il y aura des résidus qui affleureront. Tu te retrouveras peut-être avec quelques craquelures consécutives à la cuisson. Ce sera probablement pour le mieux, d'ailleurs, car tout ce qu'il est possible de faire avec de l'argile pure l'a été par les Grecs il y a deux mille cinq cents ans. Nous n'avons pas à nous préoccuper de savoir si elle est pure et immaculée. Nous cherchons des choses bien plus essentielles. » Il me scrute du regard. « Pas vrai, Jeune Pétrisseur ? »

Refusant une invitation à manger dans une salle privée de Prescott avec l'ensemble des enseignants du département des arts, il nous invite, Ms Chen et moi, à déjeuner en sa compagnie à la très chic Auberge de Delamere.

Il commande un steak de 450 g pour chacun de nous deux, puis secoue la tête, amusé, quand Ms Chen se contente d'une salade. Pendant que nous mangeons, il discourt sur les différences qu'il y a, en céramique, entre poterie et sculpture.

« Grace, si tu veux bâtir un programme solide concernant la céramique, la première chose que tu dois faire, c'est te débarrasser de ces satanés tours de potier. »

Il s'adresse à moi. « Je sais qu'elle n'en fera rien. Cela fait des années que nous nous disputons là-dessus. Mais j'adore l'embêter. Alors... Pourquoi flanquer les tours à la poubelle ? Parce que s'ils ne sont plus là, les élèves seront obligés de façonner des choses in-té-res-santes. Ça ne serait pas différent, ça ? »

Ms Chen ne veut pas en entendre parler. « Nos élèves aiment fabriquer des récipients, Aaron. C'est pour ça qu'ils s'inscrivent à mes cours.

– Ils veulent fabriquer des récipients ? Très bien, qu'ils en fabriquent. Des récipients bizarres, des récipients inclinés, des récipients anormaux... oui ! Mais laisse les poteries parfaites à ces fichus Chinois. »

Au moment où il se tourne à nouveau vers moi, je remarque le petit sourire de Ms Chen signifiant : « Je vous l'avais bien dit ».

« J'ai été invité en Chine, l'année dernière, j'y ai visité Dingshuzhen, le grand centre de poterie où tout ce qu'ils font à longueur de journée c'est rester assis devant un tour à fabriquer leurs fichus pots. De l'aube au crépuscule, ils sont des milliers à ne faire que

ça. Ils tournent mieux que moi, mieux que Grace, mieux que n'importe quel potier que j'aie pu rencontrer. Cela n'a rien de surprenant puisqu'ils le font depuis l'enfance. Et leurs poteries sont *en-nuy-euses* ! Je ne peux même pas te dire, Jeune Pétrisseur, à quel point elles peuvent l'être, *en-nuy-euses*. Même les plus grosses, on peut les acheter pour un dollar environ. Mais qui en voudrait, bon sang ? »

Il s'esclaffe et regarde à nouveau Ms Chen. « Enseigne à tes élèves à fabriquer des pots par compression, des pots par colombine, des pots façonnés à la main : des pots tels que, quand on les regarde et qu'on les touche, on sait qu'ils ont été fabriqués à la main. Mais les pots parfaits exécutés au tour... je les déteste, ces fichus trucs. À l'exception des tiens, Grace. Les tiens sont sublimes, évidemment ! »

Il revient à moi : « Qu'est-ce que tu en dis, Jeune Pétrisseur ?

– Je suis neutre, pour ça. En ce moment, je fabrique des cubes.

– Grace m'a parlé de tes cubes. Nous irons y jeter un coup d'œil. Je fais une démonstration cet après-midi. Une fois le repas fini, je veux que tu me pétrisses trente kilos. Tu y arriveras ?

– Je ferai de mon mieux.

– Parfait ! Avec moi, tu vas prendre du muscle. Après la démonstration d'aujourd'hui, tu n'auras plus besoin de pétrir. À compter de demain, je travaillerai de l'argile vendue en sac. Et, à compter de demain, il n'y aura plus de "Jeune Pétrisseur fais ci ! Jeune Pétrisseur fais ça !" À compter de demain, je t'appellerai par ton nom qui, me semble-t-il... », sa voix se fait douce, « est Joel ».

*

Plus de cinquante élèves et la majorité des enseignants du département des arts plastiques viennent, à 15 heures, assister à la première démonstration de Gratowsky. En leur présence, il retire ostentatoirement sa chemise, dévoile un torse velu et des bras très musclés couverts de poils. Puis il soulève dix kilos d'argile pétrie qu'il pose sur son tour, consacre une trentaine de secondes à la centrer puis, dans ce qui ne peut être qualifié que de tour de force, exécute ce qu'il nous a répété, au déjeuner, détester le plus : il tourne rapidement une grande coupe semi-sphérique d'une symétrie irréprochable.

Mais ce n'est qu'un début. Il me demande de lui préparer d'épais colombins de glaise et, aussi vite que je parviens à les lui fournir, il les enroule sur le rebord de sa coupe, relance le tour et crée un

hémisphère identique posé à l'envers sur l'autre. En moins d'un quart d'heure il a façonné un énorme globe pourvu d'une étroite ouverture en son sommet. Pour finir, comme s'il voulait ajouter une note décorative, il le complète par une bouche parfaite qui fait la moue.

Les élèves se donnent des coups de coude. Les professeurs sont éblouis. Ms Chen l'observe, bouche bée.

« Nous voici avec un gros globe. Pas si mal exécuté que ça, d'ailleurs, précise-t-il en lissant l'extérieur avec une estèque. Rien à voir avec mon travail habituel. Alors pourquoi l'ai-je fait ? Pour une raison totalement idiote. Je l'ai fait juste pour vous montrer que j'en suis capable, comme un peintre abstrait exécute un dessin classique d'après nature pour prouver qu'il maîtrise toujours la bonne vieille technique. Et donc, ayant établi ce que je souhaitais, je vais l'écrabouiller. »

Les élèves protestent :

« Non !

– Non !

– Surtout pas !

– Il est tellement beau ! s'écrie une fille.

– Oh, il vous plaît, hein, ma petite ? » demande-t-il en plaçant sa main derrière son oreille dans un geste sarcastique. « Vous savez quoi, on va voir si on peut le rendre un peu plus *in-té-res-sant*. »

Du doigt, il le transperce en plusieurs endroits, se sert de l'estèque pour inscrire deux grands X calligraphiés dans les côtés avant d'y enfoncer le bras et de déformer l'ensemble en poussant sur la paroi interne. Il se redresse, tourne autour, observe en plissant les yeux les retouches apportées à sa création.

« Voilà qui commence à être *in-té-res-sant*. Mais ce n'est pas encore ça. Ce qu'il lui faut, c'est une bonne correction ! »

Un élève crie : « Oh, faites attention, monsieur Gratosky ! »

À nouveau il place la main derrière son oreille. « Pardon ? Vous avez peur qu'il s'effondre ?

– On dirait que ça ne va plus tarder », constate un des professeurs.

Gratosky secoue la tête. « Nan, je ne crois pas. On en est même loin. Mais quand bien même il s'écroulerait... quelle importance ? Ce n'est que de l'argile, les enfants. C'est cela qu'il y a de merveilleux dans ce matériau : il ne coûte pas cher, il est réutilisable, et si une pièce s'effondre ou se brise pendant la fabrication, tout ce qu'il reste à

faire, c'est recommencer. Si je ne vous transmets qu'une seule idée aujourd'hui, que ce soit : *N'Ayez Pas Peur De L'Argile ! Compris ?* »

Un chœur de « Ouais ! » lui répond. Il est évident qu'il les a mis dans sa poche.

L'attaque suivante à laquelle il soumet son globe déformé est loin d'être la correction dont il a brandi la menace. Il pose ses mains de part et d'autre, se colle tendrement à lui et imprime une très légère torsion, le rapprochant de son point de déséquilibre sans le dépasser d'un millimètre. *Voilàs !* L'énorme globe qu'il a si rapidement et si brillamment produit ressemble à présent à une sculpture.

« Ouais, je pense que maintenant, il est *in-té-res-sant*. »

Il se tourne vers l'assistance. « Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Tout le monde applaudit, Ms Chen y compris.

Il arbore un sourire démoniaque. « Vous vous souvenez de l'histoire du loup et des trois petits cochons ? Il a fait quoi, le Grand Méchant Loup ?

– Il a dévoré deux des cochons, répond une voix.

– Exact. Mais avant de les manger, il a fait quoi ?

– “Il a gonflé ses joues, soufflé, soufflé, et la maison s'est envolée” », récitent plusieurs élèves d'une seule et même voix.

Gratowsky acquiesce. « Imaginez que je suis le Grand Méchant Loup. »

Il respire à fond, se penche vers la sculpture et souffle très fort tout en appliquant dessus une petite tape du plat de la main. L'instant suivant, elle s'écroule dans une flaque d'argile dont suinte l'eau.

Des ooh et des aah. Les spectateurs secouent la tête.

« Comment avez-vous pu ? proteste une élève.

– Croyez-moi, ma petite... ç'a été facile ! »

Il s'écarte du tour. « Ce sera tout pour aujourd'hui. Je vais me livrer à des démonstrations tous les après-midi de la semaine. Mais c'était la dernière fois que vous me verrez utiliser un tour. À compter de demain, mes démonstrations seront dédiées à la fabrication de sculptures en céramique de grande taille. Le matin, je viendrai dans les salles de classe, je ferai la tournée et je proposerai des remarques sur le travail des élèves. Avant de nous séparer, rappelez-moi une dernière fois : quelle est la leçon d'aujourd'hui ?

– *N'ayez Pas Peur De L'Argile !* crions-nous tous ensemble.

– C'est exactement ça ! À demain, même heure, même endroit. »

Applaudissements fournis. Ms Chen le serre dans ses bras. À son tour, il l'étreint longuement. Il nous a totalement séduits. Il n'est pas seulement un grand sculpteur ; il est évident aux yeux de tous qu'il est également un grand professeur.

*

Ce soir, trois élèves sont expulsés de l'école, deux filles (une pour plagiat, l'autre pour consommation de drogue) et un garçon (pour consommation d'alcool). Un quatrième élève, une fille, bénéficie d'un sursis avec mise à l'épreuve pour avoir triché.

*

La célébrité de Gratosky s'est répandue sur le campus. Le nombre de spectateurs qui viennent assister aux démonstrations est quotidiennement en hausse. Ceux qui étudient les arts sont fascinés par son approche, ses explosions d'énergie incontrôlables lorsque, torse nu, il projette de l'argile contre de grandes armatures métalliques avant de s'attaquer à ses structures sans jamais cesser d'expliquer et d'instruire. D'autres, dont beaucoup ne s'intéressent pas du tout à l'art, viennent parce qu'ils ont entendu dire qu'à Evans, il y a un fou à moitié nu qui se comporte comme un gorille.

*

Tant de bijoux jaillissent de sa bouche que je m'épuise à tenter de les noter tous. Parmi mes préférés, la réponse qu'il donne à une question sur le moyen d'atteindre la profondeur : « Les gens s'imaginent qu'une sculpture étant tridimensionnelle, la profondeur en est partie intégrante. Absolument pas ! Si vous voulez de la profondeur, vous allez devoir retrousser vos manches. L'un des meilleurs moyens consiste à beaucoup travailler la surface. »

Certaines rumeurs disent qu'il se présente à ses démonstrations en état d'ébriété. Même si je suis bien placé pour savoir qu'il boit au moins deux bourbons au déjeuner chaque jour, je sais aussi qu'ils parviennent à peine à le détendre. C'est le soir, je ne l'ignore pas, qu'il boit sérieusement, quand, confortablement installé dans son logement réservé aux A.E.R., il s'imbibe en engloutissant près de soixante-quinze centilitres au goulot.

Après avoir prêté l'oreille à mes récits, Kate vient assister à une

démonstration pour voir ce dont parle tout le campus. Son verdict : « C'est soit un grand artiste, soit un grand chaman... je ne sais pas lequel.

– À mon avis, les deux. »

*

Ms Chen essaye de replacer ce qu'il fait dans son contexte. « Nous devons penser à Gratosky, explique-t-elle dans notre cours de céramique avancé, comme à un vestige de l'époque héroïque de l'*action painting*, celle de Pollock, de Kooning, Kline, Gorki et consorts, égaré au XXI^e siècle.

« C'est un artiste gestuel. Il utilise l'argile de la même façon qu'ils utilisaient la peinture. Son ça dicte ses gestes, mais ils obéissent à une discipline extrême. Observez la façon dont il s'interrompt, puis attaque. Remarquez le dynamisme contrôlé des amples gestes de ses bras quand il se prépare à projeter la glaise. Lorsque nous regardons son œuvre, nous pouvons revivre ces paroxysmes de force brute. Mais n'allez pas le prendre pour un naïf ou un primitif. Il est exact qu'il travaille à l'instinct, mais avec une sophistication qui demeure cachée, et une approche héritée d'une profonde connaissance de l'histoire de l'art. »

Je ne suis plus son jeune pétrisseur personnel, mais je demeure son esclave, assigné à nettoyer le carnage à la fin des démonstrations. Il me faut racler les dégoulinades, éponger les éclaboussures d'argile sur le sol et les murs. Une tâche peu ragoûtante mais qu'il m'est égal de remplir puisqu'elle me fournit l'occasion de soulever précautionneusement les protections en plastique qui recouvrent ses œuvres en devenir et de les étudier dans le silence de l'atelier désert.

Aussi ivre qu'il soit chaque soir, il paraît sobre quand, au milieu de la matinée, il descend à l'atelier pour émettre des remarques sur le travail des élèves. J'attends avec angoisse ce qu'il a à dire sur le mien, mais il évite de parler avec moi quand il déambule dans le studio, il s'arrête aux postes des autres, leur demande de lui expliquer leurs intentions, leur pose des questions, énonce des suggestions puis, lorsqu'il revient vers moi, il regarde simplement mes cubes et, sans le moindre commentaire, passe à nouveau sans s'arrêter.

Je m'en plains auprès de Ms Chen. « Je croyais qu'il allait me faire part de ses observations. Je nettoie ses cochonneries derrière lui et il

m'ignore.

– Soyez patient, Joel. Il regarde, il n'arrête jamais de regarder. Quand il aura décidé que le moment est venu de vous parler, vous verrez que cela valait la peine d'attendre. »

*

Tori Tobin convoque une réunion extraordinaire des élèves de dernière année. Le soir, après le dîner, nous nous rassemblons dans l'auditorium Steiner pour écouter ce qu'elle a à nous dire.

« Cela ne peut plus continuer ! » nous exhorte-t-elle. « Ces expulsions doivent cesser ! Des projets universitaires sont mis à mal. Le moral est au plus bas. La solidarité entre élèves de dernière année part à vau-l'eau. Hé, vous tous... nous ne sommes pas seulement des copains de promo, nous sommes des frères et des sœurs ! Si vous voyez votre frère ou votre sœur faire quelque chose de stupide, comme vendre de la drogue, fumer de la marijuana, s'enivrer dans les bois... dites-lui d'arrêter, nom de nom. Ce qu'il faut c'est... cesser de se comporter de manière stupide ! Nous sommes intelligents, nous représentons l'élite, nous sommes élèves à Delamere ! Nous n'avons pas besoin de tricher en test ni de plagier. Ouais, je sais, tout cela, je l'ai déjà dit, mais sans beaucoup d'effet, semble-t-il. Alors voilà ma position : s'il y a encore une seule expulsion en dernière année ce trimestre, je démissionne du poste de chef de classe. »

Il y a quelques ricanements. Dans une des premières rangées, Pam Danzig se tourne vers Penny Sturdevant et, en un aparté audible, lui confie : « Comme si on en avait quelque chose à foutre !

– Je t'ai entendue, Pam, rétorque Tori. Je le sais parfaitement que ça ne compte pas pour toi. Pourquoi ça compterait ? Tout ce qui t'intéresse, c'est, peut-être, ta prochaine coiffure. Mais tu vois... je m'en fiche que ça compte pour toi ou pas. Je ne dis pas que je démissionnerai pour que ça compte pour vous tous, je vous dis à tous que je démissionnerai parce que ça compte pour *moi* ! C'est un honneur d'avoir cette responsabilité, d'avoir été choisie pour montrer l'exemple. Mais s'il y a une expulsion de plus en dernière année, cela voudra dire que j'ai été incompétente comme chef et que, par conséquent, je ne mérite plus de l'être. » Elle marque un temps de silence pour souligner ses propos. « Je n'ai rien à ajouter. »

La majorité des présents, moi inclus, se lève et applaudit. Elle a un

petit sourire, hoche la tête et quitte la scène.

*

Aujourd'hui, Gratosky se décide à me faire part de ses observations. Je sens la tension qui émane de lui quand, Ms Chen à ses côtés, il s'approche de mon poste de travail.

« Alors, Joel, si tu me parlais de tes cubes ? Tu dis que tu veux en faire dix-sept. Je voudrais que tu justifies ce chiffre.

– Mon amie avait dix-sept ans.

– Ah... est-ce que c'est son âge, qui importe ? Est-ce que chacun des cubes doit représenter une année de sa vie ?

– Non. J'ai juste pensé que comme elle est morte si jeune... »

Il se gratte la barbe. « Daniel Libeskind, qui a été retenu pour organiser la reconstruction du World Trade Center, a insisté sur le fait que la nouvelle Tour de la Liberté devait avoir exactement 1776 pieds de haut. Comme si ce nombre, qui correspond à la date de la déclaration d'indépendance, avait le moindre rapport avec le bâtiment. C'est purement symbolique et, à mon humble avis, totalement stupide. Pourquoi pas 911 pieds ou 2001 pieds ? Tu comprends ce que je dis ?

– Vous me dites que le nombre d'années que Liv a vécu n'a rien à voir avec ce que je veux fabriquer en mémoire d'elle.

– Ce n'est que symbolique. Alors voilà la question : est-ce que tu veux communiquer un message symbolique ou est-ce que tu veux créer une œuvre d'art ?

– Créer une œuvre d'art, bien sûr !

– Dans ce cas, je te donnerai ce conseil : dix-sept cubes, c'est beaucoup trop. Les variations entre cubes ne seront pas assez significatives, d'autant que, d'après tes croquis, tu veux les exposer alignés sur une seule rangée.

– Est-ce que dix conviendraient mieux ?

– Beaucoup mieux ! Tu veux que ta série existe visuellement, tu ne veux pas fabriquer une représentation littérale de l'âge qu'elle avait. »

Je suis tout de suite convaincu.

« Bon, maintenant, parlons des cubes. Tu en as trois qui ont été cuits à petit feu et quatre autres en préparation. Ouais, chacun est différent. Mais le sont-ils assez ? Y a-t-il progression ? Je te le demande parce que si tu as l'intention de présenter une série de cubes

comme une œuvre globale, il n'y a que deux manières de procéder. Soit tu les façannes tous à l'identique, de telle sorte que la force de l'œuvre résidera dans la multiplicité des formes semblables. Soit la série doit mener quelque part, auquel cas sa force viendra de la progression, du chemin, de la trajectoire suivis. Voici une idée qui me vient comme ça, sans réfléchir... enfin, pas vraiment, parce qu'elle m'est venue chaque fois que je suis passé devant ton poste. Il n'appartient qu'à toi de la prendre ou de la laisser.

– Je vous en prie.

– Une série entropique, un alignement de cubes dont chacun reflète un degré supérieur de détérioration et de dévastation. La personne qui regardera ta série y verra peut-être quelque chose de symbolique, un mouvement allant de l'équilibre mental au suicide, mais ce n'est pas ce que j'ai dans l'idée. Ça irait plutôt de la cohérence vers l'incohérence, non pas pour représenter une détérioration de l'état mental de ton amie, mais tes sentiments personnels vis-à-vis d'elle, ta quête personnelle pour la comprendre. Comme titre de ton projet tu as mis : *Ma tentative pour comprendre Liv. Qui était-elle ? Réponse : Impossible de le savoir !* C'est cette prise de conscience qui m'a fait penser à l'entropie, une manière d'exprimer l'impossibilité de comprendre un autre être humain. »

Oh, mon Dieu ! Brillant, tout simplement !

« Ça me plaît énormément », lui dis-je.

Il hausse les épaules. « Ce n'est qu'une idée.

– Une sacrément bonne idée, intervient Ms Chen.

– Bon, reprend-il, le dernier point. Cela va être difficile, pour toi, d'entendre le reste, mais je vais te le soumettre sans détour. Tu as énormément travaillé aux cubes que tu as façonnés, mais si j'étais toi, j'y renoncerais et je repartirais de zéro. C'est vrai, ils ont fière allure et j'imagine qu'ils supporteront bien le passage au four. Ton travail de surface est excellent. J'aime les cratères, les éruptions, les griffures, tous bien exécutés et mystérieux à souhait. Mais ce qui me manque, c'est la suggestion de ce qui se trouve à l'intérieur. Je colle mon œil aux endroits où tu as percé tes pièces et je ne distingue rien, seulement les ténèbres. Peut-être est-ce ce que tu veux montrer, mais c'est sacrément nihiliste. À mon avis, et je sais que Grace est d'accord avec moi, il devrait y avoir quelque chose à l'intérieur des cubes... quelque chose de caché, d'à peine visible, peut-être juste la suggestion

d'un secret. Mais pas le noir absolu. Nous pensons que si tu ajoutes ça, tu conféreras à ta série une réelle profondeur. »

En entendant ces mots, mon cerveau s'active à plein régime. Toutes sortes d'idées surgissent dans ma tête.

« Et si je mettais du rouge ? » Je me tourne vers Ms Chen. « Comme la poudre rouge que Liv a étalée en travers de sa bouche ?

– C'est une bonne idée, Joel. J'aime bien.

– Je pourrais laisser apparaître un peu plus de rouge dans chacun des cubes. Si j'applique votre idée de l'entropie, et si les cubes présentent un état croissant de dégradation, chacun pourrait permettre d'entrevoir davantage de ce qu'il contient. »

Ms Chen, toujours technicienne hors pair, suggère différentes manières d'ajouter du rouge.

Gratowsky lui coupe la parole. « Il a une autre idée. N'est-ce pas, Joel ? »

Je confirme de la tête. « Comment vous l'avez su ?

– À l'expression de ton visage. C'est une expression que je connais. Quand je l'aperçois sur le visage d'un étudiant, je prête l'oreille.

– Vous voulez nous en parler, Joel ? demande Ms Chen.

– Quelque chose d'écrit.

– Hummm, fait Gratowsky. Tu veux écrire quelque chose à l'intérieur des cubes avant de les sceller ?

– Personne ne pourrait le lire, mais ce serait dedans, un secret. Et je sais ce que je vais écrire. Ce sera une chose que Liv m'a dite un jour, qui était importante pour elle.

– C'est une idée très forte, commente Gratowsky. Elle me plaît. Et j'aime bien que ce soit ton secret. Il faut préserver ça. Ne le révèle à personne, pas même à Grace. »

Elle acquiesce : « Vous pouvez inscrire ce que vous voulez sur les faces internes des cubes. Commencez par passer une couche de rouge, puis grattez les lettres pour qu'elles y soient gravées. Après, si quelqu'un y regarde de très près, voire s'il braque une lampe électrique par les trous et les crevasses, il ou elle apercevra des traces, aura l'impression qu'il y a quelque chose d'écrit. En continuant d'avancer dans la série, cette personne sera peut-être à l'affût d'indices. Peut-être les trouvera-t-elle, et peut-être pas. »

Gratowsky prend la parole. « Si tu choisis la voie de l'entropie, ce qu'il y a d'écrit sera interrompu, dans les derniers cubes, de telle sorte

que la personne qui regardera ne pourra pas lire les mots et résoudre le mystère. Mais cela n'aura pas d'importance car ce que tu auras écrit sera toujours à l'intérieur, encodé. »

En les écoutant, une autre pensée me frappe soudain. Elle disparaît aussi vite qu'elle est venue, trop vite pour que je puisse m'en saisir complètement, parce que Gratowsky s'est remis à parler et que je ne sais plus où me mettre en écoutant ses mots.

« Je pense que toute œuvre d'art qui fonctionne renferme un secret, dit-il. Je suis très content que tu en aies un à y insérer. Plus tu mettras de mystère dans ta série, plus elle aura de force. » Il se tourne vers Ms Chen. « Tu sais, la plupart de ces séances où on vient prodiguer des conseils aux élèves ne mènent nulle part. J'ai le sentiment que cette fois, cela sert à quelque chose. »

Il revient vers moi. « Ce que tu essaies de faire avec tes cubes, c'est appliquer la démarche d'un véritable artiste : il se saisit de sa souffrance (et Joel, je sens que tu souffres vraiment) et il la transforme en œuvre d'art. »

Il tend le bras vers moi, pose son énorme main sur ma tête.

« Joel Barlev, par ce geste, je t'adobe... *artiste*. »

*

Quand je quitte Evans, tout tourne dans ma tête. Transforme ta souffrance, m'a dit Gratowsky. N'est-ce pas précisément ce que Hemingway disait à Fitzgerald ? *« Quand cette saleté de douleur reviendra, sers-t'en... sans tricher. Reste-lui fidèle. »*

En me dirigeant vers Baker, je prends conscience que je suis d'accord pour recommencer à zéro. Grâce aux conseils de Gratowsky, je serai capable de créer une série plus puissante. Et je sais exactement ce que j'inscrirai à l'intérieur des cubes, les mots du mantra de Liv : *« Ce qui ne peut être dit sera dansé. Ce qui ne peut être dansé sera tissé. Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair. »*

Je m'arrête au milieu du pont de l'Ouest et, les yeux baissés vers le courant sombre de la rivière, je tente de capturer à nouveau l'idée qui m'a traversé la tête quand Gratowsky me parlait. Tout à coup cela me revient, une façon de décoder la douleur que Liv a dissimulée dans sa tapisserie.

Elle m'a expliqué comment elle coupait de longues bandes de

papier *washi* japonais fabriqué à la main, comment elle les roulait pour obtenir des fils de trame qu'elle tissait dans la chaîne des fils de coton. Et si elle avait d'abord écrit un témoignage de sa douleur sur ces feuilles de papier ? Si elle avait écrit dessus à l'encre noire avant de couper le papier en bandes et d'en faire des fils de trame, cela pourrait expliquer les traces noires à la surface de TPR... peut-être. Et si c'est bien ce qu'elle a fait, je me demande s'il y aurait un moyen de démêler ces fils de trame avant de les réassembler et de lire ce qu'elle y a écrit.

*

En entrant dans mon bâtiment, une nouvelle idée me vient. Je monte à notre chambre, me saisis de ma lampe de poche et descends au sous-sol. Mon plan est simple : ramper à nouveau dans le vieux tunnel des tuyaux de vapeur qui passe sous Baker et essayer de retrouver l'endroit où Liv a écrit je ne sais quoi sur le mur. But : déterminer si elle a véritablement cité Blake, « *Joie et peine en fin tissage mêlés* ». Ou si, comme moi, elle a menti et a, en réalité, écrit autre chose.

C'est la nuit, le milieu de l'hiver, il fait beaucoup plus froid dans la cave qu'en cet après-midi d'automne où elle et moi y sommes descendus. Il ne s'est écoulé que quelques mois, mais on dirait une éternité. La partie cisailée du grillage ne s'ouvre pas aussi facilement que la dernière fois, et le garde-meuble dégage une odeur de moisi bien plus marquée que dans mon souvenir. Peut-être mon corps est-il moins souple qu'en ce jour lointain. Quelle qu'en soit la cause, les dix mètres de reptation jusqu'au tunnel des services exigent plus d'énergie de ma part.

Je me tortille comme un ver en direction de l'entrée du tunnel puis, comme je perçois des grattements étranges suivis de bruits de fuite, je m'immobilise, pris de frayeur.

Merde, il y a bien des rats !

Je tends l'oreille, relève la tête trop vite et me cogne le sommet du crâne contre le plafond du boyau dans lequel je rampe.

Bon Dieu ! Qu'est-ce que je fous ici ?

J'ai très envie d'annuler cette stupide expédition et de ressortir tout de suite. Mais c'est trop étroit pour faire demi-tour. La seule manière de m'extirper de ce boyau serait de me propulser vers

l'arrière. Difficile et, s'il y a des rats, beaucoup trop lent. Alors en avant... puisque je n'ai plus le choix !

Quand, enfin, j'atteins le tunnel principal et peux me relever, je n'entends plus de bruits de rongeurs. Peut-être les ai-je seulement imaginés, ou peut-être suis-je plus craintif ce soir. La dernière fois, avec Liv qui me suivait, je pouvais donner l'impression d'être brave. Aujourd'hui, alors que j'entreprends cette quête seul, je n'ai personne aux yeux de qui prouver mon courage et personne devant qui perdre la face... hormis moi-même.

Bon, puisque je suis venu jusque-là, autant appliquer mon plan jusqu'au bout. Et s'il y a des rats, peut-être auront-ils aussi peur de moi que j'ai peur d'eux.

En cherchant l'emplacement où j'ai écrit sur le mur, je revois les inscriptions qui nous ont étonnés, et je me souviens des réactions de Liv, de son rire, de sa stupéfaction. Alors quand je trouve mon propre graffiti et que je me mets à genoux pour le relire (JE ME SENS PITOYABLE...), à nouveau je me sens pitoyable.

Je dirige le faisceau de la lampe dans le tunnel avant de m'avancer vers l'endroit où nous avons fait halte, avons eu notre petite conversation sur Picasso et décidé que chacun écrirait une chose qu'il serait seul à connaître. Je me souviens de l'avoir regardée s'éloigner dans la pénombre à la recherche d'un endroit où écrire, puis se retourner vers moi pour me prévenir que je ne devais pas l'épier.

Elle était face à la paroi de gauche, à une douzaine de mètres, quand elle m'a mis en garde. J'essaye de marcher sur ses pas, baisse le regard vers le sol et vois des traces dans la poussière. Une petite peinture, des chaussures de sport de fille. *Ses empreintes ?* Si oui, elles devraient me mener droit à l'emplacement où elle s'est arrêtée.

Il ne me faut pas deux minutes pour trouver ce qu'elle a écrit, les lettres en sont fraîches et nettes sur le mur. Mes yeux s'embrument quand je braque ma lampe sur l'inscription, hanté par l'idée que si elle s'est suicidée, elle y pensait peut-être déjà.

Il n'y a ni date ni initiales, juste ses mots dont elle m'avait confié la moitié tout en gardant l'autre pour elle :

SI JOIE ET PEINE EN FIN TISSAGE MÊLÉS, POURQUOI DOIS-JE CACHER MON CHAGRIN DANS MA TAPISSERIE ?

Donc... elle a *menti* ! Nous avons tous les deux menti ! Aujourd'hui, je voudrais tellement que nous ne l'ayons pas fait.

En remontant des tunnels, je trouve Justin dans notre chambre. Il m'étudie.

« Merde alors ! Comment tu t'y es pris pour être aussi crade ?

– J'ai rampé dans les profondeurs, dis-je en ôtant mes vêtements. Je suis allé dans les tunnels.

– Oh ouais, fait-il en initié. L'enfer de Delamere. »

Je ceins une serviette éponge autour de ma taille et m'éloigne dans le couloir pour aller me doucher. En chemin, je croise Mme Morrissey qui regagne son appartement de fonction.

« Bonjour Joel.

– Bonjour, madame M.

– Vous avez le visage drôlement sale.

– Ouais... »

Elle sourit. « C'est drôle comme vous avez tous l'air très nerveux, les garçons, quand vous me croisez en allant prendre votre douche. Comme si votre serviette éponge pouvait se dénouer et que, Dieu nous en garde, je risquais de voir ce que je ne dois pas voir... comme s'il y avait quelque chose, dessous, que je n'ai pas déjà vu des centaines de fois. »

Bon Dieu !

Quand je regagne notre chambre, je répète ce fragment de dialogue à Justin. Il le trouve absolument hilarant.

Plus tard, quand je me glisse entre les draps et fixe mon regard sur TPR, de l'autre côté de la pièce, je ne pense plus aux tunnels. En me référant à ce que Liv a écrit sur le mur, je sais désormais que, d'une manière ou d'une autre, un jour, je vais être obligé de détisser TPR en retirant chacun des fils de trame avant de m'efforcer de les dérouler pour reconstituer les bandes de papier. Je ne sais même pas si cela est possible, mais ce que je sais, c'est ce que ça signifiera : la destruction de sa tapisserie, la déconstruction de la seule chose qu'elle m'ait donnée, la seule chose qui me reste à l'exclusion de mes souvenirs.

Samedi matin, le dernier jour de Gratosky. Je me rends tôt à Evans et je monte l'escalier jusqu'à la résidence des A.E.R. pour l'aider

à porter ses bagages dans sa voiture. J'entre comme à mon habitude : je frappe avant d'ouvrir la porte. Il s'avère que c'est une erreur.

Gratowsky est sur le canapé, nu, allongé sur quelqu'un, son gros cul pâle et poilu s'active en un va-et-vient vigoureux. Je ne vois pas qui est en dessous, mais les grognements et les exclamations qu'ils poussent m'apprennent qu'ils s'envoient en l'air sans plus avoir conscience du reste.

Certain qu'ils ne m'ont pas entendu, je me retire furtivement, mais pas avant d'avoir aperçu différents vêtements disséminés sur le plancher, des vêtements qui ne me sont pas inconnus, dont plusieurs appartiennent à Gratowsky et d'autres (je frémis rien que d'y penser !) à ma prof de céramique bien-aimée, Grace Chen.

En redescendant, je me demande si je les ai surpris au milieu d'une étreinte unique, s'ils n'ont pas cessé de baiser depuis qu'il est en résidence à l'école, ou si ce à quoi j'ai assisté n'est que la dernière manifestation en date d'une liaison qui perdure depuis des années.

Pendant que je les attends en bas dans l'atelier, je me souviens de l'affectueuse dédicace baudelairienne adressée à Grace dans le catalogue de la rétrospective : *« Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer d'un complice. »*

Si je suis cette ligne de pensée, l'appartement qui sert de résidence aux artistes est, en ce moment même, une authentique scène de crime, et moi le témoin involontaire d'un crime galant.

*

Une demi-heure plus tard, Gratowsky arrive au studio. Il se frotte gaiement les mains l'une contre l'autre, me donne ses instructions pour le séchage et le passage au four des quatre constructions sculpturales dont il fait don au département de céramique pour qu'elles y servent de sujets d'études.

Durant ce débriefing final, Ms Chen entre dans l'atelier d'un pas très naturel. Elle nous adresse un « bonjour » collectif comme pour me faire croire qu'ils ne se sont pas encore vus de la journée. Tout à fait normalement, elle invite ensuite Gratowsky à prendre un petit déjeuner dans son appartement de fonction.

« Merci, Grace. Ce serait avec grand plaisir. » Il me regarde. « Est-ce que Joel peut se joindre à nous ? »

– Oh, merci, leur dis-je. Mais j'ai déjà mangé. En plus, il faut que

j'y aille sinon je vais arriver en retard en cours. »

Nous échangeons une poignée de main, puis Gratowsky me serre contre lui dans une de ses chaleureuses embrassades à vous briser les côtes.

« Ç'a été un plaisir, mon garçon. N'oublie pas de m'envoyer les photos de ton œuvre terminée. Je place de grands espoirs en elle... et en toi. »

Je le remercie de ses conseils et du privilège que j'ai eu à l'accompagner et à l'aider. Ms Chen m'accorde une brève accolade et je les laisse seuls afin qu'ils puissent se dire au revoir comme ils l'estimeront opportun.

*

Je retrouve Kate à la cafèt', lui demande de me jurer le secret absolu et lui raconte ce que j'ai vu dans l'appartement des A.E.R.

« Deux vieux amis qui baisent ensemble. Bravo ! dit-elle. Et c'est très bien de ta part, Joel, d'avoir fait comme si tu ne les avais pas vus. Si ç'avait été moi, je n'aurais pas pu réprimer un cri strident. »

*

Plus tard, après le cours de M. Duguid et pendant que je raccompagne Zoe à Robbins, je relate à nouveau l'épisode et, cette fois, je l'enjolive de détails inventés concernant les vocalises (« Oh, baise-moi, chéri ! Baise-moi ! » « Oui, chérie ! Oui ! ») et les arômes (« Je te jure, Zoe... l'appart' tout entier sentait le sexe, la sueur et l'argile ! »).

Ça l'amuse. Sous le prétexte de comparer nos notes sur *Les Caves du Vatican*, de Gide, elle m'invite à descendre à son box. Aussitôt entrés, nous laissons tomber nos sacs à dos sur le sol, nous nous débarrassons de nos manteaux, déboutonnons chacun promptement et mutuellement la chemise ou le chemisier de l'autre et exprimons conjointement notre désir en nous caressant au-dessus de la ceinture avec lubricité.

Quand, le souffle court, nous mettons un terme à notre pelotage, Zoe m'explique (comme si une explication était nécessaire) que cette description des ébats dans l'appartement d'Evans lui a donné très envie. Puis elle me soumet une proposition alléchante.

« Mes parents partent skier le week-end prochain, si bien que je serai seule toute la journée de samedi. Tu veux venir ?

– Tu parles si je veux ! Mais comment, puisque les internes ne sont pas autorisés à monter dans le véhicule des externes ?

– Facile », me répond-elle en m'exposant une méthode qu'elle a, je suppose, utilisée avec d'autres garçons : samedi matin, je dois marcher dans les bois du sud du campus que traverse une route secondaire peu fréquentée. Elle y passera et, s'il n'y a personne en vue, elle s'arrêtera pour que je monte. Après, je m'allongerai sur le plancher de la voiture jusqu'à ce qu'on soit loin de la ville.

« Je te reconduirai une fois la nuit tombée et je te déposerai à la limite du campus. Tu auras tout le temps de regagner Baker avant le couvre-feu. Et moi », poursuit-elle avec une moue délicate, « je rentrerai me coucher, solitaire, dans mon lit, pour penser à quel point me manque mon adorable et vigoureux copain. »

*

Aujourd'hui, c'est le jour J, le jour où notre article sur les D va enfin paraître en première page de *La Lanterne*.

Au petit déjeuner de ce lundi, Justin, Lois et moi nous serrons nerveusement les uns contre les autres pendant qu'il nous expose la séquence des événements à venir.

« À 11 heures, nos distributeurs vont commencer à glisser le journal imprimé dans les boîtes aux lettres des élèves. La version numérique sera consultable en ligne à midi. Vous vous souvenez d'Amy Marcus, l'ancienne élève de Delamere qui écrit dans *Vanity Fair* ? Je l'ai avertie par mail de ne pas oublier de consulter attentivement notre édition sur Internet. Je lui ai écrit : "Ici, la merde est sur le point d'éclabousser partout." »

*

À midi, le campus est pris de convulsions. Au réfectoire, tout le monde parle des D. Les élèves des classes inférieures nous montrent du doigt à leurs amis, et des camarades de classe s'approchent de notre table, la plupart pour nous congratuler, quelques-uns pour nous reprocher d'aller fouiner dans des affaires privées.

Justin répond calmement à leurs commentaires.

« Ce n'est pas véritablement une révélation, dit-il à ceux qui nous

félicitent, c'est davantage un compte-rendu d'enquête. » Et aux auteurs de remarques désobligeantes : « Depuis quand y a-t-il quelque chose de privé dans cette école ? »

Des grimaces furieuses nous arrivent de la Table des Salopes. Après des chuchotements agités, Penny Sturdevant s'approche d'une démarche nonchalante.

« Je m'attendais à mieux de ta part, Justin Deare, dit-elle en se penchant et en approchant son visage du sien. Tu n'es qu'une sale petite merde. »

Lois est révoltée. « Hé, fais gaffe à ce que tu dis, espèce de pute !

– Fais gaffe toi-même, traînée !

– Eh bien dis donc, tu as vraiment un langage très châtié, dit Kate à Penny de son ton le plus cinglant. Pondéré et raffiné dans l'adversité.

– Allons, les filles, allons ! » Du geste, Sean Burke réclame le calme.

« Ta gueule, pédé ! lui rétorque Penny. Ça ne te regarde pas ! »

Pam Danzig se lève ainsi que le reste de leur clique. Un instant plus tard, nous sommes encerclés.

« Vous devriez avoir honte, nous dit Pam. Ce que vous venez de faire va nuire à notre école. »

Elle se tient juste derrière moi, les mains agrippées au dossier de ma chaise.

Je me retourne pour lui faire face. « Tu veux dire que ça va nuire à votre petit club. Ça ne serait pas ça, ton problème ?

– Oh oh ! fait Penny. Regardez qui est là. Le Trouduc ! Et ça parle !

– Le Trouduc aimerait trop qu'on l'invite, complète Pam. Comme si ça risquait d'arriver ! »

Je réplique : « Comme si j'en avais quelque chose à battre !

– Oh, il en a bien trop envie, ricane-t-elle. Le Trouduc avec sa saucisse rabougrie !

– Pas étonnant que tout le monde te surnomme la méchante, intervient Zoe.

– Je préfère ne pas te dire comment on te surnomme toi, lui retourne Pam.

– Oh, super ! s'exclame Trent Dexter. Un bon vieux crêpage de chignons !

– Toi et tes amies, vous êtes tellement adultes ! lance Justin à

Penny. Je n'arrive pas à croire qu'on ait pu s'apprécier, à une époque.

– Et moi donc ! répond-elle.

– Deare et Barlev... vous avez intérêt à surveiller vos arrières ! » menace Pam. Elle fait signe à sa bande. « Venez, les filles ! » Et sur ces mots, les salopes s'éloignent, le pas hautain.

*

La merde, de fait, éclabousse partout. À 14 heures, Justin et moi recevons des convocations par e-mail. Nous devons nous présenter immédiatement au Brek, dans le bureau de Dawes, le responsable de la scolarité.

Lorsque nous arrivons, on nous fait poireauter pendant vingt minutes dans la salle d'attente. La secrétaire, Ms Rae, la femme à la bouche en cul de poule, nous décoche de loin en loin des regards mauvais tandis que nous restons perchés sur des chaises dures visiblement destinées à rendre les fauteurs de troubles humbles et mal à l'aise.

Quand enfin on nous fait entrer, nous découvrons un Dawes renfrogné et un M. Gilliam, professeur de journalisme et conseiller officiel de *La Lanterne*, au visage cramoisi. Dawes nous reçoit avec l'air menaçant qu'il prend d'habitude pour signifier : « Vous êtes dans de très sales draps. » Quant à Gilliam, j'ai l'impression qu'il s'est fait remonter les bretelles par Dawes et qu'il est maintenant prêt à déverser sa rage sur nous.

Dawes annonce la couleur. « Bon, je tiens à vous prévenir que vous faites l'objet d'une enquête disciplinaire. Qu'elle débouche ou non sur un conseil de discipline majeur reste à déterminer. »

Un conseil de discipline majeur : assurément les mots les plus redoutés que puisse entendre un élève de Delamere puisqu'il est de notoriété publique que la majorité des CD majeurs s'achève sur une expulsion.

« Je présume qu'il s'agit de notre article sur les Delamour ? avance Justin.

– Qu'est-ce que vous voulez que ce soit d'autre, nom d'un chien ! réplique Dawes.

– Monsieur Dawes, nous pensons que c'est le résultat d'un travail d'enquête légitime, et que *La Lanterne*, en tant que journal dirigé par les élèves, est habilitée à le publier.

– Vous ne me l’avez pas soumis avant, accuse Gilliam, parce que vous saviez que je l’aurais refusé.

– Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Gilliam, pour quel motif ?

– Celui que publier un article de ce genre risque de nuire gravement à la réputation de l’école.

– Nous nous inscrivons en faux, monsieur Gilliam. »

Dawes nous interrompt. « Arrêtez de raconter n’importe quoi. Il n’y a aucun doute là-dessus, votre article aura des conséquences néfastes. Je me suis entretenu avec la directrice de l’école et je ne crains pas de vous dire qu’elle souhaite que vous soyez tous les deux expulsés. Je lui ai rappelé que nous disposions d’une procédure à cet effet et que nous ne statuons pas contre un élève sans avoir organisé une audition en bonne et due forme. Ce qui est la raison pour laquelle je procède à l’ouverture d’une enquête. Commençons par le problème de fond de cette affaire. Vous avez inventé le contenu de cet article de A à Z, nous sommes bien d’accord ? »

Justin proteste : « Non, monsieur Dawes ! »

Je confirme : « Le contenu de l’article est absolument authentique et nous sommes prêts à en répondre. »

Dawes secoue la tête. « Cela fait trente ans que je suis dans cette école, les quinze derniers en tant que responsable de la scolarité. Durant toutes ces années, j’ai entendu beaucoup de rumeurs, dont certaines au sujet d’un soi-disant sex club secret dirigé par des filles de Delamere. Et jamais au cours de ces années je n’ai vu la moindre petite preuve de l’existence d’un tel club.

– Mais il existe quand même, monsieur Dawes. Notre informatrice qui est une ancienne élève de...

– Et qui *serait* cette informatrice ? nous demande-t-il d’un ton sarcastique.

– Monsieur Dawes, vous savez que nous ne pouvons pas vous le révéler.

– À considérer qu’elle vous ait soufflé ce qui figure dans votre article, comment pouvez-vous savoir qu’elle ne mentait pas ?

– Quelle raison quelqu’un pourrait-il avoir de mentir sur un sujet pareil ? »

C’est Gilliam qui me répond. « Pour nuire à l’école, déjà. Pour se moquer de deux élèves de dernière année arrogants, ensuite.

– Monsieur Gilliam, personne ne s'est moqué de nous ! se récrie Justin. Cet entretien, nous l'avons enregistré. Nous sommes disposés à vous en faire écouter des extraits. »

Dawes s'essaye à la ruse. « Et pourquoi pas l'intégralité ?

– Parce qu'il contient des indices concernant son identité. Cette ancienne élève a été inflexible. Elle ne veut pas qu'on puisse l'identifier. »

Un coup frappé à la porte. Ms Rae entre, chuchote quelque chose à l'oreille de Dawes qui la suit hors du bureau. Après leur départ, Gilliam nous fusille du regard.

« J'espère qu'on va vous virer à coups de pied au cul, espèces de salopards.

– Monsieur Gilliam, lui dis-je, ceci équivaut à avouer que vous nous avez jugés avant de nous entendre.

– Ouais, exactement Barlev, sale petit morveux arrogant.

– Monsieur Gilliam, intervient Justin en prenant sa plus belle voix d'élève qui profère la vérité face à l'autorité, je vais me trouver dans l'obligation de répéter ce que vous venez de dire à M. Dawes. Si l'enquête débouche sur un conseil de discipline majeur, vous ne serez pas autorisé à siéger.

– Je t'emmerde ! »

Je secoue la tête en émettant une petite exclamation réprobatrice, ce qui ne fait que le rendre encore plus enragé.

Dawes revient. « Je viens de voir la directrice. Elle reçoit déjà des appels de parents. Je ne l'ai jamais vue aussi en colère. »

Je décide de développer nos arguments. « Monsieur Dawes, il y a un point dont j'ai le sentiment qu'il doit être éclairci. Toutes ces accusations de nuire à l'école... je ne suis pas d'accord. Je pense que nous lui avons rendu service, au contraire. Nous avons découvert un scandale, nous l'avons dénoncé publiquement, ce qui, et c'est M. Gilliam qui nous l'a enseigné, correspond à ce que devrait être le journalisme d'investigation. Il me semble, à moi, que cela s'inscrit au crédit de l'école, qu'elle dispose d'un journal, dirigé par les élèves, qui soit capable de publier une histoire telle que celle-ci. Et il me semble que s'il doit y avoir un conseil de discipline, il ne devrait pas se réunir contre nous deux qui avons dévoilé ce scandale, mais contre les élèves qui en sont les protagonistes, et contre les anciennes élèves qui, et cela remonte à plus de trente ans, en sont à l'origine et continuent de le

perpétuer.

– Eh bien, voilà qui est épatant, monsieur Barlev... si ce que vous avez écrit est exact. Je crains qu'il ne vous échoie maintenant d'en apporter la preuve. » Il s'adosse à son fauteuil. « Faites-nous écouter ces extraits.

– Je serai très heureux de vous les faire écouter, monsieur Dawes, mais pas en présence de M. Gilliam.

– Qu'est-ce que vous avez à reprocher à M. Gilliam ?

– Quand vous avez quitté la pièce, il nous a tous les deux traités de salopards, a traité Joel de sale petit morveux arrogant, et a déclaré qu'il espérait que nous serions exclus. Lorsque nous avons souligné que ce genre de sentiments le disqualifiait pour siéger au conseil de discipline, il nous a dit qu'il nous emmerdait. »

Dawes sourit. « Tu leur as vraiment dit ça, Charles ?

– J'en ai peur, Martin. J'étais furieux.

– Eh bien, dans ce cas, je pense qu'ils n'ont peut-être pas tort. Tu es trop partie prenante dans cette affaire. Même si je dois dire que pour moi, tu as tous les droits d'être en colère. En tant que conseiller de *La Lanterne*, ce qui est publié dans le journal ne peut que rejaillir sur toi.

– Tu me signifies que je dois partir ?

– À mon grand regret, Charles, oui. »

Gilliam incline la tête, son visage se durcit, il nous jette un regard mauvais pour nous montrer son mépris et sort du bureau.

« Il veut vraiment que nous soyons renvoyés, monsieur Dawes, insiste Justin après son départ.

– Il ne lui appartient pas d'en décider. Bon, écoutons cet enregistrement. »

Justin lui fait entendre vingt minutes de l'interview de Sue Wells. Dawes finit par indiquer que cela lui suffit.

« Je ne reconnais pas sa voix, mais elle paraît sincère et il est évident qu'elle a été élève chez nous. Elle ne paraît pas très âgée.

– Elle a obtenu son diplôme au cours des dix dernières années.

– Quand et où cette interview a-t-elle été réalisée ?

– À New York, pendant les vacances de Thanksgiving. Nous voulions publier notre article dès notre retour à l'école. Mais en raison du suicide...

– Vous avez fait preuve de réserve. Un bon point pour vous.

Néanmoins, ce n'était pas une bonne idée de publier un article tel que celui-là sans le soumettre au préalable à M. Gilliam.

– Monsieur Dawes, il y a un élément que nous n'avons pas fait figurer dans notre article parce que nous avons pensé qu'il était trop explosif.

– Lequel ?

– Notre informatrice est persuadée que les Delamour ont été protégées au fil des ans par une ancienne membre du club qui travaille peut-être dans l'école aujourd'hui. »

Il lui faut un certain temps pour saisir toutes les implications. Quand il nous retourne sa réponse, je remarque une lueur d'inquiétude dans son regard. « C'est absurde ! Comment un tel club pourrait-il bénéficier d'une protection ?

– Il y a bien des anciennes élèves qui travaillent sur le campus ?

– Oui, mais il est totalement exclu que l'une d'elles puisse m'influencer. » Il a un geste de la main pour chasser cette éventualité. « Tout ce qui relève de la discipline est instruit par mon bureau, et ce depuis des années. »

Justin a un haussement d'épaules. « C'est juste quelque chose qu'elle nous a dit. Comme nous ne pouvions le vérifier, nous n'en avons pas fait état.

– Un autre bon point pour vous. Bon, revenons-en à vous deux. Une expulsion en dernière année a de sérieuses conséquences. Je sais que vous figurez l'un et l'autre parmi nos meilleurs éléments et que vos candidatures anticipées ont été acceptées par des universités prestigieuses. Si nous vous renvoyons, ces universités devront en être informées. C'est la procédure normale et elle peut se solder par la décision de leur part d'annuler l'acceptation donnée à votre candidature. La publication de votre article a considérablement nui à l'image de notre école. Il n'y a aucun moyen pour nous de revenir en arrière ou d'endiguer les dégâts. Ainsi que je vous l'ai dit, Ms Kinsolving est extrêmement contrariée. Toutefois, et à mon avis, en me basant sur cette enquête préliminaire, ce que vous avez fait ne justifie vraisemblablement pas que j'organise un conseil de discipline majeur. En admettant que ma décision aille bien dans ce sens (et si c'est le cas, vous pourrez considérer que je vous aurai fait un sacré cadeau !), il me semblerait approprié que vous ayez un geste significatif en échange. » Il pose un regard dur sur Justin. « Je pense

que la directrice verrait d'un bon œil que vous démissionniez du poste d'éditeur de *La Lanterne*. »

Justin fait non de la tête. « Je refuse, monsieur Dawes. Je pense n'avoir rien fait de répréhensible.

– Vous compliquez les choses. Nous pouvons toujours vous démettre de vos fonctions, vous savez ? »

Justin hausse les épaules. « Oui, mais si vous le faites, je suis convaincu que l'ensemble des élèves qui travaillent pour *La Lanterne* démissionneront pour exprimer leur désaccord. Et il n'y aura plus personne pour assurer la sortie du journal. Ce serait triste pour un journal d'élèves qui a plus de cent ans d'existence.

– Il faut que je puisse donner satisfaction à la directrice d'une façon ou d'une autre. Vous avez des suggestions ? »

Je lève la main. « Pourquoi ne pas ouvrir une enquête sur les D ?

– Donnez-moi leurs noms et j'y réfléchirai.

– Nous ne les connaissons pas. Mais en nous basant sur la façon dont certaines filles nous ont attaqués aujourd'hui à Reynolds, nous avons une assez bonne idée de qui il pourrait s'agir.

– Il me faut des noms.

– L'une d'elles est la fille d'un très important donateur.

– Cela pourrait en influencer certains, mais pas moi. Je n'ai jamais traité différemment un ou une élève, quelles que soient ses appartenances familiales ou sociales, et je ne le ferai jamais.

– C'est pour cela que tout le monde vous respecte, monsieur Dawes. Vous appliquez scrupuleusement le règlement.

– N'essayez pas de me faire de la lèche, Joel. Je suis là depuis trop longtemps pour me laisser prendre à ce genre d'attitude.

– Je disais juste ce que je pense, monsieur Dawes.

– Quoi qu'il en soit, vous m'avez fourni un point de départ. Je vais me renseigner.

– Elle niera.

– Comme je vous l'ai dit, je suis là depuis très longtemps. Je sais généralement quand un élève me ment. » Il se lève. « J'en ai entendu assez. Je vais m'entretenir avec la directrice, l'informer que j'ai écouté votre enregistrement et lui présenter l'argument que vous avez développé, selon lequel votre article est à porter au crédit de l'école. La dénonciation d'un scandale, la liberté de la presse, etc. Je lui dirai aussi qu'en ce qui me concerne, le problème de l'exclusion ne se pose

même pas.

– Merci, monsieur Dawes !

– Il n’y a pas de quoi. Mais un mot d’avertissement. Dorénavant, soyez très attentifs à vous plier aux règlements de l’école, tous les règlements, aussi dénués d’importance qu’ils puissent vous paraître. Il y a des gens ici, et pas uniquement Charles Gilliam, qui n’auraient pas de plus grand plaisir que de vous voir expulsés. Je vous conseille d’être particulièrement prudents dans la façon dont vous menez vos relations amoureuses. Parce que s’ils peuvent vous pincer là-dessus, même s’il ne s’agit que d’un écart purement théorique, ils le feront. Et à ce moment-là, je ne pourrai rien faire pour vous sauver.

– Nous vous avons bien compris, monsieur Dawes.

– Très bien ! Vous pouvez partir. »

Nous faisons un pas vers la porte, puis Justin fait volte-face.

« Monsieur Dawes, il y a autre chose.

– Quoi ?

– Ça concerne le suicide de Liv Anders.

– *Oh Seigneur ! Quoi ?*

– Il paraît qu’une plainte a été déposée. »

Dawes nous jette un regard furieux. « *Qui vous a dit ça ?*

– Nous ne pouvons pas vous le révéler, monsieur Dawes. Mais si c’est exact, nous voudrions en parler dans un article.

– Je vous conseille instamment de ne plus vous lancer dans des révélations d’aucune sorte, monsieur Deare. Néanmoins, et ceci doit rester strictement entre nous, nous pensons parvenir prochainement à un accord. Maintenant, écoutez-moi bien. Le suicide de Liv Anders a été un coup sérieux porté à notre école. Votre article sur les soi-disant D en est un autre. Ne jouez pas avec le feu, les garçons. Étudiez sérieusement, profitez du temps qu’il vous reste en cette dernière année, finissez fort et obtenez votre diplôme en même temps que vos camarades. Vous m’avez compris ?

– Oui, monsieur Dawes. Merci.

– Maintenant, fichez-moi le camp ! »

*

En sortant du Brek, nous nous accordons pour dire que Dawes s’est correctement acquitté de son numéro de responsable de la scolarité indigné, mais que sous la surface, c’est quelqu’un d’assez correct.

« Sa remarque concernant nos relations amoureuses... c'est à croire qu'il sait tout.

– C'est son boulot, me rappelle Justin.

– Je voulais lui dire que Liv a très bien pu glisser.

– Pour l'instant, il vaut mieux laisser tomber. » Il me jette un coup d'œil. « Je sais que tu as très envie de baiser, mais quoi que tu fasses, ne monte pas dans la voiture de Zoe Fogg. Dawes nous a bien prévenus que nous devions obéir à toutes les règles, ce serait vraiment stupide de ne pas en tenir compte.

– En plus de Kinsolving et de Gilliam, qui d'autre veut qu'on nous fiche à la porte, à ton avis ? »

Justin sourit. « Les D. »

Nous marchons un moment en silence puis je lui dis que, au moment où Dawes nous a prévenus qu'il n'y avait pas que Gilliam pour espérer qu'on allait nous flanquer dehors, il nous a involontairement renseignés.

« Tu as remarqué comme il a eu l'air consterné quand tu as suggéré que les D pouvaient être protégées par quelqu'un de l'administration ?

– Il m'a effectivement paru un peu secoué.

– Considérons que quelqu'un les protège effectivement, et que Dawes le sache. Si cette personne, quelle qu'elle soit, possède une telle influence, elle doit également avoir un mobile sérieux de vouloir que nous soyons expulsés. »

Justin hoche la tête. « C'est peut-être ce à quoi Danzig faisait allusion quand elle nous a prévenus que nous avions intérêt à surveiller nos arrières. Tu sais quoi ? J'espère que tu as raison, j'espère qu'il y a vraiment quelqu'un qui les protège. Parce que si c'est le cas et si nous parvenons à le prouver, nous disposerons de révélations encore plus importantes.

– Mais que tu ne pourras pas publier.

– C'est vrai, nous ne pourrons pas les publier dans *La Lanterne*. Mais Amy Marcus pourrait en parler dans *Vanity Fair*. » Il me donne un petit coup de coude. « Ça ne serait pas génial, ça ? »

*

Je vais à Robbins pour voir Zoe et lui expliquer pourquoi je ne peux pas la retrouver samedi en dehors du campus.

« Ce n'est pas que je n'en aie pas envie. Je ne vois pas ce que je pourrais souhaiter de plus. Mais Dawes nous a prévenus. La moindre incartade peut nous valoir l'expulsion. »

Elle fait la moue en disant qu'elle comprend, puis son visage s'illumine.

« En réalité, je trouve ça très cool que mon copain soit épié de près. »

*

Je passe la soirée à travailler dans l'atelier. Je suis le conseil de Gratosky, reprends ma série de cubes à zéro. Je jette les trois pièces qui sont passées au four, m'applique à démanteler les autres, à n'en garder que les faces dont je recouvre l'intérieur d'une glaçure rouge. Je les mets à sécher en attendant de pouvoir y graver le mantra de Liv.

*

Justin a des nouvelles :

« Lois a finalement réussi à contacter Faye Knox. Elle l'a appelée à sa nouvelle école, Faye est venue au téléphone, mais elle a raccroché dès qu'elle a compris ce que Lois voulait. Donc... même si Faye sait quelque chose, il est clair que nous ne parviendrons jamais à savoir de quoi il s'agit.

– Je trouve ça assez triste, dis-je.

– Moi aussi. Mais j'ai des nouvelles importantes pour les cartes qui servent de clés. Lois connaît un gars qui travaille au service informatique de l'école, je te l'ai dit. Ils ont pris un café ensemble, deux ou trois fois, et elle a flirté avec lui. Ah ! Elle semble très douée pour ça. Passons. Hier elle a abordé le sujet des gens qui sont entrés à Evans avec une carte-clé, le matin où Liv est morte. Il lui a répondu qu'il allait voir. Aujourd'hui, il lui a présenté son rapport. »

Il me lit les notes qu'il a prises. « Liv Anders est entrée et sortie du bâtiment à plusieurs reprises ce week-end-là. Le lundi matin, le jour de son suicide, sa carte a été utilisée pour ouvrir la porte de service à 6 h 28. Elle ne l'a plus été après, ce qui signifie qu'elle est restée à l'intérieur jusqu'à sa mort. Mais à 7 h 33 la porte a été ouverte de l'intérieur et refermée quelques secondes plus tard. À 7 h 42 elle a été à nouveau ouverte de l'intérieur et à nouveau immédiatement

refermée. Ils savent que c'était de l'intérieur parce qu'aucune carte n'a été utilisée. L'entrée suivante s'est produite à 7 h 53. C'est le moment où Grace Chen est arrivée. À 8 h 01 Jimmy Anducci est entré, ce qui correspond bien à l'heure habituelle à laquelle il prend son travail. » Justin me scrute du regard. « Tu comprends ce que ça nous apprend ?

– Ouais, que ce matin-là, la porte a été ouverte de l'intérieur à deux reprises.

– Ce qui veut dire ? »

Je le regarde sans comprendre. « Quoi ?

– Liv est arrivée tôt dans le bâtiment. À 7 h 33 elle a ouvert la porte pour laisser entrer quelqu'un, et ce quelqu'un est ressorti neuf minutes plus tard. On pourrait argumenter, je suppose, que Liv a ouvert la porte à deux reprises, quelques secondes à peine, pour respirer un peu d'air frais, mais cela semble un peu tiré par les cheveux. Je pense que c'est pendant ces neuf minutes, entre 7 h 33 et 7 h 42, alors que cette autre personne (appelons-la X) était à l'intérieur, que Liv s'est pendue. Ou alors, juste après le départ de X.

– Ms Chen a dit que le corps de Liv était encore chaud quand elle l'a touché.

– Chen est entrée à 7 h 53. Elle a dû aussitôt voir Liv pendue dans l'atrium. Elle l'a vraisemblablement touchée dès qu'elle l'a vue. Il s'en est fallu de seulement onze minutes qu'elle croise X. »

Secoué par l'analyse de Justin, je m'assieds sur mon lit.

« Il n'y a pas de caméras de sécurité, ni à l'intérieur ni à l'extérieur d'Evans, poursuit-il, par conséquent il n'y a pas d'enregistrement pour nous révéler qui est entré ou sorti. Tout ce que nous savons, c'est à qui appartiennent les cartes qui ont été utilisées et quand elles l'ont été.

– Qui était X ?

– Exactement, qui était X ? »

Je tourne les yeux vers TPR. J'adore l'œuvre de Liv, mais même s'il n'y a qu'une infime chance pour qu'il y ait quelque chose d'écrit à l'intérieur, et une chance encore plus infime que je puisse le lire si c'est le cas, je comprends à ce moment-là que je n'ai plus le choix et que je dois trouver un moyen de la détiiser.

*

La semaine s'écoule lentement. Je termine un devoir pour M. Duguid dans lequel j'étudie les correspondances entre *Crime et*

châtiment de Dostoïevski et *Un rêve américain* de Norman Mailer. Puis je rattrape le retard pris dans le travail pour les cours d'histoire moderne des États-Unis (la recherche, pour mon devoir final, sur l'attrait que le communisme a exercé sur les intellectuels américains des années 1930 et 1940) et de littérature russe (lecture de la première moitié du roman de Lermontov, *Un héros de notre temps...* que j'adore !).

*

Justin me rapporte la triste nouvelle que deux élèves de première année, un de deuxième année et un de dernière année ont été exclus, le dernier pour plagiat, et qu'en conséquence, une Tori Tobin en larmes, fidèle à son engagement, a démissionné de son poste de chef de classe, auquel lui a succédé la vice-présidente, Marguerite Trong.

Parmi les autres informations, la découverte par le personnel d'entretien de nombreux préservatifs ayant servi, derrière Childs Hall.

« Comment ils le savent, qu'ils ont servi ?

– Trop mignon ! Je suppose qu'ils glissent le doigt à l'intérieur pour voir s'il y a un résidu.

– C'est infâme ! Ces préservatifs ont peut-être été déposés là à dessein.

– Ouais, ils pourraient y avoir été laissés par des jeunes de la ville. Mais j'en doute.

– Ils vont faire quoi, prélever notre ADN pour déterminer qui a baisé ?

– Exactement, comme si c'était important pour eux de niquer les coupables ! »

Nous éclatons de rire avant de retourner à nos ordinateurs portables.

*

Plus tard le même soir, après avoir été réveillés par les Morrissey, je lui demande s'il pense vraiment que nous sommes surveillés.

« Tu veux dire, suivis ? Impossible ! Mais pour ce qui est d'être espionnés, oui. Je fais très attention, maintenant, quand j'envoie des courriers électroniques. Je n'utilise plus mon adresse à l'école, pour mes mails personnels. Tous mes contacts avec Amy Marcus passent par gmail.

- D'accord, mais alors qui sont ces gens qui nous espionnent ?
- Oh, tu sais, le proverbial "ils" : nos ennemis. »

*

Kate est furieuse que Dawes ait étouffé nos projets dans l'œuf, à Zoe et à moi.

« Je sais, moi aussi. Mais je ne peux pas courir le risque d'être vu quand je monte dans sa voiture ou quand j'en descends.

– Si j'étais toi, je dirais à Justin d'aller passer un week-end à New York et j'en profiterais pour introduire Zoe dans votre chambre.

– Ce serait malin, non ? Me faire foutre à la porte en dernière année parce que j'aurais transgressé les règles de l'internat rien que pour baiser ?

– Je ne vois pas quelle meilleure raison il pourrait y avoir, en réalité. Ne sois pas aussi paranoïaque, Joel.

– Tu le serais aussi si tu avais entendu ce que Dawes nous a dit. Enfin bon, je trouve que ton histoire de limite liée à la date de mon anniversaire est arbitraire.

– C'est dans la nature des limites temporelles, d'être arbitraires. » Elle secoue la tête pour y voir plus clair. « Tu sais avec qui Soo-Jin sort ? Un garçon de troisième année, coréen. Sympa, en plus.

– Elle est guérie de cette fixation qu'elle faisait sur toi ?

– On dirait. Et, gros soulagement, elle a décidé d'aller au MIT. C'est gratuit pour elle parce que son père y travaille. En plus, elle pourra habiter chez elle.

– Bon, il ne te reste plus qu'à te trouver un petit ami gentil.

– Gentil, je ne sais pas, Joel. Pour l'instant, j'ai plutôt envie... qu'on abuse de moi brutalement.

– Ah ouais ? Intéressant. Et ça vient d'où, ça ? »

Elle a un haussement d'épaules. « C'est juste mon fantasme du moment. » Elle glousse de rire. « J'en aurai sûrement inventé un autre d'ici la semaine prochaine. »

*

Au bout de trois heures à rester concentré sur mon travail dans l'atelier, je décide de rentrer me coucher. Je me lave et me prépare à partir en m'arrêtant d'abord à nouveau sur la passerelle pour contempler le vitrail de Karlsdottír que Liv aimait tant.

Il est 21 h 30 quand je m'emmitoufle dans ma doudoune, enfle mon bonnet de laine et quitte Evans. Avec une demi-heure de battement d'ici le couvre-feu, je décide de marcher vers le pont de l'Est, puis de suivre Riverwalk jusqu'au pont de l'Ouest avant de revenir à Baker.

J'ai franchi neuf ou dix mètres sur l'allée verglacée, depuis la porte d'Evans, et je traverse un bouquet d'érables quand j'entends une voix féminine.

« Joel ? »

Je me tourne pour regarder. Je distingue une silhouette de fille mais son visage est masqué par la pénombre.

« Qui est-ce ? »

Tout à coup, je me sens jeté à terre. Quelqu'un de très robuste m'a bondi dessus par derrière et m'a violemment propulsé sur le sol. Avant que j'aie pu me retourner, il s'assied à califourchon sur mon dos et me saisit par la tête. J'entends sa respiration précipitée au moment où il m'écrase le visage par terre en le frottant brutalement contre la terre glacée de l'allée.

J'essaye de hurler : « Lâchez-moi, bordel ! » Mais avant que j'aie pu prononcer un mot, un deuxième assaillant m'arrache mon bonnet, me tire la tête en arrière par les cheveux et colle son visage tout près du mien. Il porte un passe-montagne, mais dans le trou réservé à la bouche, je devine un sourire suffisant. Il rit, écrase à nouveau mon visage contre le sol. Pendant ce temps, l'autre assure sa position sur mon dos. Il est massif, grand, fort. Je me débats pour me libérer, sans y parvenir. Ils me maintiennent immobilisé sur le ventre. Je sens mon nez et ma bouche qui commencent à saigner pendant qu'ils m'écrasent le visage dans les gravillons glacés.

Je suis terrifié. Je n'ai aucune idée de qui sont ces types ni de la raison pour laquelle ils m'agressent.

J'entends des rires féminins. Puis la voix, celle qui m'a appelé par mon nom : « Allez-y ! Tabassez-le comme il faut, cette espèce de sale petite merde ! »

Cette injonction déclenche une volée de coups sur un rythme soutenu. Le gros costaud qui est assis sur moi me cloue au sol pendant que celui qui a le passe-montagne me parle dans un chuchotement rauque. « Tu as entendu ce qu'elle a dit. Tu vas y avoir droit, enfoiré ! » Et il m'assène un coup de poing sur la tempe. « Tu aimes

ça, enfoiré ? » me demande-t-il en me frappant de l'autre côté.

Puis c'est : « Tu ne devrais pas emmerder les gens qu'il faut pas ! » Et un coup de poing du côté droit. Puis : « Ça te servira de leçon ! » Et un coup de poing du côté gauche. La douleur qu'ils me causent est horrible. Mes oreilles et mes joues sont en feu.

« Enfoiré ! » « Enfoiré ! » « Enfoiré ! » Côté droit. Côté gauche. Droit. Gauche. Les coups se succèdent, violents et rapprochés. Je perds le compte. Une douzaine au moins.

Je sais que mon nez et mes lèvres sont fendus. J'ai un goût de sang dans la bouche. Je veux hurler de douleur, mais je n'ai pas de voix. Puis j'entends la fille qui prévient : « Merde ! Quelqu'un arrive ! Il faut filer ! »

Celui qui est assis sur moi se relève. « Tiens, me dit-il, ça te fera un souvenir. » Et debout au-dessus de moi, il m'expédie un grand coup de pied dans le flanc.

Ils sont partis. Ils m'ont laissé allongé sur l'allée glacée. J'entends le bruit de leurs pas qui s'éloignent et leurs gloussements de rire quand ils partent en courant.

Ma première pensée : j'ai été agressé par deux gars de la ville. Mais un instant plus tard, je sais que ça ne peut pas être ça. La fille m'a appelé par mon nom. Elle savait que j'allais sortir d'Evans tard. Ils m'attendaient. C'était une embuscade.

Ils voulaient que « ça me serve de leçon ». Quelle leçon ? « Tu ne devrais pas emmerder les gens qu'il faut pas ! » a dit celui qui avait le passe-montagne. L'embuscade devait être une représaille consécutive à notre article, à Justin et à moi. La fille qui m'a appelé devait être une D, et les garçons qui m'ont tabassé probablement deux de ceux qu'elles ont cooptés.

Quand je suis enfin tout à fait sûr d'être seul, je roule sur le dos et porte la main à ma figure. À nouveau, j'ai le goût du sang dans la bouche. Je touche mes joues et mes tempes, sens les chairs tuméfiées autour de mes yeux. Mes pommettes sont particulièrement meurtries. Mes genoux écorchés. Mon menton et le bout de mon nez entaillés. C'est dans les côtes où j'ai reçu le coup de pied que j'ai le plus mal.

Nul signe d'une présence quelconque à proximité. Si quelqu'un leur a effectivement fait peur, ce quelqu'un a dû bifurquer sur une autre allée. Je me mets à genoux, me traîne jusqu'à un arbre proche, m'agrippe au tronc pour me relever. Pris de vertige, je m'appuie

contre l'arbre en attendant d'avoir récupéré mon équilibre. Je me demande si je dois continuer mon chemin vers Baker, ou, en partant dans l'autre direction, me rendre à l'infirmerie de Siegenthaler.

Je consulte ma montre. Vingt minutes avant le couvre-feu. Dans sa totalité, l'épisode n'a pas pu excéder une minute. Je sais que si je vais à Siegenthaler, ils vont me garder toute la nuit. Je ne veux pas. Je décide de rentrer à Baker. Si ça ne va pas, je pourrai appeler le numéro d'urgence et le service médical de l'école viendra me chercher.

*

Quand je pénètre en titubant dans notre chambre, Justin me regarde avec des yeux effarés.

« Putain !

– On m'a tendu une embuscade. »

Il part dans le couloir en courant, revient avec un carré éponge mouillé, entreprend de me nettoyer. Je suis assis sur mon lit, face au gigantesque miroir, j'étudie mon visage abîmé. Je lui raconte l'agression pendant qu'il nettoie le pourtour de mes blessures et commence à extirper des petits graviers de mes joues.

« Je crois que ça va aller, me dit-il. Tu as l'air sérieusement amoché, mais je ne vois rien de grave. »

Il me dit qu'il va chez les voisins chercher Morrissey.

« Il s'y connaît en blessures. Il saura s'il convient d'appeler le service médical. Et il faut qu'on ait une trace officielle. Si les D sont derrière...

– Bien sûr, qu'elles y sont !

– Harcèlement et violences sont passibles d'expulsion. Elles auront droit à un conseil de discipline majeur. »

Il sort de la chambre, revient deux minutes plus tard avec les Morrissey. Mme Morrissey me prend la main, la serre, dit « pauvre petit » pendant que son mari me demande de retirer ma chemise, puis m'examine.

« Tu n'as pas besoin de points de suture, mais tu as une grosse ecchymose sur le côté du torse. » Il la touche. « Il faut passer une radio pour être sûr qu'il n'y a pas de côte fracturée. »

Tandis que Mme Morrissey continue de me tenir la main, son mari se penche sur mon visage avec un crayon hémostatique. « C'est un

machin similaire à ce qu'utilisent les soigneurs des boxeurs, m'explique-t-il. Ça va cautériser les coupures que tu as au visage. Prépare-toi... ça va piquer. »

Ça pique... beaucoup.

Il téléphone au service médical, leur dit de m'envoyer directement à l'hôpital municipal de Delamere pour des radios. Puis, en attendant qu'ils arrivent, il me demande de lui raconter ce qui s'est passé exactement. Je mets un point d'honneur à ne rien rajouter.

« S'il y a des gens que je déteste, ce sont bien les brutes qui abusent de leur force, dit-il quand j'en termine. Est-ce qu'ils portaient des gants ?

– Peut-être. Je ne sais pas.

– S'ils n'en portaient pas, leurs doigts présenteront des écorchures. Ça permettra de les identifier. J'appelle Dawes. »

Je lui demande de n'en rien faire. « Ça va, lui dis-je. Je ne veux pas qu'on accorde à cet incident plus d'importance qu'il n'en a.

– Mais c'est important, Joel. Tu pourrais avoir une côte brisée. C'est très gentil de prendre les choses avec courage, mais deux individus t'ont agressé dans le noir. Tu as entendu une fille les inciter à continuer. Ce genre de comportement, c'est tolérance zéro. Si c'étaient des élèves de Delamere, ils méritent l'exclusion. »

*

Quand je sors du cabinet de radiologie, Ralph McCracken, le médecin de l'école, est là. Il m'annonce qu'il n'y a pas de fracture, mais que l'ecchymose causée par le coup de pied va rester sensible un certain temps. Même si aucune de mes blessures n'est sérieuse, il insiste pour que je passe la nuit à Siegenthaler. Lorsque nous y arrivons, Dawes nous attend, les traits tirés, une expression compatissante inhabituelle sur le visage.

« J'ai cru comprendre que vous ne souhaitiez pas porter plainte, Joel, mais cela ne dépend pas que de vous. Je peux appeler la police municipale, ou nous pouvons régler cette affaire en interne. Juste pour que vous soyez au courant, j'ai eu cet après-midi un entretien avec la fille dont vous avez laissé entendre qu'elle pourrait être membre de ces soi-disant D. J'ai bien vu qu'elle mentait. Si l'attaque dont vous avez été victime s'inscrit en représailles, elle sera renvoyée chez elle et ne sera pas autorisée à revenir. Je connais le nom de ses amies et de

leurs petits copains. Je me rends de ce pas à leur bâtiment pour les tirer du lit. Pendant ce temps, M. Morrissey va vérifier l'emploi du temps de leurs copains. Si ces élèves ont des alibis vérifiables, nous ne pourrons rien faire. Mais si je peux attribuer cet acte lâche à l'un ou l'autre d'entre eux, que ce soit ceux qui vous ont attaqué et/ou celles qui ont commandité l'attaque, je réunirai demain un conseil de discipline d'urgence et ils auront tous et toutes quitté le campus avant le soir.

*

Rien ne sort de l'enquête de Dawes. Pam Danzig et sa compagne de chambre, Penny Sturdevant, ont été vues au foyer de leur bâtiment à partir de 21 heures. Leurs petits amis possèdent également des alibis et aucun n'a les phalanges abîmées. Justin pense que j'ai peut-être été attaqué par d'anciens élèves de Delamere aujourd'hui étudiants à l'université qui ont été appelés à la rescousse par nos camarades de classe appartenant au club des D afin de m'administrer une correction et de se venger de nos révélations. Quant à la fille qui m'a appelé par mon nom, il soupçonne qu'il pourrait s'agir d'une ancienne élève récemment sortie de l'école. Il rédige un communiqué qu'il entend publier avec une photo de mon visage tuméfié : il ne laisse planer aucun doute, cette agression est une vengeance à la suite de notre précédent article.

Le lendemain, à midi, Pam, Penny et leurs acolytes me regardent bien en face en échangeant des sourires complices.

« Oh, ma chère... qu'est-il arrivé au Trouduc ? s'étonne Jinks Wilson à voix haute.

– Il paraît qu'il est rentré dans un mur en courant », lui répond Penny Sturdevant.

Elles pouffent toutes de rire.

« J'en ai marre d'elles ! » déclare Kate. Elle se lève et se dirige vers leur table d'un pas décidé.

« Écoutez, bande de salopes. Personne ne s'attaque impunément à mes amis.

– C'est le Trouduc qui nous envoie son armoire à glace de copine pour nous menacer ?

– Vous n'êtes pas seulement méchantes, accuse Kate. Vous êtes lâches et vous vous y mettez à plusieurs.

– Et tu comptes faire quoi ? la nargue Pam.

– Tu ne vas pas tarder à le savoir. »

Quand elle revient à notre table, elle tremble. « Bon Dieu, je les déteste, ces pouffiasses !

– Je me suis attaqué à elles et maintenant elles sont contentes de s’être attaquées à moi, dis-je à notre groupe. Pour l’instant, restons-en là. Mais si elles tentent autre chose, je vais chez les flics et je porte plainte pour coups et blessures. »

*

La nuit suivante, je me réveille à 2 heures du matin avec la certitude de savoir qui m’a administré la majorité des coups de poing. Je réveille Justin.

« C’était Daggett.

– La brute qui maltraitait les plus faibles que lui et qui a été renvoyé le trimestre dernier ?

– Ouais, lui-même : l’inventeur de la torture de la machine à écrire. Je n’avais pas fait le rapprochement avant. C’était le petit ami de Holly Remarque avant qu’il se fasse virer. Elle ne le lâchait pas d’une semelle quand ils attendaient la décision du conseil de discipline.

– Tu veux porter plainte contre lui ?

– Je ne vois pas comment je pourrais. Il chuchotait et je n’ai pas vu son visage, même si je suis sûr que c’est son affreux sourire satisfait que j’ai aperçu par le trou du passe-montagne. » Je réfléchis à ce que je peux faire. « Non, je ne vais pas bouger. Et tu sais quoi ? Aucune punition, pas même une année de prison, ne pourrait être pire que d’être obligé de se réveiller chaque matin en sachant qu’on est ce con de Roger Daggett, une sale brute sadique, et qu’on va devoir mener une existence foireuse de minable. »

*

Nous nous étions imaginé qu’à la suite de notre article sur les D, la merde allait voler partout. Ç’a été le cas pendant une quinzaine de jours. Puis on m’a tabassé. Pas trop méchamment, en fin de compte. Aussi douloureux que l’épisode ait été, l’humiliation m’a finalement fait davantage souffrir que les coups de poing et le coup de pied.

Néanmoins, j’ai ressenti une certaine satisfaction à recevoir des

témoignages de sympathie venus de tous horizons. Chacun ou presque, à l'école, savait ce qui m'était arrivé, le condamnait et pensait que les D étaient derrière. Il était pratiquement de notoriété publique que Danzig et Sturdevant étaient membres des D, et que les deux autres membres figuraient dans leur cercle d'amies proches. J'ai entendu des élèves se référer à elles en les traitant de « garces » et aux garçons qui m'avaient frappés de « gros bras » : des termes qui m'ont réchauffé le cœur.

J'ai même été un peu triste quand le gonflement des chairs s'est progressivement résorbé et que la grosse ecchymose violette s'est atténuée sur mes côtes. Car d'un certain point de vue, j'étais content, dans le fond, qu'on m'ait agressé. Non parce que j'y avais pris une sorte de plaisir masochiste, ou parce que c'était une expérience que j'étais ravi d'avoir connue (assurément pas, elle avait été terrifiante et douloureuse), mais parce que tout d'un coup, pendant l'hiver de ma dernière année et alors que rien ne le laissait prévoir, les élèves de Delamere ont commencé à me respecter. Je suis devenu une sorte de héros du campus au lieu d'être un demeuré et un rebelle des salles de classe, comme telle avait été ma réputation. En bref, j'avais le sentiment de jouir d'un certain prestige.

Alors pendant un temps, je me suis glorifié de cette étrange impression de triomphe, et j'ai pu dépasser mon humiliation. Je n'étais plus un élève de dernière année comme les autres. J'avais acquis une indéniable stature. Elle n'atteignait pas les hauteurs stratosphériques dont jouissaient les meilleurs athlètes du campus, mais elle était bien assez élevée pour moi. J'étais un garçon qui avait connu le martyre pour avoir dénoncé un sex club dont l'existence révoltait la majorité des élèves de Delamere. Il y avait, j'en étais bien conscient en me basant sur mes propres sentiments, de l'envie derrière leur fureur, mais surtout de la rancœur : *Qui étaient ces filles qui se croyaient si supérieures, si intouchables, qu'elles pouvaient mépriser des règles sévèrement imposées aux autres ?*

Quand ils m'avaient abandonné par terre, à me tordre de douleur, roué de coups et couvert de sang, je n'aurais pu espérer un dénouement plus favorable. Et cela ne gâtait rien que mon « amie avec compensations », Zoe Fogg, me témoigne maintenant un empressement bien particulier.

À la mi-février, une semaine après la disparition définitive de la dernière coupure sur mon visage, une gigantesque tempête de neige s'est abattue sur la Nouvelle-Angleterre. Quarante-cinq centimètres sont tombés sur Delamere et les températures ont plongé en dessous de moins dix degrés. Les cours ont été annulés un jour entier pendant que nous donnions collectivement un coup de main aux agents d'entretien pour dégager à la pelle notre superbe campus. Pendant les quelques jours qui ont suivi, nous avons eu le sentiment d'appartenir à une vraie communauté.

Puis, aussi vite qu'il était apparu, ce sentiment de solidarité est retombé. Car ce qui s'est passé ensuite a été perturbant, démoralisant et traumatisant pour tous, et si néfaste pour la réputation de l'école qu'un profond malaise s'en est emparé.

La situation a été si grave que Ms Kinsolving a déclaré en assemblée générale que ce « trio de circonstances malheureuses » (l'expression qu'elle a si brillamment employée) constituait pour l'école une *annus horribilis*... Comme si l'utilisation de mots latins pouvait nous permettre de nous distancier émotionnellement de l'impact de ces circonstances, en même temps qu'elle l'autorisait à continuer de se présenter comme une vulgarisatrice de références hautement académiques.

1. Ensemble des figures de style qui permettent de rendre vivante une description.
2. En français dans le texte.
3. *When the going gets tough, the tough get going*, chanson interprétée par Billy Ocean (1985).
4. White Anglo-Saxon Protestant.
5. En 1924, Leopold et Loeb, jeunes étudiants de Chicago, enlèvent et assassinent un garçon de 14 ans. Jon-Benet Ramsay, fillette de 6 ans retrouvée violente et assassinée en 1996 dans la cave de la maison familiale, dans le Colorado. Krystian Bala, écrivain polonais, reconnu coupable en 2007 d'un meurtre commis en 2000 : un de ses romans postérieurs comportait plusieurs indices révélateurs de sa culpabilité. Jennifer Levin, 18 ans, élève dans un pensionnat (*preppie*, en américain), étranglée à Central Park en 1986.
6. En français dans le texte.
7. Traduction de Geneviève Maury (1923).
8. En français dans le texte.

TROISIÈME PARTIE

Cela a débuté subrepticement, ce dimanche soir-là, par des rumeurs qui, nous l'avons appris par la suite, étaient pour la plupart inexactes. Puis, juste après le couvre-feu des élèves de dernière année, la nouvelle s'est propagée tel un virus, d'étage en étage à travers les bâtiments-dortoir du nord du campus, puis dans tout Delamere par courriers électroniques et textos. Au matin, je doute qu'un seul élève ou enseignant l'ignorait encore : un incident grave s'était produit, quand bien même les détails en demeuraient flous.

Si les premières réactions ont été diverses (incompréhension, incrédulité, déni), à la fin, lorsque les rumeurs ont reflué et qu'un récit a commencé à émerger, le sentiment quasi général est devenu de la tristesse mêlée de colère... la tristesse que l'un des nôtres, quelqu'un surtout que nous tenions en très haute estime, puisse être impliqué dans ce genre de chose, et la colère parce que, cette personne étant un membre important de notre communauté, nous nous trouvions, de ce fait, impliqués.

Personnellement, j'étais anéanti.

Une fois tous les éléments à leur place, on a su que l'événement qui avait précipité cette réaction était survenu en ce dimanche après-midi de mi-février dans le parc Rollins à Concord, dans le New Hampshire, à cent trente kilomètres du campus. À en croire la version la plus répandue, M. B., affublé d'un nez de clown, d'une chemise à pois rose et blanche et d'un pantalon tie & dye trop grand et négligé, était assis sur un des bancs du parc, entouré par une demi-douzaine d'enfants, et discutait avec eux d'une très étrange manière en leur donnant des pièces de monnaie afin qu'ils aillent s'acheter des glaces auprès d'un marchand ambulant installé à proximité. Au bout d'un moment, deux policiers, un homme et une femme, alertés par une concentration de mères avec poussettes, se sont approchés de M. B.

pour lui demander ce qu'il faisait. C'est là que le récit devenait trouble. Selon les policiers, M. B. avait refusé de décliner son identité, il avait réagi de manière agressive, leur avait tenu des propos incohérents et, quand ils lui avaient passé les menottes, s'était retourné vers les mères de famille en criant : « C'est un malentendu ! » Il avait alors été arrêté pour atteinte à l'ordre public et emmené. De plus, selon les policiers, pendant le trajet entre le parc et la prison municipale, il n'avait pas cessé de tenir des propos bizarres dans la voiture de patrouille, la femme policier déclarant qu'il « disait le contraire de ce qu'il voulait exprimer ».

Tout cela n'aurait probablement été considéré que comme un simple incident, l'indication que l'homme appréhendé souffrait peut-être d'une sorte de dilution de la personnalité, mais une fois son identité connue, et comme il s'agissait d'un enseignant officiant dans un célèbre pensionnat, le responsable du poste de police s'était braqué et avait obtenu un mandat pour fouiller son domicile. C'était cette fouille qui avait apporté de l'eau au moulin de la rumeur.

À 22 heures, juste avant le couvre-feu des élèves de dernière année, une demi-douzaine de voitures de police étaient arrivées en ville dans le rugissement de leurs moteurs. Elles s'étaient garées un peu n'importe comment devant la petite maison de bardeaux blancs de M. Bishop. Des policiers qui portaient des blousons en nylon dont le dos était orné des mots POLICE DE L'ÉTAT et BRIGADE DES MŒURS en grosses lettres blanches avaient pris des pieds de biche pour défoncer sa porte avant de se ruer à l'intérieur.

La fouille avait duré toute la nuit et jusque dans la matinée du lendemain. On les avait vus aller et venir, emporter des boîtes pleines de papiers et d'objets divers. L'un des enquêteurs avait confié à un journaliste du *Concord Telegraph* : « Nous avons trouvé une cachette de documents pornographiques pédophiles. »

M. B. était mon professeur préféré, un homme que j'estimais énormément, un homme que, à de nombreux égards, je respectais plus que mon propre père. Et je n'étais pas le seul à l'apprécier et à l'admirer. Presque tous les élèves qui avaient un jour suivi ses enseignements, que ce soit ses cours de littérature et langue anglaise en première, deuxième ou troisième année, ou un de ses séminaires de littérature avancée en dernière année, l'avaient trouvé chaleureux, gentil, brillant, stimulant et, ne l'oublions pas, hemingwayen. D'où

l'énorme impact de cet incident.

*

Il a été mis en accusation le mardi matin. Ce même matin, il a été démis de ses fonctions à Delamere pour comportement inacceptable, mesure assortie d'une obligation de libérer immédiatement son logement, propriété de l'école. Le vendredi, son fils, professeur titulaire à l'université du Colorado, est venu de Boulder en avion, a déménagé ses affaires qu'il a déposées dans un garde-meuble, a payé sa caution puis installé son père dans un motel miteux de la banlieue de Concord car sa remise en liberté s'accompagnait d'un assujettissement à ne pas quitter les limites de cette ville.

Pour la deuxième fois en trois mois, notre école a plongé dans la crise. Des journalistes de la presse écrite et de la télévision ont envahi le campus pour en être aussitôt chassés par le service de sécurité. Lettres et courriers électroniques ont été envoyés aux familles et aux anciens élèves, et le lundi après-midi nous avons été convoqués à une nouvelle assemblée générale obligatoire.

Cette fois, Ms Kinsolving s'est adressée à nous avec un mélange de compassion et d'indignation, sa voix haut perchée se répercutant sur le plafond en plâtre de notre salle de réunion plénière historique, et son intervention s'est résumée à ceci :

« Durant de longues années, Harrison Bishop a été un membre respecté de notre communauté. Chacun, quelle que soit la teneur ignominieuse de l'accusation, doit être présumé innocent aussi longtemps que sa culpabilité n'est pas établie par un tribunal. Je veux être parfaitement claire : la demande de démission que j'ai adressée à M. Bishop, une demande à laquelle il a aussitôt accédé, ne doit pas être interprétée comme un jugement relatif au bien-fondé ou non de l'accusation. Je n'ai pris cette décision que pour protéger l'école. Ceux d'entre nous qui ont la charge de diriger notre établissement sont porteurs d'une lourde responsabilité, d'une confiance sacrée qu'expriment les termes *in loco parentis*. En conséquence, même si, sur le plan humain, nous pouvons ressentir une profonde compassion pour cet homme dans l'épreuve qu'il traverse, je n'avais pas d'autre choix que de le suspendre de ses fonctions sur notre campus. Jeunes gens et jeunes filles, nous avons récemment dû affronter le choc d'événements tristes et imprévisibles. Nous sommes dans une passe difficile, qui

nous peine énormément et dont le poids pèse sur nos cœurs. Néanmoins, je vous le dis à nouveau : Nous constituons une communauté forte. Nous en sortirons plus forts. Delamere en sortira plus forte ! » Elle a observé un temps de silence avant de conclure gravement : « L'assemblée est levée. »

*

La décision de couvrir, dans *La Lanterne*, l'arrestation de M. B. comme une nouvelle non commentée, accompagnée d'une mention faisant état de la haute considération que lui témoignaient les élèves comme l'école, de rédiger un bref résumé de sa défense (s'il en avait une), puis de ne plus en parler, a été celle de Justin et de Lois.

« Nous ne pouvons pas prendre le risque d'écrire n'importe quoi. C'est trop grave », a justifié Justin auprès de ses reporters.

J'étais d'accord avec eux. Mais même profondément bouleversé, je ressentais le besoin pressant de savoir ce que M. B. avait fait exactement, et quel genre d'explication il avancerait. Une semaine plus tard, ces deux points ont reçu une réponse quand Justin s'est procuré des images tournées par l'antenne de télévision de Concord lors de sa mise en accusation.

Il nous a passé la vidéo sur un moniteur, dans son bureau de *La Lanterne*. C'est là que, pétrifiés, lui, Lois, Kate et moi l'avons regardée. (Zoe voulait la voir aussi, mais ses parents n'avaient pas aimé l'idée qu'elle roule tard, la nuit, sur des routes verglacées.)

Nous avons frémi en découvrant le visage de M. B. au moment où il pénétrait dans la salle d'audience et regardait attentivement autour de lui tel un homme qui comprend que sa vie entière vient de basculer irrémédiablement. C'était une expression que je ne lui avais jamais vue, qui englobait tristesse, honte et crainte du déshonneur auquel il se savait condamné.

Il portait une combinaison de prisonnier orange. Après divers murmures, on le conduisait à un siège, à la table de la défense, pendant qu'un juge barbu, à l'air dédaigneux, écoutait un jeune assistant du procureur, affublé d'un catogan, lui relater en détail l'arrestation de M. B. Le juge se tournait alors vers l'avocate commise d'office, une femme d'une quarantaine d'années à la voix stridente et à la coiffure fadasse qui réclamait la libération de M. B. sous caution en proférant cette défense :

Avocate commise d'office : « Monsieur le juge, l'accusé est profondément intégré dans son milieu professionnel. C'est un enseignant particulièrement respecté dans un internat pré-universitaire de réputation mondiale. »

Assistant du procureur : « Monsieur le juge, ce matin nous avons pris connaissance du licenciement de l'accusé. »

Juge : « Ce qui n'est pas pour nous surprendre. Si la conseillère du prévenu veut bien poursuivre. »

ACO (après une brève concertation avec son client) : « Pour ce qui est de la caution, monsieur le juge, l'accusé travaille depuis un certain temps à un roman sérieux, intitulé provisoirement *Personnifications*, dans lequel le personnage principal, lui-même enseignant respecté, consacre ses étés à endosser diverses personnalités. Sa présence dans le parc Rollins s'inscrivait dans une démarche de recherche totalement innocente concernant son personnage principal. Le rapport des policiers qui ont procédé à l'arrestation établit clairement que M. Bishop, qui portait un nez de clown, n'a fait que s'asseoir sur un banc, que des enfants qui se trouvaient dans le parc, attirés par son déguisement, se sont alors approchés sans qu'il leur ait adressé le moindre signe, et ont commencé à plaisanter innocemment. »

AP : « Les propos tenus par l'accusé étaient incohérents, monsieur le juge. »

ACO : « Les propos tenus par l'accusé n'étaient pas incohérents. Il disait le contraire de ce que dirait n'importe qui, comme le font souvent les clowns. »

Juge : « Qui essayait-il d'imiter ? Patch Adams ? »

ACO : « Je vous demande pardon, monsieur le juge ? »

Juge (agacé) : « Aucune importance. Je suis au courant des circonstances de l'arrestation. Venez-en au fait. »

ACO : « Nous maintenons qu'en aucune manière l'accusé ne se livrait à une quelconque activité susceptible d'être interprétée comme prédatrice. Le fait que plusieurs mères de famille exagérément protectrices se soient imaginé qu'il se passait quelque chose d'inconvenant et aient prévenu la police n'a aucun rapport avec l'attitude totalement innocente de mon client dans sa démarche uniquement motivée par la recherche littéraire. Pour cette raison, je requiers sa libération sous caution. »

Juge (sceptique) : « Avez-vous réellement l'intention de développer

une ligne de défense littéraire ? »

ACO : « Je pense que oui, monsieur le juge. »

Juge (amusé) : « Eh bien, je vous souhaite bonne chance. Et la cachette de documents pornographiques à tendance pédophile ? »

ACO : « Il n'y a jamais eu de "cachette", monsieur le juge. Si j'ai bien compris, il n'y avait qu'un mince dossier contenant des documents accessibles à tous, recueillis par M. Bishop aux fins de la recherche que j'ai précédemment mentionnée. »

AP : « S'il devait personnifier un clown qui n'était pas pédophile, pourquoi effectuer une recherche sur la pédophilie ? »

Juge : « Excellente question ! » (Se tournant vers ACO :) « Alors ? »

ACO (après concertation prolongée avec M. B.) : « Dans le roman, monsieur le juge, le personnage est accusé à tort de pédophilie. »

Juge (s'adressant à l'accusé) : « Monsieur Bishop, vous vous étiez donc déguisé en clown accusé à tort de pédophilie et ressentiez le besoin d'en mettre un bon coup (si j'ose dire) pour étayer cette personnification ? »

M. B. (timidement) : « C'est exact, monsieur le juge. »

Juge : « J'ai entendu maintes déclarations étranges dans cette salle d'audience, mais aussi étranges que la vôtre, jamais. »

ACO : « Cependant, monsieur le juge... »

Juge (abattant son marteau) : « Caution fixée à 100 000 dollars. »

*

Après ce visionnage, nous quittons le bâtiment des activités organisées par les élèves et nous immobilisons dans le froid mordant. L'air est si glacial ce soir qu'en dépit de nos manteaux rembourrés, bonnets de laine, gants et écharpes, il est difficilement supportable de rester à discuter sur place. Serrés les uns contre les autres, nous agitions nos pieds pour générer un peu de chaleur supplémentaire.

Je suis le premier à m'exprimer. « Ce n'était pas le M. B. que je connais.

– Tu veux dire, que tu connaissais, me reprend Kate.

– Il est certain qu'il ne ressemblait pas beaucoup à Hemingway, sur ces images, concède Justin. Je n'ai pas vu beaucoup de "grâce face au danger²".

– À quoi pensait-il ? demande Lois.

– Il ne pensait pas, répond Justin.

– Comme s’il avait le cerveau entre les jambes », ajoute Kate.

Je secoue la tête. « Moi, je le crois. Son explication se tient.

– Comment peux-tu dire ça ? se récrie-t-elle.

– Nous savons qu’il imite Hemingway. J’ai toujours pensé que c’était juste pour s’insinuer dans la tête d’EH. Admettons que sa défense reflète la vérité, qu’il personnifiait un clown accusé à tort de pédophilie pour voir l’effet que cela ferait... dans le but de s’en servir pour écrire ? » Je me tourne vers Justin. « Possible ?

– Bien sûr, tout est possible, Joel. Mais désolé, je n’y crois pas. S’il veut éviter un procès, il va devoir plaider coupable. Il aura de la chance s’il s’en tire avec trois ans seulement.

– Mais pourquoi ? s’insurge Lois. Il n’a fait de mal à personne ? Il était juste assis sur un banc, merde !

– Il ne s’agit pas de ce qui s’est passé dans le parc, lui explique Justin. Tu as entendu le juge. Ils vont le condamner à cause des documents porno pédophiles. S’il plaide coupable, il bénéficiera d’un aménagement de peine. Mais quand il sortira, il sera inscrit sur le fichier des délinquants sexuels. Il ne pourra plus jamais enseigner, ni exercer un métier à responsabilités.

– Seigneur ! » Je les regarde, abasourdi et furieux. « Comment pouvez-vous le rayer d’un trait, comme ça ?

– Son argumentation est ridicule, m’objecte Kate.

– Eh bien, vous pouvez le répéter autant de fois que vous voudrez. Pour moi, il est quand même innocent. »

*

Durant les quelques jours qui suivent, un voile de tristesse recouvre Delamere. Il est moins pesant que le choc et l’ambiance lugubre qui ont succédé à la mort de Liv, plus comparable à une douleur lancinante tenace. L’atmosphère littéralement glaciale ne fait rien pour arranger les choses. Nous en avons assez de l’hiver : le campus enneigé, nos grandes sculptures à ciel ouvert prises dans les glaces. Nous sommes las de respirer dans les salles de classe un air qui transite par des tuyauteries, las d’entendre le gargouillement des radiateurs dans les chambres, las de glisser et de déraiper sur la glace quand nous nous rendons en cours, las d’être terrassés par la toux et les reniflements. Pour la plupart, nous en avons assez de l’école, des cours ennuyeux, des piles de livres en attente, des examens de mi-

trimestre, des interros surprise, de l'accumulation des devoirs à rendre avant les vacances de printemps. On appelle cela la grande fatigue hivernale. Elle semble particulièrement marquée cette année. Je suis sûr que la couverture nationale dont l'arrestation de M. B. a fait l'objet en est responsable, ainsi que les sourires sarcastiques affichés par les commentateurs de la télé en tournant sa ligne de défense en dérision.

« Les journalistes adorent les scandales qui se produisent dans les pensionnats, nous rappelle Justin un midi.

– Ils s'en repaissent comme les vautours d'une carcasse, ajoute Kate en ruminant sa salade.

– Sans oublier l'aspect *Schadenfreude*, intervient Lois. Vous savez, dans le style "mômes de riches exposés à l'enseignement d'un pervers". »

Kate sourit : « Encore ce mot !

– Quel mot ?

– *Schadenfreude*. Vous avez remarqué comme il n'arrête pas de surgir ? »

*

Les moqueries que nous réservent les élèves d'écoles concurrentes ajoutent à notre malaise. Des membres de nos équipes engagées dans les compétitions scolaires se plaignent de propos orduriers blessants tenus par des joueurs adverses. À un moment crucial dans un match de basket, une bagarre à coups de poings se déclenche quand un joueur de St Paul provoque nos camarades en les traitant de « pions du fou³, pions du clown ! »

Oh, très malin ! Mais cela fait mal. Nous avons eu l'arrogance de croire que notre école était la meilleure de toutes, et nous découvrons qu'elle est devenue un objet de ridicule.

« Il vaut mieux être élève dans n'importe quelle école du pays, nous redit Kate, que de l'être cette année à Delamere. »

*

Justin et moi avons une conversation embarrassée au sujet du soudain manque d'intérêt que nous montrons à flirter avec nos copines respectives. Elles ressentent apparemment la même chose. Zoe se réfugie dans son box à Robbins, Lois dans sa chambre, et moi, pour ma part, je passe tout mon temps à Evans à me perdre dans le travail

de façonnage de mes cubes.

« C'est le blues hivernal », dit Justin.

*

Le lendemain soir du jour où nous visionnons la mise en accusation de M. B., Justin me remet des tirages qu'il a glanés sur Internet : la couverture, dans la presse écrite, de scandales sexuels qui, ces dernières années, se sont produits dans d'autres pensionnats.

Deux cas sortent particulièrement du lot. Le premier concerne un professeur d'art dramatique de l'école Tony Baer-Gurden à Hawleyville, dans le Connecticut, l'autre un professeur d'anglais de l'école de garçons St Stephen, à Weston, dans le Massachusetts. Les deux enseignants ont été condamnés à de lourdes peines de prison, et tous deux figurent maintenant dans le fichier des délinquants sexuels.

Le dossier de Justin inclut des photos « antérieures aux faits », extraites de vieux annuaires de ces écoles, et « postérieures », des reproductions de clichés anthropométriques. Les différences sont déchirantes. Le professeur d'art dramatique autrefois charismatique fixe l'objectif sans montrer aucune émotion. Le professeur d'anglais autrefois fringant paraît abattu, déprimé, il a le teint gris.

En étudiant ces images, je suis frappé par la tristesse particulière des regards, la tristesse d'hommes qui ont eu une vie d'enseignant respecté et ont ensuite dû se résoudre à poser pour des clichés anthropométriques. Je les plains car ils me rappellent la tristesse que j'ai décelée dans le comportement de M. B. dès l'instant où il a pénétré dans la salle d'audience. Je me demande si cette tristesse était en partie due à cette prise de conscience : la désillusion ne manquerait pas de ternir le souvenir affectueux que ses élèves gardaient de lui, des élèves qui, comme c'était mon cas, avaient été profondément touchés par sa manière d'enseigner.

*

28 février, mon dix-huitième anniversaire. À midi, au réfectoire, Kate exhibe soudain une boîte blanche carrée qui contient un gâteau au citron glacé acheté en magasin. Elle ajoute des bougies, les allume. Mes amis m'offrent en sérénade une interprétation dissonante de *Joyeux anniversaire*, puis je souffle les bougies et fais un vœu.

Notre petite cérémonie suscite des ricanements à la Table des

Salopes.

Je me tourne vers elles, mais avant que j'aie pu prononcer un mot, Pam Danzig ne me rate pas :

« Si tu sucés comme tu souffles, Trouduc, je dis bravo. Question d'entraînement... ha-ha. » Et là-dessus, elle m'adresse son plus beau sourire d'autosatisfaction.

Je me tourne vers mes amis, puis à nouveau vers Pam. « Et moi qui croyais que l'ère de l'ironie était révolue. »

Éclats de rire à ma table. Perplexité et mouvements de tête à celle des Salopes. Elles sont paumées, mais alors complètement.

*

En sortant de Prescott, Kate me demande quel vœu j'ai fait en soufflant les bougies.

« Un vœu, c'est secret.

– S'il te plaît...

– D'accord. C'est un peu gênant, mais bon... même si nous serons dans des universités différentes l'an prochain, j'ai fait le vœu que nous restions amis toute notre vie... toi, moi, Justin, Lois et Zoe. »

Elle sourit. « C'est trop mignon !

– Tu me promets de ne le répéter à personne ? »

Elle promet.

*

Après le dîner et de brefs coups de téléphone de M'man et de Jake pour me souhaiter bon anniversaire, plus tard suivis d'un appel de P'pa encore plus bref, je me rends à Evans afin d'avancer sur les cubes.

Trois sont passés au four à 1250°, et je trouve qu'ils ont de l'allure. Tellement, en fait, que je décide d'une importante modification dans la conception générale. Acheter la série par des cubes qui seront dans des états de détérioration avancée me paraît trop négatif. Je choisis plutôt de travailler à une nouvelle version de l'idée d'origine : dix cubes, chacun différent, chacun apportant une variation par rapport au premier, la série ayant pour but de refléter les nombreuses facettes de mon amie disparue, complexe, très talentueuse, et qui me manque cruellement.

Sitôt ma décision prise, je la remets en question. Est-ce une tentative pour m'affranchir de l'influence trop pesante de Gratowsky

en rejetant sa suggestion de l'entropie ? Ou ce concept revisité me permettra-t-il de réaliser une œuvre plus puissante ? En quittant l'atelier, j'ai le ferme sentiment (et la certitude que Gratowsky serait d'accord) qu'un artiste doit obéir à son cœur.

*

Deux jours après l'annonce par le *New York Times* de l'arrestation de M. B. (« L'ENSEIGNANT D'UN PENSIONNAT HUPPÉ ACCUSÉ DE PÉDOPHILIE »), Justin a reçu un e-mail d'Amy Marcus : elle lui écrivait que sa proposition de rédiger un article de fond sur les récents problèmes rencontrés à Delamere avait été acceptée par le responsable de publication de *Vanity Fair*. Elle nous demandait aussi de lui communiquer le nom de l'ancienne élève qui nous avait renseignés sur les Delamour. Quand Justin lui a répondu qu'il devrait auparavant en référer à notre informatrice, Amy lui a dit qu'elle comprenait absolument et le félicitait de sa discrétion journalistique.

Justin, Kate et moi avons été surpris que Sue Wells donne son accord. Elle n'avait pas tari d'éloges sur notre article et avait écrit à Kate qu'il avait entraîné beaucoup de spéculations, chez les anciennes D, quant à l'identité de celle qu'elles nommaient désormais « La Traîtresse ».

« Elles semblent considérer qu'un serment échangé en se tenant par l'auriculaire est comparable au vœu de silence que l'on prononce lorsqu'on est recruté à la CIA », a-t-elle écrit à Kate. « Je sais qu'elles me soupçonnent. Je n'ai pas caché ce que je pense du club, aujourd'hui, et elles ont bien noté que je n'assiste pas aux réunions. Tôt ou tard, elles vont arriver à la conclusion que c'est moi. Quel meilleur endroit pour en avoir confirmation que dans *Vanity Fair* ? »

*

Nous n'avons aucune idée qu'Amy Marcus a commencé à fouiner avant qu'elle nous annonce par e-mail qu'elle est en ville et voudrait nous rencontrer pour un briefing discret sur le contexte général.

Justin et moi faisons en sorte de la retrouver dans le hall d'entrée lambrissé de l'Auberge de Delamere. Pas trace d'elle quand nous nous présentons, juste un réceptionniste affublé d'un triste postiche qui regarde dans le vide d'un air abruti, et un couple âgé assis dans les fauteuils rembourrés aux accoudoirs protégés par de petites housses.

Nous finissons par la dénicher au bar de l'hôtel, par ailleurs désert, où elle sirote un verre.

C'est une femme élancée d'environ trente-cinq ans : peau plutôt pâle, cheveux bruns qui lui arrivent aux épaules, lunettes massives à monture noire, débit brusque et très rapide, regard si intense au début qu'elle me paraît extrêmement intimidante.

Elle nous complimente pour l'excellent travail que nous avons fait dans notre article sur les D, « d'autant, ajoute-t-elle, qu'ils vous auraient expulsés si vous étiez allés au fond des choses ». Elle nous déclare que, dans l'entretien qu'elle lui a accordé, Sue Wells lui a confié des précisions supplémentaires.

« Comme par exemple ? lui demande Justin.

– Des détails concernant le sexe, la façon dont cela se passait vraiment.

– Racontez-nous.

– Je ne peux pas, je suis désolée. Vous aurez tout dans mon article quand il paraîtra. »

Un regard à Justin m'apprend qu'il est hors de lui.

« Ouais, on sait, lui répond-il, on publie un petit hebdomadaire minable fait par des élèves. Mais vous devez comprendre, Ms Marcus, que ça ne peut pas fonctionner à sens unique. Pour chaque élément d'information qu'on vous communique, on veut en retour une information aussi précieuse. »

Elle le contemple d'un air incrédule. Puis sourit.

« Vous savez quoi ? Vous avez raison ! Mais il faut que je vous dise, quand j'écrivais pour *La Lanterne*, jamais je n'aurais osé tenir tête comme ça à un journaliste adulte. »

Elle rit, saute à bas de son tabouret, se plante là et nous ouvre ses bras.

« Venez, les garçons ! Bien sûr que je vais partager avec vous ! »

Après nous avoir chaleureusement serrés contre elle, elle jette un regard en direction du barman et suggère que nous nous retirions dans sa chambre. « Nous pourrions y parler plus librement », chuchote-t-elle.

Sa chambre est un vrai capharnaüm : papiers et vêtements disséminés partout, soutien-gorge sur la commode, petite culotte qui pend tristement au bouton de la porte de la salle de bains. Il est clair qu'elle campe ici depuis un certain temps.

Elle ramasse les habits qui traînent sur les sièges afin que nous

puissions nous asseoir, ouvre le mini-bar, en sort une mignonnette de vodka dont elle se verse une bonne dose. Nous rappelant que la loi lui interdit de nous servir de l'alcool, elle prend notre commande de sandwiches et de boissons non alcoolisées, téléphone à l'accueil pour la leur transmettre, se débarrasse de ses chaussures et se vautre sur le matelas, le dos appuyé à la tête de lit, l'ordinateur portable calé de manière provocatrice sur un coussin entre ses jambes largement écartées.

« Jusqu'à présent, je n'ai fait que me promener pour me réhabituer à l'école. Il y a seize ans que j'en suis sortie avec mon diplôme. Beaucoup de changements. Hier, je me suis rendue à Concord en voiture pour m'entretenir avec Harry Bishop. C'était un de mes professeurs préférés et il a eu la gentillesse de me dire qu'il se souvenait de moi. Il a prétendu : "Je me souviens de vous tous !" Il ne m'a pas dit grand-chose, si ce n'est qu'il travaille depuis des années sur *Personnifications* et que, d'une certaine façon, cela va être l'histoire de sa vie. Nous avons convenu de nous revoir.

« Après-demain, je pars à Burlington pour interviewer la famille Anders. Demain, je vois Jane Kinsolving, plus Dawes et deux autres responsables de la scolarité. »

Elle s'interrompt, reprend : « Je ne devrais probablement pas vous le dire, mais bref... Je dispose d'une source, proche des membres du conseil d'administration, qui m'a révélé des choses dont vous ignorez probablement tout. Il en ressort qu'une lutte de pouvoir est en cours. Il y a des gens, au conseil d'administration, qui veulent se débarrasser de Kinsolving, ils trouvent qu'elle fait une directrice médiocre et se disent, en se basant sur votre article, que l'école échappe à son contrôle. Mais Kinsolving a aussi ses partisans, dont certains fervents. Le 15 avril aura lieu une réunion du conseil, m'a annoncé ma source, et la situation tournera très certainement à l'affrontement. »

Justin et moi échangeons un regard.

« Mais encore ? demande Justin.

– Cela dépendra du vote.

– Bon sang ! C'est à ce point-là ? »

Elle nous assure que oui. « Entre autres choses, la famille de Liv a déposé une plainte contre Delamere pour négligence. L'école semble excessivement désireuse de négocier un compromis. J'espérais que vous pourriez me tuyauter avant ma rencontre avec les Anders. Il

semble qu'il y ait des choses bizarres dans le suicide de leur fille... si, en vérité, c'en était bien un. »

Justin me montre du bras. « Joel pense qu'elle a peut-être glissé.

– Vraiment ! Qu'est-ce qui vous fait penser ça, Joel ? »

Je lui expose mon raisonnement : le fait qu'il n'y avait rien de suicidaire dans le comportement de Liv, qu'elle avait une liaison avec une femme adulte, qu'elle en était profondément troublée et qu'elle préparait une performance d'artiste afin d'exprimer ses sentiments d'une manière spectaculaire.

Amy plisse les yeux. « Et qui est cette amante ? » me demande-t-elle brusquement.

« Je ne sais pas. Mais il y a d'autres détails étranges, comme la disparition de son ordinateur portable, le fait que la fille qui partageait sa chambre ait quitté l'école le jour de sa mort et refuse depuis de nous parler de Liv. Le gardien qui l'a découverte et qui a coupé la corde refuse de parler, lui aussi. Sa femme prétend que les conseillers juridiques de l'école lui ont ordonné de ne rien dire.

– Tout le monde pratique la rétention d'informations, ajoute Justin. Dawes nous a quasiment ordonné de lâcher l'affaire.

– Et ce n'est pas tout, dis-je. L'automne dernier, Liv est allée voir la psy de l'école pour lui parler de son histoire d'amour malheureuse. La psy s'en veut de ne pas avoir assuré de suivi. Elle m'a même dit : "J'ai été incapable de l'aider." Je suis sûr qu'on lui a ordonné de ne raconter à personne qu'elle avait reçu Liv. C'est sorti uniquement parce que nous avons eu un échange poignant au cours d'une séance.

– Nom d'une pipe ! » Amy se met à pianoter sur son clavier d'ordinateur. « C'est une information super.

– C'est quoi, alors, cette lutte de pouvoir ? lui demande Justin.

– Ça couve depuis un bon moment. Le scandale de M. Bishop a précipité les choses. Je crois que ça remonte aux D. D'après ce que j'ai entendu dire, Kinsolving et Dawes savent, pour le club, depuis des années. Dawes a toujours voulu le fermer. Kinsolving lui a ordonné de n'en rien faire, prétextant qu'il y a des gens, au conseil d'administration, qui n'apprécieraient pas du tout.

– Je ne comprends pas, dis-je à Amy. Pourquoi des membres du conseil d'administration, anciennes D ou non, veulent-elles qu'il y ait un sex club d'adolescentes dans l'école ?

– Peut-être est-ce davantage qu'un sex club.

– Mais encore ? demande Justin.

– C'est ce que je veux découvrir. En attendant, il y a des gens qui n'aiment pas du tout Kinsolving et qui n'apprécient pas qu'elle gagne infiniment plus que les directeurs ou directrices d'écoles comparables. Je pense qu'ils se servent du suicide de Liv Anders, dont tous les journaux du pays ont parlé, et de l'affaire Bishop, qui a nui à la réputation de l'école, comme prétextes pour se débarrasser d'elle. Où les D trouvent-elles leur place dans tout ça ? Pour l'instant, je n'en ai aucune idée. »

Quand nos sandwiches et boissons non alcoolisées arrivent, Amy, qui en est à sa deuxième vodka et qui s'est considérablement détendue, nous relaie plusieurs précisions que Sue Wells lui a divulguées sur les Delamour.

« C'est assez sordide, nous prévient-elle. Les D faisaient le tour des garçons de dernière année pour établir une liste basée sur le physique et sur ceux dont elles pensaient qu'ils baiseraient bien. Celui qu'elles choisissaient recevait une convocation anonyme lui signifiant qu'il avait été sélectionné. Si cela l'intéressait (et il n'y avait jamais aucun doute là-dessus), elles lui signifiaient de se présenter à une certaine heure dans un lieu précis, de se bander les yeux lui-même et d'attendre les instructions. Par mesure de sécurité, il garderait les yeux bandés tout le temps. Comme ça, il ne pourrait jamais être sûr de celle avec laquelle il avait eu des relations sexuelles. Comme il existe des moyens de le savoir, tels les particularités corporelles, les cheveux, etc, c'était toujours la fille qui se mettait sur le garçon. Elles l'allongeaient sur le dos, une des D ou davantage commençait par une fellation, après quoi la fille choisie s'asseyait sur lui et le chevauchait jusqu'à la jouissance pendant que les trois autres l'encourageaient. Ni parfum, ni eau de toilette autorisés. Préservatifs toujours utilisés. Le garçon pouvait deviner qui avait "profité de lui", mais il ne pouvait jamais en avoir la certitude. Quand parfois, ensuite, il demandait à une D si c'était elle, elle lui riait au nez. Il ne découvrait jamais qui s'était servi de lui à moins d'être invité des années plus tard à une réunion des anciennes D. Ainsi, le principe fondamental des D ("les filles tiennent la boussole") est préservé. D'après Sue, et je pense qu'elle vous l'a dit, le but recherché semblait être moins d'avoir des relations sexuelles que de forger entre les membres du club un lien qui durerait toute leur vie. »

Sur le chemin de Baker, je confie à Justin mon soulagement qu'il n'ait pas parlé des heures d'entrées successives à Evans en faisant usage de cartes.

« Je ne l'ai pas fait parce qu'elle ne nous a rien appris d'aussi important. Même si, je dois le reconnaître, cette histoire de lutte pour le pouvoir est assez stupéfiante.

– Je suis d'accord. Et tu as remarqué le plaisir qu'elle a pris à nous décrire ce qui concernait le sexe ?

– Ouais, après nous avoir bien dit qu'elle trouvait ça vraiment sordide.

– “Commençait par une fellation”... comme si elle ne pouvait pas s'abaisser à dire “tailler une pipe”. »

Ça nous fait pouffer de rire, de même que son expression, « nom d'une pipe », et sa culotte suspendue au bouton de la porte. Puis Justin se tourne vers moi.

« Ce que t'a confié le Dr Vidal, c'est de la dynamite. Si Amy le répète aux Anders, cela renforcera leur accusation de négligence.

– Et causera vraisemblablement le renvoi de la Dr V. »

Il hausse les épaules. « Quand on est sur une affaire aussi importante, on ne se préoccupe pas d'un malheureux œuf cassé.

– Tu crois qu'Amy a aussi peu de scrupules que ça ? »

Il acquiesce. « J'en suis sûr. Mais je doute qu'elle leur en parle. Elle va garder le meilleur pour son article. »

Mardi soir, Zoe reste tard pour que nous puissions assister ensemble aux Révélations. Ce sera particulièrement intéressant aujourd'hui parce que Tim Cobb, notre ami et fréquent camarade de table, doit parler.

Quand nous pénétrons au Sanctuaire à 20 h 55, presque tous les sièges sont déjà occupés. Du regard, je fais le tour de l'assistance, repère Amy Marcus au troisième rang. Pas de place pour Zoe et moi sur les bancs du fond réservés aux pelotages, mais nous trouvons de quoi nous asseoir sur le devant. Nous nous y serrons et attendons que débute la Révélation.

Tim est un peintre talentueux, grand gaillard dans le style nageur, yeux bleus, mèches de cheveux blonds, objet des rêveries lascives de

nombreuses élèves de deuxième et de troisième année qui sont venues en masse pour l'écouter parler. À leur grand désespoir, il est depuis longtemps le petit ami attiré de notre camarade de classe et portraitiste Heidi Stalkfleet. Elle est assise au milieu du premier rang, carnet de croquis sur les genoux, crayon suspendu dans les airs, et le contemple avec adoration tandis qu'il se dirige vers le podium.

« Bonsoir à tous. Ma Révélation, ce soir, concerne la trahison, une donnée qui n'est pas inconnue de la majorité d'entre nous. En fait, nous la connaissons beaucoup trop bien. On devient le meilleur ami ou la meilleure amie de quelqu'un, on lui confie nos secrets, mais pour une raison ou une autre, on se dispute. Et avant d'avoir eu le temps de se retourner, des gens parlent de certaines de vos... disons, "révélations" les plus intimes.

« Ou alors on noue des relations amoureuses avec quelqu'un et, comme cela se produit souvent, on se sépare. Soudain, toute la douceur de l'intimité partagée disparaît. L'autre, par dépit ou par vengeance, déblatère sur vous. Vos défauts, rêves secrets, insécurités, deviennent de notoriété publique. Nous savons tous ce que cela veut dire ! À Delamere, "de notoriété publique" signifie que *tout le monde* est au courant.

« Et il y a encore ce que l'on peut appeler la trahison collective. Nous venons d'en avoir notre part ! Je veux parler, bien sûr, de l'épisode M. Bishop, à Concord, et de ce que les policiers auraient trouvé quand ils ont fouillé sa maison. M. B., comme nous nous plaisions à l'appeler, a été mon prof de littérature anglaise dans les cours 201 et 202. Ça ne me gêne pas du tout de vous dire que je l'adorais. Qui ne l'adorait pas ? Alors comment associer ces sentiments à l'individu pervers qui a été arrêté ? À mon avis, il ne faut pas essayer. Il a droit au bénéfice du doute. Que cela ne lui ait pas été accordé est, pour moi, une trahison de notre part et de la part de l'école. De là naît la douleur.

« La trahison entraîne toujours la douleur, beaucoup de douleur. La trahison dont je vais vous entretenir ce soir est personnelle. Il s'agit d'une monstrueuse trahison contre ma famille : ma mère, mon père, mes jeunes sœurs et moi. Qui, vous demandez-vous, était le traître ? Une femme qui a travaillé pour nous pendant dix ans, qui s'est occupée de nous quand nous étions petits, a fait le ménage quand nous avons été plus âgés, une femme qui nous nourrissait, qui nous

mettait au bain, et pour qui nous n'avions pas de secrets. Elle s'appelle Laura Hernandez. C'était notre nounou.

« Nous croyions la connaître. Nous l'aimions et nous croyions qu'elle nous aimait. En réalité, nous ne la connaissions pas du tout. Et si elle nous a aimés un jour, elle semble nous en tenir d'autant plus rigueur.

« Quand Laura a annoncé qu'elle avait écrit des nouvelles, mes parents l'ont encouragée dans ses ambitions littéraires. Ils ont même payé ses frais de scolarité pour qu'elle puisse suivre une formation permanente à l'université de New York. Bien sûr, nous n'avions aucune idée qu'elle accumulait des renseignements sur nous avec l'intention de s'en servir dans un livre. Un livre qui sera publié l'automne prochain. Son titre : *La Complainte de la nounou*.

« Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous raconte ça, pourquoi je fais de la publicité gratuite à son livre. En réalité, rien de ce que je pourrai dire ou faire n'affectera son succès. Il est déjà assuré. Son éditeur, Doubleday, a procédé à un premier tirage de deux cent mille exemplaires. Les droits cinématographiques ont été vendus à la Paramount. Selon la rumeur, Salma Hayek et Penelope Cruz sont en concurrence pour tenir le rôle principal.

« Vous comprenez donc qu'il n'y a aucun moyen de s'opposer au petit projet de vengeance de Laura, des termes que, d'ailleurs, elle réfuterait sûrement.

« Elle a récemment été interviewée. Quand on lui a demandé si elle avait le sentiment qu'en basant autant son livre sur une famille réelle elle avait trahi la confiance placée en elle, elle a répondu :

« “Ils s'imaginaient que je ressentais quoi, bon Dieu, pendant toutes ces années où j'ai lavé leurs sous-vêtements, changé leurs draps, nettoyé leurs toilettes ? Ils croyaient peut-être que je le faisais parce que je les aimais et les admirais ? Eh bien, j'ai des choses à leur apprendre, aux Cobb, et à tous ceux qui sont pourris de fric, ici et ailleurs. Vous savez quoi ? Nous n'aimons pas faire votre sale boulot à votre place. Nous n'y prenons aucun plaisir. Et si nous décidons d'écrire un roman sur ce que cela représente, d'être la domestique à domicile de gens nantis qui ne pensent qu'à eux, c'est notre droit. Si ça ne vous plaît pas, c'est bien dommage !”

« Vous entendez sa colère, son mépris ? Tout ce que je peux lui répondre c'est ceci :

« “Laura, avons-nous jamais élevé la voix sur vous, vous avons-nous traitée sans égards, vous avons-nous maltraitée de quelque façon que ce soit ? Vous savez pertinemment que non. Vous avez toujours été bien payée. Vous avez toujours été traitée décemment. Nous vous avons emmenée en vacances avec nous. Nous avons payé vos billets d’avion chaque année pour que vous alliez voir votre famille au Salvador. Nous avons payé vos cours d’écriture. Nous ne vous avons jamais demandé de signer un accord de confidentialité, contrairement à de nombreuses familles.

« “Aujourd’hui, vous nous récompensez de notre gentillesse par vos sarcasmes et votre mépris. Vous avez écrit un livre soi-disant conforme à la vérité qui n’a rien à voir avec la vérité. Le succès qui vous est déjà acquis est énorme. Ce n’est pas grave. Mais il est clair que ni la vérité, ni la loyauté, ni la correction la plus élémentaire n’ont la moindre signification pour vous, absolument aucune.

« “Je vous plains, Laura. Je vous plains vraiment. Je suis désolé que vous ayez détesté autant votre travail. Si vous ressentiez ce que vous dites, vous auriez dû partir. Ou, si vous n’aviez pas les moyens de le faire, vous auriez au moins pu consentir un effort pour que l’on ne puisse pas reconnaître notre famille dans votre soi-disant roman. Mais non, vous décrivez notre appartement avec une précision absolue. Vous nommez mes sœurs, dont les prénoms sont Cherie et Belle, ‘Cherry’ et ‘Bela’. Vous me nommez ‘Tom’. Mes parents, Norma et John Cobb, deviennent ‘Naomi et John Crab’. Tous ces détails montrent bien que ces tentatives pour masquer nos noms doivent demeurer transparentes, que vous voulez que les gens nous identifient probablement parce que quelqu’un vous a assuré qu’un roman à clé au parfum de scandale se vendrait mieux.

« “Pour en terminer, Laura, vous avez fait en sorte que nous soyons parfaitement reconnus et ridiculisés en raison de toutes les accusations fausses et horribles que vous avez portées contre nous. Vous nous avez trahis et caricaturés sans merci. Vous nous avez épiés dans les moments où nous étions les plus vulnérables avant d’offrir au monde entier le portrait de gens grossiers, snobs, gâtés par l’argent, complaisants, aux manières ignobles, et profondément convaincus que tout leur est dû, pendant que vous dressiez de vous celui d’une femme latino chaleureuse, affectueuse, éreintée par le travail et traitée avec cruauté, dont la dignité innée était continuellement souillée par cette

famille Crab née de votre imagination.

« “Votre trahison nous a fait beaucoup de mal. Un préjudice qui se fera vraisemblablement sentir pendant des années. Les gens nous montreront du doigt comme étant les modèles de la famille Crab, et ils diront des choses comme : ‘Tu sais, ces gens épouvantables que leur nounou a taillés en pièces dans son livre.’ »

« “Dieu sait si vous éprouverez un jour des remords pour ce que vous avez fait. J’espère que vous parviendrez à en comprendre l’énormité.

« “Le dictionnaire définit le verbe ‘trahir’ de plusieurs manières. Parmi elles : ‘abandonner ou être déloyal envers ; divulguer des choses en violant la confiance de ; tromper’. Vous pouvez être assurée, Laura, que vous m’avez profondément inculqué les nombreux sens de ce mot terrible.” »

Tim observe un court silence. « C’est tout ce que j’ai à dire ce soir. Merci à tous d’être venus. Merci d’avoir écouté ma Révélation. »

*

Lorsqu’il quitte le podium, un moment de silence s’installe. Puis, presque comme un seul homme, l’auditoire se lève et applaudit. Tandis qu’il salue d’un signe de tête, Heidi Stalkfleet se précipite pour le serrer dans ses bras.

« Ce n’était pas rien ! commente Zoe alors que nous nous dirigeons vers la sortie. J’en suis encore tout étourdie !

– On ne peut qu’admirer Tim d’avoir présenté sa douleur comme ça.

– C’est triste que les gens aiment les livres de dénonciation, même s’ils sont prévenus que le contenu en est inventé. Encore la *Schadenfreude*, hein ?

– Peut-être même doublement pour ceux qui prennent plaisir à lire combien les riches sont répugnants, et qui se délectent qu’une famille aisée ait été clouée au pilori par une nounou revancharde. »

*

Justin et moi recevons des e-mails identiques et surexcités d’Amy Marcus. Ils contiennent une mise à jour de son enquête.

« Salut les garçons :

Famille Anders : tristes et peu communicatifs. Ils n'ont pas voulu me dire grand-chose de l'action en justice qu'ils ont entamée, mais ont clairement laissé entendre que l'école ne leur a pas tout dit. Ils concèdent que Liv n'allait pas bien et affirment n'avoir déposé plainte que pour connaître la vérité.

Kinsolving : elle est d'une extrême prudence. Elle ne m'a pas caché qu'elle ne pense pas grand bien de ma mission pour VF. "En quoi les gens s'intéresseraient-ils à nous ?" m'a-t-elle demandé. "Nous n'avons rien de prestigieux. Nous sommes un établissement d'enseignement sérieux qui a le malheur de traverser une mauvaise passe." Elle ne m'a pas caché non plus qu'une ancienne élève telle que moi ne devrait pas écrire un article sur son école d'autrefois. Quand j'ai fait valoir l'argument qu'un rédacteur moins bien disposé aurait pu en être chargé, elle a plissé les yeux comme si j'étais une sorte de traîtresse. (Bien évidemment, elle n'a pas la moindre idée qu'on ne m'a pas chargée d'écrire cet article, il a pratiquement fallu que je supplie pour le faire !)

Enfin bref... je pars demain à Pittsburgh pour m'entretenir avec Faye Knox. Je prévois d'attendre devant son nouvel externat et de bondir sur elle quand elle en sortira. Je vous tiendrai au courant de ce que ça donnera. Je vous serre bien fort dans mes bras ! A. »

*

Je demande à Ms Chen son avis sur mes cinq premiers cubes, dont trois ont été cuits à grand feu et deux à petit feu seulement. Elle en prend un, en examine les six faces, passe au suivant. Puis elle les aligne tous sur la table.

« Excellent travail. Mais je me demande... » Elle remarque l'amorce d'un sourire sur mon visage. « Quoi ?

– Je me demande pas mal de choses, moi aussi. »

Je lui confie que j'envisage sérieusement de m'orienter vers des variations sur un même thème, plutôt que vers l'entropie.

« Je comprends comment cela pourrait fonctionner », me dit-elle en reprenant le cube principal, le premier de la série. « Ce n'est pas parce que Aaron a suggéré l'entropie que vous êtes obligé de suivre son conseil.

– Vous approuvez mon idée ?

– Je n’ai pas à approuver, Joel. Je ne conteste jamais l’idée sous-jacente chez un élève. Ce qui me soucie, c’est la manière dont il va la mettre en pratique. Si j’en juge d’après ces cubes, vous vous en acquittez fort bien. Pour l’instant, juste une réflexion. Faites des maquettes hâtives en carton des autres cubes, puis alignez les dix, glaise et carton, et voyez ce que cela donne. Si vous en êtes satisfait, poursuivez le travail sur les autres. Si vous êtes certain de ce que vous voulez obtenir, la fabrication ira beaucoup plus vite. Le temps que vous en arriviez au dixième cube, vous irez deux fois plus rapidement que pour le premier. »

*

Amy Marcus nous envoie un autre e-mail :

« Salut les garçons :

J’attends mon embarquement à l’aéroport international de Pittsburgh. J’ai acculé Faye Knox. Elle a essayé de m’envoyer balader, mais je n’ai pas lâché prise jusqu’à ce qu’elle accepte de parler. Elle m’a dit que Liv et elle n’étaient pas intimes, qu’elle regrette aujourd’hui d’avoir dit que Liv n’était pas facile à vivre. “Elle l’était, un peu instable peut-être, mais en règle générale, c’était une camarade de chambre plutôt agréable.”

Elle m’a dit que Liv gardait ses sentiments secrets. “Elle avait un chagrin d’amour pour une femme plus âgée. Elle allait courir tôt chaque matin pendant une heure afin de se laver la tête et de pouvoir se concentrer sur son travail de classe.” Liv ne lui a jamais dit qui était cette femme, juste que c’était quelqu’un d’“exceptionnel”, et qu’il était difficile pour elle, Liv, de supporter ce rejet.

Elle m’a dit que Liv emportait son ordinateur portable dans son sac à dos partout où elle allait. Faye ne l’a pas vu dans leur chambre quand elle a fait ses valises. Mais elle m’a précisé qu’elle ne cherchait pas à le voir, elle se concentrait juste sur son propre déménagement.

Pourquoi est-elle partie de Delamere aussi brusquement ? Elle dit que ses parents ont insisté pour qu’elle le fasse, et de toute façon elle ne voulait pas rester. “Comment aurais-je pu continuer à vivre dans cette chambre ? J’aurais eu l’impression qu’elle était

hantée. Je savais qu'il fallait que je parte et que le plus tôt serait le mieux."

Pourquoi a-t-elle refusé de parler à l'éditeur de *La Lanterne* quand il l'a appelée au téléphone ? "Ce n'étaient pas mes sentiments qui les intéressaient. Tout ce qu'ils voulaient, c'était pouvoir écrire un article. Et moi, je voulais tourner le dos à tout ça. J'avais quitté Delamere et cela ne m'intéressait pas de regarder en arrière.

– La famille Anders dit qu'elle n'a jamais reçu de nouvelles de vous. Pourquoi ?

– Je ne les avais jamais rencontrés. Je ne savais pas quoi leur dire.

– Les camarades de chambre deviennent souvent très proches et se confient leurs secrets. Vous prétendez que vous et Liv n'échangiez jamais de confidences ?

– Nous n'avons jamais été vraiment proches. Nous nous étions rencontrées l'année dernière, au cours de danse classique. Nous avions cela en commun, et nous nous entendions bien. Mais nous n'étions pas intimes."

Pas franchement un progrès, mais voilà.

Je repars pour NY, régler des trucs personnels. Je devrais être de retour à Delamere dans une semaine. Je veux enquêter davantage en profondeur sur les D. Quant à Liv, la prochaine étape consistera à découvrir qui était cette mystérieuse amante, ou s'il s'agissait seulement de l'invention d'une jeune fille névrotique.

Je vous serre bien fort dans mes bras, A. »

*

Je comprends que le moment est venu de détiisser TPR, ce que je n'ai cessé de retarder par crainte de ne rien trouver à l'intérieur. J'aurai alors détruit une œuvre que j'adore, et il ne me restera rien d'autre qu'un tas de fils de coton et des trames de papier *washi*.

J'ai trop longtemps repoussé cette décision. Le dernier e-mail d'Amy m'aiguillonne. Ce matin, en retrouvant Kate à la cafèt', je lui expose mon projet.

Son avis : « Fais-le, Joel. Bien sûr, il y a un risque, mais tu le regretteras si tu ne le fais pas. »

Je lui demande si elle serait disposée à m'aider.

« Absolument ! Dis-moi seulement ce que je dois faire. »

Nous nous mettons d'accord pour nous retrouver après le dîner. J'ai une clé de l'appartement des artistes en résidence, au dernier étage d'Evans. Il est inoccupé et continuera de l'être pendant tout le trimestre d'hiver. Il y a une grande table de travail où nous pourrions étaler la tapisserie de Liv et commencer sa déconstruction sans être dérangés.

*

J'obtiens un A à mon dernier test de littérature russe et rends mon devoir du trimestre à M. Duguid. Mon sujet : *Leopold & Loeb et le crime gratuit : l'actualisation de la littérature*. Trois jours plus tard il me revient avec un A et les commentaires de M. D. inscrits à l'encre verte sur la première page. « J'aime bien la façon dont vous séparez les motivations de Leopold de celles de Loeb. Je ne suis pas certain d'adhérer à toutes vos notions freudiennes, mais je les ai néanmoins trouvées stimulantes. Le meilleur passage : votre lecture de Nietzsche par les yeux de Leopold. »

Zoe aussi obtient un A.

« Je croyais que M. D. allait noter dur, me dit-elle pendant que je la raccompagne à Robbins. En réalité, il est très généreux. À moins que ce soit dû à l'inflation des notes, qu'en penses-tu ?

– Je ne sais pas. Mais il y a une chose qui est sûre, ni toi ni moi ne souffrons de récession de dernière année. »

M. B. n'étant plus là, il n'y aura pas de séminaire sur Faulkner ce printemps. J'annonce à Zoe que j'envisage de prendre une matière dans le département de philosophie et religion.

« C'est exactement ce à quoi je pensais, me répond-elle. J'ai le sentiment qu'avec Duguid, nous avons un peu traité le sujet de l'existentialisme, mais il y a deux ou trois autres cours qui me tentent. »

Je lui dis que je m'intéresse surtout aux séminaires sur l'éthique.

« Ils me tentent aussi. Ms Sowicki enseigne *Non-violence et réconciliation*. Il paraît qu'elle est bon prof. M. Cole débat de *Politique, éthique sociale et génocide*. Un peu lourd, mais pourquoi pas ?

– Je ne nous vois pas comme des poids légers, mais je penche pour Sowicki. Cole était mon entraîneur de cross. Il est intelligent, mais un

peu barbant.

– On signe pour Sowicki, alors ? »

Nos poings se rencontrent pour sceller l'accord.

*

Kate et moi sommes dans l'appartement des A.E.R. La première chose que nous faisons consiste à photographier la tapisserie de Liv pour en garder une trace avant de la mettre en pièces.

La tapisserie, maintenant étalée devant nous, me rappelle un vers de T.S. Eliot : « tel un patient anesthésié sur une table »⁵. En fait, nous avons mis TPR sur la table de la salle à manger, et avons posé à côté nos instruments : ciseaux de chirurgie, pince à épiler, forceps. L'intervention est sur le point de débiter.

Kate sourit : « Angoissé ?

– Bien sûr. Ce que nous allons faire est dépourvu de tout sentiment. Impitoyable, même.

– Je pense que c'est toi qui devrais pratiquer la première entaille. »

Je hoche la tête, baisse les yeux sur cette tapisserie à la facture tellement belle. Je m'empare des ciseaux, me raidis et, avec une boule dans la gorge, j'entame ce brutal processus.

Nous avons envisagé la déconstruction en détail et, si nous ne sommes pas certains de ne pas nous tromper, nous avons décidé de commencer par couper le bord supérieur avec les ciseaux, tranchant la chaîne en coton à de nombreux endroits pour donner du jeu à toute la structure, puis de libérer en tirant dessus les premiers fils de trame en papier roulé. Nous nourrissons l'espoir qu'en les passant à la vapeur ils s'ouvriront et s'aplatiront. Si nous trouvons quelque chose d'écrit dessus, nous répéterons le processus jusqu'à ce que nous les ayons tous extraits et soumis à la vapeur. Nous essaierons ensuite, comme les gens qui tentent de reconstituer un puzzle, de faire coïncider les bandes de papier jusqu'à reconstruction de la feuille originale. À ce moment-là seulement, nous serons en mesure de lire ce que Liv y a peut-être écrit.

Notre progression sera laborieuse, elle nous prendra un grand nombre d'heures et n'aboutira peut-être à rien. Dans ce cas, nous aurons détruit sa fabuleuse œuvre d'art. Mais ai-je le choix ? Si Liv a effectivement caché sa douleur « dans son tissage », je veux la dévoiler. Et si elle ne l'a pas fait, je me retrouverai avec un

amoncellement de matière inutile et un incommensurable remords.

Il est facile d'ôter la bordure supérieure, mais difficile de libérer les fils. Couper la chaîne en plusieurs endroits afin de pouvoir retirer les premières trames réclame toute ma concentration.

J'y travaille un moment avant que Kate me remplace. Elle est meilleure que moi, plus rapide et plus sûre.

Elle s'en amuse quand je le lui dis.

« Évidemment, que je suis meilleure ! Tisser et coudre : ce sont des tâches féminines ! »

Lorsqu'elle extrait la dernière des six premières trames, je vais à la kitchenette, remplis d'eau une grande casserole, allume un brûleur et pose la casserole sur la flamme.

Au moment où Kate m'apporte les trames, la vapeur s'élève déjà. J'en prends une avec le forceps et la maintiens au-dessus de la vapeur.

Miracle ! Le papier commence à se dérouler. Puis, à mesure que je le remue lentement au-dessus de la casserole, non seulement il se déroule, mais il s'aplatit. Le processus ne dure qu'une minute. À la fin, je tiens une bande de papier sur laquelle sont inscrites de minuscules marques noires.

« C'est bon signe, déclare Kate en les montrant.

– Elle a dû utiliser de l'encre de Chine. L'encre ordinaire aurait coulé à cause de la vapeur. » Je me tourne vers elle. « Quand elle faisait quelque chose, c'était pour durer. À moins, bien sûr, que deux élèves décident de tout détruire.

– Arrête, Joel ! C'est toi qui as pris la décision. Tu devrais être tout excité de trouver ça. »

Elle a raison, bien sûr. Je devrais sauter de joie. Et, en réalité, je jubile. Mais je suis aussi très triste. Je continue d'avoir du mal à accepter l'idée que nous sommes en train de détruire une œuvre magnifique.

Je consulte ma montre. « O.K., on fonce. Il est 20 heures. Voyons combien de trames nous pouvons sortir et dérouler avant 21 h 45. »

*

Nous sommes épuisés quand nous quittons Evans, juste un quart d'heure avant le couvre-feu. Mais nous sommes très contents. Le procédé fonctionne, et même si nous pensons qu'il nous faudra une bonne dizaine de soirées pour ouvrir et disposer toutes les trames,

nous reconnaissons que c'est le désir ardent de découvrir le résultat de notre quête qui nous permet de nous y tenir.

« C'est comme si nous résolvions un mystère, me dit-elle.

– Un mystère dans lequel une vraie personne a dissimulé une vérité ou quelque chose qui concerne sa vie.

– Ça me plaît bien. Mais ne nous laissons pas entraîner à jouer aux détectives. » Elle me regarde. « N'empêche, c'est sympa, non ?

– Je ne sais pas si c'est sympa, mais j'ai plaisir à travailler avec toi. Tu veux que je te raccompagne à Reynolds ? »

Elle rit. « Je crois que c'est moi qui devrais te raccompagner à Baker, juste pour m'assurer que personne ne t'agresse à nouveau.

– Tu tiens vraiment à devenir mon armoire à glace de copine !

– Ouais, j'aime beaucoup te protéger, Trouduc. »

Nous rions puis elle me prend le bras alors que nous nous dirigeons vers le pont de l'Ouest. Nous traversons la Delamere, nous étreignons et partons dans des directions opposées pour rejoindre nos bâtiments respectifs.

*

Plus que dix jours avant les vacances de printemps. J'ai beaucoup à faire avec les devoirs que je dois rendre, les révisions pour les tests finaux et, chaque soir, le passage par Evans où je travaille sur mes cubes avant de monter à l'appartement des A.E.R. pour avancer dans notre projet de déstructuration.

Justin voit bien que ces urgences conjuguées m'obsèdent.

La déconstruction progresse rapidement. Kate et moi prenons des photos à chaque étape de telle sorte que nous puissions montrer comment nous avons procédé si nous trouvons bel et bien quelque chose lorsque nous réunirons les bandes de papier. Et nous sommes sûrs, à présent, que nous allons trouver. Nous possédons assez de bandes aplaties pour voir qu'il s'agit d'écriture et non simplement de marques. Pour l'instant, nous distinguons seulement des fragments de lettres et de syllabes, mais il est évident que Liv a écrit sur le papier avant de le découper.

Ce soir, je récupère dans la réserve du département des arts un vieux panneau en liège que je monte à l'appartement en même temps qu'une boîte de punaises. Mon idée : une fois toutes les bandes de papier aplanies, nous tenterons de ré-assembler la feuille initiale en

associant fragments de lettres et traces d'encre. Lorsque nous obtiendrons des correspondances, nous fixerons avec les punaises les bandes sur le liège dans le bon ordre.

Nous travaillons en silence. Même si nous nous entendons bien, c'est la première fois que nous sommes associés sur un projet.

« Je ne peux pas te dire à quel point ton aide m'est précieuse, lui dis-je.

– Hé, tu n'es pas obligé de le répéter tout le temps.

– Je le fais parce que je sais que tu n'aimais pas beaucoup Liv, alors ce n'est pas vraiment un projet qui te tient à cœur.

– Tu m'as dit que je ne l'aimais pas parce que je ne la connaissais pas. Eh bien, en détruisant sa très belle tapisserie, j'apprends à la connaître. Pour moi, maintenant, c'est *notre* projet. »

Je sais qu'elle le pense. Elle a une charge de travail scolaire aussi impressionnante que la mienne. Mais même si le résultat à venir représente moins pour elle que pour moi, elle consacre à cette tâche une grande partie de son temps et, plus important encore, elle y met toute sa passion.

*

Amy réapparaît sur le campus une semaine avant les vacances de printemps. Coïncidant avec son retour nous parvient une note du bureau de la directrice :

« Ms Amy Marcus, diplômée de Delamere et journaliste indépendante de renom, viendra nous rendre visite dans le cadre de sa recherche pour rédiger un article à paraître dans *Vanity Fair*. Nous vous prions de bien accueillir dans son école cette ancienne élève distinguée et, quand vous vous entretiendrez avec elle, n'hésitez pas à vous exprimer en toute liberté. »

Soudain, je la vois partout : installée à la cafèt' avec des enseignants, en discussion avec des élèves sur les allées, spectatrice de rencontres sportives, prêtant l'oreille en auditeur libre dans les salles de cours.

Justin l'invite à déjeuner avec nous à Prescott. Nous la présentons à notre groupe : Kate, Zoe, Lois, Peter Milhouse et Trent Dexter. Quand Tim Cobb et Heidi Stalkfleet viennent s'installer à notre table, Amy confie à Tim qu'elle a beaucoup aimé sa Révélation.

« Quelqu'un a déclaré un jour que les journalistes vous vendront

tôt ou tard, lui dit-elle. Vos propos, l'autre soir, m'ont incitée à regretter certains comportements dénués de scrupules qu'il m'est arrivé d'avoir pour boucler un projet d'article. »

Flatté, Tim la regarde et rayonne de plaisir.

Amy disserte sur la façon dont l'école a changé :

« C'était un lieu plus agréable et plus sympathique dans les années 1990. Je me souviens que nous étions nombreux à dire que nous aimions être là. Depuis mon retour, je n'ai entendu personne prononcer ces mots. Il semble y avoir plus de compétition, probablement parce que le processus d'admission à l'université est beaucoup plus exigeant. Côté positif, je vois une plus grande diversité, beaucoup plus de Noirs, d'Asiatiques, d'Hispaniques et de LGBT, chez les élèves comme chez les professeurs. »

Elle montre un groupe d'élèves noirs installés à la même table à l'autre bout de la salle : « Je constate que les Afro-Américains se mettent toujours ensemble au réfectoire. »

Justin oriente son attention vers la Table des Salopes.

« Nous sommes certains que ces deux-là sont des D, dit-il en pointant le doigt sur Pam Danzig et Penny Sturdevant. Et presque certains que deux des autres le sont aussi. Probablement Holly Remarque et soit Taylor Gates, soit Jinks Wilson. »

Amy semble plus intriguée par les D que par le suicide de Liv ou le renvoi de M. B. Après son départ, nous nous demandons pourquoi elles la fascinent autant.

« Peut-être qu'elle voulait en faire partie, avance Lois, et que les filles de l'élite n'ont pas voulu d'elle. Peut-être qu'elle voit dans son article une occasion de venger de lointains affronts. »

– Je ne sais pas si c'est par esprit de vengeance, répond Justin. Je pense qu'elle se concentre sur les D parce que, grâce à notre brillant travail de reportage, il lui sera beaucoup plus facile d'en parler. Par ailleurs, elles ont bien plus de potentiel que Bishop et Anders. Elle sait que les lecteurs et lectrices de *VF* adoreront l'idée qu'il y ait un sex club de filles qui se renouvelle en interne. »

Mais ce soir, de retour dans notre chambre, il me confie qu'à son avis, Amy voit dans les D comme la cause profonde de la lutte pour le pouvoir qui couve au Brek, le chaînon métaphorique qu'elle peut utiliser pour boucler son article.

À sa demande, deux jours plus tard en fin d'après-midi, elle nous retrouve, Justin et moi, à la cafèt'.

« J'arrive de Concord, nous apprend-elle. J'ai passé la matinée avec Harry Bishop. Il avait bon moral. Il m'a dit qu'il avait accepté de négocier. Il plaidera coupable de détention de documents pornographiques à caractère pédophile en échange d'une condamnation à dix-huit mois de prison avec sursis. Il a l'intention de prendre sa retraite à Boulder où il vivra chez son fils et sa belle-fille en attendant de trouver un logement. Il veut terminer son roman et, s'il parvient à le placer, devenir auteur de fiction à temps plein.

– Alors ils l'ont cru, en fin de compte ?

– Ils se sont aperçus qu'ils ne disposaient pas de preuves suffisantes. L'avocate de M. B. leur a présenté ses agendas et ils attestent de sa recherche. La soi-disant cachette de documents pornographiques à tendance pédophile, c'était en réalité des documents qu'on trouve en accès libre sur Internet depuis des années.

– *Super !*

– Il est facile de se moquer de son projet de roman, poursuit-elle. Mais le fait qu'il soit célèbre dans l'école pour sa personnification de Hemingway a contribué à établir qu'il disait vrai. À ce qu'il m'a expliqué, son roman ne parle pas uniquement de se mettre dans la peau d'un clown. Le personnage principal est un enseignant d'une quarantaine d'années, d'un caractère paisible, qui s'imagine vivre une double vie. Chaque été il s'essaye à une personnification différente : clown de fête foraine, domestique, cuisinier dans un restaurant de friture... Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que ses vies rêvées ne sont pas celles d'un aventurier célèbre, d'un acteur de cinéma ou d'une grande figure du sport. Il s'agit de paumés ou d'un peu n'importe qui. Et ça tourne toujours mal.

– Il se fait toujours arrêter ? »

Elle acquiesce. « Pour lui, ces personnifications permettent à son personnage d'échapper à une existence routinière, aseptisée, et il surjoue délibérément ses rôles afin de provoquer des réactions fortes. Il n'ignorait pas qu'il risquait d'être arrêté dans le parc pour pédophilie présumée, il me l'a dit, mais il ne lui est jamais venu à l'idée qu'ils iraient fouiller sa maison. Je pense qu'à un certain niveau, il souhaitait être viré de Delamere.

– Et son identification à Hemingway, lui demande Justin, elle s’inscrivait aussi dans sa recherche ? »

Elle a un haussement d’épaules. « Je pense que Hemingway joue un grand rôle dans son imaginaire personnel.

– En classe, lui dis-je, il nous a présenté Hemingway comme un homme d’un immense talent, profondément traumatisé et excessivement orgueilleux. Il est extrêmement ironique que les gens se soient moqués de lui en raison de cette identification, et que ce soit cette excentricité qui lui ait finalement permis d’échapper à de gros ennuis. »

Amy hoche la tête : « Quand j’ai parlé de vous, Joel, il m’a dit que vous étiez l’un des meilleurs élèves qu’il ait jamais eus. Comme vous vous en doutez sûrement, il est désolé de la façon dont les choses se sont terminées pour lui à Delamere. Il m’a dit qu’il adorait y enseigner. Mais il sait que cette époque de sa vie est révolue. Il a marmonné je ne sais quoi sur “les démons qui me poussent” et “le besoin que je ressens d’interpréter des rôles”. Quelque chose dans la façon dont il l’a dit... »

Ses yeux commencent à se remplir de larmes. Elle secoue la tête. « Vous savez, d’ordinaire je suis quelqu’un d’assez cynique. La coriace représentante des médias de Manhattan. Mais je dois vous avouer que cela m’a profondément émue de parler avec lui aujourd’hui. Quand j’étais élève à Delamere, nous pensions tous et toutes que c’était un sacré personnage, un peu ridicule avec sa barbe à la Hemingway, sa tenue de safari et tout, mais un prof remarquable quand même. Ce matin, j’ai vu autre chose, une âme vulnérable derrière la bravade, un homme qui jouait à être Hemingway pour dissimuler son désespoir intérieur. » Elle s’essuie les yeux. « Enfin bref... il m’a demandé de vous transmettre son meilleur souvenir et de vous dire qu’il espère que vous vous souvenez de lui avec affection. »

*

Ce soir, je suis assis avec l’intention d’écrire à M. B. et je me souviens de ce que Liv et moi avons découvert, écrit dans les tunnels : M. BISHOP EST ATTEINT, GRAVE ! La lecture de cette inscription m’avait énervé, mais il n’y a pas le moindre doute que celui ou celle qui l’a écrite avait raison. Et pas seulement « atteint, grave », me dis-je, mais également incroyablement intéressant.

« Cher M. B. : ce mot rapide pour vous dire à quel point j'ai été heureux d'apprendre par Amy Marcus que les choses s'arrangent pour vous. Elle m'a aussi transmis votre meilleur souvenir. Je veux juste vous assurer de ce que j'aurais dû vous dire depuis longtemps : d'abord, que j'ai toujours été convaincu de votre innocence. Et ensuite, que vous êtes le meilleur professeur que j'aie jamais eu. Et même si cela va me manquer de ne pouvoir suivre votre séminaire sur Faulkner au printemps, je vous souhaite beaucoup de bonnes choses à venir et j'espère voir *Personnifications* publié très prochainement. Cordialement vôtre, Joel Barlev. »

*

Kate et moi avons déroulé tous les papiers et sommes prêts à tenter de les associer. Nous décidons d'adopter la même approche que si nous travaillions à un puzzle gigantesque : nous disposerons des éléments qui nous paraissent correspondre, les fixerons côte à côte sur notre tableau en liège au moyen de punaises, puis nous continuerons d'en ajouter jusqu'à ce que nous repérions un motif.

Au début, la tâche nous paraît infiniment trop ardue. Après tout, nous n'essayons pas d'assembler des morceaux de bois de différentes tailles et de différentes formes, pas plus que nous ne disposons d'une image, sur la boîte, pour nous guider. Nous décidons donc de commencer par des lettres. Si nous voyons quelque chose qui ressemble à un demi « a », nous cherchons une bande de papier qui en présente l'autre moitié dans une position verticale à peu près comparable, puis nous apparions les deux.

En appliquant cette méthode, il nous faut une heure pour aligner vingt bandes.

Après une courte pause, nous étudions ce que nous avons obtenu. Tout à coup, une idée me vient : *Est-ce que ce ne serait pas des fragments d'un poème que nous scrutons ?*

Excité, j'expose mon idée à Kate. « Regarde ici : "plaisir". Et trois lignes plus bas, il y a "délire". Des rimes ! Et regarde la longueur des lignes, irrégulière. Maintenant, comptes-en le nombre. Quatorze. Ça te rappelle quelque chose ?

– Tu crois qu'elle a écrit un sonnet ?

– Elle a commencé ce tissage à peu près au moment où elle suivait

le cours de poésie contemporaine d'Ackers. Ackers a lu deux de ses poésies à la cérémonie organisée en sa mémoire. Je me souviens qu'un des poèmes était une sorte de sonnet en vers libres. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Il n'y a qu'une façon de le savoir, continuer de les aligner. »

Avant 21 h 30, il est clair qu'il s'agit bien d'un sonnet. Nous en avons identifié la moitié. Le sens général y est. Il s'agit d'une sorte de poème d'amour éploré. Il y a de l'érotisme, de même que des mots qui parlent de chagrin et de regrets.

« Nous sommes bien lancés, me dit Kate. Ça m'énerve que nous soyons obligés de rentrer nous coucher.

– Nous n'avons qu'à revenir tôt demain matin. Ma carte ouvre la porte de service. Si tu parviens à te lever, retrouve-moi sur l'arrière à 6 heures. Nous monterons ici ensemble et, avec un peu de chance, nous aurons fini avant le petit déjeuner.

– Oh, je serai là. Il est hors de question que je rate le bouquet final ! »

*

Alors que nous traversons le pont de l'Ouest, Kate me demande comment j'ai réussi à deviner le schéma général. Je lui réponds que ça m'est venu comme ça.

« Je suis sûr que ça s'est fait inconsciemment. Le genre de clarté qui jaillit quand tu bourres ton cerveau d'informations et que toutes sortes de correspondances se mettent en place. Comme quand toi, tu joues au hockey sur gazon, qu'il y a des élèves qui courent dans tous les sens, que la balle va d'un côté à l'autre et tout à coup les choses s'organisent, tu sais où tout le monde se trouve, vers quel point chacun se dirige, où est la balle et où elle va aller. Ce que tu appelles "la lecture du jeu". Ça s'est passé comme ça, pour moi, avec le Dr V., et ce soir à nouveau. J'ai fixé mon regard sur ce que nous avions assemblé, j'ai vu les trous et, quelque part, une partie de mon cerveau a complété l'image. *Elle a écrit de la poésie. C'est un poème... il y a une structure avec des rimes et quatorze lignes... donc ça pourrait être un sonnet.* Dès que j'ai eu cette intuition, j'ai su que j'avais vu juste.

– Eh bien. Je trouve ça génial. »

De l'autre côté du pont, elle me serre fort contre elle avant de me déposer un gros baiser sur la joue.

« Parfois, Trouduc, tu me stupéfies », dit-elle, et elle part vers Reynolds en courant.

*

Quand j'arrive à 6 heures du matin, elle attend déjà à la porte de derrière d'Evans et frissonne dans les ténèbres. En la voyant qui se tient là, les mains dans les poches de son manteau, ses boucles rousses dépassant sous le bord du bonnet de laine noir, je me rends compte de la chance que j'ai d'avoir une amie aussi super que Kate West.

« Oh, bonjour, traînard.

– Ça fait combien de temps que tu es là ?

– Bien trop longtemps. Je suis frigorifiée. »

Je retire mes gants, glisse ma carte dans la fente, tire la porte à moi et la lui tiens ouverte.

« Quelle galanterie ! »

Il fait frisquet, là-haut dans l'appartement, mais cela nous est égal, nous nous préparons du café et nous mettons au travail.

À 7 h 30, le sonnet de Liv est complet. Même si nous y avons tous les deux jeté des regards, nous n'avons ni l'un ni l'autre pris assez de recul pour le lire en entier. Maintenant que nous le pouvons... nous hésitons.

« Ça fait peur, tu ne trouves pas ? me demande-t-elle.

– Ça va être comme de regarder à l'intérieur de son cerveau. Et très profondément, parce que c'est quelque chose qu'elle voulait que personne ne voie.

– Je suis sûre qu'elle aurait voulu que tu le voies, toi. » Elle me regarde. « Je te laisse seul, si tu veux. »

Je secoue la tête. « Nous l'avons dévoilé ensemble. Lisons-le ensemble. »

Nous nous tenons là, face à notre assemblage de bandes de papier verticales traversées par la belle écriture cursive de Liv. Puis, en silence, nous nous concentrons et lisons :

Oh, Reine de Douleur, mon cœur par toi
 enflammé,
J'ai appris rites et règles de ton sapphique amour
Embrassant, léchant, chantant comme oiseau
 roucoule

Cambrée quand en moi ces notes tu as fait tinter
Tu m'as aimée, caressée, comblée de ce plaisir
Éperdue, égarée, du murmure de mots tendres
Mais un jour de chaleur, de brumes et de cendres
Tu as tenu, pincé les fils de mon délire
Tu m'as brûlée, brisée, as arraché mon cœur
Ton art, ton pouvoir croîtront de tant de douleur
Ç'a été merveilleux mais l'amour a une fin
Tes yeux sont d'émeraude et le monde sera tien !
Reine Rasée, Reine de ma Douleur ! De mes
larmes trempée est ta couche
Sur ta douce et cruelle fente, rouge embrasée, j'ai
écrasé ma bouche.

Au fil des mots, je parviens à peine à contenir mon chagrin. Je ne cesse de m'interrompre pour absorber ce qu'elle a écrit. Je lis le poème deux fois entièrement, puis encore, j'en ressens le contenu avec plus de force la troisième fois. Je trouve sa dernière phrase, « rouge embrasée, j'ai écrasé ma bouche », incroyablement poignante. J'y perçois des échos de son rêve et le pastel de poudre rouge qu'elle a étalé en travers de ses lèvres juste avant de mourir.

Si le choix de ses mots est souvent abrupt et ses rimes impropres, la forme y est, ainsi que l'élément essentiel du sonnet, la *volta*, le tournant. Et quel tournant ! De l'extase érotique à un désespoir terrifiant. Un véritable *cri du cœur*⁶.

Kate est la première à parler. « Tu connais ce vieux mystère shakespearien : “Qui était la ‘dame mystérieuse’ des sonnets ?” Eh bien là, aucun mystère pour “Reine Rasée, Reine de ma Douleur !”

– J'aurais dû le deviner, mais l'idée ne m'en est jamais venue. Je n'ai jamais cessé de penser que ce devait être une des enseignantes de l'école. Peut-être même Kinsolving.

– J'y ai pensé aussi. » Elle me regarde. « Et maintenant, Joel, qu'est-ce qu'on fait ?

– Si elle était dans le bâtiment et s'est enfuie, elle ne l'avouera jamais.

– Peut-être. Mais on peut lui mettre la pression, sans ménagement. Lui faire comprendre qu'on sait. Et lui faire comprendre que si on veut, on peut le dire au monde entier. »

Moriko : c'est désormais d'une telle évidence. Tous les indices pointaient vers elle, les cours d'été que Liv avait suivis sur les performances artistiques (même si elle n'avait jamais mentionné le nom de l'enseignant), l'obsession relative à la douleur (le trait dominant des performances de Moriko), le récit dérangentant que Liv avait fait de l'atelier, son départ inquiétant à l'auditorium Steiner juste après que Moriko et Rachel Kaplan avaient amusé l'auditoire en badinant sur leurs infidélités, l'ultime apparition de Liv à l'aube devant le vitrail de Karlsdóttír, une apparition qui devait se produire devant témoin. Et quel meilleur témoin aurait-il pu y avoir que son enseignante, mentor, ancienne amante ? C'était comme si Liv avait dit : « Tu veux voir de la douleur, Moriko ? Je vais t'en montrer, de la *douleur* ! »

Tout est là, caché dans la tapisserie. Et si le sonnet est adressé à Moriko, en réalité il parle de Liv : de la souffrance ressentie à avoir aimé, été aimée, puis repoussée.

Après avoir photographié le sonnet, Kate et moi détachons les bandes de papier et les rangeons. Puis, pendant que nous nous dirigeons vers le réfectoire pour le petit déjeuner, je repense au mantra de Liv, celui que je grave sur les faces internes de mes cubes :

Ce qui ne peut être dit sera dansé. Ce qui ne peut être dansé sera tissé. Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair.

Elle a inscrit sur son visage de la poussière rouge. Elle a sécrété sa douleur dans les profondeurs de sa sublime tapisserie ondoyante. Elle adorait ces mots, *Ta panta rhei*. Pour elle, tout coulait... y compris l'amour.

Kate et moi trouvons Justin assis seul à Prescott, il boit son café en révisant son examen final de latin.

« Vous avez brisé le code ? » nous demande-t-il.

Je confirme de la tête, lui montre la photo du sonnet sur mon téléphone portable. Justin le lit attentivement, puis il lève les yeux.

« L'artiste qui s'exprime dans des performances, Moriko ?

– Ça ne peut être qu'elle ! affirme Kate.

– Je suis certain qu'elle était à Evans, j'ajoute. Elle sait ce qui s'est passé, si Liv s'est suicidée ou si elle a glissé.

– Même si vous avez raison, elle ne le reconnaîtra jamais. Et même si elle le reconnaît, elle ne dira jamais la vérité. Elle inventera une histoire, car quoi qu'il ait pu se passer ce matin-là, elle est partie sans appeler au secours, et cela donne vraiment une très mauvaise image d'elle.

– Je pourrai peut-être trouver un moyen de la contraindre à parler.

– Tu ne peux pas te mesurer à quelqu'un comme elle, Joel. Tu es un élève de dernière année. Et elle une artiste mondialement célèbre.

– Alors... il faudrait laisser tomber ?

– Non, il ne faut en aucun cas laisser tomber. Il faut être malin. Maintenant que tu sais qu'elle était l'amante de Liv, effectue des recherches. Qui est-elle ? Quel est son passé ? Y a-t-il eu des témoins de cette liaison ? Est-ce que tu peux trouver des communications, des e-mails par exemple, prouvant qu'il y avait quelque chose entre elles ? Et est-ce que la grande Rachel Kaplan a tenu un rôle dans tout ça ? » Il s'interrompt. « Qu'est-ce que tu penses d'Amy ?

– Je l'aime bien. Pourquoi ?

– Elle pourrait t'aider, pour ça.

– Oh, non...

– Hé, regarde ce qu'elle a accompli ! Elle a retrouvé Faye Knox et est parvenue à la faire parler. Elle a obtenu toute l'histoire de M. B. A interviewé la famille Anders. S'est trouvé un informateur au conseil d'administration. Au début, j'ai cru qu'elle s'inspirait seulement de nos révélations. Mais elle a poussé ses recherches plus loin que nous. Je pense qu'elle saurait s'y prendre avec cette Moriko : la débusquer, peut-être même la mettre le dos au mur.

– D'accord, elle est très bonne journaliste. Mais parfois elle dit des choses...

– Oublie ses tics de langage bon chic bon genre, ses “nom d'une pipe”, ses “enfin bref”, ses petites culottes suspendues au bouton de la porte. Sous sa façade un peu maniérée, elle est d'une intelligence redoutable, elle se démène comme un beau diable et elle sait comment remonter à la source d'une histoire. D'autre part, elle est ambitieuse. Elle serait prête à tuer pour décrocher le prix Pulitzer ! Tu découvriras beaucoup plus de choses en travaillant avec elle qu'en perdant ton temps à tourner en rond de ton côté.

– Je croyais que nous étions tous persuadés qu'elle voulait orienter son article sur les D.

– Seulement parce qu'elle ignore ce que tu as découvert. Crois-moi, si elle le savait, elle serait *très* intéressée. Moriko et Rachel Kaplan forment un couple célèbre. Il y a sans arrêt des articles sur elles. Quand Amy saura ce que nous avons appris, elle trouvera leurs faiblesses et ce sera la curée.

– Mais qu'est-ce que nous avons appris ?

– Deux choses. L'utilisation des cartes-clés qui établit la présence de quelqu'un dans les lieux, et le sonnet suggérant (mais ne prouvant pas) que Liv et Moriko ont eu une liaison. Pour aller plus loin, il va te falloir des preuves avérées. Amy sait comment s'y prendre pour en obtenir. » Il sourit. « De toute façon, il faut que vous partiez et que vous y réfléchissiez : là, j'ai mon test de latin à réviser. »

*

Les vacances de printemps : quand j'arrive chez nous, je m'aperçois qu'il y a eu des changements. M'man a fait repeindre l'extérieur de la maison. Daphne, notre labrador, a plus d'énergie que dans mon souvenir. Et au dîner le premier soir, j'apprends que M'man et tante Toby se sont réconciliées, que M'man n'en est plus à approfondir le judaïsme, et que Jake est ulcéré de devoir passer l'été à Bev Hill avec P'pa, Michele (« la Shiksa », comme M'man se plaît à l'appeler) et sa nouvelle cargaison de gosses.

« Ils veulent seulement que je sois là pour m'utiliser.

– Pourquoi tu dis ça ? lui demande M'man.

– Ça sera exactement comme la dernière fois. Ils vont me demander de m'en occuper et de les garder. »

Il a probablement raison. Je lui dis qu'il n'est pas obligé d'y passer tout l'été, qu'il peut y rester un peu et revenir.

« Faire quoi ? me demande-t-il.

– Pourquoi tu ne te trouverais pas un petit boulot ? Moi, j'en ai bien l'intention. Nous trouverons peut-être du travail ensemble, quelque part.

– À ce que tout le monde dit, il n'y en a pas, de boulot, à part, peut-être, faire cuire des hamburgers.

– On pourrait.

– Ça craint ! »

Je lui dis que j'irai en Californie avec lui, que nous saurons nous tenir, que nous y resterons une semaine avant de reprendre l'avion et

de trouver quelque chose d'intéressant à faire, même s'il ne s'agit que de s'inscrire à des cours de langue étrangère.

Cela semble lui convenir. Mieux, M'man approuve. Elle dit que P'pa sera furieux, qu'il se sentira offensé, qu'il l'accusera d'influencer négativement nos esprits jeunes et innocents.

« Et vous savez quoi ? poursuit-elle en me servant une nouvelle part de moussaka. Je m'en contrefous ! »

Cette sortie nous fait hurler de rire. C'est toujours agréable de l'entendre lâcher une énormité.

*

M. B. répond à ma missive :

Cher Joel

Je vous remercie beaucoup pour votre gentille lettre. Votre opinion me touche énormément.

Je suis aussi désolé que vous que l'occasion ne nous soit pas donnée de nous livrer, autour de la table de séminaire, à de nouvelles joutes sur les nombreux mystères enchâssés dans les romans de William Faulkner. J'étais particulièrement impatient de prêter l'oreille à votre (toujours brillante !) interprétation de sa longue nouvelle intitulée *L'Ours*.

C'est ainsi... les choses changent et la vie continue. La mienne, comme vous le savez, a pris un tour nouveau, ces derniers temps, lorsque l'une de mes « personnifications » a mal tourné. Je n'en veux pas à l'école d'avoir exigé ma démission, mais je regrette qu'on ne m'ait pas laissé plus de temps pour libérer la maison. Néanmoins, je comprends leurs raisons d'avoir agi ainsi. Ils n'avaient vraiment pas le choix. Le fait est que j'adorais enseigner à Delamere, surtout mes séminaires de dernière année avec des élèves aussi passionnants que vous. Ce sont surtout ces classes qui me manqueront.

Je sais que beaucoup de gens à Delamere trouvaient un peu bête mon « numéro Hemingway », comme ils disaient. Ils s'imaginaient que j'aspirais à la stature héroïque de EH. Ce que peu d'entre eux comprenaient (je pense que vous faisiez partie des rares personnes lucides) c'était que ce vieux Hem lui-même exécutait un « numéro » au bénéfice de ses lecteurs et admirateurs,

et qu'il y avait un gouffre entre ce « numéro » et ce qui se passait réellement en lui. Vous comprenez donc bien que c'est la manière dont il exécutait ce « numéro » qui m'intéressait, bien plus que le « numéro » lui-même.

Bon, cela aussi appartient au passé. Je m'oriente désormais vers d'autres personnifications plus concrètes. La tâche qui va m'échoir consistera à personnifier le romancier que j'avais toujours espéré devenir.

La prochaine fois que vous entendrez parler de moi, j'habiterai au Colorado. En attendant, cher Joel, soyez assuré que quand *Personnifications* sera publié, s'il l'est un jour, vous recevrez un exemplaire dédicacé en témoignage de toute mon affection.

Avec ma chaleureuse considération, HB.

*

Kate et moi avons décidé de réunir des informations sur Moriko-Kaplan pendant les vacances. Ensuite, selon ce que nous aurons trouvé, de faire intervenir Amy ou non. Nous nous sommes réparti le travail. Kate va se renseigner sur Kaplan, moi enquêter sur Moriko, et nous nous soumettrons nos découvertes par courrier électronique.

La majeure partie de ce que je trouve sur Moriko concerne ses performances artistiques, toutes basées sur une apparition en public extrêmement ciblée, rituelle et stoïque, exigeant une grande volonté et une résistance impressionnante à la douleur. En plus de « En capsule », la célèbre performance où elle se nichait, nue, dans une matrice de cordes, que Liv a vue et tellement admirée à Paris, je lis des descriptions de ses autres interventions réputées.

Il y a « L'Horloge franc-comtoise » pour laquelle elle se tient debout, nue, pendant exactement douze heures à compter de midi, dans une étroite cellule de confinement en acier, conçue pour une seule personne, qui restreint tous ses mouvements à l'exception des plus infimes. Un homme (nommé « La Brute ») qui porte des lunettes à verres réfléchissants, un uniforme noir très serré et des hautes bottes noires, la force à crier à l'heure juste en la piquant cruellement le nombre de fois correspondant avec l'extrémité d'un bâton pointu. À une heure par exemple, il la pique une fois et elle pousse une seule plainte, etc., jusqu'à minuit où il le fait douze fois, la forçant à émettre

douze hurlements assourdissants et terrifiants. Après le cri final, la galerie est plongée dans le noir pour signaler que la performance est terminée.

Il y a aussi « Le Syndrome de Stockholm ». Cette fois, La Brute lui expédie des coups de pied réitérés et Moriko, recroquevillée sur le sol, le corps nu couvert de poudre blanche, lance de pathétiques appels à la pitié dont il ne tient aucun compte. Les coups continuent jusqu'à ce qu'elle soit chassée, roulée sur elle-même, dans un angle de l'espace où se déroule la performance. Au bout d'un certain temps, elle s'en écarte pour y être repoussée par de nouveaux coups de pied. Ce schéma se répète à plusieurs reprises. À la fin, elle s'agrippe aux chevilles de La Brute pour lécher avec acharnement le haut de ses bottes.

D'autres performances portent les noms de « Thanatos », « Intervalle », « Sciée en deux ».

Dans mon e-mail à Kate, j'inclus des extraits de critiques d'art :

« Dans L'Horloge franc-comtoise, Moriko mène une réflexion sur la faux du temps qui est suspendue au-dessus de nos têtes. Époustouflant ! » (Artforum).

« Dans Le Syndrome de Stockholm, Moriko évoque l'irrépressible envie de survivre en dépit de l'épouvantable cruauté humaine. Cette exploration de la dynamique ténébreuse et inexplicable de la domination/soumission doit être considérée comme un classique dès sa création. » (New York Times).

« La souffrance ritualisée élevée au niveau supérieur de l'art... » (Le Monde).

La réaction de Kate : « Je me fiche éperdument de ce qu'écrivent ces cons de critiques, elle m'a l'air foutrement malade dans sa tête ! »

*

Jake me demande de l'accompagner dans notre rue d'autrefois, Nottingham, celle où nous habitions avant que M'man et P'pa se séparent. Il me dit qu'il veut voir notre vieille maison, mais j'ai l'impression que sa motivation ne s'arrête pas là, qu'il espère retrouver des souvenirs d'enfance. Et peut-être est-ce aussi mon désir car j'accepte aussitôt de l'y conduire.

M'man, bien que considérant cette expédition d'un œil dubitatif, nous prête sa voiture. Nous voilà partis. Nous traversons D.C., continuons jusqu'à Chevy Chase et arrivons à Nottingham Street, une rue en cul-de-sac parmi d'autres qui donnent sur Connecticut Avenue.

Notre vieille maison, au fond de la rue, est de style Tudor, pré-Grande Dépression : poutres à demi noyées dans le stuc, toit d'ardoise, quatre cheminées impressionnantes. La plupart des autres maisons ont également été bâties dans les années 1920 ; demeures coloniales aux volets noirs et aux revêtements extérieurs en bardeaux blancs ; deux châteaux de style normand, à échelle réduite ; une villa toscane ; et deux monstruosité indescritibles. Ce qui identifie cette voie secondaire, c'est l'impression de faste qu'elle suscite. La plupart de ces maisons ont été érigées à une époque où la majorité des familles aisées avaient des domestiques à domicile.

Nous faisons le tour du quartier à deux reprises, nous garons et remontons la rue à pied. Quand nous arrivons devant la maison, nous levons les yeux en essayant d'apercevoir, à travers les vitres, l'intérieur de nos chambres d'antan.

« Elle a quelque chose d'un peu triste, non ? » me demande Jake.

Je lui réponds que c'est nous deux qui sommes tristes, pas la maison.

« Ouais, faut croire, en convient-il. C'est sûr que d'être là, ça fait ressurgir des tas de trucs. »

Il suggère que nous parcourions lentement la rue. Il veut que je rafraîchisse ses souvenirs.

Tout en marchant, je lui rappelle la traditionnelle fermeture de cette voie le dimanche.

« Après, nous, les gamins, on jouait tous au softball au milieu de la rue pendant que nos parents nous regardaient et bavardaient. Ça ne dérangeait personne que Nottingham soit interdite d'accès puisque c'est une impasse. On jouait tous les deux. Tu te souviens ?

– Je me souviens d'avoir été spectateur. Tu n'as pas marqué, une fois, en propulsant la balle au-delà des limites ?

– J'en doute. J'ai fait marquer un point, peut-être. Je n'étais pas très bon à la batte. L'idée, c'était que tout le monde avait le droit de jouer. M. Cooper... tu te souviens de lui ? C'était toujours lui qui arbitrait. Il portait un maillot d'arbitre de foot US à rayures noires et blanches. Tout le monde s'en fichait. Je pense qu'il avait dû entraîner

une équipe de foot un jour quelque part.

– Dis donc, Joel, tu as une sacrée mémoire.

– Ça me revient. Tu te souviens de Mme Halley ? Elle tenait une galerie de peinture à Miller's Corner.

– Je me souviens d'une fille qui s'appelait Anne Halley.

– La sienne. Enfin bon, P'pa couchait avec Mme Halley.

– Tu déconnes !

– Pas du tout. Je crois qu'ils couchaient tous les uns avec les autres. La rue entière était une immense orgie adultère. J'ai entendu dire qu'ils jouaient même à ce jeu d'autrefois, avec les clés des voitures, celui qu'on voit dans les films qui se situent dans les années 1970. Les maris mettent leurs clés dans un saladier et après, chacune des femmes en prend un jeu au hasard. Le propriétaire de la clé et celle qui l'a prise dans le saladier partent en voiture à la maison de la femme pour baiser. »

Il réfléchit un moment. « Les enfants ne risquaient pas de les entendre ?

– Ils dormaient. Le couple devait vraisemblablement entrer sur la pointe des pieds. Dès qu'ils avaient fini de baiser, l'homme repartait.

– Répugnant !

– Ça a brisé beaucoup de familles, dont la nôtre. Mme Halley et P'pa avaient une liaison sérieuse. Peut-être même qu'ils s'aimaient. C'était dur pour M'man parce qu'elle et Mme Halley étaient amies. Je crois qu'à la fin, la moitié des couples de Nottingham ont divorcé.

– Putain ! »

Je lui jette un regard. Il est visible qu'il le prend mal. J'aurais sûrement mieux fait de me taire. Mais je pense que même à l'époque, il savait ce qui se passait, et il a voulu que je l'amène ici dans l'espoir que je pourrais tout lui expliquer.

« On donnait l'impression d'être une famille heureuse, a-t-il repris. C'était vrai ?

– Je suppose qu'on le pensait. Mais est-ce qu'on l'était réellement ? Qui sait ? Personnellement, j'en doute. Quand ton père sort avec une autre femme qui habite à quatre maisons de chez toi... quel genre de famille heureuse ça peut donner ?

– Où ils allaient ? Tu sais, pour baiser.

– Je ne sais pas, Jake. Peut-être dans un motel. Il y en a toute une rangée, à trois kilomètres d'ici. Ou peut-être que P'pa retenait une

chambre dans un hôtel de luxe à Washington, comme le Mayflower ou le Hay-Adams. Il pouvait se le permettre. Il travaillait pour des groupes de pression à l'époque, il gagnait des montagnes de fric. Mais maintenant que j'y réfléchis, s'il choisissait d'aller dans un hôtel de luxe, il devait faire passer le prix de la chambre sur le compte d'un de ses clients.

– Tu ne l'aimes pas beaucoup, hein ?

– Il m'est totalement indifférent.

– Et la Shiksa ?

– Elle n'est pas méchante, je crois. J'espère qu'ils sont heureux.

Leurs enfants aussi.

– Parfois, M'man la surnomme "la Revanche". »

Je ris. « Je ne savais pas. Qui peut savoir comment leur mariage tournera ?

– Qui en a quelque chose à fiche ?

– Tu m'as l'air très en colère.

– Je le suis ! Je suis écœuré que P'pa ait eu une liaison avec une amie de M'man. Je trouve ça vraiment dégueulasse.

– Tu as raison. Ça l'est.

– Et M'man, elle faisait pareil de son côté ?

– Je ne sais pas. Les gens mariés qui ne sont pas heureux ensemble font beaucoup de choses bizarres. Elle le voit toujours, le gars de la Smithsonian ? »

Il fait non de la tête. « Je ne crois pas qu'elle voie qui que ce soit depuis un bon moment. »

Nous revenons à notre vieille maison, levons à nouveau les yeux vers les fenêtres. Il n'y a apparemment personne et c'est une bonne chose : je ne tiens pas à ce que les propriétaires s'imaginent que nous surveillons leur maison dans le but de nous y introduire par effraction.

« Tu en as assez vu ?

– Ouais. Rentrons. »

Nous remontons dans la voiture de M'man. Et juste au moment où je démarre, il fond en larmes.

Je coupe le contact et entoure ses épaules de mon bras.

« C'est normal, lui dis-je. C'est normal de réagir comme ça. Je ressens la même chose que toi. »

Je le console et, au bout d'un moment, il se calme, essuie ses yeux et me sourit.

« Tu n'en parles pas à M'man, d'accord ?

– Promis.

– Tu viendras vraiment à L.A. avec moi ?

– Ouais. Et j'en repartirai en même temps que toi. Tu ne penses quand même pas que je te laisserais là-bas tout seul ?

– Merci, Joel. »

À cet instant, je prends conscience que je l'aime, qu'il m'aime, que nous aimons tous les deux M'man, qu'elle nous aime, et que, en ce qui nous concerne, tous les trois, P'pa n'a pas sa place là-dedans.

*

En allant sur Internet, il ne me faut pas longtemps pour découvrir que l'été dernier, Moriko a dirigé un atelier de performances artistiques à l'université Hathaway. Mais il n'a duré qu'une semaine et non pas six contrairement à ce que Liv m'a dit. J'en conclus qu'elle m'a menti parce qu'elle ne voulait pas me parler de leur liaison. A-t-elle aussi menti à ses parents ?

Je ne peux pas le leur demander. Après avoir rencontré son père à la cérémonie, je ne l'ai jamais recontacté, pas même pour lui annoncer que je travaillais sur une série de sculptures en céramique pour honorer la mémoire de leur fille. J'ai envisagé de les inviter à l'exposition des projets artistiques de dernière année, mais j'ai repoussé cette idée. Je doute qu'ils aient envie d'entrer à Evans après ce qui s'y est passé, surtout maintenant qu'ils ont entamé une action en justice contre l'école.

Ce qui ne m'empêche pas de me demander : Liv était-elle logée dans la maison que Moriko partage avec Rachel Kaplan ? Et Kaplan s'y trouvait-elle ? Si oui, peut-être cela ne gênait-il pas Kaplan de savoir que Moriko priait dans une simple « église » puisque elle-même, Rachel Kaplan, serait toujours sa « cathédrale » ?

*

Au milieu de la nuit, je me réveille en plein rêve, j'allume ma lampe de chevet, vais chercher mon jeu de pastels, m'installe contre mon oreiller, pose mon carnet de croquis sur mes cuisses et dessine ce que je viens de voir dans mon rêve.

Je représente une série de dix cubes, en colore neuf en noir comme dans la version en cours, le dixième en rouge. Ma nouvelle idée : neuf

cubes noirs, noirs comme la mort, avec des traces de rouge visibles à travers entailles et sillons ; le dixième cube, rouge à l'extérieur, noir à l'intérieur, reprendra l'image de la traînée rouge, en travers de sa bouche, dont Liv parle dans les deux derniers vers du sonnet.

*

Kate m'informe que sa recherche sur Internet concernant Rachel Kaplan a donné un résultat sur un blog tenu par une ancienne doctorante de littérature anglaise à l'université Hathaway.

« Son pseudo est Kimberly D., m'écrit Kate. Tous les jours, elle raconte combien elle en bave : préparation de ses cours d'assistante, tâches d'enseignement, corvée de la rédaction de sa thèse, préparation des oraux, lèche qu'il faut faire aux professeurs d'université. Il est évident qu'elle est inscrite à New York, probablement à Columbia ou NYU. Il y a également des références fréquentes à sa vie privée où elle se décrit comme une "gouine féminine".

« À plusieurs reprises, elle mentionne sa désagréable expérience à Hathaway, due au "comportement moralement corrompu" d'une certaine "professeur K". Elle mentionne spécifiquement la cruauté de K. à l'égard de ses "conquêtes estivales". »

Kate me fournit un lien vers la section pertinente du blog de Kimberly D. Quand je clique dessus, je trouve ceci :

« Chaque été, K. séduit une femme beaucoup plus jeune qu'elle, l'éblouit par son intellect et sa réputation, et la rejette l'automne venu pour retrouver celle qui est sa compagne depuis de nombreuses années et qui, de son côté, s'est choisi une amante pour l'été. Ces deux gouines justifient leurs aventures estivales comme étant des "intermèdes rafraîchissants". Mais qu'en est-il de nous autres, malheureuses jeunes femmes aimées et délaissées ? La signataire de ces lignes a trouvé l'expérience dévastatrice. Je peux également témoigner qu'après mon aventure avec K., il était primordial pour moi de quitter Hathaway car je ne pouvais éviter de tomber sur elle dans les salles de classe, sur le campus, ou dans les divers bars lesbiens qu'elle et sa compagne de longue date fréquentent... »

Je réponds sur le champ à Kate :

« Explosif ! Il est évident qu'elle parle de Rachel Kaplan, mais le fait qu'elle mentionne "sa compagne de longue date" (à savoir, Moriko) et "ses" aventures estivales, me dicte que nous devons lui

parler. Prends contact avec elle pour voir si elle acceptera de nous rencontrer, tu veux bien ? Si elle nous donne son accord, je prendrai le train pour New York. »

*

Kate organise une rencontre avec la femme qui porte le pseudo de Kimberly D., dans une cafétéria de Greenwich Village proche de NYU. Kate et moi y arrivons les premiers, commandons des cafés latte et observons le décor. C'est un établissement rénové dans un style branché avec de vieilles machines à café et des samovars, des journaux fixés à des bâtons, et des clients vêtus de pulls noirs informes.

Au bout de quarante minutes, au moment où nous concluons qu'elle nous a posé un lapin, une femme mince qui semble affairée s'approche de nous.

« Kate ? Joel ? » Et, quand nous confirmons d'un signe de tête : « Vous avez l'air si jeunes !

– Nous sommes en dernière année.

– De quoi ?

– Delamere Academy.

– Des élèves !... *Nom de... !* » Elle nous détaille du regard. « Oh, et puis, qu'est-ce que ça peut foutre ? » Elle s'assied. « Je m'appelle Nell Delgado. Je prends le nom de Kimberly sur le blog parce que j'y écris plein de choses sur lesquelles je préfère qu'on ne me demande pas de m'expliquer. » Elle nous observe. « Alors, vous voulez que je vous parle de la professeur K. ?

– Oui, lui dit Kate. Et plus encore de Moriko. En réalité, c'est à Moriko que nous nous intéressons. »

Je la scrute du regard pendant qu'elle reçoit cette information. Elle a l'attitude d'écoute véhémement d'une étudiante d'une bonne vingtaine d'années qui a beaucoup trop de choses à faire et pas assez de temps pour y parvenir. Elle est séduisante, cheveux châtain clair réunis en une queue-de-cheval, yeux marron clair, sourire crispé qui ne découvre pas les dents et lèvres sensuelles entourant une bouche légèrement affaissée aux commissures.

« Moriko. Hummm. Ce n'est pas rien, celle-là, même si elle ne m'a jamais fait de mal. Ce qui est plus que je ne peux en dire de Rache. » Elle nous étudie attentivement. « Qu'est-ce que vous lui voulez, à

Moriko ? »

Nous le lui expliquons, lui disons que Moriko a eu une liaison l'été dernier avec notre amie et camarade de classe qui s'est ensuite suicidée.

« Celle qui s'est pendue dans le bâtiment des arts de Delamere ? »

Nous hochons la tête.

« *Merde !* J'ai lu un truc là-dessus. Elle était toute jeune. Et vous dites que Moriko a eu une liaison avec elle ? »

Plus nous lui parlons de Liv, de qui elle était, de ce qu'elle faisait, et de la raison pour laquelle nous soupçonnons Moriko d'avoir été là au moment où elle s'est pendue, plus Nell est révoltée.

« C'est épouvantable, épouvantable ! Je veux dire, elles sont toutes les deux totalement immorales, mais s'attaquer à quelqu'un d'aussi jeune, d'aussi vulnérable ! C'est déjà suffisamment moche de la part de Rache de s'en être prise à moi. Au moins, j'étais une étudiante en fin d'études. Mais une gamine de dix-sept ans ! Il faut être complètement malade ! »

Elle secoue la tête encore deux ou trois fois, la hoche, sa manière de nous annoncer qu'elle est prête à s'épancher. Ce qu'elle nous révèle est sidérant. Par moments, en l'écoutant, nous ne pouvons retenir une exclamation indignée.

Kaplan et Moriko, nous dit-elle, ont une sorte d'entente aux termes de laquelle, chaque été, elles prennent temporairement une amante, toujours plus jeune, qu'elles initient à « l'amour sapphique » et auprès de qui elles continuent de jouer les mentors et les éducatrices une fois cette aventure estivale terminée. Ce sera, ont-elles décidé, le don qu'elles feront à leurs ferventes admiratrices. Kaplan passe généralement l'été en Europe, dans une petite villa qu'elle possède sur la côte amalfitaine, tandis que Moriko reste dans leur maison de Hathaway où elle conçoit de nouvelles performances et assure des ateliers d'été rigoureux.

« Elles nous mettent dans leur lit, nous apprennent à faire l'amour avec une femme, nous font connaître des livres, des idées, une manière de vivre, et nous abandonnent ensuite gracieusement en nous promettant amitié et soutien pour la vie. »

Elle nous explique les détails.

« Rache propose de nous recommander pour des bourses et des postes d'enseignement, de nous présenter à des gens qui ont le bras

long dans le domaine de la critique littéraire, tout ce dont nous pourrions avoir besoin pour aller de l'avant. Ses ex-partenaires de l'été intègrent sa bande, une sorte de mafia au sein du monde universitaire. Moriko fait de même avec ses conquêtes dans le monde de la performance artistique. Le sexe contre ce rôle de mentor tout au long de sa carrière. Bien sûr, c'est de l'exploitation, mais elles ne le reconnaîtront jamais. En fin de compte, il ne s'agit que d'elles, de leur méthode pour donner un nouvel élan à leur relation, de telle sorte qu'elles puissent se retrouver, chaque automne, en étant régénérées. Mais même si je déteste Rache, je ne peux pas croire que l'une ou l'autre puisse s'abaisser au point d'exploiter une élève d'internat. » Elle secoue la tête. « Et pourtant, maintenant que j'y réfléchis, elles en seraient sûrement capables ! »

Elle nous explique que ces deux femmes se considèrent comme des êtres supérieurs : Rachel, l'intellectuelle de tout premier plan ; Moriko, l'artiste aux performances célèbres récompensée par le Prix de la fondation MacArthur pour le génie créateur.

« Elles ne valent pas mieux que des prédateurs, poursuit-elle. Et tout est présenté de façon très rationnelle. En retour du prêt que nous leur faisons de nous-mêmes, elles nous offrent leur supériorité, leur conversation brillante, le contact intime avec la grandeur. Un marché équilibré ? Je ne le pense pas, surtout quand on se fait jeter ! »

Elle parle de son expérience personnelle :

« C'était incroyablement flatteur pour une jeune femme comme moi qui aspirait à devenir gouine, d'attirer l'attention sans réserve d'une lesbienne aussi connue. Rache savait parfaitement comment atteindre son but. J'ai passé l'été avec elle dans sa villa où il y a un jardin merveilleux et une piscine. Il y avait les repas de midi que nous prenions nues et la nage dans la piscine, suivis par des marathons de baise, à leur tour suivis par des marathons de discussions vespérales. Elle me laissait le libre usage de sa bibliothèque et m'interrogeait sur mes lectures. C'était le côté agréable. Quant à l'adieu brutal, cette bonne vieille Rache ne l'a pas très bien négocié. Les mots donnaient l'impression de sortir machinalement de sa bouche.

« Elle a commencé par : "Tu sais, chère Nell, que tu comptes beaucoup pour moi. Mais cela n'a été qu'une idylle estivale qui, comme toute idylle, doit tristement s'achever. Tu connaîtras un grand avenir. Tu seras une érudite hors pair. Je ne doute pas un instant que

tu aimeras beaucoup de femmes. Un jour, toi aussi, tu prendras peut-être une amante plus jeune, et tu deviendras un nouveau maillon de la chaîne de l'amour et de la littérature qui remonte à Sappho, notre célèbre précurseur." » Elle grimace. « *Yerk !* »

Le discours de Rachel, qu'elle avait trouvé commun et ressassé, l'avait écoeurée. Mais elle avait accepté cette brusque rupture, cavalière pour reprendre son terme, sachant qu'elle n'avait pas le choix. En fait, nous dit-elle, elle l'avait acceptée d'un air si détaché que Rachel en avait semblé déçue.

Elle nous annonce qu'elle doit se rendre à un séminaire, mais que si nous l'accompagnons jusqu'à Washington Square, elle continuera son récit en chemin. Pendant que nous descendons Greenwich Avenue, tournons dans la 6^e Avenue puis dans Waverly Place, elle parle sans discontinuer.

« Je pense que Rache a été surprise que je ne sombre pas dans les larmes et la dépression quand elle m'a congédiée. Les difficultés ont commencé une fois de retour à Hathaway. Je voulais écrire ma thèse de doctorat sur les dernières pièces de Tennessee Williams. Ça la rendait furieuse. "Tu ne peux pas faire ça, me disait-elle. Ses dernières pièces sont ridicules. Tennessee Williams n'était plus qu'un vieux pédé qui continuait de s'accrocher alors que sa date de péremption était dépassée." Elle voulait que je la rédige sur Sylvia Plath. Mais Rache avait déjà publié un livre riche et original sur Plath. C'était comme si elle avait traité les grandes lignes, et moi, je devais compléter avec les détails insignifiants.

« Nous avons eu une dispute monstrueuse. Je lui ai dit que je ne voulais plus d'elle comme conseillère de thèse. Et après, pour la rendre encore plus enragée, je lui ai raconté que je voulais travailler avec le professeur Dugarman, un critique qui était son rival dans le département de littérature. Je l'ai menacée, si elle refusait de me laisser partir, de parler de notre liaison au doyen de l'université. Ça l'a fait reculer. Il y avait une *histoire*, dans son passé. Elle avait été renvoyée de Smith parce qu'elle avait entretenu une liaison inappropriée avec une étudiante. Après ma menace, elle m'a fusillée du regard avant de jeter littéralement ses mains en l'air. "Très bien. Tu veux que je te laisse partir, je te laisse partir." Je savais ce que cela signifiait ! Pas de lettres de recommandation ! Pas de soutien pour ma carrière ! Je l'avais défiée, et cela, elle ne me le pardonnerait pas. »

Au moment où nous pénétrons dans le jardin de Washington Square, Nell consulte sa montre. Elle nous annonce qu'il lui reste un peu de temps et nous conduit vers un banc. Nous nous asseyons tandis qu'elle en termine avec sa saga.

« Ma grosse inquiétude, c'était que Rache essaye de fiche ma carrière en l'air. Mais j'ai découvert que je pouvais très bien m'en sortir sans son aide. Tout ce que j'avais à faire consistait à contacter ses ennemis qui, je m'en suis aperçue, étaient nombreux. Beaucoup de gens la jugent dogmatique et arrogante. Ils détestent la façon dont elle se complaît dans le cirque médiatique de l'intellectuelle célèbre : débats télévisés, conférences, avis hautains sur la politique et la culture contemporaine.

« Quant à Moriko, je n'ai jamais eu d'expérience de première main avec elle. Elle m'a toujours donné l'impression d'être cette masochiste malsaine au crâne rasé qui traînait toujours dans le paysage. Mais on m'a dit qu'elles fonctionnent pratiquement de la même façon. La simple idée de se servir de jeunes femmes comme d'outils, de tisonniers humains si vous voulez, pour remuer les braises de leur couple afin de raviver les flammes de leur relation amoureuse, je trouve ça totalement écoeurant !

« En ce qui concerne ma vie personnelle après Rache, je me suis remise à fréquenter des hommes pendant un temps. Ça n'a pas duré. Je suis maintenant bien intégrée dans l'univers lesbien new-yorkais. J'ai aussi une remarquable psychothérapeute, et un projet littéraire. Je travaille sur un roman qui inclut un personnage inspiré de Rachel Kaplan. J'ai l'intention de l'écrire de telle façon que tout le monde la reconnâtra. Un *succès de scandale*¹⁰ si j'ai assez de chance pour être publiée... enfin, on verra si ça lui plaît, ça ! »

Elle nous annonce qu'il est temps qu'elle y aille. Espère que ce qu'elle nous a dit nous est utile. Dépose une bise sur nos joues et part en courant, sa queue-de-cheval oscillant sur sa nuque.

Assis sur notre banc, nous la suivons des yeux puis, quand elle a disparu, nous nous regardons.

« Hyperactive, dis-je à Kate. Brillante, triste, emportée et émouvante. Le sonnet de Liv est comme une version condensée de l'histoire d'amour de Nell avec Kaplan. Y compris la formule d'adieu : "Le monde bientôt sera tien !" »

Il ne nous faut que deux minutes pour décider que nous devons

immédiatement appeler Justin, lui communiquer ce que nous avons appris et lui dire que nous sommes prêts à tout confier à Amy Marcus.

*

Amy écoute avec une intense concentration pendant que je lui expose ce que nous savons. Lors de nos rencontres, elle a toujours été très attentive, mais cet après-midi, dans le salon de son appartement de l'Upper West Side, elle s'attache à suivre chacun de mes mots. Kate et Justin restent sur la réserve, ils me laissent parler presque exclusivement.

Quand j'en termine, Amy étudie mes photos du sonnet de Liv.

« Stupéfiant, dit-elle. Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. *Jamais !* »

Elle nous fixe du regard, assise dans son fauteuil Eames. Son appartement, comme notre maison de Hollin Hills, est rigoureusement moderniste. Pas de désordre chez elle, pas de sous-vêtements disséminés partout. La pièce est d'une austérité inattendue.

Elle se tourne vers moi : « Bon, Joel... dites-moi ce qui s'est vraiment passé, à votre avis ? »

Je hausse les épaules. « Je ne peux qu'avancer des hypothèses.

– Alors pourquoi ne le faites-vous pas ? Cela n'a aucune importance que vous ne sachiez pas tout. Exposez-nous ce qui aurait pu se passer. Tissez-nous un récit personnel. »

Je hoche la tête et me lance :

« Liv s'inscrit à l'atelier de Moriko. Moriko voit en elle une amante potentielle, la séduit et la garde tout l'été dans sa maison de Hathaway, lui offrant six semaines de cours privés sur les performances artistiques. Liv est totalement subjuguée par Moriko qui est vraisemblablement son premier amour. C'est le sentiment que j'ai en lisant son sonnet. Le sujet en est la félicité et l'éveil au sexe. Elle se donne si éperdument à cet amour que quand Moriko lui apprend que c'est fini et qu'elle la rejette en lui disant : “Tes yeux sont d'émeraude, le monde bientôt sera tien”, elle s'enfonce dans une spirale de désespoir. Elle revient à l'école, déverse sa douleur dans un sonnet qu'elle immerge dans le tissage de *Ta panta rhei*. Tout cela, je pense, est probablement très proche de ce qui s'est passé.

– Beau travail, dit Amy. J'adhère complètement. Allez-y, continuez.

– Moriko et Kaplan viennent à Delamere pour un week-end. Liv s'inscrit à l'atelier de Moriko. Elle s'attend à trouver attention, affection, un peu de gentillesse pour le moins. Mais Moriko affiche de la froideur à son encontre et critique cruellement sa performance. Elle le fait peut-être parce qu'elle ne veut pas que les autres élèves se doutent de quelque chose. Peut-être que Liv se montre trop empressée et que Moriko en est gênée. En tout cas, Liv est profondément blessée. Ça s'est bien vu au symposium LGBT. Elle se met à broyer du noir. Elle imagine un plan, un concept pour une performance artistique si audacieuse qu'elle captera l'attention de Moriko. Elle se tiendra debout, nue, sur un tabouret, un nœud coulant autour du cou, devant le vitrail de Karlsdottir incroyablement beau, embrasé par les lumières de l'aurore, et elle verra alors si Moriko peut demeurer insensible.

– Pour toi, intervient Kate, son geste serait une performance artistique ?

– Oui. Quand nous avons parlé, juste avant les vacances de Thanksgiving, elle m'a dit qu'elle restait à l'école pour préparer une nouvelle performance. Elle avait l'air très excitée par ce projet, pas du tout déprimée ni suicidaire.

– Jusque-là, tout se tient, commente Justin.

– Continue ! » m'encourage Kate.

Je secoue la tête. « C'est là que je commence à rencontrer des problèmes. Comment attire-t-elle Moriko à Delamere ? Plus précisément, comment parvient-elle à la convaincre de venir en voiture jusqu'à l'école ce lundi matin-là avant l'aube ?

– Elle a dû faire appel à toute sa force de persuasion, avance Amy. E-mails, téléphone, je ne sais pas. Elle a sans doute joué sur un sentiment de culpabilité, chez Moriko.

– Quoi qu'il en soit, elle a réussi, Moriko a accepté de venir. Ce qui nous amène donc au lundi qui a suivi Thanksgiving. Tôt ce matin-là, Liv se rend à Evans pour tout préparer. Elle attache la corde à la passerelle de l'atrium. Elle broie du pastel rouge pour le réduire en poudre. Quand Moriko se présente un peu avant l'aube, Liv la fait entrer par la porte de service. Nous connaissons l'heure exacte grâce au relevé des entrées et sorties du bâtiment. J'imagine que Liv a enfilé un peignoir. Elle demande à Moriko de patienter pendant qu'elle retourne dans l'atrium, se déshabille, passe le nœud autour de son cou, grimpe sur le tabouret et crie à Moriko qu'elle est prête.

« Moriko est choquée par ce qu'elle voit. Mais dans son travail, elle conserve toujours un visage impassible, quels que soient les mauvais traitements subis. Liv le sait. Elle veut ébranler Moriko, briser son calme exaspérant en menaçant de se pendre devant elle. Mais comment Moriko réagit-elle ? Est-ce qu'elle laisse voir son émoi ou est-ce qu'elle le dissimule ? Des paroles ont dû être échangées. "Qu'est-ce que tu t'imagines faire ?" "Je te montre combien je t'aime !" Ce genre de choses. Il y a peut-être eu des mots de reproche, comme dans le sonnet. Puis, en l'espace d'une seconde atroce, soit Liv renverse le tabouret avec ses pieds et se tue comme elle l'a prévu, soit elle glisse et meurt accidentellement.

– Si elle ne prévoyait pas de se suicider, quel était son plan ? demande Kate.

– Émouvoir Moriko, peut-être, l'obliger à la regarder à nouveau. Ou simplement l'obliger à reconnaître que sa performance possède une force considérable et qu'elle a l'étoffe d'une grande artiste.

– Ton explication me convient parfaitement ! déclare Kate.

– Et après ? demande Amy.

– Je ne sais pas. À vous de continuer.

– Vous avez raison. Voilà ce que me dicte mon imagination. Moriko panique. Elle comprend qu'elle est irrémédiablement impliquée. Si on apprend qu'elle était là, qu'elle a assisté au terrifiant suicide de cette élève, cela entraînera un immense scandale, puis une enquête, probablement criminelle. La vérité sur leurs liaisons estivales, à Rachel et à elle, sera étalée au grand jour. Liv avait l'âge de raison légal, mais elle était quand même très jeune. Moriko sait que ce sera très mal perçu.

« La réaction intelligente aurait été de se précipiter vers Liv, de couper la corde et d'appeler immédiatement les secours. Elle a préféré prendre le risque de fuir. C'était un risque car elle ignorait si Liv avait exposé son plan à quelqu'un. Mais même si leur relation était rendue publique, une jeune fille qui se suicide par amour est une chose, le fait qu'elle le fasse devant l'amante qui l'a rejetée en est une autre. Pourtant, aussi paniquée qu'elle ait pu l'être, Moriko ne l'a pas été assez pour oublier de s'emparer du sac à dos qui contenait l'ordinateur. Elle s'est alors enfuie d'Evans à l'heure que nous connaissons. Elle a repris sa voiture, est repartie à Hathaway en roulant à un train d'enfer et a retrouvé les bras de sa Rachel bien-

aimée. C'est ce que me dicte mon imagination. Considérez ça comme une hypothèse de travail. Laissez-moi ajouter que, aussi méprisable que soit pareille réaction, je pense qu'elle est compréhensible.

– Pour moi, ça marche, déclare Justin. Et ça explique la disparition de l'ordinateur. »

Amy me regarde.

« Si je vous ai demandé de nous tisser un récit personnel, Joel, c'est parce que nous allons procéder de même quand nous affronterons Moriko. »

Je la dévisage sans répondre.

« Vous êtes d'accord pour l'affronter ?

– Oui, depuis le moment où j'ai lu le sonnet.

– Très bien, parce que c'est ce que nous allons faire. Mais d'abord, il faut que je prépare cette rencontre. Nous n'aurons vraisemblablement qu'une seule occasion de nous attaquer à elle de front, et si nous ne parvenons pas à la faire parler, elle ne nous laissera sûrement plus l'approcher. Il va donc falloir y aller un peu au bluff, assez pour la persuader que nous en savons plus que nous n'en savons en réalité. Ce que je dois faire, maintenant, c'est combler plusieurs lacunes. »

Elle se lève. « Il est temps pour vous, jeunes gens, de reprendre vos vies normales. Joel, vous avez un train à prendre. Vous avez été fantastique. Vous avez partagé avec moi ce que vous saviez au-delà de toutes mes espérances. Si cela débouche sur quelque chose, je vous en serai grandement redevable. Le mérite entier des incroyables découvertes que vous avez faites, tous les trois, vous sera attribué. »

*

C'est le trimestre de printemps. Celui où les élèves de dernière année que nous sommes, mes amis et moi, regardons les rameurs. Depuis trois ans, j'entends dire que le trimestre de printemps, en dernière année, constitue le moment le plus doux que je connaîtrai jamais à Delamere. Le temps est enchanteur. Les arbres fruitiers en fleurs. Un délicieux parfum est présent en tous lieux. Le processus d'admission à l'université touche à sa fin, et nous autres, élèves de dernière année, sommes les rois et les reines du campus. Les profs les plus sévères eux-mêmes relâchent la pression. La remise des diplômes approche. Et je me demande pourquoi il ne me paraît pas si doux que

cela, à moi.

Une des raisons tient peut-être à l'emplacement que TPR occupait sur le mur de notre chambre. L'œuvre de Liv me manque, de même que sa beauté et le temps que je passais à l'étudier et à m'interroger sur elle. Oui, il est satisfaisant d'avoir découvert le secret qui s'y cachait, mais d'une certaine façon, je regrette la perte du mystère.

*

Je marche jusqu'à la rivière avec Zoe. Nous nous arrêtons sous un saule pleureur pour nous embrasser. Cela, je l'avoue, est très doux. Nous faisons maintenant régulièrement l'amour dans son box de Robbins. Personne ne nous embête. Personne ne semble s'en soucier. Mais je continue d'être hanté par le souvenir de Liv.

Zoe le sent, aborde parfois le sujet. Pas avec colère, ni rancœur. Elle en parle, tout simplement.

« Joel, tu ne cesseras pas de penser à elle tant que tu n'auras pas compris ce qui l'a vraiment poussée à faire ce geste. Je te comprends. Je voudrais seulement pouvoir t'aider. »

Nous poursuivons notre promenade vers l'endroit où la rivière s'élargit, faisons halte sur la berge et regardons les rameurs, garçons ou filles, dans les six avec barreur, et les quatre avec barreur des autres classes qui s'entraînent sous le soleil de l'après-midi. Quelques skiffs sont aussi de sortie. Les cris des barreurs portent au-dessus de l'eau. L'air est si calme que nous percevons les grognements d'effort que poussent les équipages en tirant sur les pelles.

J'indique à Zoe où se trouve Kate. « Dans le premier bateau, deuxième siège.

– Elle a l'air costaud !

– Oh... elle l'est ! »

Nous les regardons un moment, puis je raccompagne Zoe à Robbins. Une étreinte rapide sur les marches et je prends la direction d'Evans où mes deux derniers cubes sèchent avant la cuisson à petit feu.

*

Ms Chen me voit et sort de son bureau.

« Ils ont de l'allure, Joel, me dit-elle. J'aime bien votre nouvelle conception. Le cube rouge devrait sauter au regard.

– Oui, mais pas trop. Je veux un rouge foncé. »

Elle me fournit quelques détails techniques, prend un peu de recul.

« Je sais que vous êtes très attiré par l'écriture, Joel. Mais j'espère que lorsque vous serez à Oberlin, vous envisagerez de choisir les beaux-arts parmi vos matières principales. »

Je lui réponds que j'y réfléchis, mais que je ne déciderai rien avant d'y être et de m'assurer que les professeurs me plaisent.

« Vous comprenez, je veux voir s'il y en a un seul qui sera aussi bon prof que vous. »

Elle rit et bat en retraite vers son bureau.

*

Zoe et moi causons une certaine agitation dans le cours d'éthique de Ms Sowicki. Nous sommes tous deux des rebelles qui ne mâchons pas nos mots alors que la majorité des autres élèves du séminaire sont du genre croyants cultivés, ce qui n'a rien de surprenant puisque l'intitulé du cours est *Non-violence et réconciliation*. Ms Sowicki semble bien nous aimer et, quand nous donnons libre cours à notre fougue, elle a sa façon gentille de nous couper le sifflet. Elle dit des choses comme : « C'est bien, Joel. Maintenant, voyons ce que Molly aurait à nous dire. Molly ? » Et si nous prenons un ton sarcastique en exprimant notre désaccord vis-à-vis d'un camarade : « Bon, essayons d'être compréhensifs. N'oublions pas que dans ce cours nous étudions le pardon. »

Mais est-ce bien vrai ? Je me le demande. J'ai du mal à associer le pardon et ce que je pense devoir être, par exemple, la rage monstrueuse des Noirs d'Afrique du Sud à l'encontre de leurs cruels oppresseurs blancs de l'Apartheid. Je ne comprends pas comment une entité qu'on appelle « Commission de la Vérité » peut réparer ou même atténuer leurs exactions.

Quand je sou mets mon problème à Ms Sowicki à la fin du cours, elle m'écoute, hoche la tête puis suggère que j'en fasse le sujet de mon devoir du trimestre.

« Explorez cette problématique. Lisez ce que les opprimés en ont dit, ce qu'ils ressentent, si les auditions de la Commission Vérité et Réconciliation les ont aidés, ou si elles n'ont fait qu'attiser leur colère. Vous pourriez également comparer comment les Sud-Africains ont considéré les résultats des préconisations de Nelson Mandela et de Desmond Tutu avec ce qui s'est passé dans d'autres pays où il y a aussi eu des exactions sanctionnées par le gouvernement, tels que l'Argentine et le Chili, mais où le processus de réconciliation a été biaisé ou est demeuré inachevé. »

*

Ce soir, je termine mon travail sur les cubes. Dans un dernier geste, je projette au hasard un peu de glaçure noire sur les neuf premiers, et de glaçure rouge, couleur tomate, sur le dixième, afin d'engendrer des coulures brillantes qui contrasteront avec mes surfaces mates.

Je place mes cubes dans la file des candidats à la cuisson à grand feu. Ms Chen les mettra dans le four céramique au gaz plus tard dans la semaine. Comme je le dis à Kate dans un texto : « Ils seront alors entre les mains des dieux du feu. »

*

Amy nous a demandé de la retrouver à 11 heures à la cafèt'. Elle nous dit qu'elle dispose de nouvelles informations importantes.

J'y arrive le premier, jette un regard alentour, remarque Soo-Jin en conversation avec son petit ami coréen. Je n'ai pas la moindre idée de ce dont ils parlent, mais il est évident qu'ils sont fous amoureux et se

font du pied sous la table. Soo-Jin ne me voit pas. Je suis heureux qu'elle ait quelqu'un d'autre que Kate dans sa vie.

Justin arrive, puis Kate et Amy. Je n'ai pas revu Amy depuis notre rencontre à New York. Ce matin, il y a de la voracité dans son attitude, le côté reporter qui touche au but. Elle nous suggère de nous replier sur une table d'angle afin que personne ne puisse surprendre notre conversation.

« Deux choses, dit-elle. D'abord, j'ai parlé avec Yvette Anders. Elle et Nils sont très près d'aboutir à un compromis avec l'école sur la somme de quatre cent mille dollars. Ils ne sauront toujours pas ce qui est arrivé à Liv, mais ils sont soulagés que l'affaire ne traîne pas en longueur.

– Vous leur avez parlé de Moriko ? lui demande Justin.

– Il ne m'appartient pas de le faire. Je leur en parlerai quand je serai absolument sûre qu'elle était présente. Ils pourront alors décider s'ils abordent le sujet avec elle. » Elle marque un temps de silence. « J'ai aussi contacté les deux élèves qui ont suivi l'atelier de Moriko avec Liv, et deux autres personnes qui ont participé à celui de l'été dernier. Tous m'ont dit la même chose. Moriko filme toujours les performances de ses élèves avant de les leur repasser en mettant sur pause le temps de faire part de ses observations puis en redémarrant.

– Je ne vois pas...

– Moi si, intervient Kate. Vous pensez qu'elle a pu filmer Liv ce matin-là ?

– Oui.

– Mais si oui, elle a sûrement détruit l'enregistrement.

– *Vous croyez ?*

– Pas vous ? » lui demande Justin.

Amy se penche vers nous avec fougue. « Quelque chose d'aussi extraordinaire, d'aussi puissant... comment aurait-elle *pu* le détruire ? Non, je pense que si elle était là, à Evans, elle a installé sa caméra et filmé la performance de Liv. Et si elle l'a fait, je suis convaincue qu'elle a gardé ces images même en sachant qu'elle ne devrait pas.

– Jamais elle ne les montrera à quelqu'un.

– Peut-être. Il faudra qu'on essaye. » Elle se redresse. « Quant au gardien d'Evans, Jimmy Anducci, je vais tenter de lui parler demain matin. Puisqu'il a été le premier à arriver sur les lieux après Grace Chen, je veux l'entendre me dire personnellement ce qu'il a vu. Je

l'attendrai à la porte d'Evans quand il viendra prendre son service. Et s'il refuse de me répondre, j'y retournerai tous les matins jusqu'à ce qu'il accepte. »

*

Mes cubes sont passés au four ! Ils sont superbes !

Je les dispose dans le bon ordre, comme pour une exposition, sur une étroite planche blanche et vernie posée en équilibre sur deux bases blanches, soixante-quinze centimètres au-dessus du sol.

Juste après le cours de Ms Sowicki, j'emmène Zoe pour les lui montrer. « Ils en imposent ! dit-elle. Et en même temps, ils sont pleins de tristesse. » Elle me regarde. « Je pense que la fabrication de ces pièces t'a permis de te reconstruire, Joel. »

Je suis tellement ému par ses paroles que je l'embrasse.

J'envoie un texto à Kate et Justin, les implore de venir tout de suite à Evans. Ils arrivent ensemble, elle couverte de transpiration après son entraînement d'aviron, et lui après celui de lacrosse.

« Fabuleux ! dit-il.

– Impressionnant ! dit-elle.

– Ça va, arrêtez vos conneries. Dites-moi ce que vous en pensez vraiment. »

Ils tournent autour des cubes, les étudient, se consultent.

« Ils ont énormément de force, dit Justin. Je trouve super qu'ils ne soient pas beaux, qu'ils soient sombres, lugubres. Je ne connaissais Liv que pour avoir été en classe avec elle, par conséquent je n'avais jamais remarqué son instabilité. Mais je la vois maintenant. Tu as su capter cette facette de sa personnalité. »

Je me tourne vers Kate.

« Ce que je préfère, c'est qu'ils sont mystérieux. Je les regarde et je ressens la même chose que quand nous avons détissé sa tapisserie : qu'il y a un secret à l'intérieur, quelque chose de ténébreux et d'obsédant. Autre grosse qualité : on ne peut pas en détacher les yeux, de ces saloperies de trucs. »

Tout en sueur qu'ils soient, je les serre contre moi. « Je n'aurais pas pu rêver mieux, leur dis-je. Mais soit dit en passant, vous feriez bien d'aller prendre une douche. »

*

Beaucoup d'excitation autour des boîtes aux lettres car les réponses favorables (enveloppes épaisses) et les refus (minces) des universités affluent. En m'arrêtant pour relever mon courrier, j'entends cris de joie et lamentations.

Tout se passe bien pour notre groupe. Lois intègre Harvard, les choses sourient à Soo-Jin pour le MIT, Zoe part une année à la Freie Universität de Berlin, Peter Milhouse va à l'institut Curtis de Philadelphie, Trent Dexter prend la direction de Dartmouth, Sean Burke celle de Bates, Salome Connors de Smith, pendant que Tim Cobb et Heidi Stalkfleet rejoignent Pratt.

Quant aux Salopes, je n'en ai strictement rien à foutre !

*

Une fois de plus, nous retrouvons Amy à la cafèt' à 11 heures, un rituel pour nous, désormais.

« Jimmy Anducci a enfin parlé, nous apprend-elle. Il a fallu que je l'intercepte à trois reprises. Je crois qu'il en a eu assez de ma tête et de mes exigences. » Elle nous présente les choses dans l'ordre. Jimmy a reçu pour instructions de ne rien communiquer sur ce qu'il a vu parce que les représentants légaux de l'école ne veulent pas que des rumeurs circulent avant qu'il ait procédé à sa déposition dans la salle d'audience. Mais comme le compromis avec les Anders est proche et qu'Amy n'a cessé d'insister, il lui a raconté ce qu'il a vu quand il est entré à Evans.

Un spectacle effrayant. Il connaissait Liv car c'était la fille qu'il voyait souvent sur la passerelle, devant le vitrail qu'elle fixait, comme hypnotisée, au moment où les premiers rayons du soleil touchaient le verre. Elle était toujours agréable : ils échangeaient des bonjours puis elle se replongeait dans ce qu'il pensait être une sorte d'attitude méditative, et lui reprenait le nettoyage du bâtiment.

En la voyant pendue à une corde attachée à la passerelle, les pieds à trente centimètres à peine au-dessus du sol, il avait aussitôt compris qu'elle était morte. Un tabouret était renversé, comme déséquilibré par un coup de pied, et Ms Chen sanglotait à terre en émettant des paroles incohérentes.

Il avait agi vite. Tout en soulevant Liv d'un bras, il avait coupé la corde avec son couteau de poche de l'autre main. Il avait alors déposé Liv doucement sur le sol, l'avait allongée et, parce qu'elle était nue,

recouverte de sa veste. En dépit du choc, il avait eu la présence d'esprit de composer le 911 sur son portable, puis il s'était occupé de Ms Chen qu'il connaissait bien depuis les nombreuses années qu'il était agent de service à Evans.

Les premiers représentants des services médicaux étaient arrivés en quelques minutes. Trente secondes plus tard environ, la police de la ville et le service de sécurité de l'école étaient là aussi. Le policier responsable avait sévèrement reproché à Jimmy d'avoir déplacé le corps. « Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? s'était-il insurgé. La laisser se balancer dans le vide ? »

Le Dr McCracken, directeur du service de santé, était arrivé, il avait examiné Liv, l'avait déclarée morte. Puis, pendant que les infirmiers emportaient le corps, il s'était occupé de Grace Chen, avait diagnostiqué un état de choc et l'avait fait transporter à Siegenthaler.

Amy conclut : « Autrement dit, rien d'inattendu, rien que vous ne connaissiez déjà. Jimmy a été félicité par Kinsolving en personne. Mais une fois que les choses se sont calmées, il est tombé en dépression. Le Dr McCracken l'a mis sous anti-dépresseurs et lui a donné deux semaines de congé. »

Elle se tait un moment, reprend : « Mais il s'avère qu'il y a plus, des éléments auxquels Jimmy n'avait pas repensé avant que je commence à lui poser mes questions. Je l'avais abordé trois fois à la porte de service d'Evans avant qu'il accepte de me répondre ce matin : de cette répétition quotidienne, j'ai retiré une impression de routine. J'ai remarqué qu'il arrivait toujours en avance, se garait dans Leverett Street et restait assis dans sa voiture à boire du café. Quand les cloches de l'école sonnaient 8 heures, il mettait pied à terre, ouvrait la porte de service et entrait dans le bâtiment pour commencer sa journée de travail.

« Je lui ai demandé s'il s'était conformé à cette routine le matin où il avait découvert Liv. Il m'a répondu qu'il faisait les mêmes gestes depuis des années et que, par conséquent, il en avait été de même ce jour-là. »

Elle rapproche sa chaise de la table, se penche vers nous et baisse la voix. Kate, Justin et moi entrevoyons une révélation importante et nous nous penchons aussi.

« Le gars du service informatique vous a dit que la porte avait été ouverte de l'intérieur à 7 h 42. Comme Jimmy met un point d'honneur

à être là un quart d'heure en avance, je me suis dit qu'il était peut-être déjà sur place. Mais il n'a vu personne et, de toute façon, il dit que de l'endroit où il se gare habituellement il ne distingue pas la porte de derrière.

« J'ai insisté. Que voit-il de sa voiture ? Que fait-il pendant qu'il boit son café ? En réalité, il écoute les informations du matin sur une station de radio locale. Et c'est à ce moment-là qu'il s'est souvenu de quelque chose. Il y avait une autre voiture garée dans Leverett, un 4 × 4 noir et orange avec l'arrière carré. Pourquoi s'en souvenait-il ? Parce que, m'a-t-il répondu, il y avait une femme assise à l'intérieur, la tête entourée d'un foulard, qui parlait au téléphone. En quoi cela était-il mémorable ? Deux raisons. D'abord, elle paraissait agitée, elle faisait de grands gestes en parlant. Ensuite, il s'est rappelé qu'il avait été surpris parce que le 4 × 4 avait une plaque d'immatriculation d'un autre État. Il ignorait pourquoi ce détail s'était inscrit dans sa mémoire. La plaque devait avoir quelque chose de particulier. Je lui ai demandé : « Une plaque personnalisée ? » Il s'est souvenu que oui, mais pas de l'inscription qui figurait dessus.

« Je vais me renseigner pour savoir quels modèles de voitures ont Moriko et Kaplan, et si l'une d'elles a une plaque personnalisée. Si oui, j'insérerai l'association de ses lettres dans une liste d'autres mots et je verrai bien s'il y en a un qui rafraîchit la mémoire de Jimmy. » Elle se tourne vers moi. « Si cela marche, Joel, vous et moi allons bientôt nous rendre à Hathaway pour avoir une petite conversation avec Ms Moriko Hayashi. »

*

Justin et moi profitons d'un petit déjeuner nonchalant, pour un lundi, lorsque la rumeur déferle telle une vague sur Prescott.

Quatre des Salopes, vraisemblablement les D puisque Pam et Penny sont du nombre, ont été prises hier soir, dans le sous-sol de Knickerbocker Est, à harceler six filles de première année.

Selon la rumeur, les D, affublées de peintures de guerre, ont réveillé leurs cadettes, les ont conduites dans le sous-sol puis forcées à simuler des fellations sur des bananes. Pour terminer, dans une séance coercitive du jeu « Action ou Vérité », elles les ont obligées à raconter leurs expériences sexuelles en y incluant des détails scabreux.

Les gardiens du bâtiment, qui les ont prises sur le fait, ont

téléphoné au responsable de la scolarité. Dawes s'est levé, s'est rendu à Knickerbocker et a immédiatement ouvert une enquête préalable à un conseil de discipline majeur.

Consensus : les quatre D ont de très gros ennuis.

En entendant ces informations, qui nous parviennent dans le désordre, Justin et moi éprouvons beaucoup de difficultés à contenir notre jubilation.

Je feins la consternation : « Je veux dire, c'est un vrai crève-cœur, de se faire pincer à enfreindre les règles pendant le trimestre de printemps de sa dernière année. D'avoir réussi à passer au travers pendant presque quatre ans pour finir expulsée : je ne souhaiterais pas ça à un quartet de scorpions. »

Justin hausse les épaules. « Elles vont sûrement s'en tirer. Les parents de Pam ont trop d'influence. L'école leur fait de la lèche. Je ne vois pas comment Dawes pourrait la garder et exclure les trois autres. D'un autre côté, soit c'est tolérance zéro pour le harcèlement, soit ça ne l'est pas.

– C'est quoi, ta politique d'éditeur, pour les conseils de discipline majeurs ?

– On ne publie pas les noms, mais si c'est important, on en parle. »

Il se lève. « Il faut que j'aille à *La Lanterne*, trouver Lois et désigner quelqu'un pour couvrir l'événement. Le résultat dépendra de ce que les filles de première année diront. Si elles affirment que ça s'est passé sous la contrainte, les D sont cuites. Si elles prétendent que c'était consensuel et qu'elles se sont bien amusées, elles s'en tireront vraisemblablement avec le sursis. »

*

« C'est une fantastique débauche de *Schadenfreude*, dit Kate. Tu ne trouves pas ça génial ? »

Elle et moi avons fait vœu de ne plus jamais venir attendre les décisions du conseil de discipline, mais ce soir, nous consentons une exception. Par ailleurs, puisque le trimestre de printemps est entamé, nous n'en aurons sans doute plus jamais l'occasion. Toute la bande qui déjeune à notre table est réunie devant le Brek, et Zoe est restée tard pour se joindre à la foule. Lois supervise deux reporters de *La Lanterne*. Amy Marcus est avec nous, observatrice attentive.

Les quatre D, entourées de leurs petits amis et de leurs camarades

du bâtiment-dortoir, attendent sur les marches du perron. Pam Danzig et Penny Sturdevant, souriantes et blasées, donnent presque l'impression de s'enorgueillir d'être là. Mais les deux autres, Holly Remarque et Jinks Wilson, semblent extrêmement inquiètes.

« Et elles ont bien raison de l'être », murmure Kate.

Amy est intriguée par ce spectacle et très curieuse de savoir qui est qui. Comme c'est le printemps, il y a suffisamment de lumière dans le ciel pour que je lui nomme les acteurs principaux. Elle me désigne tel ou tel groupe en me demandant : « Qui est-ce ? », « Quelle clique ? », « Ce sont les victimes ? », « Vous êtes sûr que ce sont les D de cette année ? »

« Oh, pour en être sûrs, nous en sommes sûrs ! » lui répond Justin.

Elle nous raconte qu'à l'époque où elle était étudiante, les décisions du conseil de discipline n'étaient pas reçues d'une manière aussi rituelle.

« Dawes n'était qu'assistant à la scolarité, mais il était clair qu'il aimait les conseils de discipline, que c'était son grand plaisir. »

Il est 19 heures. Il doit y avoir à présent soixante-dix ou quatre-vingts élèves rassemblés devant le Brek. Nous voyons les lumières du bureau de Dawes au premier étage. Quelqu'un, probablement un de ses assistants, fait les cent pas derrière les fenêtres comme un avocat de l'accusation plaidant devant un jury.

Amy indique l'autre bout du bâtiment. « De la lumière dans le bureau de Kinsolving, annonce-t-elle. À mon avis, elle doit être sacrément inquiète de ce qui se passe.

– Hé ! lance quelqu'un. Ils s'apprêtent à sortir. »

Nous tournons nos regards vers les fenêtres de Dawes. Nous voyons les membres du conseil qui s'agitent, se rassemblent pour descendre.

« J'attends ce moment depuis le jour où elles ont commencé à m'appeler "Trouduc", dis-je à Amy.

– S'il vous plaît, monsieur Dawes, ne vous dégonflez pas ! murmure Zoe.

– Les voilà ! »

Je me tourne vers Amy. « Vous connaîtrez le verdict selon la façon dont Dawes bougera. Il est toujours grave, mais il y a quelque chose de particulièrement mesuré dans sa gestuelle quand il va annoncer une expulsion. »

Elle sourit. « J'adore la façon dont vous piguez les comportements. »

Tout à coup, Kate affiche un immense sourire : « Regarde-le ! Elles sont fichues !

– Bon débarras ! » renchérit Peter Milhouse.

Nous observons Dawes qui s'approche des quatre D. Nous ne pouvons entendre ce qu'il leur dit, mais d'après la réaction de Pam Danzig, nous savons qu'elle n'apprécie pas.

Elle reste immobile un certain temps comme si elle tentait d'encaisser le coup. Puis elle commence à s'énervier.

« Non ! crie-t-elle suffisamment fort pour que nous l'entendions. Vous ne pouvez pas me faire ça à moi ! *Non !* »

Dawes ne faiblit pas. Il continue de lui parler, puis se tourne vers les trois autres.

« Il leur annonce qu'elles doivent quitter leur chambre ce soir, explique Lois.

– Où vont-elles dormir ? demande Amy.

– Dans la maison où on loge les visiteurs de passage. Demain matin, elles retourneront à Knickerbocker pour faire leurs valises sous surveillance, puis leurs parents viendront les chercher ou elles seront transférées à l'aéroport Logan.

Pourquoi rentre-t-il dans le bâtiment ? demande Amy en voyant Dawes faire demi-tour.

– Pour appeler leurs parents », explique Justin.

En réalité, nous sommes tous aussi estomaqués que Pam, Penny, Holly et Jinks. *Est-il possible que ce soit pour de vrai ? Est-ce que la justice prime, dans notre école ?* Quatre élèves de dernière année fichues à la porte sept semaines à peine avant la remise des diplômes, expulsées alors que les réponses des universités sont arrivées ? L'école informera ces établissements que ces jeunes filles n'obtiendront pas leur diplôme en raison de manquements graves au règlement. Certaines universités les accepteront de manière provisoire, mais aucune des plus prestigieuses. Les Salopes l'ont bien cherché, et la responsabilité de leur chute n'incombe qu'à elles.

« C'est à cause de leur orgueil démesuré ! commente Kate. Elles n'ont pas pu s'empêcher de tyranniser ces filles. C'est d'une telle ironie. Elles formaient un sex club, mais elles ne se seraient pas fait virer à cause de ça. Au pire elles auraient été exclues avec sursis. Le harcèlement, c'est une autre histoire. L'école ne peut le tolérer, quel

que soit le nombre de patinoires de hockey que leur famille finance. »

Justin, Kate, Zoe et moi raccompagnons Amy à sa voiture.

« Vous avez compris ce qui vient de se produire, hein ? nous demande-t-elle.

– Bien sûr. Les D viennent de mordre la poussière.

– Pas seulement. Dawes vient de lancer sa grande offensive. Il ne reste plus qu'à regarder les dominos tomber. »

Une fois qu'elle est partie, Justin secoue la tête. « Vraiment bizarre, son analyse. Elle considère ces expulsions comme une sorte de coup stratégique dans la lutte pour le pouvoir. Le conseil d'administration se réunit vendredi. Je suppose qu'on en saura plus à ce moment-là. »

*

La réunion de printemps du conseil d'administration de Delamere Academy s'avère si capitale que Justin et Lois sortent un numéro spécial de *La Lanterne*.

Les titres sont renversants, de même que les paragraphes d'ouverture :

KINSOLVING, QUATRE AUTRES MEMBRES DÉMISSIONNENT DAWES ASSURE LES FONCTIONS DIRECTORIALES

Le président du conseil d'administration de Delamere, Kevin A. Wade, en sortant cet après-midi de la réunion annuelle qui se tient au printemps, a annoncé que Jane E. Kinsolving a démissionné de son poste de directrice de l'établissement, avec effet immédiat. Wade a également annoncé la nomination de Martin Dawes, le responsable de la scolarité, aux fonctions directoriales en attendant la désignation d'un nouveau directeur.

Wade n'a pas souhaité commenter les rumeurs d'irrégularités financières, ni préciser si la démission de Kinsolving était volontaire ou exigée par le conseil d'administration.

Quatre membres du conseil ont également démissionné par solidarité avec Kinsolving, selon une source proche de cette instance qui a exigé de demeurer anonyme. Cette même source a confirmé que les quatre membres étaient toutes d'anciennes élèves de Delamere.

D'anciens et anciennes élèves ont récemment posé des

questions sur le contrat de Kinsolving, qui demanderait un salaire de 520 000 \$ assorti de certains avantages inhabituels tels que l'adhésion à un country-club, un voyage international annuel en première classe, l'utilisation personnelle durant toute l'année d'un 4×4 de l'école, la rénovation du bureau de direction pour la somme de 100 000 \$, et l'attribution non-remboursable d'une somme de 400 000 \$ pour rénover et équiper en matériel de surveillance la résidence qui lui appartient en propre dans Blanchard Road.

Selon des rumeurs non confirmées, Kinsolving et les quatre membres du conseil démissionnaires avaient des liens avec le club non-autorisé des Delamoure, qui a fait l'objet d'un article dans *La Lanterne* au mois de février de cette année.

Si Kinsolving n'est pas une ancienne élève de Delamere, elle a noué des relations fortes avec les membres du conseil qui auraient fait partie de ce club par le passé, selon une source proche du conseil.

Kinsolving n'a pas répondu à nos questions, relatives à sa démission, envoyées par e-mail. Une personne qui a répondu au téléphone à sa résidence a refusé de nous informer de l'endroit où elle se trouve à l'heure où nous écrivons...

UN COMITÉ DE RECRUTEMENT POUR NOMMER LA NOUVELLE DIRECTION : DAWES PROMET LA CONTINUITÉ

Le président du conseil d'administration Kevin Wade a annoncé la formation d'un comité de recrutement pour établir une liste de candidats qualifiés au poste de directeur de l'école au plus tard à la fin de l'année en cours.

Martin Dawes, le directeur par intérim, a promis la continuité.

« Nous continuerons de faire respecter les exigences d'excellence éthiques et académiques de notre école », a-t-il annoncé cet après-midi. « Je suis très touché de la confiance que m'accorde le conseil et je servirai l'école au mieux de mes capacités jusqu'à la nomination du nouveau directeur. »

Dawes, diplômé de l'université Cornell et détenteur d'une thèse à Harvard, est depuis quinze ans responsable de la scolarité à Delamere, et il travaille dans les services administratifs de l'école depuis trente ans.

Wade, présent aux côtés de Dawes lors d'une conférence de presse organisée dans l'urgence, a dit de lui : « Le conseil d'administration a une confiance pleine et entière en Martin Dawes et tient à le remercier d'avoir accepté le poste de directeur par intérim de notre école. Nous savons que Delamere sera entre d'excellentes mains pendant cette transition. »

Dawes a répondu : « J'aime notre école et j'ai consacré ma vie à en servir les exigences et les idéaux. Ma première tâche en tant que directeur par intérim consistera à instaurer une politique de transparence. Ma première priorité sera de restaurer la confiance dans l'école et son personnel émérite auprès des élèves, des enseignants, des parents, des anciens élèves et de nos concitoyens... »

QUATRE ÉLÈVES DE DERNIÈRE ANNÉE EXCLUES POUR HARCÈLEMENT

DAWES : TOLÉRANCE ZÉRO POUR LE HARCÈLEMENT

Quatre jeunes filles de dernière année ont été exclues au début de la semaine pour avoir harcelé six condisciples de première année à Knickerbocker Est. Aussitôt que les responsables du bâtiment ont découvert cette séance de harcèlement, Martin Dawes, le directeur par intérim, a ouvert une enquête disciplinaire d'urgence qui a abouti quarante-huit heures plus tard à l'exclusion des quatre élèves fautives.

En conformité avec la politique de *La Lanterne* relative aux conseils de discipline, leurs noms ne seront pas mentionnés ici. Selon une source au sein du conseil de discipline, toutes quatre étaient membres d'un club secret de filles appelé les Delamour dont il a été question dans ces pages à la mi-février.

Martin Dawes, s'exprimant sur la récente épidémie d'exclusions, a déclaré : « Tous les conseils de discipline majeurs sont pris très au sérieux par les membres de cette instance. Nous faisons preuve d'une tolérance zéro pour le harcèlement et les sévices quels qu'ils soient. Pareils comportements ne seront jamais acceptés à Delamere, que l'élève impliqué soit dans l'établissement grâce à l'attribution d'une bourse ou qu'il vienne d'une famille bienfaitrice de l'école. Ceci étant dit, les exclusions, et particulièrement celles d'élèves de dernière année, attristent

toujours énormément les membres de l'administration que nous sommes. Nous souhaitons à ces quatre élèves bonne chance pour la suite de leur scolarité... »

*

« De tous les temps, c'est peut-être le numéro de *La Lanterne* qui aura été lu avec le plus d'avidité ! » nous dit Justin en accompagnant ses paroles d'un ample geste du bras.

Quand je jette un regard circulaire sur Prescott, je ne peux qu'opiner. Beaucoup d'élèves le lisent en engloutissant leur repas.

Justin exulte de même que Lois, ce qui est compréhensible puisqu'ils ont tous les deux passé presque toute la nuit à sortir ce numéro spécial.

« Le prochain sera notre dernier, nous annonce-t-il. Après, ce sont les troisième année qui vont pendre la succession, et nous, élèves de dernière année, on va se diriger en douceur vers la remise des diplômes.

– Gilliam est aux anges, ironise Lois. Il nous méprise.

– Il pense nous avoir enseigné à nous conduire en journalistes, confirme Justin, et on est devenus des monstres.

– Est-ce que cela te manquera, d'être éditeur ? » lui demande Zoe.

Il hausse les épaules. « J'ai passé une année super à diriger *La Lanterne*. Ç'a été très stimulant. Mais maintenant que c'est terminé, je suis content de passer le relais.

– Et quand tu seras à Yale ? Tu penses le reprendre ?

– Bien sûr ! Le *Yale Daily News* est un superbe journal universitaire. Je débiterai tout en bas de l'échelle, exactement comme Lois quand elle aura prouvé ses compétences au *Harvard Crimson*. » Il se tourne vers elle : « Pas vrai ? »

Elle rit. « Si tout se passe comme on le souhaite durant les quatre années à venir, on deviendra des éditeurs rivaux. C'est là qu'on saura enfin lequel de nous deux est capable de sortir le meilleur journal ! »

Il lui envoie un baiser d'un côté de la table à l'autre. « Pour l'instant, déclare-t-il, tout ce que je veux, c'est jouer de bons matchs de lacrosse et profiter du reste de notre trimestre de printemps. »

*

De retour dans notre chambre, Justin me met au courant des informations que Lois et lui n'ont pu publier dans le numéro spécial car elles ne leur ont été transmises par Amy et Kevin Wade, la source d'Amy au conseil d'administration, que pour éclairer le contexte.

« Kinsolving et Dawes sont apparemment en conflit depuis une éternité. Comme tu n'es pas sans le savoir, Dawes est assez déprimant, parfois, mais son intégrité est indiscutable. Kinsolving est plus charismatique, très douée pour lever des fonds, pour entretenir des relations avec les membres extérieurs du conseil d'administration, ce genre de choses. Pour les D, ils sont tous les deux au courant depuis des années. Dawes voulait fermer le club, mais Kinsolving refusait de le laisser faire. Elle lui ordonnait de ne pas s'y attaquer parce que des membres du conseil, d'anciennes D, voulaient que le club perdure à jamais.

« Ce n'était pas parce qu'elles tenaient à ce que l'école héberge un sex club de filles secret. Il s'agissait semble-t-il d'inciter des filles de familles riches à s'inscrire. Ces anciennes élèves considéraient le club comme la base d'un réseau de soutien important pour l'école. L'idée en était que, une fois leur diplôme obtenu, chaque génération de D vieillissait, héritait de la fortune familiale, et se retrouvait en position d'apporter une très conséquente contribution financière. »

Je lui réponds que les bras m'en tombent. « Les D avaient le droit d'exister pour renflouer les caisses de l'école ! Un sacré tas de conneries !

– Je suis bien d'accord ! Mais elles avaient réussi à convaincre Kinsolving de les soutenir, va savoir comment, et en retour, elles la récompensaient par un contrat somptueux, bien supérieur à ce que les directeurs ou directrices touchent dans les autres pensionnats élitistes. Dawes n'appréciait Kinsolving ni personnellement ni professionnellement. Il la trouvait désinvolte, superficielle et amoral. Il a donc lancé un plan à long terme destiné à gagner à sa cause des membres du conseil d'administration qui n'étaient pas d'anciennes D. Cette année, après le suicide de Liv, la publication de notre article sur les D et l'arrestation de M. B., il a senti que Kinsolving était affaiblie et que le moment était venu de passer à l'offensive.

« Est-ce que l'épisode du harcèlement à Knickerbocker était réellement aussi grave que ça ? Sans doute pas. À en croire certaines des filles de première année, elles ont trouvé l'exercice avec les

bananes à pouffer de rire, et la séance “Action ou Vérité” les a titillées. Mais Dawes ne cherchait qu’une excuse pour flanquer les D à la porte, et quand elles la lui ont donnée, il a sauté dessus. Pour l’essentiel, Pam, Penny, Holly et Jinks n’ont été que des pions pour lui. C’est ce qu’Amy voulait dire quand elle nous a affirmé : “Dawes vient de lancer sa grande offensive.” Désobéissant à Kinsolving, il a convoqué le conseil de discipline afin de les expulser sur le principe de la tolérance zéro. Kinsolving était furieuse. Elle est arrivée au conseil d’administration en pensant le faire renvoyer. Mais à la place, c’est elle qui a dû démissionner ainsi que les membres du conseil et anciennes D qui la soutenaient. Dawes avait soigneusement préparé son coup. Elles n’ont rien vu venir. »

Fascinant ! « Je n’avais aucune idée de tout cela.

– Moi non plus. En tant qu’éditeur de *La Lanterne*, j’aurais dû.

– Et Kinsolving, alors ? Elle est lesbienne ?

– Amy s’est entretenue avec des gens qui la connaissent. Ils disent qu’elle est asexuée, si impliquée dans son travail qu’elle n’a ni le temps ni l’énergie suffisants pour avoir des liaisons. Elle rebondira. Ancienne directrice de Delamere, ce n’est pas rien. Elle s’arrangera sûrement pour se faire nommer au sein d’un groupe d’experts en sciences de l’éducation. Elle mettra aussi certainement bientôt sa maison en vente. Elle en tirera infiniment plus qu’elle ne l’a payée, grâce à ces gros crédits de rénovation sans obligation de remboursement.

– Et Dawes ?

– Il fera du bon boulot comme directeur par intérim, mais je doute que le conseil d’administration le confirme à ce poste. Il est né pour assurer le suivi des élèves dans un pensionnat. Je pense qu’il le sait. Quand il prendra sa retraite, il deviendra un des grands anciens de Delamere, ceux dont, plus tard, on donne le nom à un des bâtiments. »

*

Après le départ de Justin pour son entraînement de lacrosse, je fixe à nouveau l’espace vide sur notre mur. Je ressens une fois de plus la perte de TPR et regrette qu’elle ne soit pas toujours accrochée là avec le sonnet de Liv encore caché à l’intérieur.

Je me demande : *Tout cela se résume-t-il à l’Art contre la Connaissance ? En définitive, l’Art n’exige-t-il pas le Mystère ? La plus*

grande œuvre d'art ne reste-t-elle pas mystérieuse, aussi exhaustive qu'en soit l'analyse ? Et est-il justifié de détruire une œuvre d'art juste pour découvrir ce que ses entrailles peuvent nous apprendre sur la personne qui l'a créée ?

C'est le genre de questions sur lesquelles Kate et moi avons pour habitude de débattre en deuxième année. Ces derniers temps, me semble-t-il, nous sommes plus souvent occupés à échanger des ragots.

Je décide de mettre un terme à ce cheminement de pensées et de noter les grands traits de mon devoir pour Ms Sowicki. Mon titre provisoire : *Le Pardon est-il possible ?*

*

Samedi après-midi : mes deux meilleurs amis participent à des tournois sportifs. Zoe et moi décidons d'assister aux deux.

Nous marchons jusqu'au stade Quentin pour voir Delamere affronter Exeter en lacrosse. Les Exoniens alignent toujours une équipe redoutable ; leur aisance sur le terrain, nous dit-on, est inscrite dans leurs gènes. Mais cette année Delamere possède une bonne équipe, notamment en raison de la présence de Justin Deare, son milieu de terrain vedette.

Nous regardons la première période sans ménager nos encouragements. Défis physiques, travail appliqué avec les crosses, violence maîtrisée. Même si Exeter prend rapidement l'avantage au score, la rencontre reste serrée.

C'est amusant pour moi de voir Justin exprimer son agressivité. Il y a tant de facettes différentes dans sa personnalité : le guerrier de lacrosse qui s'enfonce résolument dans la défense d'Exeter ; le paisible érudit classique qui adore réciter des poésies grecques et latines ; le journaliste-éditeur doué qui ne laisse jamais un sujet d'article lui échapper.

À la fin de la première mi-temps (Exeter 5 Delamere 4), nous nous approchons alors qu'il se repose sur le banc, le félicitons pour sa prestation, puis nous nous excusons et partons à grands pas vers le hangar à bateaux Carson, sur la section la plus large de la Delamere où les équipages des garçons comme des filles se mesurent aujourd'hui à ceux de Groton en quatre de pointe avec barreur.

La compétition des garçons est déjà terminée. Notre premier bateau a devancé le leur ; leur second bateau a devancé le nôtre.

Quand nous arrivons, le premier bateau des filles, celui où Kate est deuxième rameuse, en est au quart d'une course qui semble très disputée. Nous nous joignons aux supporters et supportrices installés le long de la rive et regardons les embarcations filer devant nous bord à bord.

L'amour que porte Kate à cet effort collectif m'a longtemps surpris. Elle est tellement individualiste que j'ai eu du mal à comprendre pourquoi elle aime tirer sur une rame en synchronisme parfait avec trois autres filles pendant que Lisa Pocatera, la barreuse au visage écarlate, hurle « Tchop un ! Tchop deux ! Tchop trois ! », encourageant les filles les plus robustes et les plus résistantes à gémir et transpirer.

Elle me l'a expliqué à plusieurs reprises. L'aviron, c'est cent pour cent un travail d'équipe. Cela, je l'ai compris, mais je ne l'ai jamais ressenti viscéralement comme aujourd'hui. En observant la progression fluide de son bateau, je commence à prendre conscience de l'attrait que cela peut présenter. Ce n'est pas, je le saisis enfin, une question d'obéissance aux ordres d'une barreuse tyrannique. La barreuse n'est qu'un membre de l'équipage qui remplit une fonction particulière. Kate, ses camarades rameuses, et Linda, s'entraînent dur afin d'œuvrer en parfaite harmonie, de devenir une entité unique qui propulsera le bateau rapidement et sans à-coups à la surface de l'eau. La beauté tient dans l'unité de l'effort. Kate, cela m'apparaît aujourd'hui, se sent belle car elle s'inscrit dans cet ensemble.

Je suis ravi de voir le bateau de Delamere prendre progressivement l'avantage dans les cent derniers mètres. Zoe et moi ne pouvons nous retenir. Nous nous joignons aux autres élèves qui encouragent notre école de leurs hurlements. Puis, quand notre bateau franchit la ligne d'arrivée avec une demi-longueur d'avance, nous l'acclamons et applaudissons.

Quelques minutes plus tard, tandis que les bateaux regagnent le hangar en flottant lentement, j'aperçois Kate qui affiche un sourire triomphant alors même qu'elle reste affalée sur son siège, épuisée.

*

Amy Marcus a le sourire quand nous nous retrouvons lundi matin à la cafèt'.

« Moriko est propriétaire d'une Honda Element orange et noire,

exactement le modèle que Jimmy Anducci a vu dans Leverett Street. Et la voiture a une plaque personnalisée, MORIKO. Un peu vulgaire, mais bon, voilà. En copiant la méthode utilisée par la police avec ses photos de suspects, j'ai fabriqué une série de cartes portant différentes combinaisons de six lettres. Ce matin, je les ai étalées devant Jimmy avant de lui demander s'il reconnaissait la plaque personnalisée qu'il avait vue. Il les a étudiées quelques secondes, a plissé les yeux et a pointé le doigt sur MORIKO. *La preuve !* Elle était bien à Evans. » Amy se tourne vers moi. « Joel, vous êtes libre le dimanche ?

– Oui, bien sûr.

– Parfait. Je vais essayer d'organiser un rendez-vous avec Moriko un dimanche. Je vous tiendrai au courant quand j'aurai une date précise. »

Je hoche la tête. « Est-ce que ce sera ce que vous appelez une interview piège ?

– Oui. Ça vous pose un problème ?

– Aucun. »

*

Kate vient de terminer sa nouvelle pièce en un acte. Elle m'en parle par une chaude soirée de la fin avril pendant que nous revenons à pied sur le campus après avoir dîné à Mifune Thai.

« Deux personnages, deux femmes. La cadette, Hope, est une jeune diplômée fraîchement émoulue de l'université qui débute dans le milieu de l'édition new-yorkaise. Un milieu que je connais. Ma mère y travaille. La deuxième, Matilda, a la quarantaine, elle a réussi, c'est une de ces femmes cadres supérieures autoritaires telles qu'on en trouve dans l'édition. Elles guident et conseillent des femmes plus jeunes, leur apprennent le métier. Elles s'attendent aussi à ce qu'elles leur apportent leur café chaque matin, un geste de soumission rituel.

« La pièce consiste en une série de scènes entre ces deux femmes, sur une année entière. Ce sont des scènes courtes et enlevées, séparées par l'extinction des lumières. Elles donnent une impression de répétition car Hope, qui admire Matilda, tente de faire impression sur elle, et va même par moments jusqu'à lui faire de la lèche, alors que Matilda, elle, commence à envier Hope, sa jeunesse, son énergie, ses rapports avec les écrivains les plus jeunes.

« Il y a également une intrigue secondaire implicite. Matilda est

lesbienne. Cela fait des années qu'elle séduit ses assistantes. Quand Hope l'apprend, elle est déchirée entre la tentation de lui céder pour servir sa carrière et celle de la mettre en péril en dénonçant Matilda pour abus de pouvoir. Tu vois le genre, inspiré de l'histoire entre Rachel Kaplan et Nell Delgado. Il y a beaucoup de donnant donnant, quelques joutes verbales violentes, et même une tentative de la part de Matilda d'embrasser Hope sur les lèvres. Je ne te dirai pas comment cela se termine, juste qu'il y a une grave dépression nerveuse.

– Ça m'a l'air très bien !

– J'y travaille depuis que nous sommes rentrés de vacances. Notre rencontre avec Nell m'a inspirée. Je ne t'en ai pas parlé avant parce que je n'étais pas sûre de parvenir à ce que ça fonctionne. J'ai choisi mes actrices hier soir. Les répétitions commencent demain. Ce sera mon projet de fin d'année. »

*

À mesure que le trimestre de printemps avance, de plus en plus de couples se forment. Des élèves marchent main dans la main, des baisers s'échangent à la dérobée derrière les arbres, on constate des rougissements inexplicables... notre campus est envahi de marques publiques d'affection.

J'ai remarqué que Kate est souvent en compagnie de Peter Milhouse. Quand je lui demande ce que cela signifie, elle marmonne je ne sais quoi à propos d'un projet musical pour les moments où les lumières s'éteignent dans sa pièce dont le titre est : *Dit-elle, dit-elle*.

J'insiste : « Arrête ! Il ne s'agit pas uniquement de musique.

– Ouais. On baise ensemble. Tu es content ?

– Bien sûr que je suis content. Je trouve ça super. » Je me tais avant de lui demander : « Où ça ?

– Dans les salles de musique, surtout.

– C'est très bien ! J'approuve absolument. Mais c'est drôle que tu ne m'en aies pas parlé. Parce que, vu que je suis ton ami, je mérite bien que tu me le dises.

– J'étais un peu gênée.

– Pourquoi ? C'est un garçon super. Et il a du talent.

– Ce n'est pas ça. C'est... » Elle a un sourire forcé. « Je n'arrête pas de te répéter depuis le début que je cherche un copain sportif, et je me mets à baiser avec un musicien classique.

– Tu as changé d’avis, c’est tout. Tu parles d’une affaire ! Je trouve que vous êtes très bien assortis. Après tout, vous avez tous les deux des masses de cheveux hirsutes le matin.

– C’est malin !

– Enfin bon, n’est-ce pas toujours la personne en elle-même qui nous attire, et non pas le type auquel elle appartient ?

– Ouais, il faut croire que ça se passe généralement comme ça. »

*

Premier mai : vernissage de l’exposition artistique consacrée aux réalisations des étudiants de dernière année. J’enfile ma plus belle veste sport, emprunte à Justin une cravate qui donne l’impression d’avoir coûté cher et me dirige vers Evans pour la réception.

Mes condisciples se pressent autour de la table du buffet regorgeant de boissons non alcoolisées, de thé glacé, de petits canapés et de gâteaux secs. Tout le département des arts est là. C’est agréable pour une fois de voir nos professeurs en tenue d’apparat, cela nous change des blouses et des jeans habituels. Ms Chen est particulièrement chic dans une robe chinoise cheongsam noire et argent.

Le Dr Vidal entre, nos regards se croisent, elle me sourit, mais ne s’approche pas.

Je contemple la magnifique exposition d’œuvres dont les élèves sont les auteurs, portant une attention particulière aux portraits au fusain psychologiquement très fins de Heidi Stalkfleet ; à une superbe peinture à l’huile abstraite de Tim Cobb ; à deux vidéos qui tournent en boucle sur des écrans différents ; aux dérangeants clichés esthétisants de Janet Decosta qui représentent les entailles qu’elle s’inflige au ventre et sur les cuisses ; et à une grande variété de céramiques, pots, plats, pichets et théières. Enfin, bien sûr, il y a ma série de cubes, *En souvenir de Liv*, parfaitement éclairée et exposée en bonne place sur une longue et étroite table blanche avec piédestal, comme je me l’étais toujours représentée.

Le directeur par intérim Dawes survient, accompagné de Mme Dawes, une femme gracieuse aux cheveux gris et au sourire aimable. Tandis qu’ils circulent en serrant des mains, je remarque un rayonnement inhabituel chez Dawes. Sa récente promotion semble lui avoir fait beaucoup de bien.

Il s'avance vers moi.

« Beau travail, Joel. Nous sommes tous fiers de vous. Je connaissais Liv. J'ai été anéanti par ce qui s'est passé. Ms Chen m'a parlé de votre projet en sa mémoire, de la façon dont vous avez lutté pour obtenir ce résultat. Je suis impressionné. »

Mme Dawes m'affirme qu'elle aime beaucoup mon œuvre, elle la trouve à la fois émouvante et mystérieuse.

Zoe, Kate, Justin, Peter, Trent... ils m'entourent et me réchauffent le cœur avec leurs compliments.

Amy Marcus est venue, plutôt dans le style représentante du monde de l'entreprise en veste croisée beige, chemisier blanc cassé, jupe sur mesure et talons hauts.

« Je me suis habillée pour honorer l'artiste », m'explique-t-elle.

J'apprécie la façon dont elle étudie mes cubes, en approche son visage pour examiner le travail de surface et les traces d'écriture à l'intérieur. Après cette inspection minutieuse, elle sort de son sac un appareil photo et entreprend de mitrailler sous différents angles.

« Vous avez créé quelque chose de très particulier, me dit-elle. Avec votre permission, j'aimerais envoyer ces photos à la famille Anders.

– J'en serais très heureux. Et s'ils aiment mon travail, je serais très heureux de le leur offrir. »

Elle me fixe dans les yeux. « C'est extrêmement généreux de votre part, Joel. Je suis sûre qu'ils vont l'aimer. C'est une famille très sensible à l'art. Mais êtes-vous certain de vouloir vous en séparer ?

– J'y ai bien réfléchi. Pour moi, le plaisir résidait dans la fabrication. La douleur y était présente aussi. Les deux. J'y ai mis beaucoup de moi, mais maintenant que je l'ai terminé, je suis prêt à passer à autre chose. Je ne vois pas à qui cela me ferait plus plaisir de le donner.

– Je ne manquerai pas de leur transmettre votre offre. » Elle m'étudie. « Des regrets ?

– Concernant la fabrication des cubes ? Non. Cela m'a aidé à franchir une passe difficile. Je suis seulement navré d'avoir dû détruire la tapisserie de Liv pour en comprendre le sens. Je l'ai photographiée, mais l'original me manque. C'était tout ce qu'il me restait d'elle, en dehors des souvenirs. »

Elle acquiesce. « Je n'ai pas encore de réponse de Moriko, mais elle

y viendra. Je joue sur sa vanité en brandissant la possibilité d'un article de fond dans *VF*. Elle ne pourra pas résister très longtemps. »

*

Les trois semaines qui suivent passent vite. L'air embaume, ce qui nous donne un dernier mois printanier magnifique. Je rends tous mes devoirs en temps et en heure, étudie en vue des examens finaux, obtiens un A à la majorité d'entre eux. Zoe et moi continuons de faire l'amour et, durant ces dernières semaines, nous devenons même romantiques, nous nous promenons sur le campus en nous tenant par la main comme des amoureux et profitons des réactions des autres élèves à ces marques publiques d'affection.

Justin joue à lacrosse et lui aussi décroche des A. Kate rame avec ses coéquipières et dirige les répétitions de sa pièce. Je passe mes soirées à Evans à manipuler l'argile, tenter de nouvelles idées, mais sans rien produire d'intéressant. À la fin, j'écrase ce que j'ai fait et jette la glaise mouillée dans le bac de recyclage.

Ms Chen me dit que c'est normal, qu'après s'être confrontés à une œuvre ambitieuse, les artistes éprouvent fréquemment le besoin de se ressourcer. Elle me dit son espoir que je n'abandonne pas l'argile. Elle me dit sa certitude que l'argile jouera un rôle dans mon avenir.

*

Un samedi soir de mai, tous mes amis et moi nous retrouvons au Blackbox Johnson pour la première mondiale de la pièce de Kate, *Dit-elle, dit-elle*.

La salle est pleine, le spectacle parfaitement en place et la fin particulièrement forte. Matilda, l'éditrice autoritaire, comprenant que sa carrière va être brisée, est sujette à un effondrement de la personnalité alors qu'elle supplie Hope de ne pas la dénoncer. Hope, que nous en sommes venus à apprécier, dévoile un aspect malfaisant de sa personnalité que nous n'avions pas perçu. Par un chantage impitoyable, elle oblige Matilda à la nommer à un poste plus important. Les rôles sont totalement inversés. Dans sa dernière réplique, Hope exprime la nouvelle organisation du pouvoir en demandant à Matilda d'aller lui chercher une tasse de café.

Après l'ultime extinction des lumières, des applaudissements nourris saluent Kate et ses remarquables actrices. Puis nous avons

droit à une surprise inattendue : la remise à Kate, par Dawes, du prix Johnson récompensant la meilleure pièce dramatique créée par un ou une élève. Kate paraît à deux doigts de s'évanouir en recevant l'enveloppe qui contient un certificat et un chèque de mille dollars.

« Tout ce que j'ai envie de faire, là, c'est sortir et me saouler », déclare-t-elle devant la salle entière. Des rires retentissent quand Dawes, avec un sourire, agite le doigt en une menace feinte.

*

Un mardi soir, deux semaines exactement avant la remise des diplômes, je me rends au Sanctuaire avec Kate, Justin et Zoe, qui a gentiment accepté de rester tard pour moi. Ce soir, c'est mon tour de présenter une Révélation, la dernière de l'année scolaire.

Le Sanctuaire est aux deux tiers plein, pas si mal si on considère que je ne suis pas l'un des élèves qui comptent sur le campus. Je repère Amy assise au bout d'un des rangs du milieu. Mes amis ont tous pris place sur le devant. Nous discutons entre nous en attendant que ce soit l'heure. Je suis nerveux au moment où je m'approche du podium. Je jette un coup d'œil à mes notes puis reporte mon regard sur l'assistance. Mais dès que je commence à parler, le trac disparaît complètement.

« Bonjour à tous. Je vais vous parler ce soir d'un concept que nous connaissons tous. Il existe un mot allemand bizarre qui lui correspond, *Schadenfreude* : cela signifie littéralement la joie dans le malheur des autres.

« Vous souriez. Vous savez de quoi je parle. Nous l'avons tous ressentie, même très jeunes. Nous voyons un clown glisser sur une peau de banane et tomber. C'est drôle. Nous rions. Mais si le clown se fracture la colonne vertébrale ? Là, ce n'est plus si drôle. C'est sa maladresse qui nous fait pouffer de rire.

« Voici un autre exemple. Un représentant siégeant au Congrès, particulièrement pieux, réprimande ses collègues en raison de leur morale défaillante. Peu après, il est surpris en compagnie d'une prostituée, ou alors qu'il fait des avances à un autre homme dans des toilettes publiques. C'est un hypocrite. Le voilà exposé à la honte publique. Sa chute nous procure du plaisir. Il y a une justice en ce monde. Nous nous détournons de ce qui génère un mauvais karma, nous sommes prudents. Il pourrait bien y avoir un vilain retour de

manivelle.

« Autrefois, les gens allaient assister aux exécutions. Décapitations et pendaisons attiraient des foules considérables. Pourquoi ? Parce que les gens aiment voir leurs semblables punis et humiliés. Il y a une certaine expression qui passe sur le visage de ceux qui assistent à ce genre de spectacle. On la remarque sur les photographies qui représentent des pendaisons sommaires dans les années 1930 : une jubilation satisfaite devant la souffrance des autres.

« Récemment, alors que je me tenais dans la queue de la pizza à Prescott, j'ai entendu une fille dire à une autre : "J'aimerais la voir ramper sur du verre brisé." Bien sûr, cela ne reflétait pas réellement sa pensée. Elle voulait dire qu'elle serait contente de la voir souffrir émotionnellement. La souffrance ressentie par un rival... Ça fait vraiment du bien, non ?

« Bon, d'accord, c'est dans la nature humaine. Il n'y a aucune raison d'en éprouver de la honte, n'est-ce pas ? Mais nous sommes aux Révélations où nous révélons des choses nous concernant que nous dissimulerions en temps normal. La devise de notre école est "Connais-toi toi-même". Nous apprenons beaucoup ici, mais je pense qu'en fin de compte, ce que nous acquérons de plus important, c'est la connaissance de nous-même. C'est cela qui nous prépare à partir dans le vaste monde et à y vivre honorablement.

« Je souhaite vous parler d'une intrusion récente de la *Schadenfreude* dans ma vie. L'hiver dernier, l'élève qui partage ma chambre et moi avons co-écrit un article pour *La Lanterne*, une dénonciation des Delamour.

« Certaines n'ont pas apprécié notre article. En quoi cela nous regardait-il ? Pour notre part, nous pensions, bien sûr, agir dans la plus noble tradition du journalisme d'investigation. Mais celles qui se trouvaient dans le camp d'en face, décrites au plus juste comme les cibles de nos révélations, étaient en colère contre nous et ont trouvé les moyens de nous le faire sentir.

« Elles m'ont appelé "Trouduc", m'ont traité de "pervers" et de "raté". Non pas une fois, mais à de nombreuses reprises, devant tout le monde. Elles ont tourné en dérision ma soi-disant absence de prouesses sexuelles. Non qu'elles en aient eu la moindre connaissance, mais elles ont fait comme si c'était le cas. Elles cherchaient l'affrontement. Elles voulaient me provoquer afin que ce soit moi qui

frappe en premier. Et comme cela ne marchait pas, elles ont décidé de frapper quand même.

« Un soir de février glacial, alors que je sortais d'Evans pour rentrer à mon bâtiment, j'ai été agressé par deux garçons bien plus costauds que moi. Ils m'ont flanqué une sacrée raclée. Puis quand ils ont eu l'impression que quelqu'un s'approchait sur l'allée, ils ont pris la fuite. Courageux, non ? Mais j'en arrive au plus étrange. L'un d'eux, celui qui me frappait pendant que l'autre me tenait, avait un passe-montagne qui lui dissimulait le visage mais, bien sûr, pas les yeux : j'y ai décelé cette *Schadenfreude* jubilatoire bien connue, le plaisir qu'il prenait à me rouer de coups de poing. J'étais quasiment sûr de savoir qui c'était, un élève qui avait été expulsé plus tôt dans l'année pour harcèlement et brutalités. Il se trouve qu'il avait également été le petit copain d'une des D. En fait, deux mois auparavant, j'avais attendu le résultat de son conseil de discipline devant le Brek.

« Arrêtons-nous un moment pour réfléchir : pourquoi nous assemblons-nous devant le Brek chaque fois que la décision d'un conseil de discipline majeur va tomber ? Parfois, c'est pour soutenir un ami qui risque l'exclusion et que nous désirons soutenir. Mais le plus souvent, c'est pour profiter du spectacle, comme les gens qui assistaient à une pendaison en Angleterre au XVII^e siècle, ou qui poussaient des cris de joie au Colisée quand un chrétien était mis en pièces par un lion. Nous ressentons une poussée d'adrénaline et, pour parler de ce qui nous concerne ici, cela satisfait notre besoin de *Schadenfreude*.

« Donc, d'accord, ils m'ont bien tabassé. Et le lendemain, à Prescott, les filles qui m'avaient déjà nargué et qui, j'en suis certain, étaient les instigatrices de cette agression, en ont profité pour me narguer tant et plus. Elles ont dit des choses du genre : "On dirait que Trouduc s'est cogné contre une porte, ah ! ah ! ah !" Ceux qui les entendaient étaient écoeurés. Ce qui, je dois l'avouer, m'a permis de me délecter fort agréablement de mon statut de victime.

« Permettez-moi maintenant de vous avouer que, deux mois plus tard, quand elles ont dû elles aussi faire face à la décision d'un conseil de discipline majeur, j'étais présent devant le Brek parmi la multitude assoiffée de sang en espérant assister à leur exclusion. Elles avaient été prises en flagrant délit de harcèlement sur des filles plus jeunes qu'elles. Leurs têtes étaient sur le billot. J'avais grande envie de les

voir punies et, quand ç'a été le cas, j'en ai été content. Et (ceci est difficile à avouer, mais je vous le dis quand même) je souhaitais même qu'elles voient mon sourire exultant pour qu'elles sachent bien le plaisir que je prenais à être témoin de leur chute. Cela ne s'est pas produit. Elles avaient sans doute bien d'autres choses plus importantes en tête que de se demander ce que je ressentais. Mais c'était quand même ce que je souhaitais... J'avais vu la *Schadenfreude* dans les yeux du garçon qu'elles avaient chargé de me tabasser, et je voulais qu'elles la lisent dans les miens.

« Courte digression : ce printemps, j'ai suivi un cours de Ms Sowicki en matière principale, *Non-violence et réconciliation*. Ce qui concernait la non-violence était facile à comprendre. Quand on entend ce mot on pense aux campagnes menées par le Mahatma Gandhi et Martin Luther King. La non-violence marche parce qu'elle engendre la culpabilité chez ceux qui en sont les témoins et, parfois même, chez les oppresseurs. C'est une excellente stratégie quand on se trouve dans le camp des faibles face aux plus forts.

« Mais la réconciliation, c'était une tout autre histoire. Je ne parvenais pas à comprendre comment des gens qui ont été torturés peuvent se réconcilier avec les auteurs de ces tortures. La réconciliation exige le pardon. On nous apprend qu'en pardonnant, nous pouvons nous affranchir des effets pernicioseux de la colère et de la rancune. Et pourtant, je continuais de me demander : n'y a-t-il pas des actes impardonnables ? N'y a-t-il pas des gens avec qui nous ne pourrions jamais nous réconcilier ?

« Quand je me suis ouvert de cette difficulté à Ms Sowicki, elle m'a suggéré d'étudier ce problème et de rédiger mon devoir dessus. Ce que j'ai fait. Mais même après, je ne pouvais m'empêcher de me poser cette question : étais-je capable de pardonner à celles qui avaient organisé ce guet-apens pour me faire tabasser ? De me forcer à ressentir de la pitié pour elles parce qu'elles avaient été exclues de Delamere au printemps de leur dernière année, un événement qui avait dû faire capoter leurs projets universitaires ? En d'autres termes, étais-je capable de surmonter ma *Schadenfreude*, mon exultation en constatant qu'elles avaient reçu la monnaie de leur pièce ?

« Croyez-moi, je le voulais. Mais je ne semblais pas en avoir les moyens. Et puis j'ai découvert quelque chose qui m'a fait réfléchir et, en fait, changer d'avis. J'ai appris que l'épisode du harcèlement pour

lequel elles ont été exclues n'était en rien aussi grave qu'il nous avait été présenté, et qu'en d'autres circonstances on leur aurait accordé le sursis. Il y avait, j'ai appris alors, autre chose derrière cette histoire. Les quatre D ont été, pour citer quelqu'un qui m'en a parlé, "des pions dans une stratégie qui les dépassait". Si cela est exact, elles ont été victimes d'une injustice. Et si elles ont été punies injustement, quand bien même elles étaient hautaines, méchantes, égoïstes et garces, elles n'ont pas mérité d'être exclues et, pour cette raison, je ne peux justifier de prendre plaisir à leur châtiment. C'est comme de ne pouvoir ressentir de *Schadenfreude* à une exécution quand on sait que la personne condamnée est innocente. J'ai été victime et elles le sont à leur tour. Un lien inattendu qui a miné ma *Schadenfreude*.

« Puis-je me réconcilier avec elles ? Je doute qu'elles acceptent seulement de l'envisager. Puis-je leur pardonner et faire le pas nécessaire sur la route de la réconciliation ? Je crois que oui. Je nourris l'espoir que, lorsque notre promo se réunira ici pour, disons, notre dixième année, je pourrai me diriger vers elles, leur tendre la main et leur dire que je suis content de les revoir. Et nous pourrions rire de l'hostilité qui nous opposait. Mais même si, comme il est probable, elles choisissent de refuser cette ouverture, cela prouvera juste que j'ai mûri et pas elles.

« Donc... la *Schadenfreude* est-elle un sentiment naturel chez l'être humain ? Oui. Est-ce une chose dont il faut avoir honte ? Disons que ce n'est pas très beau. Pouvons-nous la surmonter en comprenant comment elle marche et nous réconcilier avec ceux et celles qui nous la font ressentir ? Peut-être. Mais je crois que l'important est d'être conscient qu'elle est potentiellement présente en chacun de nous et qu'en certaines circonstances, nous ferions mieux d'en contester le bien-fondé plutôt que de nous en délecter. N'est-il pas toujours préférable de s'interroger sur les ténèbres qui sont en nous plutôt que de nier leur existence ? »

Je me tais, regarde mes auditeurs. J'ai le sentiment de les avoir touchés.

« J'ai atteint la fin du discours que j'avais préparé. Vous m'avez écouté avec patience et attention. En y pensant, en pensant à la remise des diplômes qui approche et en me disant que c'est la dernière occasion que j'aurai de m'exprimer publiquement à Delamere, je vous demande de m'écouter encore un instant pendant que je me livre à

quelques remarques improvisées sur un événement qui s'est produit à l'école cette année et qui m'a profondément affecté.

« Je veux parler de la mort de mon amie, notre camarade de classe Liv Anders. Quand j'ai fait sa connaissance quelques semaines avant sa mort, j'ai été fasciné par son talent et sa beauté. Je ne crains pas de reconnaître que je suis tombé amoureux d'elle. Qu'on y voie une fixation temporaire ou un amour non partagé, ça a bel et bien existé. Je lui ai fait part de mes sentiments et elle a réagi avec une grande gentillesse. Elle m'a dit qu'elle voulait que nous devenions de vrais amis. Je suis certain que ce n'était pas pour se débarrasser de moi. Je suis certain qu'elle le pensait vraiment.

« Nous nous sommes vus pour la dernière fois la veille des vacances de Thanksgiving, le soir. Nous nous sommes retrouvés sur le vieux banc en bois, derrière Morse. Il faisait un froid glacial, et il y avait du vent. Je me souviens qu'en regardant les branches des arbres nus battues par le vent, elle m'a dit qu'elle sentait une sorte de démente tourbillonner autour de nous.

« Nous étions assis sur le banc et elle m'a dit qu'elle prévoyait de rester à l'école pendant les vacances pour rattraper son retard de lectures et préparer une performance artistique à laquelle elle travaillait. Elle m'a aussi révélé des choses intimes sur elle, m'a raconté un rêve étrange dans lequel nous apparaissions tous les deux, et nous avons partagé un mantra qu'elle avait écrit pour son propre compte et qu'à mon tour je voudrais partager aujourd'hui avec vous.

« Ce qui ne peut être dit sera dansé. Ce qui ne peut être dansé sera tissé. Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair. »

« Ces mots ne m'ont pas quitté du jour où je l'ai entendue les prononcer. Ils me sont revenus en mémoire très souvent au fil des mois qui ont suivi sa mort. Je les ai retournés dans ma tête un nombre incalculable de fois, car je cherchais à comprendre ce qu'ils signifiaient pour elle. Je ne suis pas encore certain de comprendre totalement, mais je pense qu'ils tournent autour du caractère central que l'art revêtait dans sa vie.

« Nombre d'entre nous viennent à Delamere en raison des superbes programmes artistiques de cette école, assurément les meilleurs que l'on puisse trouver dans les pensionnats du pays. Liv dansait et tissait. Quant à l'idée selon laquelle ce qui ne peut s'exprimer par des mots, par la danse, ou par la tapisserie devra en dernier recours être marqué

dans la chair, peut-être voulait-elle dire ceci : quand l'art ne répondrait pas présent, ou s'il ne répondait pas présent, sa vie serait en danger. Ce pourrait être un indice pour éclairer le mystère de son dernier geste.

« Je ne sais pas. J'ai eu beau découvrir certaines choses qui la touchaient de près, je pense qu'en fin de compte il est vraisemblablement impossible de savoir ce qui l'a conduite à la mort. Et cependant, je suis persuadé qu'il y a beaucoup à apprendre d'elle, y compris dans la manière dont elle a perdu la vie.

« Voici une chose que j'ai apprise : mon projet de fin d'année, fabriqué en sa mémoire en travaillant l'argile, m'a enseigné que l'art peut être rédempteur et, peut-être aussi, nous sauver la vie. »

Je me tais, conclus : « Merci d'être venus. Merci d'avoir écouté ma Révélation. »

*

Après les applaudissements, et les compliments de mes amis, Justin et moi rentrons à pied à Baker.

« C'était excellent, me dit-il, vraiment très bien. Et drôlement couillu de ta part de déclarer devant toute cette foule que les D avaient été "des pions dans une stratégie qui les dépassait".

– Tu penses que je n'aurais pas dû le dire ?

– Écoute, tu l'as fait et c'est la vérité. Et c'est censé servir à ça, les Révélations, non ? »

*

Dimanche matin, une semaine avant les diplômes. Amy passe me prendre devant Baker avec sa voiture de location. Direction Hathaway, Massachusetts, pour interviewer Moriko.

La première chose qu'elle me dit dans la voiture c'est que la famille Anders adore ma série de cubes.

« Si vous proposez toujours de la leur offrir, ils vous en seront très reconnaissants, ajoute-t-elle. Et ils aimeraient vous donner quelque chose en échange. Ils possèdent un certain nombre de tapisseries tissées par Liv. Ils m'ont envoyé des photos pour que je vous les montre. Ils voudraient que vous choisissiez vous-même. Jetez un coup d'œil. »

Elle me remet une enveloppe en papier kraft. À l'intérieur, je découvre une douzaine d'agrandissements en couleur. Toutes sont magnifiques. Je suis ravi.

« Est-ce que je peux les garder pour l'instant, en choisir une plus tard ?

– Bien sûr. »

Nous parlons de choses et d'autres tandis que nous prenons au sud-ouest dans la direction de Hathaway, à deux heures de route de Delamere. Tout en discutant, je me rends compte qu'Amy essaye de me détendre. Je sais qu'elle a l'intention de se servir de moi d'une façon ou d'une autre et j'attends qu'elle me précise laquelle. Même si j'ai confiance en elle, je me souviens de ce qu'elle a dit sur les journalistes : « tôt ou tard, ils vous vendront ».

Au moment où nous arrivons dans les monts Berkshire, elle m'expose son plan :

« Je dois retrouver Moriko à un café appelé Pains et Viennoiseries, à une rue de la maison qu'elle partage avec Rachel. J'ai vérifié sur Internet. Ça a l'air sympa. Le très bon point : ils ont des box.

– En quoi est-ce si important ?

– Cela nous donne la possibilité de la coincer contre le mur, il lui sera difficile de s'en aller. Bien évidemment, elle le pourra si elle le veut, mais il faudra que vous libériez votre place afin de la laisser passer, ce qui me donnera un peu plus de temps pour essayer de la convaincre de rester.

– Connaît-elle la vraie raison de l'entretien ? »

Amy sourit. « Je lui ai dit que je préparais un article pour *VF* où il sera question d'art et de souffrance... ce qui, en un sens, n'est pas faux. Une fois que vous nous aurez rejointes, je serai honnête avec elle. Je vous présenterai comme un élève de Delamere qui était proche de Liv Anders. Je lui dirai que nous sommes au courant de leur liaison et que nous savons qu'elle était présente ce matin-là. Après, selon la façon dont elle réagira, j'improviserai.

– Et si elle reste évasive ?

– Pas de problème. Si elle ment ou si elle refuse de répondre, ce sera aussi mentionné dans mon article.

– Elle part donc battue d'avance ?

– Pas vraiment. Si elle est intelligente, elle le comprendra. Il est possible qu'elle ait une histoire toute prête. Si elle essaye de nous

jouer ce tour-là et si ça sonne faux, je le lui dirai.

– Est-ce que j’aurai l’occasion de lui poser des questions ?

– Il serait probablement préférable que vous demeuriez discret.

– Je tiens un peu le rôle du mort au bridge, alors ? D’un accessoire du décor ?

– Je dirais que votre présence rend les choses plus solennelles.

– Et si j’ai quelque chose à dire ?

– Ne vous gênez pas. Mais s’il vous plaît, réfléchissez bien avant de parler.

– J’ai compris. C’est une guerre psychologique.

– Je pense que toute interview de type conflictuel a un aspect guerre psychologique.

– Justin m’a dit que vous n’aviez pas de scrupules. Ce n’était pas négatif, dans sa bouche.

– Mon sentiment est que si on veut débusquer les faits, il faut se battre. “Tous les moyens sont bons”. »

Nous roulons un moment en silence. Les monts Berkshire sont sublimes, couverts de fleurs printanières.

Je me tourne vers elle. « Vous pouvez me dire une chose ?

– Bien sûr.

– Pour quelle raison avez-vous décidé d’écrire cet article ? Je veux dire, en plus du fait que vous êtes une ancienne élève. »

Elle sourit. « Vous pourriez dire que l’amour a joué son rôle.

– Comment ça ?

– Kevin Wade et moi étions dans la même classe. Nous sortions ensemble à l’école. Il est allé à Stanford, moi à Dartmouth. Nous avons essayé de préserver la relation, mais cela n’a pas suffi. Nous étions trop jeunes, trop ambitieux. Trop en manque, aussi, sans doute.

– Mais vous avez gardé le contact.

– Non. Nous avons rompu et perdu tout contact pendant des années. Et puis, il y a un an, il s’est manifesté. Il avait lu deux ou trois de mes articles. Il écrivait qu’il n’avait jamais cessé de suivre ma carrière. Il me parlait un peu de ce qu’il avait fait pendant toutes ces années, c’est-à-dire, pour l’essentiel, amassé une fortune en investissant des capitaux dans la Silicon Valley. C’était un e-mail intelligent. Il ne disait pas qu’il se languissait de moi, ne mentionnait même pas qu’il avait divorcé récemment... ce qui était le cas. Il m’ouvrait la porte si cela m’intéressait de reprendre contact.

« Et oui, cela m'intéressait. Ça arrivait au bon moment. Six mois plus tôt, j'avais rompu avec un compagnon de longue date. Kevin avait été mon premier amour. C'est un sentiment puissant. Enfin bref... nous avons commencé à correspondre. Une chose en a entraîné une autre. Il a pris l'avion pour New York, nous sommes sortis et la soirée s'est finie chez moi. Maintenant, nous avons une relation transcontinentale. Je vais à l'Ouest, il vient à l'Est. Jusqu'à présent, cela marche, pour nous.

– Et il se trouve qu'il siège au conseil d'administration de Delamere. »

Elle hoche la tête. « Il m'a raconté ce qui se passait entre Dawes et Kinsolving, et quel rôle les D jouaient dans cette lutte. J'ai envisagé un article, mais je ne m'y suis pas intéressée sérieusement avant d'apprendre le suicide de Liv. Puis j'ai pris conscience qu'il se passait beaucoup de choses dans notre ancienne école, et qu'avec Kevin, je disposais d'une source de renseignements fabuleuse. Après, quand tout cela s'est poursuivi avec vos révélations concernant les D puis l'arrestation de M. Bishop, j'ai vu que je disposais de tous les ingrédients pour rédiger un article extraordinaire. Vous comprenez donc que cela n'a aucune importance si Moriko pratique l'obstruction. J'ai déjà bien assez de casseroles à lui faire traîner. » Elle se tourne vers moi. « Je pense que nous pouvons aborder cette interview avec optimisme. Pour moi, quelle que soit la manière dont elle va réagir, nous sommes gagnants. »

*

Nous entrons à Hathaway. La ville est plus grande que Delamere, mais il y règne la même atmosphère Nouvelle-Angleterre. Maisons de bardeaux blancs, bâtiments de briques rouges et, par ailleurs, des galeries de peinture, des boutiques de mode et une grande variété de restaurants et de bars, bien supérieure à tout ce que l'on trouve autour de notre école. Au moment où nous approchons de Pains et Viennoiseries, elle me montre une superbe bâtisse début XIX^e siècle avec volets noirs et revêtements jaunes.

« La maison de Moriko et de Rachel », m'annonce-t-elle.

Elle se gare en face du café, consulte sa montre.

« Nous sommes en avance. Je vais entrer pour nous dégoter un box sur la rue. » Elle se retourne vers le siège arrière, récupère son sac à

main. « Je vais le poser sur la table. Il y a une caméra vidéo et un magnéto à l'intérieur. » Elle me montre l'objectif maquillé en nœud décoratif.

« Vous n'allez pas la prévenir que vous enregistrez ? »

Elle fait non de la tête. « C'est la procédure normale. On enregistre ce que dit la personne interviewée au cas où elle le contesterait ultérieurement. » Elle sort de la voiture. « Ne quittez pas la porte des yeux. Quand vous la verrez entrer, donnez-nous dix minutes et rejoignez-nous. Si le courage vous manque, ce n'est pas grave. Ne vous inquiétez pas pour ça.

– Aucun risque. »

*

J'attends qu'elle soit entrée dans le café, descends de voiture et me promène dans la rue. Je passe devant un magasin d'antiquités, Le Magicien Ose, puis une librairie, Virginia Woolf. J'entre, je parcours les rayonnages du regard. Deux femmes aux cheveux gris et aux identiques coupes courtes masculines discutent derrière le comptoir. Le stock se compose essentiellement de titres de littérature. Je vais à la section des *Belles Lettres*¹¹, trouve les livres de Rachel Kaplan, y jette un coup d'œil. Plusieurs sont dédiés à « M ». Dans l'un d'eux, on peut lire : « Pour M, l'amour de ma vie. »

Au bout d'un quart d'heure, je remonte tranquillement la rue. En approchant de Pains et Viennoiseries, je distingue Amy et Moriko à travers la devanture. Moriko porte un foulard noir élégamment noué autour de la tête. Le sac d'Amy est positionné sur la table. Elles ont l'air de bien s'entendre.

Un court instant, j'hésite. Puis je franchis la porte avec nonchalance. Je suis aussitôt environné d'arômes : celui du café fraîchement passé, des *muffins* encore chauds. Il y a un présentoir de miches de pain qui sortent du four et une vitrine remplie de pâtisseries qui ont l'air délicieuses. La salle n'est que partiellement occupée. Je m'approche du comptoir, commande un café latte et me dirige vers le box. Amy me présente. Comme elle me l'a demandé, je prends place à côté de Moriko, lui bloquant le passage.

Elle me scrute. Curieuse. Elle doit se dire : *Qui est ce jeune homme qui ressemble à un élève ?*

« Joel est en dernière année à Delamere. Il était très proche de Liv

Anders. C'est pour parler d'elle, en réalité, que nous sommes venus. »

Je regarde Moriko dans les yeux et elle fait de même. La seule réaction que je perçois est un accroissement subtil de l'intérêt qu'elle manifeste à mon égard.

« Vous auriez dû me prévenir que vous organisiez ce genre de chose, dit-elle en s'adressant à Amy mais en continuant de me fixer dans les yeux.

– Je l'aurais fait, mais vous n'auriez peut-être pas accepté de venir.

– Peut-être que si. Et peut-être que non. Qu'est-ce que vous voulez ? »

Oh, elle n'est pas du genre à se troubler facilement, cette Moriko Hayashi, ancienne punk des rues d'Osaka, la femme qui ne se laisse pas démonter. Mais peut-être est-ce là sa faiblesse, devoir rester et prouver qu'elle ne se trouble pas au lieu de se lever immédiatement et de partir avant de se retrouver prise au piège.

« D'accord, répond Amy. Je vais vous le dire sans détour. Nous savons que vous avez eu une liaison avec Liv l'été dernier. Nous savons que vous l'avez larguée quelque part vers la fin août juste avant que votre compagne ne revienne d'Italie. Nous savons que Liv en a terriblement souffert et que, lorsque le professeur Kaplan et vous-même êtes venues à Delamere dans le cadre du programme culturel de l'école, elle a été blessée par la manière dont vous l'avez traitée quand elle s'est inscrite à votre atelier sur les performances artistiques. Nous savons qu'elle a obtenu de vous que vous veniez à Delamere très tôt le lundi matin qui a suivi Thanksgiving afin de vous montrer une performance qu'elle avait préparée. Vous y êtes allée pour assister à cette performance. Liv vous a ouvert la porte du complexe des arts Evans. Vous êtes restée neuf minutes à l'intérieur, laps de temps durant lequel Liv Anders s'est pendue. Puis vous êtes partie.

– Vous êtes certaine de tout cela ?

– Si nous nous trompons, veuillez nous expliquer en quoi. »

Pour je ne sais quelle raison, Moriko se tourne à nouveau vers moi. Peut-être trouve-t-elle intimidant le regard d'Amy, bien que cela paraisse peu vraisemblable si l'on considère le nombre de fois où elle a affronté celui des gens lors de ses performances. Puis, à ma grande surprise, elle me laisse entrevoir un infime soupçon de sourire. Une tentative pour établir une complicité ? Je lui retourne froidement son regard pour lui signifier que si c'est le cas, cette connivence n'est pas

de mise.

Elle reporte son attention sur Amy. « Et si je vous disais que oui, j'ai eu une liaison avec cette pauvre jeune fille. Oui, j'ai mis un terme à cette liaison avec toute la gentillesse et la compassion dont je suis capable. Oui, je me suis comportée avec froideur à son égard pendant cet atelier parce que je ne voulais pas raviver ses espoirs. Et oui, elle m'a demandé de me rendre là-bas en voiture très tôt ce matin-là sous prétexte qu'elle avait une performance, à une heure et dans un lieu spécifiques, dont elle désirait que je la lui commente. Mais non, à aucun moment je ne suis entrée dans le bâtiment des arts. J'ai essayé, mais il était fermé à clé. J'ai attendu Liv, mais elle n'est pas venue. Je suis alors rentrée à Hathaway, passablement irritée qu'elle m'ait fait venir pour rien. Plus tard, le même jour, j'ai appris ce qui s'était passé : la pendaison de cette pauvre jeune fille. Elle avait souhaité que je la découvre ainsi, tel est mon sentiment. Elle avait peut-être prévu de me laisser la porte ouverte, mais elle était fermée à clé et, par conséquent, je ne suis pas entrée. J'ai seulement appris ce qu'elle avait fait quand j'en ai entendu parler aux informations.

– C'est votre version des faits ?

– C'est la vérité. Je ne vois pas quelle raison vous pourriez avoir d'en douter.

– La porte a été ouverte de l'intérieur à 7 h 33 ce matin-là. C'est alors que Liv a fait entrer quelqu'un. Elle a été ouverte une nouvelle fois de l'intérieur à 7 h 42. C'est alors que ce quelqu'un est sorti.

– S'il y a eu "quelqu'un", ce n'était assurément pas moi.

– Vous maintenez qu'à aucun moment vous n'êtes entrée dans le complexe des arts Evans ?

– Je vous l'ai déjà dit.

– Et qu'à aucun moment vous n'avez parlé à quiconque de votre voyage à Delamere, très tôt ce matin-là ?

– Je n'en ai pas vu la nécessité. Je me sentais épouvantablement mal, mais la pauvre n'était plus de ce monde. À quoi cela aurait-il pu servir ?

– À votre avis, pour quelle raison la porte a-t-elle été ouverte deux fois de l'intérieur ?

– Peut-être est-ce elle qui l'a ouverte à deux reprises pour voir si j'attendais à l'extérieur ? Et quand elle a constaté que je n'y étais pas, peut-être a-t-elle conclu que je n'allais pas venir. Ai-je mentionné que

je suis arrivée en retard ? »

Je perçois une lueur qui a quelque chose d'un peu sadique sur le visage d'Amy, l'expression que l'on peut observer sur le visage d'un avocat qui se délecte de sa victoire au moment où il s'apprête à laminer un témoin.

« Non, vous n'avez rien mentionné de tel. En retard de combien, exactement ?

– Une demi-heure environ, je suppose.

– À quelle heure votre rencontre était-elle prévue ?

– 7 h 30. C'était, je crois, en rapport avec le lever du soleil.

– Et vous me dites que vous n'êtes pas arrivée avant 8 heures.

– Plus ou moins. Je ne me souviens pas de l'heure exacte. » Moriko se tourne vers moi. « On peut dire qu'elle me soumet à la question. Tout à fait le style grand inquisiteur, non ? À moins que le mot correct soit inquisitrice ? Désolée, mais même après toutes ces années mon américain n'est pas parfait.

– Vous voyez, Moriko... »

Moriko inspecte le restaurant : « Je devrais voir quelque chose ? Dites-moi dans quelle direction je devrais regarder ? »

L'irritation pointe. Amy commence à percer la carapace. Très bien !

« On vous a vue à 7 h 45, assise dans votre Honda Element garée dans Everett Street. Vous parliez dans un téléphone portable et, selon le témoin, vous étiez bouleversée. Vous étiez donc bien sur place avant 8 heures.

– Je ne sais pas à quelle heure exactement. Je ne suis pas une horloge. Si on m'a vue parler au téléphone à cette heure-là, c'est sûrement que j'essayais de joindre Liv pour lui demander de bien vouloir me laisser entrer. » Elle se tourne vers moi. « Vous êtes extrêmement silencieux. Y a-t-il quelque chose que vous souhaitiez me demander ?

– Vous êtes une horloge.

– *Pardon ?* »

Je prends le temps de rassembler mon courage avant de lui répondre. « Vous venez de dire que vous n'êtes pas une horloge. Mais vous en êtes une, une horloge franc-comtoise. C'est le titre de votre performance, celle où vous recevez des coups avec un bâton pointu alors que vous êtes debout, nue dans une cage.

– Vous connaissez mon travail ! Je vous en remercie beaucoup ! »

Amy intervient : « Vous voyez, Moriko... »

L'artiste lui fait face à nouveau. « Ah, vous voulez encore que je regarde quelque part ? Je dois vous dire que je préfère regarder ce charmant jeune homme plutôt que vos yeux surnois. »

Je constate que la colère monte progressivement chez Amy. La situation s'est modifiée. C'est maintenant Moriko qui a le dessus.

Je songe : *À mon tour de jouer. Allez, fonce !* Et, sans réfléchir plus avant, je fonce.

« Avez-vous la moindre idée de la cruauté avec laquelle vous avez blessé Liv ? Vous avez tranché dans sa chair. Vous l'avez brûlée, brisée, avez arraché son cœur. »

Ces mots, extraits du sonnet de Liv, jaillissent de ma bouche sans que je l'aie prémédité. Mais ils semblent avoir un effet immédiat. Je détecte une minuscule fissure dans la façade de cette femme étrange, une fente dans son masque, un frémissement dans ses yeux. Je sais maintenant que je peux l'atteindre et je sais exactement comment m'y prendre.

Et puis cela me vient brusquement, aussi vite et avec la même certitude que quand j'ai affronté le Dr Vidal et quand j'ai compris que les marques d'encre étaient des bribes de sonnet.

Soudain, c'est comme si Amy n'était plus là. Il n'y a que Moriko et moi, et nos regards sont rivés l'un à l'autre. Et je sais que tout ce que j'ai à faire pour la toucher au plus profond consiste à citer d'autres passages du sonnet de Liv :

« Oh, Reine de Douleur, mon cœur par toi enflammé,
J'ai appris rites et règles de ton sapphique amour... »

Le connaissant par cœur, je suis en mesure d'en déclamer le texte entier. Alors, en ajoutant toute la passion que Liv a dû y mettre quand, j'en ai désormais la certitude, elle lui a crié son sonnet au visage, à Evans, j'amplifie l'effet en récitant les derniers vers telle une incantation :

« Reine Rasée, Reine de ma Douleur ! De mes larmes
trempée est ta couche
Sur ta douce et cruelle fente, rouge embrasée, j'ai écrasé ma

bouche. »

Au moment où je récite ces mots, une chose stupéfiante se produit. Des larmes commencent à poindre dans les yeux en amande de Moriko, puis à couler le long de ses joues en filets paresseux.

Elle ne les essuie pas, les laisse ruisseler. Puis elle dénoue doucement le foulard noir qui lui ceint la tête, exposant son crâne chauve. Pour moi, maintenant, elle n'est plus la Grande Artiste, la Géniale Récipiendaire du prix MacArthur, la Reine de la Douleur, la Femme Qui Ne Se Laisse Pas Démonter. Elle est, à mes yeux du moins, une femme en proie à une détresse absolue.

Je sais que je l'ai profondément touchée quand j'entends les mots qu'elle prononce :

« Ç'a été un accident. Elle a eu un geste brusque pour porter la main à son visage. Il y a eu un éclair de rouge, puis elle a glissé. Tout a été fini en une seconde. »

Je sens qu'Amy s'apprête à parler et d'un geste je lui intime le silence.

« Vous le savez parce que vous y étiez. »

Moriko hoche la tête.

« Et elle vous a crié son sonnet au visage.

– Oui.

– Puis elle a passé sa main sur sa bouche en y laissant une traînée rouge.

– Oui.

– Et c'est là qu'elle a glissé. »

Elle confirme de la tête. « Je me suis précipitée... mais je suis arrivée trop tard. » Elle se tait un court instant. « Elle était morte. » Elle finit par essuyer ses larmes.

« Vous avez paniqué.

– Oui.

– Vous êtes sortie en courant pour retourner à votre voiture. » Elle acquiesce. « Vous avez appelé Rachel. » Elle acquiesce à nouveau. « Et vous êtes partie.

– Je suis rentrée à toute vitesse. J'en ressens de la honte. » Elle prononce ce mot avec une telle gravité et une telle tristesse qu'en dépit de ma colère j'en suis ému.

« Vous avez tourné une vidéo.

– Oui.

– Vous l’avez toujours ?

– Oui.

– Vous vouliez la détruire, mais vous n’avez pas pu.

– Non, je n’ai pas pu. Nous nous étions tenues dans nos bras. Nous avons été amantes. Je ne pouvais détruire l’enregistrement des derniers instants de sa vie. »

Je me recule sur mon siège et regarde Amy, lui fais signe de la tête que c’est à elle de prendre la suite. Elle comprend, s’exprime d’une voix douce, pleine de compassion.

« Vous voulez bien nous la montrer, cette vidéo ? »

Moriko acquiesce. « Elle est chez moi, dans mon bureau. Nous allons nous y rendre et vous allez la voir. »

Elle semble avoir glissé dans une sorte de transe, peut-être apparentée à celle dont parlent les gens qui ont décrit ses performances. C’est comme si désormais, à ses yeux, nous étions tous les trois les acteurs d’une performance. Au moment où cela s’impose à moi, je prends conscience que si nous voulons voir la vidéo, nous ne devons rien faire qui puisse rompre le charme.

Amy semble le comprendre aussi. Pendant que Moriko nous guide du café à la maison jaune aux volets noirs, elle me jette un regard et roule des yeux étonnés en constatant le pas rituel et solennel qu’a adopté Moriko. Cela paraît étrange que nous marchions tous les deux tels des gardes, de part et d’autre de cette femme fluette à la démarche affectée dont le crâne rasé brille à la lumière matinale.

Quand nous atteignons la maison, elle ouvre la porte et nous fait signe d’entrer d’un geste lent et ample. Nous pénétrons dans un vestibule central.

« Mon bureau est à l’étage », nous annonce-t-elle en nous précédant vers un escalier à balustres.

Je reste en retrait.

« Joel, vous venez ? » me demande Amy.

Moriko est sur la troisième marche, elle se tourne, me regarde. « Il ne veut pas voir ça. Je comprends. » Elle indique le salon. « Vous pouvez attendre là. Il n’y a personne d’autre dans la maison. »

J’attends qu’elles aient disparu en haut des marches, puis je pénètre dans la pièce. Elle est vaste et magnifiquement décorée. Le sol

est couvert d'un tapis persan au dessin complexe. Il y a des œuvres d'art moderne sur les murs et des étagères, d'un côté et de l'autre d'une baie vitrée, qui sont remplies de livres du sol au plafond. Entre deux fauteuils en cuir qui font face à l'âtre sont empilés des livres sur le théâtre et la photographie. Il y a également une table où sont posées des photos encadrées : Moriko et Rachel sur un bateau à voile au large de ce qui doit être la côte amalfitaine ; les deux femmes en maillot de bain au bord de ce qui est vraisemblablement la piscine de la villa de Rachel ; Moriko recroquevillée à l'intérieur d'un sac constitué de vieilles cordes, dans une salle du Centre Pompidou à Paris ; Rachel qui se tient à un pupitre, devant un large public, vraisemblablement au Y¹² de la 92^e Rue à New York. En observant tous ces éléments du décor, j'ai le sentiment de me tenir dans un lieu très spécial, une pièce imprégnée de culture, d'intelligence, d'accomplissements.

J'étudie les œuvres. Il y a un grand dessin noir signé Richard Serra, un petit portrait de Moriko à la peinture à l'huile exécuté par Elizabeth Peyton, et une grande photographie en noir et blanc représentant Moriko et Rachel assises, avec leurs têtes qui se touchent, dédicacée et signée par Annie Leibovitz, « Avec tout mon amour ».

Je songe : *C'est donc ainsi que l'on vit dans l'univers de l'art. On en connaît les acteurs principaux et ils vous connaissent. Chacun se délecte de l'admiration de l'autre.*

J'entends un bruit dans le vestibule. Je me retourne. Rachel Kaplan se tient sur le seuil du salon. Elle me fixe avec des yeux écarquillés.

« Qui a bien pu vous laisser entrer ? demande-t-elle d'un ton impérieux.

– Moriko. »

Elle inspecte la pièce. « Je ne la vois pas. » Elle affiche un rictus diabolique feint. « Seriez-vous une de ces vermines des rues ?

– Elle est à l'étage avec Amy Marcus.

– La journaliste new-yorkaise ? Moriko l'a invitée ici ? Vous êtes son fils ou quoi ? »

Il y a du sarcasme dans sa voix. En l'entendant, je me rappelle combien je l'ai détestée quand elle est venue au séminaire de M. B.

« Nous nous sommes déjà rencontrés, professeur Kaplan.

– Ah bon ? » Elle se rapproche un peu. « C'est vrai que votre tête me dit vaguement quelque chose.

– C’était à Delamere Academy. »

Elle me dévisage plus attentivement. « Hummm. Je crois que ça me revient. Vous étiez le garçon plutôt impertinent qui suivait le séminaire de ce pervers sur Hemingway. Comment s’appelle-t-il déjà ?

– M. Bishop.

– Ouais, Bishop. »

La manière dédaigneuse dont elle prononce son nom me rend furieux. Je ressens le besoin de la rendre furieuse à son tour.

« J’ai eu une conversation intéressante avec une vieille amie à vous. Nell Delgado. Elle avait beaucoup de choses à raconter sur votre compte.

– Tiens donc ! Et qu’est-ce... Attendez un peu ! *Merde, à la fin !* Vous venez de Delamere et vous êtes ici avec cette Marcus. *Qu’est-ce qui se passe, bordel ?* »

Elle n’attend pas la réponse, se précipite au pied des marches et appelle Moriko. Quand aucune réponse ne lui parvient, elle explose de rage. « *Putain de merde !* » s’écrie-t-elle en grimpant bruyamment l’escalier.

Quelques secondes plus tard j’entends des cris féroces, suivis de hurlements. Je vais dans le vestibule, me tiens au pied des marches pour mieux entendre, et je me souviens de la façon dont je m’asseyais à l’étage, dans notre vieille maison de Chevy Chase, sur le palier d’où je m’efforçais de saisir ce que mes parents se criaient dessus au rez-de-chaussée.

Rachel : « Qu’est-ce qu’elle *fout* ici ? Qui sont ces gens, *bordel* ? Pourquoi tu l’as laissée entrer, *merde* ?

Moriko : « Ils sont venus à cause de ce qui s’est passé à Delamere. »

Rachel : « Je t’ai dit de ne *jamais* en parler. »

Moriko : « Eh bien je l’ai fait. »

Rachel : « C’est la vidéo ? Tu lui montres la vidéo ? Je t’ai dit de t’en débarrasser, de cette saloperie ! Tu es devenue complètement *débile*, ou quoi ? »

J’entends un grand bruit, un objet jeté à terre.

Rachel : « *Vous ! Dehors ! Sortez de notre putain de maison. Et emmenez ce sale morveux avec vous !* »

Amy dévale l’escalier quatre à quatre. Elle a du mal à contenir son excitation. Il y a sur son visage un sourire triomphal qui me rappelle celui de Kate après la victoire de son bateau contre Groton, dans le

1 500 mètres.

« Venez, me dit-elle. On fiche le camp ! »

Elle me saisit par le bras, m'entraîne vers la porte d'entrée. Je continue d'entendre des cris à l'étage, ponctués de nouveaux hurlements. Amy tient un sac à dos.

« C'est celui de Liv ?

– Ouais ! » Sa respiration est haletante. « Dépêchez-vous ! Il faut qu'on déguerpisse ! »

Pendant que nous marchons à grandes enjambées vers notre voiture garée en face de Pains et Viennoiseries, je lui dis que j'ai entendu un grand bruit.

« Kaplan a jeté l'ordinateur de Moriko par terre, elle l'a sûrement bousillé. Dès qu'elle est arrivée à l'étage et qu'elle a commencé à crier, Moriko est sortie de ce bizarre état d'absence dans lequel elle se trouvait. Quand elles se sont mises à se bagarrer, j'ai compris qu'il était temps de lever l'ancre. » Elle me regarde. « Je ne m'étais encore jamais fait jeter d'une manière aussi positive ! On ne peut pas faire mieux ! » Il y a de l'exultation dans ses yeux, l'excitation d'avoir réussi un coup journalistique. « Joel, vous avez été génial ! Je ne pouvais pas vous le dire pendant qu'elle était avec nous. J'adore la façon dont vous l'avez fait craquer. Dès que nous sommes arrivées dans son bureau, elle m'a tendu le sac à dos et m'a montré la vidéo. Elle a filmé la totalité des neuf minutes qu'elle a passées à Evans. Tout y est, tout ce qu'elles se sont dit. Même... » Sa voix est plus contenue. Elle se tourne vers moi.

« La mort de Liv ?

– Oui, ça aussi. Nous finissions juste de visionner l'enregistrement quand Monster Woman est arrivée. Seigneur, quelle scène ! »

Nous montons dans la voiture. Amy tente de reprendre son souffle, elle démarre. Je n'en crois pas mes yeux de la voir aussi triomphante. Elle semble incapable d'arrêter de sourire. C'est seulement après que nous avons quitté Hathaway et repris la route de Delamere qu'elle se calme.

« Ça n'a pas d'importance qu'elle ait cassé l'ordinateur de Moriko. Et ça n'en aura pas si elles effacent le disque dur. J'ai filmé la vidéo en tenant mon sac face à l'écran. Les images ne seront pas superbes, mais elles y seront. Et j'aurai le son. » Elle me regarde. « Vous avez eu bien raison de patienter en bas. C'est horrible à voir. Certainement pas des

images que quelqu'un qui aimait Liv pourrait désirer voir un jour.

– Je voudrais savoir ce qui s'est passé.

– Je peux vous faire écouter juste le son, si vous voulez.

– Je ne crois pas que j'en serai capable. Un résumé, vous pourriez ? »

Elle prend sa respiration, réfléchit un instant comme si elle voulait s'assurer qu'elle peut rendre le contenu de la scène supportable.

« Moriko a dû installer sa caméra sur un pied aussitôt entrée dans l'atrium. La première chose qu'on voit, c'est Moriko, elle dit à Liv qu'elle comprend ce qu'elle entendait par "lieu spécifique". Elles observent alors le soleil qui traverse le vitrail en l'embrasant. Je dois reconnaître que ce vitrail est assez remarquable. Après, quand Liv retire ses vêtements, monte sur le tabouret et se passe la corde au cou, Moriko secoue la tête. Elle lui dit de descendre de là. À peu près : "Qu'est-ce que tu fais ? C'est stupide. Tu as l'air stupide là-haut... comme si tu ne te maîtrisais plus." »

– Non. Je ne peux pas, comme ça.

– Désolée. Vous m'avez...

– Je sais. J'ai changé d'avis. Il faut que je voie les images. Est-ce que nous pouvons nous arrêter quelque part ? »

Elle me jette un regard compréhensif. « Bien sûr. Nous ferons halte sur la prochaine aire de repos. »

*

À quatre-vingts kilomètres de Hathaway, elle entre dans une station-service, se gare, coupe le moteur et se tourne vers moi.

« Ce que vous avez fait à Pains et Viennoiseries était brillant, Joel. Quand vous lui avez récité le sonnet. Que vous l'avez poussée aux larmes. Elle l'avait déjà entendu et elle l'a reconnu. Mais comment avez-vous su qu'elle le reconnaîtrait ?

– J'ai juste eu le sentiment que Liv le lui avait récité.

– D'accord. Mais comment avez-vous su que ça la ferait craquer si vous le repreniez ? Elle était plutôt coriace avant que vous ne commenciez. »

Je ne réponds pas.

« Allez, Joel, vous me le dites ? Comment avez-vous su qu'il fallait faire ça ?

– J'ai eu une bonne lecture du jeu, il faut croire. »

Elle me regarde sans comprendre. « Je ne suis pas sûre de...

– Comme si j'étais un joueur pendant un match, j'ai eu tout à coup la vision globale de ce qui se passait sur le terrain. Je voyais tout. Et j'ai agi en conséquence. J'ai commencé à réciter et ça a donné exactement le résultat que j'escomptais. Tout s'est mis en place. »

Elle fixe le vide devant elle. « Eh bien dites donc ! Vous êtes bougrement surprenant, comme garçon ! »

Elle ouvre son sac à main, extrait la carte mémoire de la caméra vidéo, la branche sur son ordinateur et me le tend.

« Vous savez vous en servir ? » Je fais oui de la tête. « Je vais aux toilettes et après, je resterai boire un café. Venez me chercher quand vous aurez terminé. »

*

Je reste un moment assis dans la voiture, complètement immobile, me préparant à voir des images dont je sais qu'elles me seront extrêmement pénibles à regarder. Quand je me sens prêt, je lance la vidéo. Bien que la qualité soit défectueuse, le fait de voir Liv et Moriko bouger arrive comme un choc. Liv est tellement vivante, animée. Elle a aussi l'air surexcitée. Le son n'est pas bon, surtout ce que dit Moriko car elle tourne le dos à la caméra, mais en prêtant attentivement l'oreille, je parviens à entendre.

Le début est tel qu'Amy me l'a décrit. Les deux femmes ont le regard rivé sur le vitrail. Aux premières lueurs de l'aube, il est effectivement sublime. Puis Liv ôte rapidement ses vêtements, grimpe sur le tabouret, passe le nœud coulant autour de son cou et se tient immobile, le regard fixé sur Moriko. Son visage exprime le défi, une expression que je ne lui ai jamais vue.

Quand Moriko lui dit qu'elle a l'air stupide et lui demande instamment de descendre, l'air de défi s'intensifie. Il y a un bref échange entre elles qui s'achève au moment où Liv demande avec beaucoup d'amertume : « C'est tout ce que tu as comme remarque à proposer sur ma performance ? C'est tout ce que tu as à me dire ? »

Moriko : « Tu te comportes comme une folle. Arrête ces absurdités et descends. »

Liv : « Une folle ? Est-ce que je ne fais pas exactement ce que tu m'as appris ? Est-ce que ma performance ne répond pas à tous tes critères ? Est-ce que je ne démontre pas volonté et endurance ? Est-ce

que je n'évoque pas pitié et terreur ? Est-ce que je ne dévoile pas ma souffrance au monde entier ? »

Je ne parviens pas à saisir ce que Moriko lui répond, mais les mots de Liv sonnent clairement : « Je te montre à toi, et je montre au monde entier, ce que cela fait d'être jetée comme un détrit. »

La réponse de Moriko est dure : « Ce n'est pas une performance artistique, Liv. C'est de la complaisance. Tu as fait passer ton message. Maintenant descends. Nous allons parler. Il est clair qu'il y a des choses que tu éprouves le besoin de me dire. »

Mais Liv continue de s'en prendre à elle, la colère enfle dans sa voix. À un moment, elle cesse de parler à Moriko et s'adresse directement à l'objectif de la caméra.

Liv : « Ce n'est pas assez bon, pour toi ? Tu m'as enseigné que chaque performance doit s'achever sur quelque chose de fort. J'espère que ma fin va répondre à ton attente. La voilà ! »

À ces mots, Moriko bondit vers elle, craignant visiblement qu'elle saute du tabouret. Elle s'immobilise au moment où Liv commence à réciter le sonnet d'un ton passionné, jouant sur le volume, insistant en différents endroits. D'un ton doux et romantique elle passe à un crescendo violent. J'en suis ébranlé, et je vois que Moriko l'est aussi car elle paraît figée sur place.

Je suis frappé par la façon dont, une fois que Liv est lancée, sa performance prend une dimension d'une force extrême. Surtout à la fin, quand elle se tait avant d'ajouter : « Cette souffrance est-elle suffisante pour toi ? *Est-elle suffisante ?* »

Puis vient le moment que je redoute. Je dois m'obliger à garder les yeux braqués sur l'écran lorsque, d'un geste fulgurant, Liv lève sa main droite et la passe brutalement sur sa bouche, étalant la poudre de pastel rouge.

Je savais que ce geste allait venir, et pourtant il me surprend. Elle donne alors l'impression de tituber, d'être en rupture d'équilibre, et Moriko hurle au moment où elle bouge soudain ses pieds, entraînant la chute du tabouret. Elle tente de reprendre son équilibre mais le tabouret n'est plus là. Moriko se précipite, tente de la retenir, n'y parvient pas. Tout à coup, il est trop tard. Un bref instant, les jambes de Liv sont agitées de tremblements puis son corps s'affaisse et s'immobilise. Il y a le moment où Moriko semble prendre conscience que Liv n'est plus. Elle reste là à la regarder sans bouger. Puis,

lorsqu'elle se retourne vers la caméra, s'en approche et s'apprête à l'arrêter, je vois brièvement son visage où se mêlent chagrin, panique, peur. À cet instant elle paraît réelle, comme si elle était quelqu'un de réel pour une fois et non pas le personnage d'artiste tout-puissant qu'elle présente au monde. Et la caméra s'arrête.

Je reste assis dans la voiture devant l'écran vide. Puis je rembobine l'image et repasse les derniers instants. Cette fois, j'essaye de regarder attentivement, d'un point de vue clinique, je m'efforce de comprendre ce qui se passe exactement. Je fais un arrêt sur image juste après qu'elle a étalé la poudre sur sa bouche, je réalise que ce portrait d'elle dans l'ultime moment de sa vie sera à jamais gravé dans ma mémoire. Quand je libère l'image et vois qu'elle va tomber, je me détourne. Assister à sa mort m'est trop insoutenable.

*

Amy et moi ne parlons presque pas durant le reste du trajet, chacun est perdu dans ses pensées.

Lorsqu'elle se gare devant l'entrée de Baker qui donne sur la rue, je me tourne vers elle.

« Il me semble que Liv a glissé avant de renverser accidentellement le tabouret. Mais c'est ambigu, il est difficile d'affirmer exactement ce qui se passe. Je pense que toute ma vie je me demanderai s'il y avait quelque chose de ténébreux, en elle, qui a pris le dessus et lui a fait perdre l'équilibre quand elle a étalé la poussière rouge en travers de sa bouche. »

Je sors avant qu'elle ait pu me répondre, pénètre dans le bâtiment et monte à notre chambre. Soulagé que Justin n'y soit pas, je m'allonge sur mon lit et je commence à trembler.

*

Le lendemain, Amy rentre à New York. Elle s'attend, nous annonce-t-elle, à ce que la rédaction de son article lui prenne tout l'été. « J'ai tellement d'intrigues secondaires », dit-elle.

Après son départ, nos vies reprennent leur cours normal. Nous nous accordons pour dire que c'était intéressant de l'avoir à nos côtés, mais que c'est agréable d'être débarrassés d'elle et de son intrépidité parfois exaspérante.

Zoe m'aide à emballer mes cubes. Nous les enveloppons individuellement dans du plastique à bulles, en mettons deux par carton et les postons à la famille Anders. Mme Anders m'envoie un gentil mot de remerciement et, deux jours plus tard, je reçois un tube en carton qui contient la tapisserie que j'ai choisie.

Elle est très belle... comme je m'y attendais. Je l'accroche immédiatement au mur de notre chambre. Y a-t-il un message encodé à l'intérieur ? Je n'en ai aucune idée. Elle est mystérieuse et cela me suffit. Je décide de ne plus passer mon temps à m'interroger sur des messages cachés, préférant m'émerveiller de sa beauté et de la qualité de sa fabrication.

Mais plus tard, en l'étudiant, je m'interroge à nouveau sur ce que j'ai vu dans les images qu'Amy a copiées à partir de la vidéo de Moriko. Liv a-t-elle glissé ou repoussé le tabouret du pied ? Je m'aperçois que je ne tiens pas à le savoir. Moriko a affirmé qu'elle avait glissé et les images que j'ai visionnées le confirment plus ou moins. Mais cela s'est passé si vite qu'il est impossible d'en avoir la certitude absolue.

Je suis également obsédé par ce que j'ai décelé dans les yeux de Moriko noyés de larmes au moment où elle s'est détournée et approchée de la caméra : quelque chose qu'elle avait entrevu, dans les derniers instants de Liv, et qui l'avait profondément effrayée. Peut-être un acte d'autodestruction qui allait bien au-delà du masochisme hautement stylisé qu'elle pratiquait personnellement, bien au-delà des paramètres de ses performances artistiques surévaluées. Peut-être quelque chose d'authentique, de spontané, de sincère : un niveau de souffrance extrême dont elle avait compris qu'elle ne l'avait jamais atteint, pas même dans ses performances les plus célèbres.

Le 10 juin, jour de la remise des diplômes. Nous, les élèves de dernière année, nous rassemblons sur le quadrilatère principal où une scène a été érigée pour la cérémonie et des centaines de chaises disposées en rangées bien alignées.

Justin et la douzaine d'élèves qui vont recevoir des diplômes d'humanités littéraires ont le front ceint de lauriers tels les vainqueurs des Jeux olympiques de l'Antiquité. Il a fière allure. Je le taquine un

peu.

« Tu sais, me dit-il, quatre années de grec et de latin en parallèle, c'était un peu comparable à courir un marathon. »

Kate, comme toutes les élèves de dernière année, porte une robe blanche, et beaucoup ont des fleurs dans les cheveux. Kate non, mais elle est très féminine aujourd'hui. Elle me sourit avec pudeur quand je le lui dis.

Elle me murmure à l'oreille. « Nous devrions nous féliciter mutuellement.

– De quoi ? D'avoir réussi à aller jusqu'au bout ?

– Ce n'est pas de ça que je voulais parler, idiot.

– De quoi alors ?

– De ne pas avoir couché ensemble toutes les fois où nous en avons eu tellement envie tous les deux.

– Je suis ravi d'apprendre que toi aussi, tu en avais envie. Ouais, c'est génial, non, qu'on ait été en phase sur tellement de choses, mais, Dieu merci, pas sur ça ? »

Elle rit et m'entraîne pour me présenter à ses parents.

Les familles de la plupart des élèves sont venues. Mes invités sont M'man et Jake. Je connais la famille de Justin pour avoir été souvent invité chez eux, mais je n'ai jamais rencontré celles de Kate, Zoe ou Soo-Jin. Les présentations se multiplient, après quoi les parents, empruntés, échangent des banalités. J'entends le père de Zoe (médecin de campagne), celui de Soo-Jin (professeur de maths au MIT) et celui de Kate (juge dans l'État de New York) vitupérer contre la complexité et les exigences des processus d'inscription à l'université. Pendant ce temps, trois mères (la mienne, celle de Kate et celle de Justin) parlent de leurs impressions mitigées sur la rapidité avec laquelle nous, leurs enfants, avons opéré la transition vers le monde adulte.

Ms Chen s'avance, échange une poignée de main avec M'man, puis me fait signe de m'écarter un instant pour me parler.

« Qu'est-ce que vous allez faire cet été, Joel ? »

Je lui réponds que je vais à L.A. avec mon frère pour voir mon père avant de rentrer à Alexandria et de chercher un petit boulot.

Elle hoche la tête. « J'ai envoyé à Aaron des photos de votre œuvre à la mémoire de Liv. Il l'a trouvée remarquable. Il m'a demandé de voir avec vous si vous seriez d'accord pour l'accompagner dans son travail cet été. Il part au Colorado enseigner dans des ateliers, et il

aimerait vous avoir comme assistant. Vous ne seriez pas payé, mais vous auriez le gîte et le couvert. Et, plus important, vous apprendriez beaucoup.

– Il veut que je sois à nouveau son jeune pétrisseur ?

– Pétrir l'argile ferait assurément partie de vos tâches.

– J'aimerais bien et c'est très gentil de sa part de me le proposer, mais il faut vraiment que je gagne de l'argent pour mes études. »

Elle m'assure qu'elle comprend. Ce que je ne lui dis pas, c'est ce que j'ai ressenti dès qu'elle m'a fait part de la proposition de Gratosky : dans l'immédiat, j'ai besoin de prendre du recul par rapport à l'argile.

*

La cérémonie débute par une brève introduction de la responsable de la scolarité par intérim, Trish Lee. Des discours sont prononcés par nos camarades de classe qui se sont particulièrement distingués : le deuxième de promo, le poète lauréat, le meilleur orateur, le premier de promo. Wendy Woo exécute plusieurs superbes riffs de jazz sur son violon. Puis la distribution commence.

Je suis l'un des quatre à recevoir le prix Brewster décerné à une réalisation exceptionnelle au sein de l'école. Justin reçoit le prix Lehman du comportement citoyen. Trent Dexter, le prix Hallowell du charisme. Heidi Stalkfleet est récompensée par le prix Gerald & Betty Evans de l'excellence dans le domaine des beaux-arts, et Zoe Fogg la récipiendaire de la médaille Cosgrove de l'excellence pour les études littéraires. Le butin n'est pas maigre.

Dawes, le directeur par intérim, monte à la tribune. Il tient un discours intelligent et sincère sur ce que représente Delamere avant de conclure en disant combien il a apprécié d'apprendre à nous connaître.

« Vous formez une promotion très particulière. Vous nous manquerez énormément. N'hésitez pas à nous donner de vos nouvelles. Revenez nous voir chaque fois que vous en aurez l'occasion. »

Puis, à mesure que Trish Lee prononce nos noms, nous nous avançons pour recevoir notre diplôme de la main de Dawes. Applaudissements, déclics d'appareils photo, bravos, sourires, embrassades. Et là-dessus, mes années de pensionnat prennent

officiellement fin.

*

Dans la cohue qui s'ensuit, je cherche Zoe, justement au moment où elle me cherche aussi. Quand nos yeux se rencontrent, nous courons l'un vers l'autre à travers la foule tumultueuse d'élèves et de parents, et nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre, nous embrassons et nous serrons très fort.

« Tu vas beaucoup me manquer, lui dis-je.

– Et toi, tu vas beaucoup me manquer, à moi.

– C'était plus qu'une simple histoire de sexe, dis ? je lui murmure.

– Bien plus, m'assure-t-elle en murmurant à l'identique.

– Grâce à toi, mon trimestre de printemps a été magnifique.

– Et grâce à toi, le mien l'a été.

– Bonne chance à Berlin.

– Bonne chance à Oberlin. »

Nous nous écartons un peu l'un de l'autre, secouons la tête et sourions, le cœur débordant de chaleur et d'affection.

Peut-être est-ce cela, l'amour, me dis-je.

Quand nos parents nous rejoignent, notre attitude est plus réservée car nous ne voulons pas leur montrer combien cette séparation nous affecte tous les deux. Les Fogg et M'man donnent l'impression de nous scruter, touchés par ce qu'ils pressentent, mais font de leur mieux pour ne pas afficher de trop larges sourires de crainte de nous embarrasser.

*

L'exode commence. Ayant déjà chargé mes affaires dans la voiture de M'man, je lui dis qu'il est temps de partir. Elle doit nous conduire directement à l'aéroport Logan où Jake et moi prendrons un vol de nuit pour L.A. pendant qu'elle rentrera seule à Hollin Hills.

« Tu ne veux pas prendre tranquillement ton temps ? me demande-t-elle. Savourer tes dernières heures à Delamere ? »

Je lui réponds que je veux vraiment partir, couper court avant de fondre en larmes.

Elle me jette un regard étonné avant de hocher la tête. « O.K., alors... en route. »

Tandis que nous nous éloignons, je me tourne pour regarder en arrière.

M'man s'en aperçoit. « C'est une très belle école, commente-t-elle.
– Sauf quand elle ne l'est pas.
– Bon, oublions ça. Je suis tellement fière de toi, Joel.
– Merci M'man. Merci de m'avoir encouragé à venir ici. » Puis, en dépit de tous mes efforts, les sanglots m'étranglent.

*

Notre semaine à Beverly Hills, à Jake et à moi, se passe mieux que nous ne l'avions imaginé. Michele (alias la « Shiksa », alias « la Revanche ») est bienveillante, gentille à tous les niveaux. Impossible de lui en vouloir. Nous parvenons même à témoigner un peu d'affection à notre fratrie (alias « les gosses »). P'pa consent un gros effort pour nouer de vrais contacts avec nous. Il se dit déçu que nous ne puissions rester plus longtemps, mais ajoute qu'il comprend que nous ne voulions pas laisser M'man seule.

En ce qui concerne ma demande de bourse à Oberlin, il m'informe que ses rentrées d'argent sont telles qu'il ne sert à rien de remplir la case, sur le formulaire, qui correspond à ses revenus. Il n'y a pas la moindre chance, conclut-il, que je puisse prétendre à une aide financière.

« Je sais que cela te brise le cœur. Tu m'as clairement dit un bon nombre de fois que tu voulais te débrouiller seul pour payer tes études supérieures. Mais je t'en prie, Joel, laisse-moi au moins régler tes frais de scolarité. Si tu y tiens, tu peux contracter des prêts étudiants pour couvrir le reste. »

Que puis-je faire d'autre que le remercier sincèrement ?

*

Amy Marcus me met en relation avec un gars qu'elle connaît, à D.C., qui lance un bulletin d'informations politiques sur Internet. Au terme d'un entretien serré, il me propose un stage estival. La paie est faible, mais je n'hésite pas une seconde. Je peux habiter à la maison et mettre de côté la totalité de ce que je vais gagner. Jake, pendant ce temps, se débrouille pour décrocher un travail dans une entreprise locale d'entretien de jardins. La région de Washington est chaude et humide en été, mais cela ne fait rien. Ce sera bien de passer du temps ensemble avant mon départ à l'université l'automne prochain.

Je reçois à nouveau des nouvelles de M. B. Il m'informe qu'il est désormais installé à Boulder, qu'il achève son roman et qu'il dirige parallèlement un atelier d'écriture pour des ados détenus dans un centre de redressement à Golden, dans le Colorado :

« Je les encourage à écrire des polars. Je leur dis que s'ils apprennent à le faire, ils mettront les soi-disant écrivains de romans policiers au chômage ! Et chaque fois que l'un d'entre eux se lamente qu'il est bloqué, je lui cite l'exhortation d'Emily Dickinson : "Dites toute la vérité, mais dites-la de manière oblique." »

« Je ne saurais vous dire, Joel, à quel point vos lettres comptent pour moi. Dans une situation comme la mienne, on découvre où sont ses véritables amis. Franchement, je n'ai pas été triste d'apprendre la fin du régime Kinsolving. Je suis certain que l'école va y gagner. Quant à votre projet universitaire, un éventuel double cursus avec création littéraire/arts plastiques en matières principales, je le trouve excellent.

« Heureux d'apprendre que vous lisez *L'Ours*, de Faulkner, de votre propre fait. Même si j'aurais aimé vous accompagner dans cette lecture, je ne doute pas que vous parviendrez à en percer les nombreux mystères.

« En réponse à votre dernière question : non, l'idée ne m'est jamais venue de personnifier le vieux Bill Faulkner car cela m'aurait obligé à tirer sur une pipe et à m'exprimer avec un accent traînant du Mississippi. La seule personnification à laquelle je me consacre désormais consiste à tenter d'être moi-même sans rien enjoliver.

« Restez en contact, Joel, je vous en prie. Vos lettres continuent de compter beaucoup pour moi.

« Avec ma cordiale affection, HB. »

À la mi-août, Amy m'appelle. Elle a terminé le premier jet de son article et, si l'éthique journalistique lui interdit de me le montrer avant parution, elle me propose de m'en lire les premiers

paragraphes :

« Lorsque j'ai décidé d'écrire un article sur mon ancienne école, Delamere Academy, je ne me doutais pas que cela allait m'entraîner aussi loin. Il se trouve que cette année a eu une importance capitale dans l'histoire de ce vénérable pensionnat, réputé pour l'excellence de son enseignement littéraire et son engagement marqué pour les matières artistiques.

« Une jeune et brillante artiste s'est pendue dans le bâtiment des arts, un professeur apprécié de tous a été arrêté pour détention de matériel pornographique pédophile, et l'existence d'un sex club de filles secret, humoristiquement appelé les Delamour, a été dévoilée par les élèves reporters du journal de l'école.

« Ces deux reporters, Joel Barlev et Justin Deare, tous deux élèves de dernière année, ainsi que leur amie, Kate West, sont les héros et l'héroïne de cet article. Grâce à leur enquête sur les Delamour et sur la vie secrète de la jeune fille décédée, il est devenu évident que les choses n'étaient pas telles qu'elles le paraissaient de prime abord.

« Le dénouement en a été la démission de la directrice de l'école et de quatre membres extérieurs du conseil d'administration. Les répercussions de ces événements se font encore sentir. Il n'y a pas le moindre doute que Delamere ne sera plus jamais tout à fait la même. Pas plus que la vie des trois élèves de dernière année (désormais étudiants de première année dans leurs universités respectives), du professeur (aujourd'hui exilé), de l'ancienne chef d'établissement réputée (actuellement en recherche d'emploi), et de deux femmes adultes, toutes deux célèbres de par leurs accomplissements personnels et parce qu'elles constituaient un couple lesbien (une relation aujourd'hui irrémédiablement brisée).

« Mais laissez-moi commencer par le commencement... »

Je m'exclame : « Eh bien ! Quel début ! Et merci d'avoir mentionné nos noms.

– Si vous n'aviez pas été là, je n'aurais jamais pu écrire cet article. Il y est encore souvent question de vous, au fur et à mesure que le récit avance. »

Je lui dis que je n'étais pas au courant de la rupture Moriko-Kaplan.

« À ce que j'ai entendu dire, c'est fini et bien fini. Deux jours après notre visite, Moriko a déménagé. À la fin de l'année scolaire, elle a démissionné de son titre de professeur pour partir s'installer à Paris. Je ne serais pas étonnée que Kaplan finisse elle aussi par démissionner quand mon article aura été publié.

– Comment va la famille Anders ?

– Bien, étant donné les circonstances, mais le chagrin les accompagnera toujours. Ils savent maintenant que Moriko était impliquée. Ils ont décidé de ne pas porter plainte... ce qui, je pense, est une sage décision. »

Elle me demande comment se déroule mon stage estival. Je lui réponds qu'il se passe très bien et la remercie à nouveau de m'avoir procuré ce contact.

Elle observe un temps de silence, puis : « Il y a une chose qui m'a toujours intriguée, Joel. À cause des derniers mots que vous avez prononcés dans ma voiture.

– Je m'en souviens.

– Ils m'ont incitée à me demander si Liv avait vraiment glissé. J'ai visionné la vidéo un grand nombre de fois et, de fait, il est presque impossible de trancher. Liv était soumise à une charge émotionnelle si intense, à la fin, elle était si bouleversée quand elle a étalé la poudre rouge sur son visage... Plus je regarde et plus je pense que sa chute peut être interprétée d'une façon comme de l'autre.

– C'est exact. Mais, pour moi, cela n'a plus d'importance. La seule chose qui en a, à mes yeux, c'est qu'elle n'est plus. »

*

La nuit dernière, j'ai rêvé d'elle. Mon rêve se situait dans bien des années. Elle avait la quarantaine, était devenue une artiste de renommée mondiale en raison du caractère mystérieux de ses performances artistiques. Dans mon rêve, elle se présentait nue, couverte de symboles cryptiques dessinés à même la peau et semblables à ceux que j'avais gravés dans mes cubes. Elle était toujours très mince, mais les méplats de son visage étaient plus prononcés que dans mon souvenir. Sa peau était aussi plus pâle et ses yeux émeraude brûlaient d'un éclat renforcé. Elle avait une traînée

rouge en travers de la bouche et du menton.

Dans mon rêve, elle exécutait une sorte de danse moderne étrange, aux gestes mesurés, qui ne ressemblait à rien que je connaisse. Ses mouvements étaient d'une lenteur effroyable, comme ceux d'une danseuse de Butō japonais. Elle oscillait lentement et lentement balayait l'air de ses bras, s'arrêtait, recommençait. La maîtrise qu'elle avait de son corps était stupéfiante. Par moments, les mouvements étaient si lents qu'ils devenaient presque imperceptibles. Et si je ne voyais pas les spectateurs, j'entendais de petits cris angoissés et des exclamations émerveillées.

Il y avait aussi un enregistrement en fond sonore, difficile à entendre, celui de sa voix, très basse, qui reprenait inlassablement les mêmes paroles. Je tendais l'oreille et saisisais les mots de son mantra : *Ce qui ne peut être dit sera dansé. Ce qui ne peut être dansé sera tissé. Et ce qui ne peut être tissé sera inscrit dans la chair.*

Je me suis réveillé, abasourdi par cette vision. Et j'ai pleuré sur elle.

J'ai pleuré sa perte, ma perte, cette perte pour le monde entier.

Plus que tout, j'ai pleuré l'immense artiste qu'elle serait devenue, je le sais.

1. Médecin américain né en 1945, également clown réputé.
2. Allusion à la formule employée par Ernest Hemingway pour définir le courage, en pensant vraisemblablement à celui du toréador : *grace under pressure*.
3. Le fou, aux échecs, se dit *bishop* (évêque), qui est aussi le patronyme du professeur.
4. En français dans le texte.
5. Dans *La Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock* (1917).
6. En français dans le texte.
7. Jeune fille ou jeune femme qui n'est pas juive.
8. Variété de baseball adaptée aux enfants se jouant avec une balle plus molle et un peu plus grosse qu'une balle de tennis.
9. En français dans le texte.
10. En français dans le texte.
11. En français dans le texte.
12. Anciennement Young Man's Hebrew Association, connue pour les événements culturels qui y étaient organisés.

POSTFACE DE L'AUTEUR

QUESTIONS ET RÉPONSES AVEC WILLIAM BAYER

Q : On vous connaît surtout comme écrivain de romans policiers. Qu'est-ce qui vous a donné l'envie d'écrire un livre sur le passage de l'adolescence à l'âge adulte ?

R : J'ai toujours été touché par la lutte des adolescents, leur courage pour affronter l'âge adulte, la fragilité qu'ils dissimulent derrière la bravade. J'aime par ailleurs les romans qui se déroulent dans des pensionnats, l'effet de serre que ces établissements imposent à des jeunes qui vivent et étudient vingt-quatre heures par jour, sept jours sur sept, dans un espace plus ou moins clos. Écrire un livre sur le passage à l'âge adulte qui aurait pour cadre un internat m'offrirait la possibilité d'explorer à ma manière les éléments incontournables de ce genre littéraire : les relations romantiques partagées ou non, l'aliénation, la rébellion, les problèmes liés au sexe, les vies de famille tourmentées, les dilemmes moraux, les révélations, l'apprentissage de la maturité... pour faire court, tout ce qui importe vraiment. Je me suis dit que je pourrais aborder ce projet avec ma sensibilité d'écrivain de romans policiers, draper ce qui est inhérent à ce passage à l'âge adulte dans une histoire particulière dont le mystère ne serait pas absent.

Q : Comment l'idée vous en est-elle venue ?

R : Brusquement, alors que je participais à la réunion commémorant le cinquantième anniversaire de la fin de mes études dans mon ancien pensionnat, Phillips Exeter. En allant assister à certains cours, ma femme et moi avons été émerveillés par les brillants échanges d'idées dans les salles de classe. Plus tard, nous avons été présents à une séance de discussion ouverte durant laquelle quatre élèves de dernière année, deux garçons et deux filles, tous quatre très intelligents et possédant une parfaite maîtrise du langage, nous ont

parlé de leurs expériences, de ce que cette école représentait pour eux et de la brutalité du processus de candidature à l'université. À un moment je me suis tourné vers ma femme pour lui murmurer que j'adorerais écrire un roman sur le passage à l'âge adulte dans un internat de la Nouvelle-Angleterre comparable à Exeter. Quand nous en avons reparlé par la suite, elle m'a dit : « Très bonne idée ! Mais comment vas-tu t'y prendre pour que ton histoire soit crédible ? Comment vas-tu savoir ce qui fait la vie des élèves d'aujourd'hui ? Ils ne parlent plus du tout comme nous le faisons. » J'ai pris sur-le-champ une décision primordiale : je devais me livrer à une recherche approfondie sur la vie scolaire telle qu'elle est vécue dans ce genre d'établissements et, ensuite, je ferais parler mon personnage principal à la première personne en excluant le langage actuel des adolescents.

Q : Mais pourquoi l'éviter ?

A : Pour plusieurs raisons. D'abord, parce que je trouve que par écrit, il paraît outrancier. Ensuite, parce qu'il évolue très vite et tout écrivain aime s'imaginer qu'il travaille pour des lecteurs futurs au même titre que pour ses contemporains. Et finalement, parce que je n'étais pas certain d'y parvenir. La solution : faire en sorte que mes personnages s'expriment comme ils le font en classe mais en omettant ces « genre » ou « c'est ouf ! » dont ils ponctuent leurs phrases au quotidien.

Q : Vous avez mentionné Phillips Exeter. Delamere est-elle une représentation à peine déguisée de votre ancien internat ?

R : Non. Delamere Academy est une institution entièrement fictive, un mélange des nombreux pensionnats dans lesquels j'ai effectué mes recherches. Bien sûr, il y a des similitudes superficielles avec Exeter, mais également de nombreuses différences essentielles. Pour commencer, Exeter est plus grande que Delamere, et si les programmes artistiques y sont excellents, mon ancien internat n'a pas pour réputation de mettre en avant les arts créatifs et les arts du spectacle. Une autre école, excellente elle aussi mais beaucoup plus petite, Walnut Hill, répond à cette définition. Parmi les similitudes avec Exeter : l'existence de tunnels, désormais fermés, qui ont servi autrefois à acheminer la nourriture sous l'école ; l'attente rituelle du résultat des conseils de discipline ; et un programme appelé « Méditations » qui m'a inspiré les « Révélation » de Delamere. Disons qu'Exeter est un pensionnat remarquablement bien organisé, toujours

cité dans le top six des établissements du pays. Delamere, telle qu'elle est décrite dans mon roman, est une institution d'un très bon niveau également, mais qui se trouve hélas dirigée par des administrateurs corrompus. Si cela vous rappelle divers scandales, financiers ou autres, qui ont terni l'image de plusieurs autres pensionnats célèbres de la Nouvelle-Angleterre, vous avez vraisemblablement raison.

Q : Vous parlez d'un attachement au genre littéraire des pensionnats. Pensez-vous à des œuvres en particulier ?

R : Pour moi, le livre de Tobias Wolff, *Portrait de classe*, est vraisemblablement le meilleur. Ce n'est pas un récit contemporain. L'histoire se passe dans les années 1960, l'époque où j'étais élève, et pourtant, l'écriture, les personnages, les thèmes traités... c'est tout simplement superbe. Je mentionnerais également *Campus*, de Curtis Sittenfeld : émouvant, honnête, bien construit. Le roman de John Green, *Qui es-tu Alaska ?*, est un livre pour jeunes adultes, mais très convaincant, et il utilise parfaitement tous les canons du genre. Et il est absolument impossible de parler des romans de pensionnat sans mentionner *L'Attrape-cœurs* de J.D. Salinger. Je ne suis pas, hélas, un grand admirateur d'*Une paix séparée*, de John Knowles, qui fait aujourd'hui partie des lectures obligatoires dans presque toutes nos écoles secondaires. Même si Knowles est passé par Exeter et si son école, Devon, est clairement inspirée par notre pensionnat commun, je trouve le livre surestimé. Il est amusant de constater qu'un certain nombre d'autres anciens élèves d'Exeter ont eux aussi choisi le cadre d'un pensionnat pour leurs écrits. Il y a eu une pièce de théâtre qui est sortie à peu près au même moment que le roman de Knowles et qui a ensuite été adaptée au cinéma : *Thé et sympathie*, de Robert Anderson. Sa pièce est quasiment oubliée, mais je l'ai relue récemment et j'ai trouvé qu'elle tenait la route. Et, bien sûr, John Irving, qui a non seulement été élève à Exeter, mais qui était le fils d'un des enseignants de l'école, a situé plusieurs de ses romans dans des pensionnats. Sans oublier les Harry Potter et autres livres qui s'inscrivent dans la tradition britannique. Les Anglais continuent à parler de leur adolescence en pensionnat, des joies et des peines d'Eton, de Harrow et autres écoles. Un de ces romans, que j'aime particulièrement, est la dystopie de Kazuo Ishiguro, *Auprès de moi toujours*, même si une partie du roman seulement se situe dans un internat. Je pourrais en citer encore beaucoup d'autres, dont certains ont été écrits par d'anciens

élèves, enseignants ou administrateurs, mais je vous ai cité ceux qui comptent pour moi.

Q : Une méthode assez étrange utilisée pour tisser une tapisserie joue un grand rôle dans votre livre. L'avez-vous inventée ou est-elle basée sur une technique réelle ?

R : Elle est très proche d'une technique utilisée par une tisseuse japonaise, Naomi Kobayashi. J'ai regardé une vidéo où on la voyait à son métier à tisser et j'ai été sidéré par sa façon de procéder : elle écrit un poème calligraphié à l'encre noire sur du papier *washi* japonais fabriqué à la main, coupe le papier en longues lanières qu'elle humidifie et enroule sur elles-mêmes avant de s'en servir de fils de trame. J'ai adoré la manière dont elle intégrait sa poésie dans ses textiles de telle sorte qu'on ne peut ni la voir ni la lire, et pourtant elle est là, un élément indissociable de l'œuvre achevée. J'ai été tellement intrigué que j'ai acheté deux de ses tapisseries. (Avec son autorisation, un détail d'une des deux a été repris pour la couverture américaine du livre.) Quand j'ai envisagé de faire utiliser cette technique par mon personnage, Liv Anders, je me suis demandé si un poème encodé ainsi dans une tapisserie au point d'être complètement illisible pourrait être récupéré puis lu en détissant les fils. J'ai contacté la galerie américaine qui représente Ms Kobayashi, « browngrotta arts », en leur suggérant un procédé qui, à mon sens, pourrait convenir. La galerie a soumis mon hypothèse à l'artiste dont la réponse a été que cela devrait effectivement marcher. C'est la méthode que Joel et Kate utilisent pour découvrir le sonnet secret inséré dans la tapisserie de Liv qu'elle a appelée *Ta panta rhei* et dont elle fait cadeau à Joel.

Q : Un grand nombre d'événements se produisent dans le livre : un suicide d'élève extrêmement spectaculaire, plusieurs épisodes de harcèlement, l'arrestation d'un enseignant, la révélation qu'il existe un sex club composé d'élèves, une lutte pour le pouvoir entraînant une déflagration dans la gestion de l'école, et ce n'est pas tout. Est-il réaliste qu'il puisse se passer tant de choses au cours d'une seule et même année scolaire ?

R : Il aurait été plus réaliste d'échelonner ces événements sur deux ou trois ans, mais j'ai choisi de les faire se télescoper afin de donner plus d'intensité à la dernière année d'école de Joel, cette période cruciale où il se prépare à abandonner les règlements rigoureux d'un pensionnat pour les libertés de l'université. Je dois préciser que

presque tout ce qui arrive dans mon récit situé à Delamere Academy s'est en réalité produit dans l'un ou l'autre des meilleurs pensionnats de la Nouvelle-Angleterre. Il y a eu plusieurs cas tragiques d'arrestations de personnes travaillant dans ces établissements. Dans mon livre, il s'avère que M. Bishop est innocent, mais dans bien des cas malheureusement, les prévenus étaient indubitablement coupables. J'ai eu connaissance de deux affaires dans lesquelles les enseignants emprisonnés ont été condamnés à de longues peines de prison qu'ils ont purgées. Ils vont maintenant vivre le restant de leurs jours en tant que délinquants sexuels fichés. Sur les photos prises lors de leur incarcération, j'ai vu les visages d'hommes brisés. Pour ce qui est des scandales liés aux activités sexuelles des élèves, ils sont bien plus fréquents qu'on ne pourrait le penser. Lisez le livre d'enquête d'Abigail Jones et Marisa Miley, *Restless Virgins*¹, vous y trouverez la révélation choquante d'un de ces scandales à l'internat de Milton. Quant aux sévices et au harcèlement moral, il y a eu ces dernières années de nombreux exemples terribles dont on a énormément parlé et dont plusieurs ont débouché sur des procès. Ce genre de comportements révoltants a été signalé dans des écoles aussi réputées que Groton, St Paul's, Miss Porters et Northfield Mount Hermon. Les suicides d'internes, quoique peu fréquents, constituent toujours une tragédie, et les suivis psychologiques prodigués dans certaines écoles par ailleurs irréprochables laissent souvent à désirer. Ceci étant dit, la plupart des pensionnats de la Nouvelle-Angleterre sont de très bons établissements : ils reflètent ce que l'on peut trouver de meilleur, mais parfois hélas, de pire dans la société telle qu'elle existe. Quand on enferme cinq cents voire mille adolescents très intelligents et très talentueux, venus du monde entier, dans l'environnement sévèrement contrôlé et hautement compétitif d'un internat, on peut s'attendre à ce que tous les conflits qui se produisent habituellement dans une école secondaire se manifestent à un niveau encore plus critique. C'est « l'effet de serre » qui donne aux romans du genre leur tonalité particulière. La quasi-totalité des élèves qui sont passés par ces écoles sauront de quoi je parle. L'internat profite à certains, en traumatise d'autres, mais constitue une expérience que très peu oublient.

Q : Avez-vous envisagé l'avenir de vos trois personnages principaux, Joel Barlev, Kate West et Justin Deare ?

R : J'y ai réfléchi, au cas où j'écritrais une suite. J'imagine que les

trois amis restent en contact fréquent alors même que chacun suit son chemin personnel. Passons-les en revue :

Kate : Pour moi, elle réussira très bien. Je l'imagine continuer à écrire à l'université avant de partir à L.A., se trouver un agent puis du travail sur une série dramatique à la télévision, peut-être avec l'aide du père de Joel qui a le bras long dans ce milieu. Les salles où officient les écrivains de ce genre de programmes sont un environnement de travail extrêmement dur, mais Kate possède les talents relationnels, l'énergie et la combativité nécessaires pour s'y intégrer.

Après une dizaine d'années, elle parviendra peut-être à se hisser au sommet de la pyramide des scénaristes de télévision, devenant ce que l'on appelle auteur-producteur, avant de s'essayer à l'écriture d'un scénario de long-métrage. Si, comme c'est le destin de la majorité des films, le sien est un four, j'imagine qu'elle en aura tellement marre de l'univers télé-ciné tel que le pratiquent les grandes compagnies qu'elle reviendra à New York, une bonne pièce de théâtre à la main, disposée à affronter les vicissitudes de Broadway. Mais si je suis certain que, professionnellement, Kate réussira très bien, je pense que sa vie privée traversera vraisemblablement des périodes agitées. Je doute qu'elle ait des enfants ou, si elle en a, ce ne sera pas avant d'approcher la quarantaine.

Justin : Il deviendra reporter pour une chaîne de télé spécialisée dans la couverture des conflits armés. Je le vois bien devenir une sorte de « dingue de la guerre », le genre de reporter qui se précipite partout où il y a des combats, se rue dans des environnements périlleux et prend des risques insensés pour devancer ses concurrents. Il acquiert rapidement une grande réputation grâce à son courage de reporter. Mais la chance ne l'accompagne qu'un temps. Au bout de six ans, il sera grièvement blessé. Cela changera toute son existence car ce garçon athlétique se retrouvera en fauteuil roulant.

Il s'installera alors à Washington et deviendra un journaliste spécialiste du monde de la politique et des affaires qui aura ses sources de renseignement dans ces milieux et dévoilera des scandales importants. Il lui faudra du temps, mais il aura enfin la chance de sortir un très gros scoop, le style de révélation qui a toujours été sa raison de vivre. Il couvrira cette affaire, deviendra très connu et se concentrera sur l'écriture de livres de politique intérieure. En ce qui

concerne sa vie privée, je le vois bien entretenir un certain nombre de liaisons orageuses avec des femmes fascinantes, dont une présentatrice des informations à la télévision et une séduisante sénatrice.

Joel : Contrairement à Kate et à Justin, je ne crois pas que Joel aura un parcours qui le mènera facilement à la réussite. L'université l'ennuiera. Il se détournera des matières théoriques en faveur du travail en atelier, passant de la céramique à la sculpture du métal en transitant par la photographie. Il se sentira attiré par des filles talentueuses et névrotiques, et ses relations avec elles se termineront souvent mal. Après plusieurs années de combat intense dans les domaines professionnel et privé, il s'installera à Santa Fé, au Nouveau-Mexique, tombera amoureux d'une femme qui le soutiendra et qu'il épousera, une psychothérapeute pour enfants, très impliquée dans sa mission. Il aura des enfants et, pour répondre aux besoins de sa famille, suivra un apprentissage auprès d'un graveur sur pierres tombales avant de créer sa propre entreprise. Quelque chose, dans le geste qui consiste à porter le burin au contact de la pierre, lui plaît : le labeur que cela représente et l'impression de laisser des marques permanentes sur la planète.

Avec le temps, il emmènera sa famille à Abiquiu, au Nouveau-Mexique, où il se lancera dans la sculpture sur pierre, créant des formes primitives pures, abstraites et minimalistes : sphères, ovoïdes, trapèzes et disques, tous creusés de mystérieuses combinaisons de lettres, chiffres et symboles aléatoires, des pictographes qui rappelleront à certains l'art des Mogollons et, dans ses œuvres ultérieures, des images abstraites qui évoquent l'art des cavernes du paléolithique. Ces pièces, qui rappellent par leur pureté le travail de Brancusi et de Arp, mais avec une complexité de surface que l'on rencontre davantage dans le travail des sculpteurs sur bois et sur bronze, commenceront lentement à attirer l'attention des collectionneurs et des musées de premier plan. À cinquante ans, il accédera enfin à une certaine renommée.

Après une importante rétrospective à la Guggenheim, il donnera un de ses puissants et énormes disques horizontaux de trois mètres et demi de diamètre à Delamere où il rejoindra la collection de sculptures exposées en extérieur créées par Lipshitz, Henry Moore et David Smith. J'en imagine l'inauguration sur le campus, en présence de ses camarades de promotion, de sa professeur de céramique depuis

longtemps à la retraite, Grace Chen, et de ses deux meilleurs amis de l'époque où il était élève à Delamere, Justin et Kate.

1. Publié en 2007, non traduit à ce jour, adapté pour la télévision sous le titre *Scandale au pensionnat* (2013).

AVEC TOUS MES REMERCIEMENTS À :

Eugenia Martino, Freya de Conde, David Wilson, George Lucas,
Inga Dean, Nicolas Wolfert, Leila Wolfert et Paula Wolfert

Ouvrage de William Bayer aux éditions
Rivages

Labyrinthe de miroirs

Tarots

Le Rêve des chevaux brisés

La Ville des couteaux

Pèlerin

Wallflower

Tanger

Punis-moi avec des baisers

Hors-champ

Trame de sang

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Trame de sang* de William Bayer a été réalisée le 25 avril 2015 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-3261-8).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.